



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HISTORISCHE MUSEA
VOLKSKUNDEMUSEUM

Gildekamersstraat 2-6

B-2000 ANTWERPEN

Tel. : 03/220 88 88

LÉGENDES
DES
SAINTES IMAGES

PAR
J. COLLIN DE PLANCY.



PARIS
H. PLON, ÉDITEUR,
rue Garancière, 8.

780733

LÉGENDES
DES
SAINTES IMAGES



B 32

105.

APPROBATION.

PIERRE-LOUIS PARISIS, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer :

Vu le rapport qui nous a été fait sur les *Légendes des saintes Images*, nous n'avons rien trouvé dans cet ouvrage qui fût contraire à la foi ou aux mœurs. Nous pensons que la lecture de ces pieux récits offrira non moins d'intérêt que d'édification.

Arras, le 7 septembre 1864.

† PIERRE LOUIS, *Evêque d'Arras, de Boulogne
et de Saint-Omer.*



Paris. Typographie Henri Plon.

NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

LÉGENDES DES SAINTES IMAGES

DE NOTRE-SEIGNEUR
DE LA SAINTE VIERGE ET DES SAINTS,

PAR
J. COLLIN DE PLANCY.

Approuvé par S. G. Mgr l'Évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

LÉGENDES

DES

SAINTES IMAGES

PRÉAMBULE.

I. — DES SAINTES IMAGES ET DE LEUR CULTE.

Il n'est pas seulement permis d'avoir des images et de leur porter honneur et respect, puisque cet honneur qu'on leur rend se rapporte aux saints personnages mêmes qu'elles représentent; mais il est reconnu que cet usage a toujours été avantageux à l'Église, comme l'enseignent saint Jean de Damas, dans son livre du Culte des Images, et le second concile de Nicée, qui est le septième concile général.

Catéchisme du concile de Trente.

Ceux qui ont dit que l'hérésie, en général, n'était autre chose qu'un sens dépravé; ont dit une vérité incontestable, puisque c'est une révolte opiniâtre contre le sentiment universel. Jamais cette définition n'a été mieux prouvée que par les iconoclastes du Bas-Empire, par les Albigeois du moyen âge et par leurs successeurs du seizième siècle. Dieu a-t-il jamais condamné les arts? a-t-il jamais réprouvé les bons souvenirs? Cette anomalie morale était réservée

aux iconoclastes des temps modernes. Elle a eu ses légions de fanatiques énergumènes, qui ont détruit partout, dans les arts catholiques, ce qui était auguste et saint, tout en conservant avec honneur, par une inconséquence remarquable, les effigies et les reliques de Luther, de Calvin et des autres. Ils suivaient les empereurs fourvoyés, qui, en brisant les saintes images, châtiaient ceux qui ne s'inclinaient pas devant leurs statues.

Nos frères séparés reprennent, disent-ils, les quatre premiers siècles, hors desquels ils accusent l'Eglise d'avoir failli, malgré les promesses du Sauveur. Mais les quatre premiers siècles les condamnent, comme ceux qui les ont suivis, sur tous les points, et notamment sur celui qui nous occupe. Tertullien, qui florissait au deuxième siècle, nous apprend que de son temps l'image du bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis retrouvée était gravée sur les vases sacrés qui servaient aux saints mystères.

Comment les hommes qui, partout et toujours, ont conservé, dès qu'ils l'ont pu, par des statues, des médailles ou des peintures, les traits et le souvenir de leurs bienfaiteurs et de leurs princes, n'auraient-ils pas gardé la mémoire des amis de Dieu, leurs guides et leurs modèles? Les Catacombes, cet immense musée des trois premiers siècles chrétiens, fournissent par milliers des arguments contre les ennemis des saintes images.

Si Dieu, qui a fait décorer l'Arche d'alliance de figures de chérubins, a défendu à son peuple, dans

le premier commandement du Décalogue; de faire des *idoles* pour les *adorer*, il a voulu seulement séparer ses fidèles des autres nations, presque toutes idolâtres.

L'âme est frappée par les sens, et c'est à nous d'en faire un saint usage. On voit dans toute l'histoire sainte les arts consacrés au culte de Dieu. L'architecture, la sculpture, la peinture, les décorations, les costumes, les pompes, la musique, les chants, tout ce qui est beau lui plaît. Ceux des idolâtres qui étaient les moins stupides l'ont compris. Les Grecs chargeaient leurs plus grands artistes des images de leurs dieux. Et, par occasion, nous dirons que ceux qui, même parmi nous, s'élèvent contre les images vêtues, en s'appuyant sur ce qu'ils appellent l'art antique et le goût, n'ont pas trop étudié ce qu'ils avancent, car, chez les Grecs et chez les Romains, les statues étaient vêtues dans les temples, et les images nues étaient voilées. Minerve était habillée du péplos (1). On lit dans Pausanias (2) que l'on offrait tous les cinq ans un péplos neuf à la Junon d'Olympie, qui était d'or et d'ivoire. Les femmes de Lacédémone filaient tous les ans le lin qui tissait la tunique de l'Apollon d'Amyclée.

Le même Pausanias, au livre VII, parle d'une image de Cérès, honorée à Burra, qui n'avait que la tête non vêtue. La statue de Lucine, dans son temple d'Égine, était vêtue pareillement,

On sait que Denys le Tyran dépouilla, à Syracuse,

(1) Robe blanche brodée d'or, sans manches.

(2) Liv. V, ch. xvi.

la statue de Jupiter de son manteau d'or, sous prétexte qu'il était trop froid en hiver et trop lourd en été. Il le remplaça par une étoffe de toute saison (1).

Hector, dans l'*Iliade*, recommande à sa mère Hécube de donner à l'image de Minerve le plus riche et le plus beau de ses péplos, pour se la rendre favorable (2). Pausanias cite encore une statue d'Esculape, habillée d'une tunique de laine blanche et d'un grand manteau par-dessus. Il avait vu partout beaucoup d'images de dieux et de déesses dont il n'a jamais pu deviner la matière, la tête seule étant découverte, avec les mains et les pieds.

Enfin Tertullien remarque, à l'appui de ces quelques faits, que les dieux et les déesses des païens avaient, comme les princesses et les grandes dames, des femmes consacrées uniquement au soin de leur toilette et chargées de les habiller.

On pourrait recueillir beaucoup d'autres témoignages qui prouveraient que chez les anciens les images étaient habillées; que les statues nues étaient voilées, que les parties découvertes étaient peintes. Si la renaissance nous a amené l'odieux goût du nu, elle l'a pris dans son sensualisme, et non dans l'antiquité. Les nus, chez les anciens, étaient relégués dans les gynécées et dans les lieux de débauche, comme on l'a vu à Pompéies. Ils n'étaient pas (ce qui existe chez nous, à notre honte) exposés en public, dans les jardins et les galeries ouvertes à tous.

Le nu et l'incolore sont un goût systématique que

(1) *Pallium laneum*, Valère-Maxime, liv. I, ch. III.

(2) Homère, *Iliade*, liv. VI.

les artistes ont toujours patroné avec chaleur, parce qu'il sert leurs intérêts. Le bon sens des masses, qui est pourtant de quelque poids, leur est contraire.

Sans aller plus loin, disons, à propos des saintes images, que le culte qu'on leur rend est appuyé de miracles dont le plus grand nombre ne peut être contesté, et que Dieu n'a jamais autorisé par des prodiges ce qui peut lui déplaire (1).

II. — LES IMAGES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende;
prospera procedet et regna.

Psaume XLIV.

On peut lire dans les légendes du Nouveau Testament l'histoire de la statue que l'hémorroïsse éleva à Notre-Seigneur, dans la ville de Panéas, en reconnaissance de sa guérison. On voit que cette pieuse femme s'était fait représenter elle-même, à genoux devant son Sauveur.

Autour du piédestal sur lequel reposait ce monument d'airain, croissait une herbe qui s'élevait jusqu'aux franges de la robe de Notre-Seigneur; et dès

(1) L'auteur de ces légendes a désavoué et rétracté en 1841 tous ses précédents ouvrages, et notamment un livre intitulé *Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses*. Égaré alors parmi les rebelles, il marchait avec ceux qui ont menti, patroné le mensonge et souillé les choses saintes. Il désavoue et rétracte de nouveau ce livre. Il publie en réparation les *Légendes des saintes images*. Rentré dans la vérité, qui n'est que dans l'Église catholique, il espère achever la réparation qu'il se doit en publiant bientôt un travail sur les saintes reliques.

que cette herbe, que les médecins ne connaissaient pas, avait crû à cette hauteur et touché les franges, elle devenait un remède prompt et sûr contre les hémorroïdes et contre d'autres maladies sanguines.

On peut lire aussi dans le même livre la légende du portrait de Notre-Seigneur, envoyé par lui-même au roi Abgare. Bruzen de la Martinière rapporte, dans son grand *Dictionnaire de géographie universelle*, qu'on trouve encore à quelque distance d'Orfa, anciennement Édesse, un puits célèbre qu'on nomme le puits du Mouchoir. Selon la tradition du pays, Abgare, roi d'Édesse, étant tout lépreux, et entendant conter beaucoup de merveilles de Notre Seigneur Jésus-Christ, lui envoya une ambassade pour le prier de venir à Édesse, promettant de le protéger contre ses ennemis.

Comme le temps de sa passion approchait, Jésus répondit qu'il ne pouvait aller voir Abgare; et, s'étant aperçu qu'un peintre de la suite de l'ambassade tirait son portrait, il mit sur son visage un mouchoir qui en conserva l'empreinte, et qu'il donna aux ambassadeurs.

Ces gens s'en retournèrent. Lorsqu'ils étaient sur le point d'entrer dans Édesse, ils furent rencontrés par des voleurs qui les attaquèrent. Celui qui portait le mouchoir se hâta de le jeter dans le puits dont nous venons de parler, et courut à la ville, où il raconta tout au roi.

Ce prince, suivi de tout son peuple rangé en procession, alla aussitôt au puits; l'eau s'était élevée jusqu'aux bords, et le saint mouchoir surnageait. Le

roi le prit, fut sur-le-champ guéri de sa lèpre, et se fit chrétien avec tout son peuple.

Le puits du Mouchoir guérit toujours les lépreux ; mais le mouchoir où Jésus a empreint lui-même sa figure fut par la suite transporté à Rome, où il est encore honoré dans l'église de Saint-Sylvestre.

C'est sur cette image révéree que les Russes et les Grecs peignent Notre-Seigneur, et ils se flattent de le peindre ainsi exactement.

Une tradition remarquable s'était attachée à cette image. Selon cette tradition, la ville d'Édesse, qui la possédait, ne pouvait ni être détruite ni tomber sous le joug d'une puissance ennemie. Chosroès, roi de Perse, à qui on disait cette prétention, voulut la démentir. Il vint donc avec de grandes forces assiéger Édesse. Il l'entoura hermétiquement et l'assaillit de toutes parts ; mais il ne put rien entamer. Il fit construire autour de la ville un rempart plus haut que ses murailles ; il lança de là des projectiles, qui ne blessèrent personne, et des feux, qui s'éteignirent sans rien brûler.

Il éleva sur de larges bases une tour massive, composée de pièces de bois serrées et solides. Elle dominait tellement tout Édesse, qu'on voyait du haut de cette tour énorme tout ce qui se faisait dans la ville. Les habitants d'Édesse, pendant qu'il édifiait sa tour, faisaient sous leurs murailles une mine pour aller y mettre le feu, se réjouissant d'avance de la voir s'écrouler avec les bataillons qu'elle portait. Mais quand ils furent parvenus, sans être devinés, à y amener la flamme, les bois qui formaient cette

tour monstre, ne laissant pénétrer l'air nulle part, ne purent prendre feu. Alors les Édessois eurent recours à la sainte image.

Dès qu'ils l'eurent présentée au pied de la tour, l'immense amas s'enflamma de tous côtés. Le feu dévora tous les soldats qu'elle portait, et qui furent engloutis sous les ruines de la tour en cendres; et Chosroès vaincu se retira.

LES AGNUS-DEI.

Plusieurs images peintes de Notre-Seigneur ont été l'occasion de miracles signalés. Mais de toutes ces effigies, nous devons encore dire un mot de celles qu'on appelle les *Agnus-Dei*.

« La cire qu'on emploie aux *Agnus-Dei*, lesquels sont bénits par le Pape, se prend dans les restes du cierge pascal de l'année précédente. S'il n'y en a pas une quantité suffisante, on y mêle une partie d'autre cire blanche. Le mardi de Pâques, à l'issue de la messe pontificale, le Pape, ayant sur la tête une mitre de toile d'argent enrichie de perles, bénit premièrement l'eau commune, en récitant les oraisons ordinaires, auxquelles il ajoute une prière que les évêques mêmes et les cardinaux ne disent jamais. Après quoi, il prend le saint chrême, mélange d'huile d'olive, de baume du Nord et de baume de Galaad. Il répand le tout sur l'eau en forme de croix; puis il dit des prières sur les *Agnus-Dei*, qu'on lui présente dans des bassins de vermeil doré. Il se place ensuite dans un fauteuil; ses camériers lui pré-

sentent un certain nombre de ces Agnus, qu'il plonge par paquets dans l'eau bénite. Les cardinaux les retirent et les essuient avec des serviettes qu'ils ont autour des reins, en manière de tablier. Les prélats assistants les portent sur de grandes tables, où on les laisse sécher. On continue les mêmes cérémonies tous les jours jusqu'au vendredi.

» Le samedi suivant, il y a chapelle papale, où la messe doit être chantée par un cardinal-prêtre. Le Pape y assiste sur son trône, revêtu de ses ornements pontificaux. Quand on a chanté l'*Agnus Dei*, un sous-diacre apostolique, précédé du porte-croix, des acolytes avec leurs chandeliers, et des thuriféraires, s'en va prendre des mains du sacristain du Pape un bassin plein des Agnus nouvellement bénits, et enveloppés dans du coton de la Chine, qui est naturellement de diverses couleurs. Il s'arrête à la porte de la chapelle, se met à genoux, et tenant son bassin un peu élevé, il s'écrie : « Voici les nouveaux » agneaux qui vous sont annoncés. Alleluia ! Ils sont » venus aux fontaines pleins d'éclat et de beauté. » Alleluia ! »

» Le chœur répond en musique : *Deo gratias. Alleluia !* Le diacre s'avance alors au milieu de la chapelle papale, et crie une seconde fois les mêmes paroles. Il les répète une troisième fois en se prosternant aux pieds du Pape, qui prend le bassin, et en tire les Agnus-Dei pour les distribuer.

» Les cardinaux viennent les premiers, tour à tour, chacun à son rang, se prosterner devant le Pape ; le Saint-Père met de sa propre main les Agnus qu'il veut

leur donner dans leurs mitres, qu'ils tiennent renversées. Les prélats viennent ensuite avec le reste du clergé; puis les ambassadeurs, les princes, les seigneurs et les autres.

» La distribution faite et la messe achevée, chacun se retire. Les *Agnus-Dei* qui restent sont conservés par le prélat-maitre de la garde-robe du Pape, qui les distribue tous les jours, à une certaine heure, aux pèlerins et aux étrangers.

» Par une constitution faite en 1572, le pape Grégoire XIII défend à ceux qui n'ont pas reçu les ordres sacrés de toucher les *Agnus-Dei*, et, pour plus grande précaution, il ordonne que les laïques aient soin de les tenir enchâssés dans quelques matières transparentes, et que ceux qui en ont le moyen les enveloppent dans de riches étoffes, de telle sorte qu'ils paraissent toujours de quelque côté comme dans un reliquaire.

» Il est aussi défendu, par la même constitution, de les colorier. On recherche les *Agnus-Dei* dans la croyance qu'ils écartent les démons, détournent la foudre, suspendent les pernicious effets des éléments, et conservent la vie à ceux qui les portent ou les conservent pieusement (1). »

(1) Extrait du *Tableau de la cour de Rome*, par Jean Aymon, IV^e partie, ch. vi.

III. — LA VÉRONIQUE ET LE SAINT SUAIRE.

Salve, caput cruentatum,
Totum spinis coronatum,
Conquassatum, vulneratum,
Arundine verberatum,
Facie sputis illitâ.

S. BERNARD.

LA VÉRONIQUE.

On appelle proprement Véronique (*vera icon*) la vraie image de Notre-Seigneur; et les peuples ont donné ce même nom à la sainte femme qui l'a obtenue, parce que le nom de cette sainte femme n'est pas certain. Selon les uns, c'était une pieuse dame juive qui s'appelait Seraphia; selon d'autres, c'était Bérénice, nièce du roi Hérode. On ne peut rien décider entre diverses traditions qui la font vierge, et d'autres qui la font épouse de Zachée.

Quoi qu'il en soit, l'heureuse femme qui obtint la vénérable empreinte de la sainte face avait sa maison non loin du palais de Pilate. On montre encore cette maison aux pèlerins de Jérusalem; et un chanoine de Mayence, qui fit le voyage de la terre sainte en 1483, rapporta qu'il avait visité la maison de la Véronique.

Lorsqu'elle vit passer Notre-Seigneur chargé de sa croix, couvert de sang, de crachats, de sueurs et de poussière, elle courut à sa rencontre et lui présentant son voile de tête, elle voulait essuyer sa face adorable. Notre-Seigneur, laissant pour un instant le

poids de sa croix à Simon le Cyrénéen, prit lui-même le voile, l'appliqua sur son visage et le rendit à la pieuse dame, marqué exactement de l'empreinte de sa face auguste.

Voilà l'histoire incontestée de ce grand fait.

Ceux qui ont dit, au douzième siècle, que Notre-Seigneur était trop embarrassé du poids de sa croix pour s'essuyer le visage, et qu'il imprima ses traits sur le voile, non pas sur le chemin du Calvaire, mais au jardin des Olives, après l'agonie où il avait sué sang et eau, ont dit un fait imaginaire, qui ne s'appuie sur aucun document.

On voit dans les légendes du Nouveau Testament que la Véronique resta à Jérusalem, et que c'est de là qu'elle fut conduite à Rome, où elle présenta la sainte face à l'empereur Tibère, lequel fut guéri aussitôt d'une maladie contre laquelle les médecins se trouvaient impuissants. Mais, d'après d'autres légendes très-anciennes, la sainte dame, redoutant les Juifs, serait venue à Marseille avec Marie-Madeleine, Lazare et Marthe. Elle vivait là dans la pratique des vertus chrétiennes, lorsque Tibère, malade, instruit des miracles de la sainte face, fit venir à Rome celle qui la possédait. Guéri en un instant, il combla d'honneurs et de présents l'heureuse dame, qui passa le reste de sa vie auprès de saint Pierre et de saint Paul, et légua l'auguste image au pape saint Clément. On la vénère à Rome dans l'église des Saints-Apôtres. On voit dans un bref du pape Sergius IV, daté de l'an 1011, qu'on entretenait alors devant la sainte face dix lampes toujours allumées.

D'autres villes ont prétendu avoir la sainte face, parce qu'elles en ont des copies. Paris en avait une à la Sainte-Chapelle. Il y en a une autre à Laon, une encore à Jaen dans l'Andalousie. Nous ne mentionnons que celles-là, à cause de la prétention qu'elles ont d'être l'original; ce qui n'est pas. Celle de Laon, entre autres, porte au bas de la figure des caractères qui ont longtemps embarrassé les savants; le P. Mabillon, le P. Hardouin et d'autres échouèrent contre cette énigme. Enfin le P. Honoré de Sainte-Catherine crut reconnaître là des caractères esclavons. On se moquait de lui, lorsque le czar Pierre le Grand vint à Laon; il déclara que le P. Honoré avait rencontré juste et que l'inscription se composait de ces mots : « Portrait du Sauveur, imprimé sur le mouchoir de la Véronique. » C'est donc une copie russe de l'image de Rome. Ce qui n'ôte pas à cette sainte effigie la réalité des faveurs qu'elle a toujours accordées; car la foi respectueuse et sincère obtient les miracles.

LE SAINT SUAIRE.

Les catholiques appellent saint suaire l'ensemble des linges ou linceuls qui ont servi à ensevelir Notre Seigneur Jésus-Christ. Saint Jean nous apprend que le corps était enveloppé dans un linceul, et la tête dans un linge séparé, selon la coutume des Juifs. Or, selon la même coutume, l'ensevelissement exigeant des aromates, les linges pouvaient être doubles et triples. Saint Luc dit que saint Pierre, étant venu au tombeau où l'on avait mis Jésus, n'y

vit plus que *les linceuls*, qui étaient par terre. Ces détails expliqueraient au besoin les prétentions des lieux qui possèdent le saint suaire. La plus célèbre de ces reliques augustes est le saint suaire de Turin.

C'est un linge ouvré, assez bien conservé, sauf quelques brûlures raccommodées peu habilement. On voit imprimées sur ce linge les traces du corps de Notre-Seigneur, non par des lignes prononcées comme dans les images qu'on en a faites, mais par de sanglants linéaments qui ne sont qu'un peu plus qu'une ombre, et qui néanmoins marquent assez les formes du corps. On distingue parfaitement la forme de la tête, dont la face porte beaucoup de marques sanglantes. La vue de cette image produit une sorte de saisissement facile à comprendre, si l'on songe qu'il n'y a rien de plus précieux sur la terre, après la divine Eucharistie, que ces traces du corps adorable de Notre-Seigneur, marquées de son propre sang, qu'il a répandu pour notre salut.

Le saint suaire à Turin se montre aux peuples assez rarement, et c'est une très-grande fête. Il est présenté à nos adorations en pompe extraordinaire, par l'archevêque de Turin, assisté de quatre évêques.

Nous devons donner maintenant l'historique sommaire de ce trésor, qui appartient à la France. On raconte qu'un chrétien l'avait emporté de Jérusalem, lorsque cette ville fut prise par Titus; qu'il fut longtemps vénéré en Perse, qu'il fut, en l'an 644, reporté dans la Palestine. A la suite des croisades, il fut apporté en France par Geoffroy de Charny, qui revenait de la croisade. Il le donna à l'église collé-

giale de Liré, dont il était seigneur, à trois lieues de Troyes, en Champagne. Mais comme le croisé, qui n'était pas un clerc, n'avait apporté aucune preuve matérielle de l'authenticité de ce suaire, l'évêque de Troyes, Henry de Poitiers, crut devoir défendre de l'exposer au culte; et il fut retiré vingt-quatre ans.

En 1378, le fils de Geoffroy de Charny, qui savait la sincérité de son père, obtint du légat du pape la permission de remettre la relique dans l'église de Liré. Les chanoines l'exposèrent de nouveau, entourée de cierges, devant leur jubé. Mais Pierre d'Arcys, alors évêque de Troyes, défendit à son tour ce que son prédécesseur avait interdit.

On obtint contre cette défense une autorisation du roi Charles VI. Mais l'évêque représenta au roi que ce culte manquait d'authenticité, et le roi retira sa permission. Clément VII, invoqué, accorda que le saint suaire fût exposé à Liré, mais présenté comme une copie et non comme le *véritable* suaire de Jésus-Christ.

Enfin Marguerite de Charny, petite-fille et héritière de Geoffroy, ne doutant pas de l'authenticité de ce suaire, le retira et l'emporta en Savoie dans l'année 1452. Elle le donna à la duchesse Anne de Chypre, par un acte du 22 mars.

Il fut exposé aussitôt à Chambéry, dans une chapelle très-ornée, où il reçut un très-grand culte. Qu'il fût donc, comme on dit, l'original, où qu'il fût une copie, il fut l'objet de beaucoup de grâces et de miracles constatés; car Dieu ne demande à ses fidèles que la foi et la bonne foi.

François I^{er} alla à pied de Lyon à Chambéry pour le vénérer.

En 1578, le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, voulant épargner à saint Charles Borromée la moitié des peines de ce pèlerinage, qu'il voulait faire à pied, de Milan à Chambéry, fit apporter le saint suaire à Turin. Il ne l'obtint que sous la promesse solennellement jurée de le rapporter à son sanctuaire; promesse dont on n'a jamais pu obtenir l'exécution; et ce trésor que recèle Turin appartient en équité à Chambéry.

Le saint suaire que l'on révère à Besançon n'offre qu'une représentation de Notre-Seigneur vu par devant. Mais les traces sanglantes qui le dessinent un peu sont moins fortes encore qu'à celui de Turin. Le corps y est disposé de la même manière et le suaire a environ huit pieds de long. On croit que c'est le même suaire dont parle le vénérable Bède, qui écrivait au commencement du huitième siècle. Il raconte que les Sarasins, voulant le soumettre à l'épreuve du feu, le jetèrent dans un brasier allumé, mais qu'un vent violent, survenu tout à coup, l'enleva et l'emporta dans les bras d'un chrétien.

On ajoute qu'il fut apporté à Besançon, sans donner à ce sujet beaucoup de détails. Un fait important, c'est qu'en 1544 il délivra Besançon d'une grande peste.

On le porte en procession le 3 mai, entouré d'un fort détachement de troupes, et toutes les portes de la ville fermées. La révolution n'a fait que suspendre un instant ce culte cher aux populations.

Le saint suaire que possède Compiègne, et qu'on

appelle le saint Signe, n'est qu'un linge blanc de deux aunes, peut-être une des bandelettes dont parle saint Jean. Elle est épaissie par les aromates et ne porte aucune trace. Elle a été donnée à l'église de Compiègne par Charles le Chauve (1).

Le saint suaire de Cadouin, au département de la Dordogne, a été apporté, dit-on, de la Terre-Sainte en 1115, par un prêtre périgourdin. Il a été transporté à Toulouse. Nous en dirons peu de choses, ainsi que de diverses autres portions des linges et bandelettes que l'on révère comme ayant servi à l'ensevelissement de Notre-Seigneur, et qui sont à Saint-Pierre de Rome, à Sainte-Marie Majeure, à Saint-Jean de Latran, à Milan, à Carcassonne, à Cahors, à Mayence, à Arles et en d'autres lieux.

Ces objets vénérés réchauffent toutefois la piété, qui est toujours bonne à tout et à tous.

(1) On sait que Charles le Chauve, qui aimait beaucoup Compiègne, y fit transporter bon nombre des reliques que Charlemagne avait données à l'église d'Aix-la-Chapelle. Environ deux cents ans après, le roi Philippe I^{er} fit faire pour ce suaire vénéré une châsse d'or, que François I^{er} remplaça plus tard par une autre beaucoup plus magnifique.

IV. — LES CRUCIFIX MIRACULEUX.

O Crux ! ave, spes unica !

Hymne de la Croix.

Plusieurs des saintes images de Notre-Seigneur crucifié ont leurs légendes.

On vénère à Notre-Dame de Lorette, dans la *Santa Casa*, un crucifix d'un bois incorruptible, qui, dit-on, fut placé par les Apôtres sur l'autel qu'ils élevèrent dans la chambre de la sainte Vierge.

Parmi les autres crucifix qui remontent aux premiers temps dans les traditions pieuses, nous devons mentionner le crucifix miraculeux vénéré à Lucques sous le nom du *Volto santo* (le saint visage). On l'appelle aussi le crucifix de Nicodème; et on raconte que Nicodème, après la Passion, ayant toujours présente la figure adorable de Notre-Seigneur, entreprit de faire son image. Mais après qu'il eut sculpté le corps, il lui fut impossible de faire la tête. Il la trouva terminée le lendemain, ou par la main d'un Ange ou par la puissance divine.

Au moment de sa mort, il confia ces faits à celui de ses parents auquel il léguait son crucifix. L'auguste image demeura en Judée jusqu'au huitième siècle. Alors un évêque de Lucques sut l'obtenir et l'apporta à son église.

Il est fait de bois de cèdre, vêtu d'une robe très-riche; sa tête est ornée d'une couronne enrichie de pierres précieuses. Il règne; et les habitants de Luc-

ques l'honorent d'un culte reconnaissant, car il a fait pour eux plusieurs miracles.

On dit encore que, quelque temps après que ce crucifix de Nicodème fut arrivé dans la cathédrale de Lucques, un pèlerin qui revenait de Jérusalem apprit aux religieux gardiens de la précieuse image que, si on l'ouvrait, on trouverait dans l'intérieur de la croix des reliques augustes. L'évêque de Lucques examina la croix, reconnut qu'elle était creuse, l'ouvrit et en tira une fiole du sang de Notre-Seigneur, que l'on présuma avoir été recueilli par Nicodème. A côté de ce trésor, il y avait un petit fragment de la couronne d'épines. D'autres objets se présentaient encore ; mais ce prélat ne put les saisir, parce que le cèdre se referma de lui-même avec une espèce d'éclair qui arrêta les pieuses curiosités.

Dans la description de la Picardie que nous a laissée le marquis de Paulmy, on lit quelques détails rieux sur ce crucifix :

« La principale des églises de Rue (1), qui est dédiée au Saint-Esprit, possède un crucifix miraculeux dont l'histoire est remarquable. En l'an 1000, des pèlerins européens, de diverses nations, se trouvant à Jérusalem, entendirant parler de trois crucifix insignes, de grandeur presque naturelle, et qui étaient l'ouvrage d'un ancien et excellent sculpteur nommé Nicodème. Soit que ce fût le disciple de Notre-Seigneur qui portait ce nom, ou un chrétien plus moderne, on assurait qu'il avait travaillé avec d'heu-

(1) Petite ville du département de la Somme, au bord de la mer, près d'Abbeville.

reux soins et grands succès les corps de ces trois saintes images; mais qu'ayant été embarrassé pour représenter dignement la tête du Sauveur, les Anges s'en étaient chargés; ils avaient si bien réussi qu'on ne pouvait regarder ces images sans se sentir pénétré de la plus vive dévotion; et leur seule vue opérerait des conversions et des miracles. Les pèlerins virent ces crucifix, éprouvèrent leur vertu miraculeuse, et eurent le bonheur de s'en procurer la possession. Ils s'embarquèrent avec leur trésor; mais embarrassés pour se le partager, ils résolurent de se confier au pouvoir miraculeux des trois crucifix. Ils les mirent donc chacun dans un petit bateau et les abandonnèrent à la merci des flots.

» Les pèlerins ne furent pas trompés dans leur attente. L'un d'eux était Toscan, le second Normand, le troisième Picard. En arrivant dans sa patrie, le Toscan apprit qu'il était entré dans le port le plus voisin de Lucques un petit bateau qui n'avait pour guide, pilote et matelots, qu'un crucifix. Il le reconnut, et c'est le *Volto santo*. Le second s'était arrêté à l'embouchure de la Dive; il se vit aussitôt vénéré dans le bourg de Saint-Pierre sur Dive, en Normandie. Le troisième aborda au port de Rue, et c'est celui que l'on y voit encore.

» Il y a fait de fréquents miracles. Le plus éclatant est celui qui l'empêcha d'être tiré du lieu où il est conservé. Les habitants d'Abbeville avaient obtenu des comtes de Ponthieu que ce crucifix fût emporté chez eux. Les habitants de Rue le virent partir les larmes aux yeux; mais ils furent bientôt

consolés. Au sortir de la ville, les chevaux devinrent impuissants à traîner le chariot sur lequel était placé le crucifix. On eut beau les changer et les multiplier, il fallut y renoncer. Mais un seul cheval le ramena très-aisément à la porte de l'église, d'où on venait de l'enlever. »

Ces crucifix ne sont pas les seuls qui soient attribués à Nicodème. On lit dans la *Légende dorée* qu'un chrétien de Beyrouth, en Syrie, avait auprès de son lit un crucifix devant lequel il faisait habituellement ses prières. Ayant loué sa maison à un juif, il emporta ses meubles et remit au lendemain le soin d'enlever son crucifix. Le juif s'installa dans la maison, accompagné de plusieurs de ses parents qui lui avaient offert leur aide, et il les retint à souper.

Lorsqu'ils furent à table, ils remarquèrent le crucifix. S'imaginant que le chrétien leur faisait, en le laissant là, une injure, ils le foulèrent aux pieds, et l'un d'eux lui perça le flanc d'un coup de couteau. Il en jaillit aussitôt de l'eau et du sang en si grande abondance qu'ils durent le recueillir dans un vase.

Effrayés de ce prodige, ils portèrent ce sang à la synagogue, où plusieurs Israélites qui étaient malades, l'ayant touché, se trouvèrent guéris. Alors ils appelèrent le chrétien, à qui ils demandèrent d'où il tenait son crucifix miraculeux. Il répondit que c'était l'œuvre de Nicodème, qui l'avait donné à Gamaliel, et que depuis longtemps il appartenait à sa famille. Ce prodige fit une telle impression sur les juifs de Beyrouth, que tous se convertirent à la foi chrétienne.

Ce miracle eut lieu en l'an 750. Nous ne saurions dire quel sanctuaire possède ce crucifix. Mais on croit avoir à Rome et à Venise un peu du sang qui en sortit.

Le couvent des Augustins de Burgos révère un autre crucifix miraculeux. Il est de grandeur naturelle et placé sur un autel assez riche. Les uns vous diront qu'il a été apporté là par un Ange; les autres, que c'est une œuvre de Nicodème. Beaucoup de miracles attestés ont eu lieu devant cette sainte image; quelques-uns sont constatés par des tableaux qui en gardent le souvenir, et qui sont complètement encadrés d'ex-voto précieux. On ne tire les trois rideaux qui sont devant cette pieuse image qu'en faveur des chrétiens qui ont entendu la messe; et pendant cette visite au crucifix miraculeux, tous les assistants sont à genoux et toutes les cloches sonnent.

Le Christ est bien sculpté et d'une carnation si naturelle, que ceux qui l'ont vu ont dit qu'il ne lui manque que la parole pour persuader qu'il est animé.

On voit à Rome, dans l'église de Sainte-Marie Transpontine, un crucifix que l'on croit fait dans les temps apostoliques. On dit qu'il apparut à saint Pierre et à saint Paul pendant qu'on les flagellait, en prélude de leur martyre.

À Saint-Jean de Latran, on conserve, sous le dais du grand autel, une toile où est peint Jésus crucifié. Cette peinture remonte à la dédicace de l'église, et ses admirateurs la croient descendue du ciel. Dans tous les cas, elle est demeurée intacte à travers deux incendies.

Dans l'église de Saint-Paul, au chemin d'Ostie, on possède sans doute encore (1) un crucifix peint sur une bannière et très-révérend. On l'appelle le crucifix de sainte Brigitte de Suède, et l'on raconte que la sainte, au sortir d'un sermon sur la Passion, demanda à cette sainte image : « Seigneur, qui a pu vous faire tant souffrir ? » La sainte image répondit, ajoute-t-on : « Ceux qui me délaissent et repoussent mon amour. »

Naples possède, dans l'église de Saint-Dominique, le crucifix qui dit un jour à saint Thomas d'Aquin : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas. Quelle récompense désirez-vous ? — Nulle autre que vous-même, Seigneur, » répondit Thomas.

Nous ne prétendons pas soutenir que le bois et la toile aient parlé, — sans le nier pourtant. Mais Dieu, en bien d'autres circonstances, a fait entendre sa voix, et il a mille et mille fois parlé à ses fidèles.

Dans l'église de Sainte-Claire d'Assise, on honore le crucifix qui parla à saint François pour l'encourager.

Dans l'église des Bénédictins de Naples, on visite un crucifix qui se fit entendre au saint pape Pie V, au moment où les musulmans venaient envahir l'Europe, que la bataille de Lépante sauva contre toute attente humaine.

Le bon Césaire d'Heisterbach nous a laissé quelques miracles du crucifix. Il écrivait au douzième siècle les choses de son temps :

(1) Nous employons la forme dubitative, parce que cette église de Saint-Paul a été brûlée il y a quelques années.

Un puissant seigneur assiégeant le monastère de Saint-Goar, au pays de Trèves, les moines mirent sur la muraille un crucifix sculpté en bois et très-vénéré. Ils espéraient que l'ennemi respecterait une barrière si auguste. Mais un soldat effréné lança une flèche qui se planta dans le bras de la sainte image. Le sang en jaillit aussitôt. L'assaillant effrayé fit le signe de la croix et se prosterna. Après quoi, levant le siège, il se retira sans avoir fait mal à personne (1).

Nous avons parlé du crucifix profané à Beyrouth par des juifs. Un autre juif, au douzième siècle, étant entré avec de mauvais desseins dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, et s'y voyant seul, tira son épée et en frappa un crucifix à la gorge. Le sang en jaillit pareillement avec tant de violence que la figure du sacrilège en fut toute couverte. Épouvanté, le coupable prit le crucifix, le jeta dans le puits qui fournissait l'eau au baptistère et se sauva. Mais les premiers qui le rencontrèrent, le voyant plein de sang, lui demandèrent qui il avait tué. Dans son trouble, il avoua ce qu'il venait de faire et se déclara chrétien. On retira du puits la sainte image, qui a toujours conservé sa plaie.

En l'année 1553, à Willissaw, dans le canton de Lucerne, un joueur forcené, nommé Ulrich Schroter, se voyant malheureux au jeu, proférait des blasphèmes effroyables et jurait, malgré les représenta-

(1) Dans l'église des Capucins d'Aix, en Provence, on vénérât un crucifix, sculpté en bois, qui reçut au bras gauche un boulet lorsque la ville fut assiégée en 1589 par le duc d'Épernon; le bras n'en fut qu'un peu noirci et le boulet se brisa.

tions des assistants, que, s'il ne gagnait pas dans la chance qui allait tourner, il s'en prendrait au crucifix que l'on voyait sur la cheminée de la salle. Il paraît qu'il ne fit pas peur à Celui qu'il menaçait, car il perdit de nouveau. Aussitôt, il se leva furieux et lança sa dague au crucifix. En même temps que la dague disparut, car elle s'évanouit après avoir frappé l'auguste image, il en jaillit un sang abondant, qui couvrit la table du jeu.

On gardait encore au dernier siècle cette table, à l'église neuve de Willissaw, avec le sang, qu'on n'avait jamais pu effacer.

Quant au misérable Ulrich Schroter, il était tombé mort ou étouffé par son accès de colère, ou, ce qui est plus exact, étranglé par le démon, qui le possédait incontestablement, et qui ne pouvait laisser échapper une telle occasion.

Nous ferions tout un volume des miracles qui se rattachent aux saintes images de Jésus en croix. Mais les manifestations divines ne s'accordent qu'aux cœurs simples; et de notre temps, quoique, par la grâce de Dieu, il s'améliore, on entend encore trop fréquents et trop effrontés les ricanements de Satan, pour exposer aux sarcasmes niais et impudents les naïves merveilles par lesquelles Dieu réjouit et relève les cœurs humbles. Donc nous abrègerons.

Cependant nous pourrions citer encore le crucifix miraculeux d'Amiens, le vénérable calvaire d'Arras et un grand nombre d'autres saintes images. Nous croyons qu'il suffira d'ajouter aux notes qui précèdent quelques exemples des châtiments de Dieu sur les profanateurs.

Vous avez pu lire dans les anecdotes des guerres de la République la triste fin de ce soldat qui avait mutilé un crucifix. Le prêtre qui le visita mourant à l'hôpital le trouva privé des deux bras et des deux jambes, et ne présentant plus qu'un tronc surmonté d'une tête. Comme il lui témoignait grande compassion de le voir ainsi, le patient, revenu à Dieu, répondit : « J'ai ce que je mérite ; ce que la mitraille et les boulets m'ont fait, je l'avais fait à un crucifix. »

En 1830, la croix a reçu d'autres outrages. Mais ces faits sont trop récents pour ne pas nous imposer silence sur leurs suites ; et nous aimons mieux emprunter à un beau chapitre de M. Ferdinand de Guilhaudy quelques traits de son histoire du Christ de Saint-Dominique.

« Cette précieuse sculpture, exécutée en bois, représente le Christ accablé de tristesse, amaigri par la souffrance, le corps tout brisé, le front sillonné de blessures. » Elle est dans la chapelle de Saint-Georges, à la cathédrale de Toulouse.

« Conformément à l'usage ancien, les pieds du Christ sont ici cloués l'un à côté de l'autre ; un jupon descend des reins aux genoux. On lit dans l'histoire monumentale du couvent des Frères Prêcheurs, à Toulouse, que le crucifix de Saint-Dominique porte encore à l'épaule gauche, aux jambes et aux pieds, les marques des trois flèches qui le frappèrent à la mémorable journée de Muret.

» Cette dernière bataille devait décider du sort de la croisade contre les Albigeois. Enfermé dans le château de Muret, avec huit cents chevaliers, Simon de

Montfort voyait la plaine couverte au loin de bataillons ennemis. Le comte Raymond et Pierre, roi d'Aragon, marchaient contre l'Église avec tous leurs vassaux. Montfort descend du château pour aller au combat. Il entre dans l'église où l'évêque célébrait la messe, et se prosternant en armes, il dit à haute voix :

» — Seigneur, mon âme et mon corps sont à vous.

» On lui propose de compter ses chevaliers. — Non, dit-il, nous ne sommes pas assez pour vaincre les hérétiques, autrement que par la grâce de Dieu. — Et il divise son monde en trois bataillons, en l'honneur de la sainte Trinité.

» C'était la veille de l'Exaltation de la sainte croix (14 septembre 1213). Ce rapprochement portait au comble l'enthousiasme des croisés. Un instant avant le combat, Foulques, l'évêque de Toulouse, apporta le bois de la croix du Seigneur pour le faire adorer aux chevaliers. Mais l'évêque de Comminge, homme de merveilleuse sainteté, pensant que cette cérémonie emploierait trop de temps, saisit la croix des mains de Foulques, et, montant sur un tertre, bénit les soldats du Christ : — Allez, dit-il, au nom de Jésus-Christ, je vous en suis témoin et je m'en porte caution pour le jour du jugement, quiconque tombera en cette glorieuse lutte obtiendra, sans purgatoire, l'éternelle récompense et la couronne des martyrs, pourvu qu'il soit confessé et contrit, ou résolu de se présenter au prêtre.

» A cette solennelle promesse, les chevaliers s'inclinent, confessent à haute voix leurs péchés, se

pardonnent les uns aux autres leurs torts réciproques, s'embrassent comme des frères et courent au combat. Les évêques et les prêtres se détournent alors de cette scène sanglante. » Ils se retirent dans l'église, où ils restent en prières.

« Une tradition constante ajoute que saint Dominique, ne pouvant comprimer dans l'enceinte du temple son zèle et son courage, s'élance dans les rangs chrétiens sans autre arme que son crucifix. Aux mourants il présentait l'image du Sauveur; aux combattants il promettait la victoire.... Ce fut alors que trois flèches albigeoises vinrent émousser leur fer contre le bois sacré. Le champ de bataille demeura à l'armée de l'Église.... Ce crucifix percé de flèches (dit en finissant M. de Guilhermy) ne vaut-il pas bien un drapeau criblé de balles? »

Il y a dans la cathédrale de Lisbonne une célèbre image du Sauveur. Nous trouvons sur cette sculpture vénérée des détails intéressants dans le voyage de Costigan en Portugal (1806).

Le premier mardi du carême, on fait à Lisbonne une grande fête en l'honneur de la Croix. C'est surtout Jésus portant sa croix que l'on honore. « La figure du Sauveur est colossale. Il est représenté un genou à terre et levant péniblement l'autre jambe, dans l'attitude que lui donne le poids de la croix. Le jour de la fête, on place la sainte image au milieu de l'église, pour la porter de là processionnellement au couvent de la Grâce. Le sacristain permet aux voyageurs de la visiter. Il leur fit voir qu'elle avait à la jambe une blessure, provenant d'un coup de cou-

teau que lui a donné un juif. La tradition du pays rapporte qu'après cette action brutale, il sortit de la jambe du sang que l'on recueillit et que l'on expose tous les ans sur le grand autel à la vénération des fidèles.

» On voit, dans une autre partie de la jambe, les traces d'un coup de dents qui lui a été donné à l'occasion que voici :

» Un Maure mahométan étant venu à Lisbonne pour affaires, un zélé dominicain entreprit sa conversion. Ils eurent ensemble beaucoup de discussions et de controverses, dans lesquelles le Maure insistait particulièrement sur l'article des images, qui sont proscrites dans sa religion. Le moine enfin lui répliqua, en lui citant l'attentat commis par le juif. Le Maure refusa d'y croire et demanda à s'en assurer par ses yeux. Conduit dans l'église, il s'approcha de la statue comme pour mieux l'examiner, et il la mordit à la jambe. A son extrême étonnement, il sentit la même impression que s'il eût mordu la chair d'un homme vivant. Ses dents toutefois avaient fait dans le bois un enfoncement qui a toujours subsisté depuis.

» Éclairé par ce prodige, le Maure s'empressa de se faire baptiser. Il fut depuis sacristain de cette même église, et mourut saintement.

» Le respect des Portugais pour cette image du Christ est si grand, que la famille royale et toute la cour viennent tous les ans, le mardi de la première semaine de carême, lui rendre leurs hommages publics en grande pompe. »

De même que plusieurs crucifix, on cite diverses

images pointes de Notre-Seigneur qui ont jeté du sang. On garde à Naples, dans l'église de Saint-Laurent, une de ces images, qui, frappée d'un coup de poignard, saigna beaucoup.

On gardait à Paris, dans la Sainte-Chapelle, une fiole pleine du sang qui sortit d'une autre peinture de Jésus-Christ frappée par un infidèle.

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans dire un mot de quelques images articulées de Notre-Seigneur en croix.

Voltaire et les singes de son espèce ont fait des gorges chaudes sur cette sorte d'images qu'ils appelaient *crucifix-mannequins*. C'était encore pour eux une fourberie des moines. Leur ignorance crasse des choses catholiques les a fait déraisonner sans mesure sur une de ces effigies, *crucifix à ressorts*, comme ils disaient, que l'on trouva dans un couvent d'Angleterre, lorsque Henri VIII saccagea les maisons de Dieu. Il est assez singulier même qu'ils n'en aient trouvé qu'un, car indépendamment des drames de la Passion qui charmaient et impressionnaient nos pères, un usage qui subsiste toujours au Saint-Sépulcre de Jérusalem rendait quelquefois alors ces images articulées nécessaires dans les églises.

Le jour du vendredi saint au Saint-Sépulcre, lorsqu'on se dispose à prêcher la Passion, on plante une croix, dans le trou même où a été plantée la vraie croix sur laquelle Notre-Seigneur a souffert. On y attache un crucifix sculpté, dont les bras, les jambes et la tête sont articulés. C'est devant cette sainte image que la Passion est exposée, et après que le

Christ, au moment de sa mort, a baissé la tête, on le descend, on lui détend les bras et on l'ensevelit.

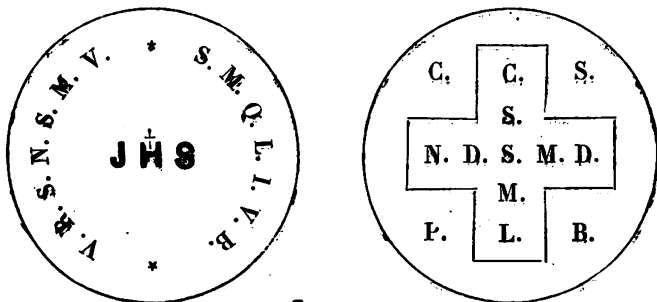
Vous pouvez voir les détails de cette cérémonie saisissante dans le pèlerinage du P. de Géramb à Jérusalem.

Au moyen âge, elle se faisait ainsi dans beaucoup de lieux.

A Bruxelles, en vertu d'un privilège ancien, on faisait plus : on accordait sa grâce à un condamné repentant, à condition qu'il ferait le personnage de l'effigie articulée, pendant qu'on prêcherait la Passion à la paroisse de Notre-Dame de la Chapelle. Il arrivait processionnellement à l'église, chargé de sa croix ; on l'y attachait avec des cordes, on élevait la croix, et il subissait les clameurs, les cris, l'éponge trempée dans le vinaigre, enfin le coup de lance (avec une lance émoussée). Après quoi il était libre.

On cite des condamnés que cette pénitence a frappés jusqu'à en faire des saints.

LA MÉDAILLE DE SAINT BENOÎT.



La médaille de saint Benoît n'étant pas générale-

ment connue, nous en donnons la description et l'effigie, d'après le livre intitulé *Les effets et vertus de la médaille de saint Benoît*, publié à Paris par les bénédictins en 1668.

Elle porte d'un côté le monogramme de Notre Seigneur Jésus-Christ, entouré de ces lettres en forme de légende circulaire : V. R. S. N. S. M. V. — S. M. Q. L. I. V. B., qu'il faut lire ainsi :

*Vade Retrò, Satana, Nunquam Suadas Mihi Vana.
Sunt Mala Quæ Libas; Ipse Venena Bibas* (1).

L'autre face de la médaille présente aussi des initiales au dedans et au dehors d'une croix. Les quatre lettres qui occupent au dehors ses quatre coins : C. S. P. B., signifient : *Crux Sancti Patris Benedicti* (la croix du saint père Benoît). Les cinq lettres qui descendent du haut en bas dans la croix : c. s. s. m. l. s'expliquent ainsi : *Crux Sacra Sit Mihi Lux* (que la croix sainte soit ma lumière). Les cinq autres qui traversent la croix : N. D. S. M. D., *Non Draco Sit Mihi Dux* (que le dragon ne soit pas mon guide).

On assure que ceux qui portent ces médailles bénites sont à l'abri des sortilèges (car il y en a encore); et les esprits frappeurs qu'on évoque en sont incommodés. Dans tous les cas, les sœurs de la Charité, en plusieurs lieux, la portent à leur chapelet. On dit aussi qu'on guérit les animaux maléficiés en trempant cette médaille dans l'eau qu'on leur fait boire.

(1) Voici la traduction libre de ces deux vers :

Retire-toi, Satan, cesse de me tenter,
Et garde tes poisons, je n'y veux pas goûter.

On en a recueilli des exemples. Mais la médaille de saint Benoît doit être bénite, comme les chapelets et comme les autres médailles pieuses.

V. — LE BAMBINO.

Nous ne serons jamais si raisonnables que
quand nous cesserons d'être si raisonnants.

FÉNELON.

Un jour, sainte Térèse aperçut, tout au fond d'un cloître, un radieux petit enfant qui venait à elle sous les arceaux gothiques, et qui lui parut être un ange. Pressée par son amour, elle se mit à genoux pour le recevoir et l'embrasser.

— Qui êtes-vous, ma sœur ? lui dit doucement l'enfant.

— Je suis, répondit-elle, Térèse de Jésus.

— Et moi, répliqua l'apparition en s'échappant, je suis Jésus de Térèse.

On sait que le Sauveur, toujours bon, s'est montré à plusieurs de ses plus tendres serviteurs sous les traits gracieux de son adorable enfance. C'est le souvenir de ces miracles charmants qui a produit à Rome l'image vénérée connue sous le nom du *Bambino* (enfantelet). Quelques-uns des loustics qui ont visité Rome avec des yeux de philosophes ont voulu faire là-dessus de l'esprit pointu, comme si le peuple de Rome était plus excentrique que nous, qui vénérions la même image dans nos maisons et surtout dans nos petites crèches de Noël.

Le Bambino, cher à tous les Romains, est la sta-

tue, sculptée avec goût, de l'Enfant Jésus. Il est habillé avec magnificence, lorsqu'on le sort, à la demande de quelque malade, qui trouve dans la présence de cette image auguste un soulagement de l'âme et du corps. Il appartient à un couvent de récollets; on le voit dans l'église de l'*Ara-Cœli*, où il est placé dans une crèche, entre un bœuf et un âne, au-dessus du tombeau de sainte Hélène.

« Je vous adore, s'écrie Fénelon, saint Enfant Jésus, étendu dans la crèche. Je n'aime plus que votre enfance et votre pauvreté. Oh! qui me donnera d'être aussi enfant que vous! Otez-moi ma sagesse vaine et présomptueuse. Faites-moi enfant avec vous.... »

VI. — UNE IMAGE DE L'ENFANT JÉSUS.

Laissez venir à moi les petits enfants.

S. MATTHIEU, ch. XIX, v 14.

Dans le bourg de Santarem, en Portugal, il y avait en 1240 un bon religieux nommé frère Bernard, qui élevait pieusement deux petits enfants sages, modestes et dociles plus que leur âge ne semblait le comporter.

Il leur traçait doucement les règles de vie qui devaient les rendre agréables à Dieu. S'il leur disait de se tenir debout, de s'agenouiller, de baisser les yeux, ils obéissaient plus vite que la parole achevée.

Il n'avait pas besoin de leur recommander l'attention et la modestie à la messe, qu'ils servaient ensemble. Ces deux enfants étaient en tout des modèles.

Après qu'ils avaient assisté à la messe, leur maître leur permettait d'aller déjeuner. Aussitôt ils prenaient leurs petits paniers, où leurs mères avaient mis du pain et des fruits, et ils se retiraient dans une chambre où l'on voyait, sur une estrade, une belle statue de la sainte Vierge, assise et tenant sur son bras le petit Enfant Jésus. Les deux petits innocents se plaisaient là. Ils se tournaient à tout instant vers l'Enfant Jésus, qui avait l'air de regarder leur banquet d'un œil serein.

Ils savaient bien qu'il n'avait aucune envie d'y prendre part; mais il leur semblait qu'il en avait l'air.

Un jour en effet, comme ces deux jeunes amis tiraient leurs provisions de leurs paniers, voilà que le petit Jésus, quittant le giron de sa mère, se dresse debout, et descendant sur le sol, salue les deux enfants, qui, sans se troubler d'un fait si extraordinaire, lui rendent le salut, boivent à ses bonnes grâces, et lui présentent une pomme, une noix, un raisin. Le petit Jésus ne refuse rien, met ce qu'on lui donne dans son tablier, boit à leur gourde, et, quand le déjeuner est fini, remonte sur les bras de sa mère.

Le lendemain, et quelques jours encore, la même chose eut lieu. Ces deux enfants étaient d'une innocence si naïve, qu'ils n'osaient en parler à leurs mères ni au bon frère Bernard. Un jour pourtant ils crurent devoir dire à leur maître comment un beau petit garçon descendait du giron de la sainte Vierge et venait déjeuner avec eux. Ce qui sans doute les avait

encouragés à parler, c'est que, comme ils le dirent, « ce beau petit enfant n'avait encore rien apporté du sien ».

Le bon religieux étonné contint son admiration, et il leur dit :

— Demain, quand votre charmant petit hôte viendra à vous, vous lui direz : — Seigneur, excusez-nous de vous parler si librement; il y a déjà quelque temps que vous partagez notre déjeuner, et vous n'avez encore rien apporté qui pût augmenter nos portions. Apportez donc quelque petite chose, à moins que vous n'aimiez mieux à votre tour nous donner à dîner à nous et à notre maître, qui nous a commandé de vous en prier.

Les deux enfants retinrent la leçon.

Le lendemain, l'Enfant Jésus, qui paraissait aise de vivre de leur assiette, prit sa part comme les jours précédents; et il se levait pour s'en retourner, quand un des enfants le retint par sa manche et lui dit ce que son maître lui avait prescrit. L'adorable Enfant divin sourit et répondit aussitôt :

— Bienheureux petits enfants, que j'aime et dont j'honore l'innocence, je veux bien vous traiter à mon tour. Dites à votre maître qu'il se trouve ici avec vous demain, jour de l'Ascension; vous dînez ce jour-là avec moi.

Et pendant que le petit Jésus remontait sur l'autel, les deux enfants couraient porter sa réponse à leur maître, tout charmés d'avoir vu leur prière si bien accueillie.

Le frère Bernard comprit le sens des paroles de

l'Enfant-Dieu. Il recommanda à ses petits élèves de se faire beaux pour un tel festin, qui devait avoir lieu dans un palais plus somptueux que tout ce qu'il y a de somptueux dans le monde, en une compagnie plus que royale. Il se prépara lui-même.

Cependant les petits enfants ne dirent rien encore à leurs mères, de peur qu'elles ne voulussent les retenir. Mais ils se lavèrent bien les mains et le visage et mirent leur plus belle parure, car c'était ce jour-là grande fête.

Ils trouvèrent le bon religieux qui les avait élevés disposé à dire sa messe. Ils la servirent pieusement, et, au moment où ils eurent répondu *Deo gratias* à l'*Ite, missa est*, ils furent, ainsi que leur maître, saisis d'un sommeil qui les abattit tous les trois, mais dont le petit Jésus qu'ils connaissaient bien, les tira, pour les emmener dans les parvis éternels.

Nous avons traduit ce beau récit du père Angelin Gazée, de la Compagnie de Jésus, qui l'a emprunté à une chronique portugaise.

La sainte image de Jésus sur les bras de sa mère, qui était dans la petite chambre du frère Bernard, à Santarem, est encore aujourd'hui révéérée dans la cathédrale de Lisbonne, dont elle protège le maître-autel.

VII. — HERMAN-JOSEPH.

Le royaume des cieux est pour les enfants
et pour ceux qui leur ressemblent.

S. Luc, ch. XVIII, § 16.

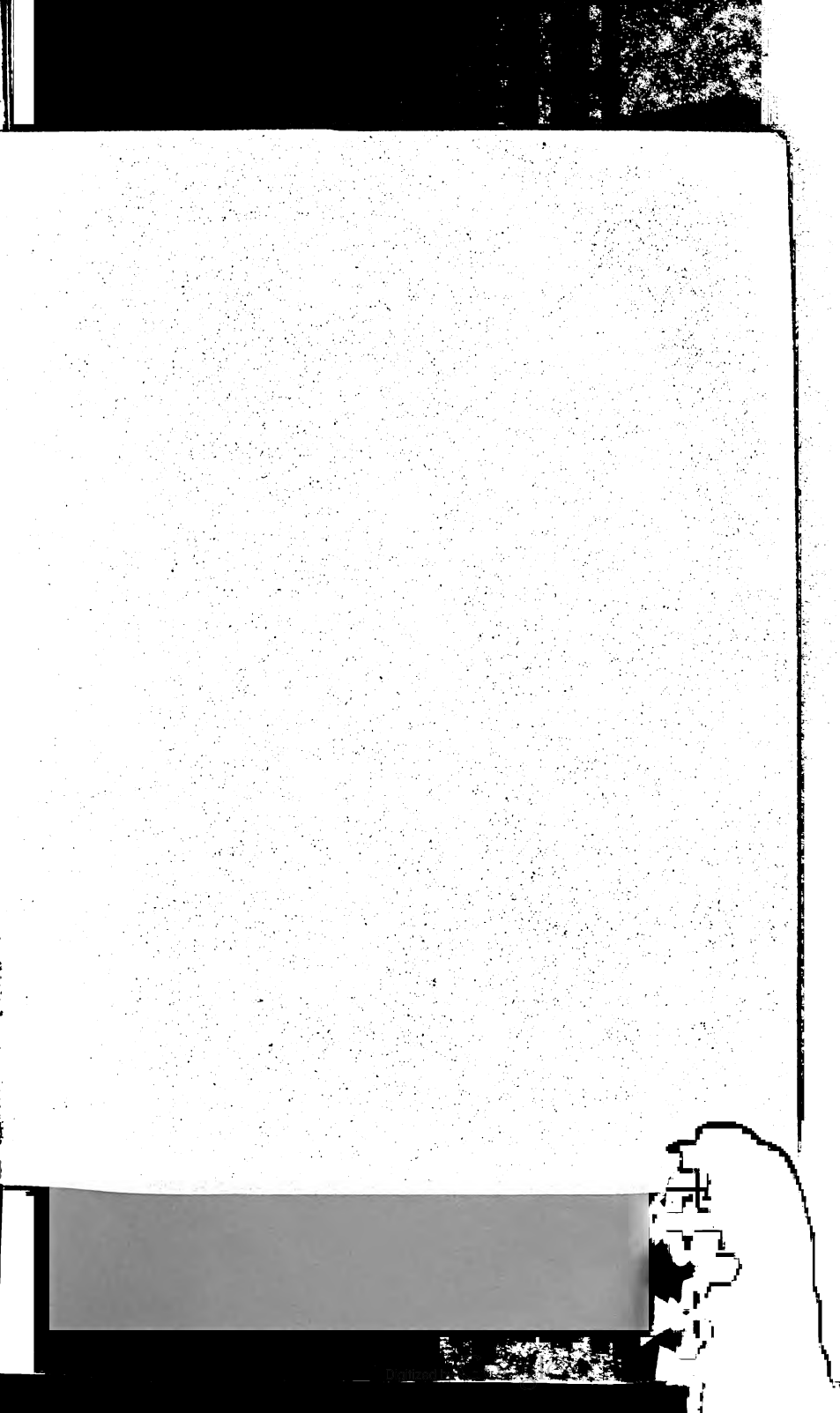
Il y avait à Cologne, aux dernières années du douzième siècle, un pieux et pauvre ménage qui demeurait non loin de la collégiale de Notre-Dame du Capitole, ainsi nommée parce que cette église occupe le lieu où les Romains, qui possédèrent longtemps Cologne et qui lui ont donné son nom, avaient établi, comme dans toutes leurs colonies, une forteresse qu'ils appelaient le Capitole. Avec ce nom, qui leur rappelait la mère patrie, ils se croyaient toujours à Rome.

Mais les excursions nous écartent.

Dieu avait donné à cet honnête et humble ménage, dont le chef n'était qu'un pauvre cordonnier, un enfant de bénédiction qui, au baptême, fut appelé Herman. Dès ses plus jeunes années, il se montra si doux, si pieux et si tendre, qu'il était la joie de son père et de sa mère.

Aussitôt qu'il put marcher, comme ses parents demeuraient tout près de celle des portes de Notre-Dame du Capitole que l'on appelle la porte des Trois-Rois, il ne s'échappait que pour aller s'agenouiller là, devant une image de la Mère de Dieu tenant sur ses genoux le petit Enfant Jésus. Cette image était placée dans le porche.

Herman trouvait son bonheur à contempler l'Enfant divin et son heureuse Mère. Il leur envoyait des





Hadot

Ardier

Paris. Typographie Henri Plon.

HERMAN (JOSEPH).

baisers, les priaient de le protéger un peu, et leur adressait des actes d'amour naïfs et purs comme son cœur.

Lorsqu'on l'envoya à l'école, il ne manquait jamais de devancer un peu l'heure, pour aller adorer l'Enfant Jésus qui semblait lui sourire.

Les jours de congé, au lieu de courir les rues avec les autres petits garçons, il passait doucement ses heures de récréation devant l'Enfant Jésus, à qui il racontait tout ce qu'il avait appris.

Un jour que sa mère lui avait donné une belle pomme, il courut l'offrir à son cher petit Jésus, en lui disant : Tenez, ma pomme est pour vous !...

Comme nous entrons de nouveau dans les merveilles, nous devons presque nous excuser devant la foi rétrécie. Le vénérable P. Croiset en eut peur lui-même, et il n'a indiqué que dans un vague général les faveurs accordées par la bonté divine au bon petit Herman. Les Allemands, dans leurs légendes, ont été moins timides, et ils ont dit sans ambages ce qui eut lieu. Eh bien, l'Enfant Jésus regarda son jeune fidèle d'un œil affectueux; s'abaissant doucement jusqu'à lui, il prit la pomme.

Ceux que ce prodige étonne verront, dans la suite de ces récits, l'enfant Jésus sculpté en pierre se mouvoir devant quatre mille témoins (1).

Depuis l'événement que nous venons de rapporter, le petit Herman ne manqua plus d'offrir à l'Enfant Jésus, qui l'acceptait toujours, ce qu'il avait de

(1) La statue qui se meut, Notre-Dame de Verviers.

meilleur en fruits et en gâteaux. Et l'Enfant divin savait bien les moyens d'empêcher que les friandises qu'Herman lui offrait fussent pour lui une privation.

Herman avait pris goût à l'étude. Mais son père, le voyant grandet, jugea qu'au lieu de dépenser une part de son modique salaire à étudier, son fils pouvait désormais gagner sa vie en prenant part à ses travaux de cordonnier. Lorsqu'on lui eut annoncé cette disposition, lui qui aurait tant souhaité de s'instruire davantage, il courut conter sa peine à l'Enfant Jésus et à sa Mère. La bonne Vierge Marie, le voyant tout en larmes, lui demanda ce qu'il avait à pleurer. Il exposa combien il désirait aller encore à l'école, mais comment cette dépense devenait de plus en plus lourde pour ses parents et comment il devait se faire cordonnier. — Tu ne le seras pas, Herman, lui répondit la Mère de Dieu. Avance à gauche dans ce cloître; près de la porte que tu vois, tu lèveras une pierre qui n'est pas scellée et là tu trouveras ce qu'il te faut.

Herman, après avoir remercié sa généreuse bienfaitrice, courut au lieu qu'elle lui indiquait, leva sans efforts la lourde pierre et trouva dessous l'argent qui lui manquait.

Pouvant dès lors continuer ses études sans être à charge à ses parents, il alla remercier avec effusion la douce Mère de miséricorde; et il ne cessa jamais de lui offrir tous les jours, à Elle et à son divin Fils, l'hommage naïf de sa reconnaissance.

Il fit, avec la digne assistance que sa pureté et son humilité lui avaient acquise, de tels progrès, que,

devenu grand, il voulut se consacrer à la vie religieuse dans l'ordre des bénédictins. Il se rendit au couvent de Steinfeld, où il fut bien accueilli. Il s'appliqua dès lors à l'étude auguste de la théologie. Mais en travaillant avec une trop grande ardeur, il se troubla un peu et se trouva embarrassé. Il se reprocha alors de trop oublier, dans ses efforts, celle à qui il devait tout; il se recueillit dans la prière, reconnaissant que tout bien vient de Dieu.

Un jour que seul dans le chœur il adressait à la Mère de Dieu et à son Fils d'ardentes prières, il fut insensiblement plongé dans un doux sommeil et favorisé d'un heureux songe. Il se trouvait dans un jardin plein de merveilles : les plus belles fleurs embaumaient l'air de leurs parfums; sur de beaux arbres chargés de fruits séduisants, des milliers d'oiseaux gracieux chantaient à ravir. A ces harmonies se mêlaient des voix du ciel, qui célébraient la gloire du Seigneur. Des ruisseaux gazouillaient entre les fleurs qui émaillaient les gazons veloutés. Là il vit, venant à lui, sa chère et bien-aimée Marie du Capitole amenant par la main le petit Enfant Jésus. L'Enfant-Dieu lui sourit, et lui rappelant les fruits et les gâteaux qu'il avait reçus de lui à Cologne, il l'invita cette fois à dîner avec lui. Une table servie par des anges arriva aussitôt, et après qu'il eut pris part au festin céleste, tout disparut; il s'éveilla.

Il se sentit transformé; rien dans l'étude ne l'embarrassa plus. Il réussit à devenir saintement savant. A vingt-cinq ans, malgré ses résistances, on l'éleva à la prêtrise; et on l'appelait l'ange du monastère. A

cause de sa sainteté si pure et si simple, et de son amour pour Notre-Dame, on le surnommait Joseph. Il se récria contre un tel honneur, dont il ne se sentait pas digne, mais la sainte Vierge, dans une vision encore, lui témoigna que ce nom lui convenait, et il lui est resté.

« Dans l'église de Notre-Dame du Capitole, à Cologne, on voit l'image sculptée d'Herman-Joseph, qui plus tard fut canonisé. Il est représenté à l'âge où, écolier, il offre sa pomme à l'Enfant Jésus sur les genoux de sa divine Mère (1). »

VIII. — LES IMAGES DE MARIE.

Devant l'image de Marie,
Si bonne à l'âme qui la prie,
Aucun chrétien ne passera
Sans dire un AVE MARIA!

Inscription à Malines.

Si les images de la sainte Vierge sont si répandues chez les fidèles, si elles ont été illustrées par tant de miracles en faveur de ceux qui les honorent, nous devons voir là une des plus vives preuves de l'amour de Dieu pour nous. En nous la donnant pour mère, à l'instant de sa mort, le Dieu Sauveur a voulu nous la rendre accessible à tous et partout; et saint Bernard, entre mille autres témoignages, nous est garant qu'elle n'a jamais repoussé personne; que si elle sourit au cœur innocent, elle compatit au malheur de

(1) M. E. Weyden, dans *Les Sagas*, légendes des bords du Rhin, page 77.

l'âme tombée ; pour la relever, elle lui tend une main aussi puissante que généreuse.

Ne nous étonnons donc pas de voir, partout où le Fils est adoré, la Mère honorée de nos hommages. Nous dépendons de Dieu, et nous savons que sa Mère peut tout auprès de lui. Sa prière est toute-puissante. *Omnipotentia supplex*.

Dans quelques heureuses villes où la piété règne, on peut saluer presque à chaque pas l'image de Marie. Heureuses les maisons qui l'ont pour sauvegarde ! Autrefois, dans nos cités, au lieu des numéros qui distinguent si sèchement nos habitations, chaque porte d'entrée était surmontée d'une sainte image. C'était l'enseigne du marchand. Le soir, un cierge ou une humble chandelle brûlait devant la niche ornée de fleurs, et préludait gracieusement à nos réverbères. Cet usage charmant de nos pères ne pourrait-il pas au moins remplacer les stupides figures mythologiques, allégoriques ou vagues et vaines qui déshonorent tant de façades ? Alors nos voies publiques deviendraient un musée chrétien, où Marie brillerait à chaque pas, sous ses nombreux attributs ou sous les mille noms que lui ont donnés ses sanctuaires.

Avant de conduire le lecteur aux pèlerinages de Marie, nous pourrions rappeler quelques faits où ceux qui l'ont honorée n'ont pas perdu à lui rendre hommage. M. de Beauvau, marquis de Novian, enrôlé depuis dans la compagnie de Jésus, dut sa conversion à une victoire qu'il remporta sur ce qu'on appelle le respect humain, et qui n'est qu'une peur

lâche de l'opinion publique, souvent si digne de mépris. Il s'agissait de la sainte Vierge.

En l'an 1649, les troupes allemandes étaient en Lorraine; quelques soldats logés à Novian, après avoir trop bu, se mirent à jouer. L'un d'eux, perdant beaucoup, se lève brusquement, et apercevant une image de Notre-Dame attachée au mur, il s'en prend à elle, et lui porte des coups de couteau en proférant d'abominables blasphèmes. Il n'eut pas plutôt fait cette vilénie, qu'il tomba renversé par un tremblement universel de tous ses membres, accompagné de douleurs si violentes, qu'on ne put lui faire prendre aucune nourriture pendant quatre ou cinq jours qu'il demeura à Novian. Les troupes ayant reçu l'ordre de déloger, on le lia sur un cheval pour l'emporter, mais il se détacha, se rua à terre et mourut sur le chemin, l'écume à la bouche, au grand effroi de ses camarades.

A Novian, cependant, on parlait avec terreur du châtiment exemplaire de cet impie. Au bout de quelque temps, sur l'avis d'un bon missionnaire, on résolut de réparer le sacrilège. Le curé, le chapelain du château et quelques prêtres du voisinage allèrent de l'église au château de Novian, où la profanation avait eu lieu. Mais personne ne se présentait pour porter l'image que l'on voulait honorer. M. de Beauvau, surpris de cette froideur, se sentit poussé à la prendre lui-même; et, quoique l'esprit de vanité et la crainte de paraître simple aux yeux du monde le retinssent fortement, il se surmonta; au lieu donc de commander à quelqu'un de ses gens de porter l'i-

mage outragée, il la prit lui-même et la porta avec grand respect à la chapelle du château, où elle fut placée honorablement, et toujours depuis très-honorée.

La sainte Vierge, ajoute un témoin du fait, ne tarda pas à récompenser cet acte de piété; le marquis de Novian l'avoua lui-même : il sentit une abondance de grâces si extraordinaire et de si fortes inspirations qui le poussaient à vivre plus conformément à l'esprit du christianisme, qu'il entra dans la Compagnie de Jésus, où il vécut saintement, comme vivent tous les membres de cette société.

Saint Hyacinthe, de l'ordre de Saint-Dominique, mourut le jour de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, pour laquelle il avait une tendre dévotion, et qui lui avait promis qu'il ne demanderait rien à son Fils qu'il ne l'obtînt par son intercession. Voici à quelle occasion :

Un jour que des hordes infidèles avaient envahi la ville de Kiew, qu'il habitait, il se vit contraint d'en sortir avec ses religieux. Il prit le saint ciboire, et il se disposait à partir, disent les Bollandistes, lorsqu'une belle statue d'albâtre représentant la sainte Vierge lui adressa la parole :

— Hyacinthe, mon fils, lui dit-elle, comment me laissez-vous ainsi abandonnée entre les mains de mes ennemis? Emportez-moi avec vous.

— Ma sainte Mère, répondit Hyacinthe, comment pourrai-je porter votre image, qui est si pesante?

— Prenez-la, mon fils; votre foi la rendra légère.

Hyacinthe obéit, prit la statue dans son bras gau-

che ; de sa main droite il tenait le Saint-Sacrement. Il marcha avec son fardeau sans en ressentir le poids, et se dirigea vers Cracovie. Arrivée dans cette ville, la statue reprit son poids.

Le père Patrignani rapporte, dans son Ménologe, comment le père Gonzalve Silveira, de la Compagnie de Jésus, convertit à la foi le roi du Monomotapa. Le bon père, auprès de l'humble cabane qu'il habitait en ce pays, bâtit une petite église, et sur l'autel il plaça une belle et touchante image de la sainte Vierge. Un des officiers de la cour, l'ayant vue, rapporta au roi que ce prêtre portugais avait dans sa maison une princesse de grande beauté. Le roi aussitôt fit prévenir le père Silveira qu'il désirait voir la femme merveilleuse qu'il avait chez lui. Le bon père, trouvant là un moyen de parler à ce roi, profita de l'occasion que peut-être lui offrait la sainte Vierge ; il enveloppa la sainte image dans une draperie et la porta au prince. Avant de la découvrir, il put lui exposer sommairement les mystères de notre foi et particulièrement lui parler de l'Incarnation. Puis il se mit à genoux et découvrit la sainte image avec tous les signes du respect religieux. Le roi, ému, se prosterna auprès de lui ; et, comme si ce premier acte lui eût mérité des grâces, il se sentit attendri, et témoigna le désir de garder la Vierge sainte. Comme il promettait de la traiter avec révérence, le père la lui donna, et la plaça convenablement lui-même sur une estrade, espérant que la Mère de Dieu obtiendrait de son Fils le salut de ce pauvre roi et de son royaume. Et en effet, la sainte Vierge appa-

rut cinq fois en songe au roi du Monomotapa, telle qu'elle était représentée sur le tableau; elle lui adressa même la parole; mais il ne la comprit pas. Il fit appeler le père, et lui demanda pourquoi cette dame ne se faisait pas comprendre à lui. Le langage qu'elle tient, dit le père, on ne peut sans doute l'entendre que si l'on est chrétien. Deux jours après, le roi fit savoir au père jésuite qu'il voulait, ainsi que sa mère, recevoir le saint baptême. La cérémonie se fit avec pompe; on donna au roi le nom de Sébastien, et à la reine le nom de Marie.

Lorsque les fondateurs de l'ordre des Servites ou serviteurs de Marie bâtissaient leur oratoire, dans les travaux ils remarquèrent avec étonnement une image de la sainte Vierge tracée sur un mur et oubliée parmi les ruines. Jaloux d'en réveiller le culte, ils résolurent d'en faire tirer une copie et d'en orner leur nouveau sanctuaire. Comme ils avaient reçu le nom glorieux de Servites, vers l'époque où l'Église célèbre la fête de l'Annonciation, ils voulurent que le tableau représentât le mystère dans lequel la sainte Vierge, saluée Mère de Dieu, avait pris pour elle-même le titre de servante du Seigneur. Ils appellent donc un peintre, moins célèbre par le talent que par la piété. Ce peintre, désireux de plaire à Marie, refuse tout salaire et se dispose à son travail par la prière et la réception des sacrements. Les religieux, qui en avaient conçu je ne sais quel heureux présage, joignirent leurs supplications aux siennes. L'artiste met la main à l'œuvre. Il trace d'abord un archange qui semblait animé. Il crayonne ensuite

la tête de la sainte Vierge et commence par peindre le corps.

Ces parties du tableau étant terminées, le peintre se disposait à entreprendre les autres, lorsqu'il est surpris d'un tremblement subit dans tous les membres, surtout aux mains. Il pâlit, il se trouble, et tout son talent semble l'avoir abandonné. Mais enfin, reprenant quelque confiance, il se met en prières et il conjure les religieux de joindre leurs vœux aux siens. Ils recommandent à Dieu et à sa sainte Mère le peintre épouvanté.

Le lendemain l'artiste revient à son ouvrage; il le considère un moment, et il se sent à l'instant saisi d'un sommeil merveilleux qui lui fait perdre l'usage de ses sens. Quelque temps après il revient à lui, se lève et fixe l'image, que dans l'espèce de ravissement qu'il venait d'éprouver il avait vue parfaite et achevée. Quelle n'est point sa surprise de voir parfaitement exécutés le visage et la tête de la Mère de Dieu, que la veille il avait à peine crayonnés! Tout Florence accourt à l'oratoire des Servites. On rend à l'image les honneurs qu'inspire la piété. Le sénat, au nom de la république, fait graver au-dessous du tableau ces mots, que l'on y lit encore en caractères anciens : *Souveraine sainte Marie, Mère de grâces.*

On raconte de Gaspar Becerra, sculpteur espagnol né à Baeza en Andalousie, mort en 1570, qu'il avait déjà fait deux statues de Notre-Dame de la Soledad (1), sans les terminer, parce qu'il n'en

(1) *Soledad*, solitude. C'est l'image de la sainte Vierge, désormais seule après la mort de son divin Fils. Ces images sont l'objet d'une grande dévotion en Espagne, surtout le soir du vendredi saint.

était pas content, et qu'avant de commencer la troisième, qui lui avait été ordonnée par la reine d'Espagne, Elisabeth de Valois (dite de la Paix), il vit en songe une apparition dont il ne distinguait précisément aucun trait, mais qui lui adressait la parole. Il entendit que ce fantôme lui disait : « Lève-toi, et » de ce tronc informe qui brûle dans ton foyer, » ébauche ton idée; tu rempliras ton intention et satisferas ton génie sur la statue que tu veux faire. »

Il se leva, retira le morceau de bois du brasier, l'éteignit bien vite, et en fit la statue de Notre-Dame de la Paix. Il la présenta à la reine, qui, à la première vue, ne put s'empêcher de se récrier sur l'air divin répandu dans cette figure, et sur l'expression de beauté, de douceur, de tendresse, d'affection et de constance qu'on y remarquait. Elle fixe toujours l'admiration des artistes et charme les âmes pieuses, en faveur desquelles elle a été l'intermédiaire de plusieurs miracles.

Ferdinand de Castille, que l'Église a mis au rang des saints, étant enfant, fut attaqué d'une maladie tellement grave, que les médecins désespérèrent de le sauver. Une des princesses ses tantes, qui avait grande foi en Notre-Dame d'Osmá, prit l'enfant dans ses bras, et, traversant la multitude de peuple qui le pleurait déjà comme mort, le porta à l'église, où elle pria longtemps pour lui devant l'autel de Marie. On lit dans les actes de saint Ferdinand, conservés par les Bollandistes, que l'enfant s'endormit aussitôt et qu'à son réveil il demanda à manger. Quinze jours après il était entièrement guéri.

Devenu roi, Ferdinand n'oublia jamais qu'il devait la vie à la sainte Vierge; il conserva pour elle une dévotion reconnaissante, et porta toujours dans les camps une de ses images qu'on appelait la Vierge du Roi. Au siège d'Useda, la sainte Vierge, dit-on, le conduisit jusqu'e dans les murs de la ville ennemie. Comme le siège traînait en longueur, Ferdinand, qui avait passé la nuit en prière devant l'image de Marie, crut entendre une voix qui lui disait que la ville serait bientôt en son pouvoir. Poussé par un mouvement dont il ne se rendait pas compte, il se dirigea vers la ville qu'il voulait observer; il y pénétra par une des portes sans être reconnu, et il alla vénérer une ancienne image de la sainte Vierge que l'on conservait dans la principale mosquée des Maures. Mais il oublia là son épée, qu'il avait ôtée de sa ceinture par révérence pour la Mère de Dieu; et, lorsqu'il eut fini sa prière, il se hâta de sortir par une autre porte. Il retrouva dans sa tente, avec surprise, son épée.... Après la prise de la ville, il rendit grâces à Marie, lui renvoyant toute la gloire de sa conquête; il fit porter en triomphe l'image miraculeuse d'Useda et la plaça dans une mosquée, dont on fit une église dédiée à la sainte Vierge.

On dit que le dernier ordre que donna Ferdinand avant de mourir fut qu'on l'ensevelît au pied de l'autel de Marie, qu'il avait toujours tant aimée.

Nous aurions longuement à dire sur les services d'un genre plus commun que les images de Marie ont rendus dans les siècles passés. Le petit Adrien Boyens était fils d'un pauvre manœuvre d'Utrecht.

Plein d'amour pour l'étude, dans ses jeunes années, il travaillait le jour et allait la nuit dans les églises, qui, avant la réforme, étaient presque toujours ouvertes, étudier à la lueur des lampes qui brûlaient devant les images de la sainte Vierge. On dit qu'il en fut de même de Nicolas de Clémangis et de beaucoup d'autres. Adrien Boyens fut le précepteur de Charles-Quint, et ensuite pape sous le nom d'Adrien VI.

Nous pourrions citer aussi bien des crimes qui ont été évités, bien des réconciliations qui ont eu lieu, bien des haines qui se sont évanouies, bien des pensées de salut qui se sont élevées et ont germé à la rencontre de quelque image de Notre-Dame.

Comme tous les crucifix, toutes les Madones n'ont jamais été que l'occasion de grâces et de bienfaits. Cependant, ainsi que le crucifix aux membres flexibles dont nous avons parlé ci-devant, une Madone a été calomniée par des plumes dont l'ignorance égalait les instincts malveillants.

Des écrivains hostiles, notamment dans la quatre-vingt-seizième livraison d'une sorte de revue publiée sous la Restauration, sous le titre de *Lettres normandes*, ont raconté, sur le témoignage de deux militaires revenus de la guerre d'Espagne, qu'il y avait à Tolède et à Valladolid deux images de la sainte Vierge, de celles qu'on appelle *Mater dolorosa* ou Notre-Dame des Douleurs; que toutes deux étaient armées de poignards, et qu'on livrait les hérétiques à l'une ou l'autre de ces Madones, qui les frappaient de leurs armes; ce qui supposerait que leurs bras étaient mobiles. On a orné ce récit de détails fantastiques.

Si les écrivains qui les ont imaginés avaient parcouru l'Espagne ou les pays qui en ont conservé quelques mœurs, comme les Flandres, ils y auraient vu partout les Vierges de Douleurs avec sept poignards ou plutôt sept épées, comme les nôtres, enfoncées dans le cœur de l'image, et ils n'auraient pas osé sans doute faire de toutes ces saintes effigies des instruments de supplice.

IX. — L'ENFANT DE CHŒUR

DE NOTRE-DAME DE CHARTRES (1).

In electis meis mitte radices.

Ecclt. 24.

L'esprit desséché qui, au dernier siècle surtout, voulut tout matérialiser, car il ne voyait dans le monde que ce qui saute aux yeux de la chair, cet esprit d'argile recouvert de clinquant, ne nous a laissé que des ruines dans ses sarcasmes. Ce qui nous étonne, c'est qu'il ait intimidé tant de croyances.

Il niait; moyen facile, mais stupide.

Nous, dont tant de faits nouveaux ont éclairé les doutes, nous pouvons rentrer dans les voies de nos pères, et nous ne nous égarerons pas en admettant des récits que tant de générations ont reconnus inattaquables, autrement que par la mauvaise foi.

(1) La vénérable image des druides, qu'on a toujours laissée dans l'église souterraine, s'appelle plus spécialement *Notre-Dame des Grottes*. Par Notre-Dame de Chartres, les Chartrains entendent leur souterraine. Ce qui est assez remarquable, c'est que Jules César n'a pas donné d'autre gouverneur aux Chartrains ou Carnutes.

Chartres, ou plutôt le pays Chartrain, était avant l'ère chrétienne le point central de la religion des Gaulois. Là résidait le principal collège de leurs druides, présidés par un pontife suprême. Là aussi, selon d'anciennes traditions, dans une vaste grotte que protégeait une enceinte de chênes séculaires, les druides avaient élevé un autel à la Vierge qui devait enfanter (1). Nous emprunterons à de vieux manuscrits que possède le chapitre de Chartres la description de cette image.

« Les grottes ou cryptes de la cathédrale de Chartres sont d'autant plus considérables qu'elles ont été le lieu où les druides, qui étaient les prêtres des Gaulois, faisaient leurs assemblées et leurs sacrifices, et qu'elles ont servi d'asile, après eux, aux premiers chrétiens pendant les persécutions. C'est pour cela qu'on nomme encore aujourd'hui ces grottes la demeure des *Saints forts*.

» Là, les druides élevèrent sur un autel la figure d'une Vierge mère, plus de deux cents ans avant qu'elle fût au monde. Cette figure, haute de deux pieds et demi, est faite de bois de poirier. Elle représente une femme dans un trône, tenant devant elle son fils assis sur ses genoux. Sa robe est une tunique étroite qui lui descend jusqu'aux pieds. Par-dessus, elle a une mante en manière de chasuble antique, qui se retrousse sur les bras. Elle a sur la tête une couronne, dont les fleurons affectent la

(1) *Virgini pariturae*. Dans l'antiquité, on honorait en plusieurs lieux Isis comme mère prédestinée d'un libérateur futur, dont le dogme se retrouve partout.

forme de la feuille de chêne. Un voile en tombe, se perdant derrière les épaules, de manière à laisser le visage découvert. Ce visage est ovale, régulier, gracieux, plein de douceur et de modestie. L'enfant divin n'est vêtu que d'une simple tunique, il a la tête découverte et les pieds nus. Sa main droite bénit; sa gauche tient un globe.

» On ne doit pas omettre une circonstance singulière : c'est que l'enfant a les yeux ouverts, tandis que ceux de sa mère sont fermés. Cette différence n'a pas été observée sans dessein, disent les traditions. Les druides avaient représenté la Vierge mère avec les yeux fermés, pour marquer à leur manière que la foi était encore dans les ténèbres lorsqu'ils faisaient cette statue; pour indiquer en même temps que celle qu'ils honoraient sous cette image n'avait pas l'usage de la lumière, n'étant pas née encore. Ils avaient au contraire ouvert les yeux de l'enfant, pour donner à entendre qu'ils le croyaient toujours vivant, existant de toute éternité : ce qui permet de supposer qu'ils connaissaient le mystère du Rédempteur promis. »

Cette image, dit-on encore, était honorée dans la crypte que surmonte la cathédrale actuelle, quand les premiers apôtres des Gaules vinrent prêcher l'Évangile au pays Chartrain. Ceux qui n'ont pas visité cette grotte jugeront de son étendue par ce seul fait qu'on y a compté treize chapelles. Elle occupe, au reste, tout le soubassement de l'immense cathédrale.

Les premiers chrétiens célébraient là les saints

mystères, durant les règnes sanglants des persécuteurs. Ils trouvaient dans Marie un appui; et ce secours n'a jamais manqué depuis à la ville de Chartres, qui lui est si dévouée. Pour surcroît de bonheur et de force, parmi les riches présents que les plus puissants princes avaient offerts à Notre-Dame de Chartres, Charles le Chauve avait donné à son église une tunique de lin, qu'un témoignage constant regardait comme l'un des vêtements de la sainte Vierge. Cette relique sainte, conservée à Constantinople, avait été envoyée à Charlemagne par l'impératrice Irène, et plusieurs miracles avaient été accordés par son attouchement à la pieuse vénération des fidèles (1).

Parmi les événements publics que nous pouvons citer, avant de conter l'histoire de l'enfant de chœur, nous rappellerons la défaite de Rollon. Il venait, en 911, avec ses Normands, saccager Chartres. L'évêque Vantelme, n'ayant guère d'armée, pensa que Notre-Dame pourrait bien lui suffire à défendre une cité qu'elle aimait. Après l'avoir invoquée, il sortit à la tête de son clergé et de son peuple, revêtu de ses habits pontificaux, tenant élevée la tunique de la sainte Vierge. Il vit bientôt, selon son espoir, la terreur s'emparer des Normands, leurs bandes s'enfuir en désordre, Rollon entraîné lui-même; et il entonna le *Magnificat*.

Chartres fut sauvée ainsi dans plusieurs circonstances qu'il est aisé de trouver dans l'histoire (2):

(1) Un autre vêtement de la sainte Vierge est resté à Aix-la-Chapelle, qui le doit au même Charlemagne.

(2) La sainte Vierge était autrefois dame souveraine de Chartres. Les

En 1568, les huguenots assiégèrent Chartres. Ils en voulaient assez à Notre-Dame. Aussi leur première attaque eut lieu précisément à une porte où l'on avait placé l'image de la sainte Vierge, avec ces mots : *Carnutum tutela*, — la protection de Chartres. — Ce fut là qu'ils pointèrent leurs canons. Mais, chose singulière, aucun boulet ne toucha cette porte ni cette image (1) : il fallut faire brèche ailleurs et abandonner le siège, — depuis lequel l'image de la sainte Vierge surmonta et protégea toutes les portes de la ville.

Nous ferions un volume d'anecdotes; mais nous devons arriver au fait de l'enfant de chœur :

En l'année 1116, sous le règne de Philippe I^{er}, en pleine époque des croisades, la ville de Chartres étant administrée par Geoffroi, le soixante et unième de ses évêques, selon les catalogues anciens, le soir du 31 octobre, on faisait en grande pompe une procession dans l'église souterraine de Chartres, en chantant les louanges de Notre-Dame, reine de tous les saints, dont on allait le lendemain célébrer la fête. Le pieux évêque la présidait. La foule, ardente et recueillie, chantait d'un cœur dévoué. Les religieux et les prêtres avaient tous à la main le petit flambeau. L'évêque, la crosse en main et la mitre en tête, bénissait les fidèles à toutes les stations, en-

chroniqueurs dits apocryphes content que Priscus, roi de Chartres, au temps où la Gaule avait autant de rois que de cités, mourant sans enfants, avait légué son petit royaume à Notre-Dame. Ce roi Priscus était contemporain de Godefred, roi de Montlhéry, dont le fils, tombé dans un puits, fut ramené à la vie par la Dame de Chartres.

(1) On bâtit là en souvenir la chapelle de Notre-Dame de la Brèche.

touré de la jeune phalange des enfants de chœur qui portaient des cierges.

Dans le nombre de ces enfants, on en remarquait un qui n'avait que dix ans, mais qui était le plus assidu. Fils d'une pauvre veuve, il faisait sa richesse et sa joie. On disait qu'il avait fait trois parts de son cœur, l'une à Dieu, l'autre à la sainte Vierge, et la troisième à sa mère. Ses trois affections étaient vives, et jamais on ne l'avait vu absent à une cérémonie religieuse; jamais on ne rendait sans lui à la sainte Vierge les honneurs qui lui sont dus. Il ne semblait heureux sans réserve qu'à l'église; et lorsque, dans les rues étroites de la vieille cité, un passant étranger lui demandait ce qu'il était, il ne manquait pas de répondre avec une fierté naïve : — Enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres.

La mère de ce doux enfant n'était heureuse aussi que lorsqu'il n'était pas hors de ses regards. Elle était donc comme lui assidue à la maison de Dieu. Elle le suivait de l'œil, soit qu'il servît la messe, qu'il portât le petit bénitier, qu'il présentât l'encens, soit qu'autour du bon prélat il fît partie de l'humble cortège que Notre-Seigneur ordonnait de laisser venir à lui.

Elle fut donc surprise d'abord et bientôt inquiète, la bonne mère, de ne plus voir son fils dans les rangs de ses petits camarades, — au second tour de la procession. — Au troisième tour, il ne reparut point. — Que pouvait-il être devenu? Aucune nécessité, aucune commission ne pouvait exiger une absence d'une demi-heure. — Les offices terminés et les cé-

rémonies closes, les fidèles se retirèrent. La mère, qui souffrait depuis plus d'une demi-heure, entra dans la sacristie d'un pas hâté, mais modeste, demandant tout bas son fils à tout le monde. Personne ne l'avait vu disparaître; et alors seulement on remarqua qu'il faisait défaut, lui et son cierge.

Elle retourna dans la crypte avec les sacristains, qui partageaient sa sollicitude. Les autres enfants de chœur suivirent; puis les prêtres et les religieux, et le bon évêque lui-même. Tous aimaient le gracieux enfant et lui portaient intérêt. Tous voulaient savoir comment il s'était évaporé, s'il ne se trouvait pas malade dans quelque retraits, s'il ne s'était pas oublié en prière sur quelque tombe révéérée; car il y avait eu dans la grotte des martyrs qui avaient là leur sépulture.

Mais on chercha en vain; on explora inutilement tous les angles, tous les renforcements, toutes les niches, tous les détours. On appela l'enfant sans plus de succès. Il fallait qu'il fût sorti de l'église inaperçu, ou qu'on l'eût enlevé, ou qu'il se fût jeté dans un puits profond qui était derrière l'autel des druides, et qu'on appelait le puits des Saints-Forts. — La pauvre mère y courut, à ce puits, armée d'un flambeau; elle n'y eut pas plutôt penché sa lumière qu'elle poussa un de ces cris de douleur maternelle qui remuent les cœurs les plus insensibles. Tout le monde, en un moment, fut auprès d'elle. Au fond de l'abîme elle avait aperçu un surplis.

À la lueur incertaine qui éclairait le bord du puits, tous les autres ne virent rien. Mais l'œil d'une mère

peut-il se tromper? Sur le désir du prélat, le plus agile des serviteurs de l'église descendit avec prudence au fond du vieux puits. Il y trouva le pauvre enfant, mais noyé, roide, inanimé, glacé par la mort, qui est si dure et si prompte.

Toute l'assistance était muette de douleur autour de la mère, et personne n'osait essayer de la consoler. Elle paraissait frappée d'une consternation si étrange, qu'on s'en effrayait. Le sentiment qu'elle éprouvait n'était pourtant pas de la consternation. Elle ne pouvait pas se figurer que son fils lui fût ravi...

Dès qu'on l'eut remonté au haut du puits, elle le saisit avidement dans ses bras, et, courant d'un bond à l'autel de Notre-Dame, elle le posa tout ruisselant aux pieds de la sainte image, se jeta à genoux et s'écria :

— Le voilà, sainte Vierge, ce pauvre enfant que nous avons perdu! Il n'est plus à moi, Dame de Chartres; il est à vous. Je vous l'ai donné; je vous le donne. Mais vous savez qu'il vous aime, Vierge sainte; il était sous votre garde, et vous ne pouvez pas permettre qu'il ne se relève plus...

Les pleurs de l'assistance se mêlaient aux pleurs de la veuve pleine de foi.— Tout le monde à genoux priait et sanglotait. Mais peu de cœurs espéraient qu'un enfant noyé depuis une heure pût naître. Le saint prélat partageait presque seul avec la mère une espérance qui soutenait aussi les cœurs encore jeunes des autres enfants. Et, en effet, la foi repoussa la mort; l'enfant du miracle ouvrit les yeux.

On courut à lui; on le descendit de l'autel. Sa voix se mêla aussitôt aux inexprimables effusions d'actions de grâces qui ébranlaient les vieilles voûtes.

A travers les élans de la reconnaissance et de la joie, on accablait l'enfant ressuscité de mille questions. Il dut expliquer comment, en voulant regagner son rang, il avait eu l'imprudence de passer derrière l'autel, et comment, ne songeant pas au puits des Saints-Forts, il s'y était précipité. Après qu'on eut admiré qu'il n'eût reçu aucune contusion, comme on voyait que pourtant il avait perdu toute connaissance et tout sentiment de la vie pendant l'heure qu'il avait passée au fond de l'eau, on lui demanda s'il n'avait rien éprouvé, rien entendu?

— Je n'ai éprouvé, dit-il, qu'une grande sensation de bien-être; je n'ai rien vu que des anges qui passaient autour de moi; j'ai entendu leurs voix harmonieuses qui répondaient au *Pax vobis* et au *Dominus vobiscum*.

Telle est l'aventure extraordinaire de l'enfant de chœur de Notre-Dame de Chartres. L'évêque Geoffroi fut si frappé de la merveilleuse circonstance qu'on vient de lire, que, pour en conserver la mémoire, il établit une coutume, — maintenue depuis ladite année 1116 dans la cathédrale de Chartres : — c'est que, quand l'évêque officiant chante le *Pax vobis*, ou un prêtre le *Dominus vobiscum*, à la messe, aux vêpres, à matines et aux autres heures canonicales, — le chœur ne répond pas, sachant que les anges le font et que Dieu les entend (1).

(1) On rapporte un fait semblable dans les merveilleuses faveurs que

Peu de sanctuaires ont été visités par des pèlerins illustres autant que Notre-Dame de Chartres : Pépin, Carloman, Charlemagne, Charles le Chauve, Rollon, le roi Robert, Henri I^{er}, Louis le Gros, saint Bernard, Philippe-Auguste, Richard Cœur de lion, saint Louis, Philippe le Bel, Philippe de Valois, le roi Jean, Charles V, Louis XI, Charles VIII, Louis XII et Anne de Bretagne, François I^{er}, Henri II, Henri III, Henri IV, qui fut sacré à son autel, Louis XIII, Anne d'Autriche, etc., etc., etc.

Lorsque, le 31 mai 1855, on couronna la sainte image de Notre-Dame de Chartres du précieux diadème que lui offrait le pape Pie IX, Mgr Pie, évêque de Poitiers, prononça un discours que nous voudrions reproduire tout entier. Nous n'en citerons que deux fragments :

« Le grand annaliste de l'Église, Baronius, a écrit que l'empire des Francs s'est formé et s'est dilaté par le culte des saints, pour durer aussi longtemps que ses fondements resteront posés sur ce même culte, et pour ne finir qu'autant que ces mêmes fondements seraient arrachés par l'impiété de l'hérésie (1). Et nous lisons au préambule de la loi salique : « Vive le Christ, qui aime les Francs!... C'est cette

Dieu, la sainte Vierge et les Anges accordèrent à saint Grégoire le Grand. Un jour qu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, lorsqu'il se retourna vers le peuple en disant : *Pax Domini sit semper vobiscum*, on entendit une voix harmonieuse, qui n'était pas de ce monde, répondre : *Et cum spiritu tuo*. On reconnut qu'un Ange avait parlé ; et, depuis, la coutume a été de ne point répondre au pape lorsqu'il prononce ces paroles.

(1) Baron., *ad ann.* 484.

» nation brave et intrépide qui, encore païenne, a
 » secoué par les armes le joug si dur des Romains,
 » et qui, après avoir reçu le baptême chrétien, a re-
 » cueilli dans l'or, et somptueusement orné de pierres
 » précieuses, les corps des saints martyrs que les
 » Romains avaient brûlés, massacrés, jetés aux
 » bêtes (1)! » Or, si rien n'est plus ancien, plus tra-
 ditionnel en France que le culte des saints, si rien
 ne se lie davantage aux origines et aux destinées de
 cette monarchie, un de nos rois nous dira que cette
 proposition est beaucoup plus incontestable encore
 lorsqu'il est question du culte de Marie, la Mère de
 Dieu, l'ouvrière de notre salut (2). Ce culte, intro-
 duit en France avant la venue des Francs eux-
 mêmes, s'y est tellement naturalisé qu'un grand
 Pape, au siècle dernier, n'a pas craint de déclarer la
 nation française impérissable, parce qu'elle est le
 royaume de Marie!...

» Avancez donc, ô divine Vierge, et poursuivez
 votre marche triomphale à travers les siècles sur ce
 sol généreux qui est votre plus bel apanage humain :
Prospere procede, et regna (3). Ne craignez pas que
 votre peuple se soit refroidi avec les années; ne crai-
 gnez pas que le souffle glacial de l'incrédulité ait af-
 faibli la chaleur de ses sentiments. Que l'Église pro-
 nonce sa sentence; que votre privilège soit défini :
 l'acte de foi, contenu dans un acte d'amour, se pro-

(1) *In legem quam Salicam vocant præfatio.*

(2) Henric. I. ad Canonic. Carnot. ap. Gall. Christian., t. VIII,
 page 300.

(3) *Psaume XLIV, 5.*

duira aussitôt par une manifestation immense. Les fils sauront non-seulement égaler, mais encore dépasser leurs pères. Fiez-vous toujours à la France, ô Marie ! venez, et d'une frontière à l'autre, vous serez couronnée : *Veni; coronaberis.*

» Mais il est une ville en France qui vous appartient entre toutes les autres. Il y a plus de six cents ans qu'un poète national le disait à la cour de Philippe-Auguste et de Louis le Chaste : « La Vierge » Mère de Dieu a révélé, et par ses paroles et par » les effets, qu'elle aimait Chartres de préférence à » toutes les cités. Dans de fréquentes apparitions, elle » a daigné se nommer elle-même *Dame de Chartres* : » là elle répand des bienfaits sans nombre et des fa- » veurs sans égales; là elle a choisi sa demeure et » mis en dépôt ses plus riches reliques (1). » J'insiste un moment sur ces dernières paroles.

» En effet, M. F., la célébrité du sanctuaire de Chartres, qui est une des principales gloires de la France, repose sur un double fondement, procède d'une double origine : je veux dire la crypte mystérieuse creusée au-dessous de ce temple, et le saint vêtement de Marie, déposé dans ce brillant reliquaire (2). C'est en quelque manière le double germe d'où la basilique entière est éclosée; la double racine sur laquelle le tronc, plusieurs fois mutilé, a toujours puisé une nouvelle sève et repris une végétation plus florissante. Toute l'histoire, toute la vie

(1) Guill. Brito, *Philippid.*, l. II. Ap. *Hist. de Fr.*, t. XVII, p. 141.

(2) On pourra lire dans le dictionnaire des saintes Reliques la légende de la sainte tunique de Marie.

du monument ne s'expliquant que par ces deux causes, vous me permettrez de vous en dire quelques mots pour l'intelligence du discours.

» Et pourquoi ne rappellerais-je pas tout d'abord que d'antiques traditions, consacrées par notre vénérable liturgie, rattachent la fondation de ce temple à des âges qui ont précédé le Christianisme ? La peinture chrétienne, dans une des compositions à la fois les plus originales et les plus splendides dont elle ait orné ce monument, a figuré ingénieusement la transition de l'ancienne à la nouvelle alliance par la représentation des quatre grands prophètes portant sur leurs robustes épaules les quatre évangélistes. Pourquoi ne voudrais-je pas que, par une réalité analogue, toute cette basilique du Christ et de sa Mère ait ses pieds assis sur la grotte religieuse où nos ancêtres, livrés à un culte mêlé d'erreurs grossières et de vérités altérées, auraient associé au nom de leurs divinités celui de la Vierge qui devait enfanter ? Ce thème favori des chroniques chartraines et des muses beauceronnes, puisé à des sources historiques qui sont dignes de respect, se trouve reproduit jusque dans les considérants des ordonnances de nos rois (1); mais surtout il a servi d'aliment à la piété des saints; il se lisait dans les *Heures* enluminées de nos aïeux, et c'est aux vieux missels manuscrits que l'imprimerie naissante l'emprunta, quand elle le transcrivit sur le livre authentique dont cette église se sert pour la célébration du sacrifice (2). C'en est assez pour que

(1) Lettres patentes du roi Jean (août 1356) et de Charles VII (juin 1432).

(2) Miss. Carnot. ms. 435. Miss. edit. an. 1482, p. 107 verso.

je ne repousse pas une croyance à laquelle d'ailleurs l'érudition sacrée et profane, en nous offrant mille autres traditions du même genre, ne peut refuser la possibilité et la vraisemblance.

« Quoi qu'il en soit, depuis les premiers jours du Christianisme jusqu'à la fin du dernier siècle, la *Nostre-Dame de Soubs-Terre* a été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie; et cette longue suite de papes, de rois, de saints, de pontifes, de princes, de pèlerins de tout âge, de tout sexe, de toute condition que nous verrons affluer à Chartres, s'en iront toujours, avant toutes choses, se prosterner sur le pavé de la sainte grotte. Notre vieil historiographe en donne la vraie raison : « La principale dévotion » de toute l'Église chartraine est à cet autel. » Aussi les témoignages de la piété et de la reconnaissance des peuples y abondent. D'innombrables lampes y brûlent la nuit et le jour. La crypte est une forteresse : elle a ses hommes d'armes qui la défendent dans les siècles de guerre. La crypte est une hôtellerie ; elle a ses pieuses vierges, pour soigner durant la neuvaine qui sera suivie de leur guérison les pèlerins atteints du feu sacré ou du mal des ardents. Enfin, pour tout dire, *il s'y opère incessamment des merveilles sans nombre : Ubi jugiter multa fiunt mirabilia* (1). »

(1) *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, t. I, p. 46, note 1.

X. — NOTRE-DAME DEL PILAR A SARAGOSSE.

*Salus infirmorum.**Litanies.*

Une tradition qui n'a jamais été interrompue, et qui s'appuie de l'autorité de saint Jérôme, nous apprend que saint Jacques le Majeur alla porter aux Espagnols le flambeau de la foi. Selon les plus probables supputations, cette mission du saint apôtre doit se placer peu après le martyre de saint Étienne. Ainsi, dans l'année qui suivit l'ascension de Notre-Seigneur, l'Espagne aurait eu le bonheur de recevoir l'Évangile.

Mais une autre tradition plus merveilleuse se rattache à cet heureux voyage, et attribue à saint Jacques lui-même la fondation de l'église auguste de Notre-Dame du Pilier (1), révéree de temps immémorial à Saragosse. La sainte Vierge lui apparut, encore vivante, lui ordonna d'élever sous son invocation une chapelle, et lui laissa un pilier qui a donné son nom à ce sanctuaire. Le saint apôtre mit sur ce pilier une image de la Vierge, qui depuis a toujours attiré les pèlerins (2).

La sainte Vierge est debout, portant dans ses bras son divin Enfant, qui tient à la main une colombe.

La piété des Espagnols ayant bâti ensuite une magnifique église en ce lieu, la chapelle de Notre-

(1) En espagnol *del Pilar*; en latin *de Columna*.

(2) Voyez l'historique de ce fait dans les légendes du Nouveau Testament. *Légende de la sainte Vierge en Espagne*.

Dame du Pilier est devenue une crypte, enclavée sous le grand édifice. Elle a trente-six pieds de long sur vingt-cinq de large. Plusieurs croient que c'est encore la construction primitive.

Cette chapelle est très-richement ornée; et quoique les guerres du commencement de ce siècle l'aient dépouillée d'une grande partie de son opulence, c'est toujours un splendide sanctuaire.

Parmi les nombreux miracles qui ont été obtenus par l'intercession de la sainte Vierge, et qu'elle a accordés dans sa chapelle de Saragosse, nous rapporterons ici le plus remarquable peut-être et le plus signalé. Nous le choisissons de préférence, parce qu'il est appuyé de preuves et de témoignages que la critique ne peut détruire, et qu'il est raconté dans ses détails par les Bollandistes (1), dont on ne suspectera ni la science, ni la sagesse.

C'est en notre temps, disent-ils, qu'a eu lieu l'insigne miracle dont nous allons donner l'histoire. Il s'agit d'un jeune homme qui a dû à Notre-Dame du Pilier de recouvrer une de ses jambes qu'il avait perdue.

Ce jeune homme s'appelait Michel Pellicer. Fils de simples laboureurs, il était né à Calanda, en Aragon, et servait, au royaume de Valence, un de ses oncles, laboureur comme son père. A l'âge de dix-neuf ans, il se laissa tomber d'un chariot chargé de blé; la

(1) *Acta Sanctorum*, 25 julii; appendix de *Cæsar.-August. Deiparæ* *imagine*. On peut voir aussi l'*Histoire de Notre-Dame du Pilier de Saragosse*, et l'admirable miracle fait en la personne de Michel Pellicer, etc. Bruxelles, 1657, avec approbation du savant Georges Colvener,

roue lui passa sur la jambe droite et la brisa. C'était en l'année 1638.

L'oncle et le neveu étant fort pauvres, il fallut porter le jeune blessé à l'hôpital de Valence. On employa sans succès divers remèdes pour traiter la jambe écrasée. Comme la plaie s'envenimait, on céda aux désirs du malade, qui était plein d'amour et de confiance pour Notre-Dame du Pilier, et qui demandait qu'on le transférât au grand hôpital de Saragosse.

Avant d'y entrer, il se fit déposer à la chapelle souterraine où la sainte image est honorée. Tout souffrant qu'il était, il s'y confessa, entendit la messe et reçut la sainte communion. Après cela, le cœur résigné, il se laissa emporter à l'hôpital, et il s'abandonna aux soins du docteur Jean d'Estanga, chirurgien renommé, qui professait avec éclat la médecine.

Le docteur, à l'aspect de la jambe brisée, fut effrayé de l'état où il la vit; et bientôt il déclara qu'il n'y avait de salut que dans l'amputation. Il coupa la jambe, en effet, quatre doigts au-dessous du genou, et il l'enterra.

Michel Pellicer, pensant que si Notre-Dame ne l'avait pas guéri, c'est qu'il méritait sa peine, se soumit sans se plaindre à la volonté de Dieu. Pendant la douloureuse opération, il n'avait fait entendre d'autres accents que d'ardentes invocations à la sainte Vierge, qu'il aimait de tout le ferveur de son âme. Quand la plaie de l'amputation fut cicatrisée, il se traîna sur des béquilles aux pieds de

l'image de Notre-Dame du Pilier, lui rendant grâces de la force qu'elle lui avait donnée et remettant son sort entre ses mains. Puis, tourmenté par la vive douleur que lui causait sa cicatrice, il s'avisa de l'oindre avec l'huile de l'une des lampes qui brûlaient devant l'image. Le docteur qui le traitait lui représenta que cette huile ne pouvait faire que du mal à sa plaie, à moins que la sainte Vierge ne changeât par un miracle l'effet naturel qu'on en devait attendre. Le patient, malgré cet avis, persista dans l'emploi de son singulier remède. Il se guérit et passa deux ans à Saragosse, connu de tout le monde, priant toujours la sainte Vierge, et quand il n'était pas dans sa chapelle, réclamant humblement, aux environs de l'église, la charité des passants.

Au commencement de l'année 1640, un bon chanoine, voyant que ce pauvre jeune homme désirait vivement revoir son père et sa mère, lui donna une petite ânesse. Michel Pellicer s'en retourna donc à Calanda, avec sa jambe de moins. Il parcourait les villages voisins, recueillait quelques aumônes pour lui et pour sa famille, et supportait doucement sa misère, priant toujours Notre-Dame avec grand amour.

Le soir du 29 mars, se sentant très-fatigué, il posa sa jambe de bois contre la cheminée où se chauffaient son père, sa mère et deux voisins; après quoi il s'alla mettre au lit. A onze heures, avant de se coucher, la mère du jeune homme entra dans sa petite chambre, voulant s'assurer s'il dormait et si la fatigue ne l'avait pas rendu malade. Elle se frotta les yeux

avec étonnement, car elle crut voir deux pieds au bout du lit de son fils, qui, trois heures auparavant, l'avait quittée n'ayant qu'une jambe. Il lui vint la pensée que sans doute un soldat des bandes cantonnées dans le bourg s'était emparé du lit de son enfant; elle courut en informer son mari.

Celui-ci vient, voit les deux pieds, s'approche très-ému du visage de l'homme endormi, reconnaît son fils, et l'éveille avec agitation.

— Oh ! pourquoi me tirez-vous d'un si beau songe et d'une si belle vision, dit le jeune homme. J'étais dans la chapelle sainte de Notre-Dame du Pilier, et là, sous les yeux de Notre-Dame, deux Anges, en récompense de la confiance que j'ai toujours eue, me rendaient ma jambe perdue.

— Rends grâce à Dieu et à Notre-Dame, mon cher enfant, s'écria le père; tu n'as pas fait un vain songe, car ta jambe en effet t'est rendue.

Michel Pellicer l'ignorait encore. Dès qu'il se fut levé aussitôt sur ses deux jambes, les exclamations de sa famille éveillèrent les voisins. Le bruit de ce miracle inouï se répandit en peu d'instants, et tout le bourg, qui en fut témoin, conduisit le jeune homme à l'église.

Une de ces singulières circonstances qui, dans plusieurs faits miraculeux, semblent intervenir pour se jouer des raisonnements humains, s'était jointe au prodige de cette heureuse nuit : la jambe rendue était tournée en travers. — Était-ce une dernière épreuve de la foi du jeune homme ? Était-ce un signe que certaines faveurs extraordinaires ne sont complétées

que dans le lieu saint? Était-ce une manifestation plus évidente du miracle? C'est l'opinion des historiens que nous suivons. Dès que Michel Pellicer se fut prosterné devant l'autel de la sainte Vierge, qu'il eut prié, que le curé du bourg eut prié sur lui, pendant que la foule chantait en actions de grâces le *Salve Regina*, la jambe mal tournée reprit le sens qu'elle devait avoir; et l'on vit ferme sur ses deux pieds celui qui la veille ne pouvait faire un pas sans béquilles.

On l'accompagna à Saragosse, où il voulait remercier Notre-Dame du Pilier. Le miracle fut examiné judiciairement; tous les faits constatés par de nombreux témoins, affirmés par des notaires, des professeurs et des médecins. Une ligne rouge, qui ne disparut jamais, marquait autour de la jambe de Michel l'incision faite par Jean d'Estanga et la jonction de la partie restituée. Le miracle, avéré par toutes les preuves que les Bollandistes ont reproduites, fut proclamé le 27 avril 1644 par l'archevêque de Saragosse.

Et maintenant si chez nous, dans des jours où la foi est si pusillanime, des cœurs chrétiens hésitaient devant ce miracle, parce qu'il nous surpasse, nous leur demanderions, — les faits de la jambe brisée, de la jambe coupée et enterrée, de la jambe absente deux ans et de la jambe rétablie, ayant été constatés dans toutes les formes, — quels sont alors les médecins qui ont pu, n'étant pas des Anges, opérer ce prodige, et comment l'ont-ils opéré?...

XI.—NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE.

Et nuit et jour la Vierge munde
Est en éveil par tout le monde.
S'elle dormait une seule heure,
Tout ici-bas notre demeure
Trébucherait pour les méfaits
Que nous faisons ou avons faits.

GAUTIER DE COINZY.

La chapelle de Notre-Dame de Fourvière, à Lyon, est un des sanctuaires les plus anciens et les plus révéérés de l'Empire français. Les honneurs rendus là à la très-sainte Vierge remontent aux temps apostoliques. Saint Pothin, le premier évêque de Lyon, avait été disciple de saint Polycarpe, et sans doute il avait vu saint Jean, l'apôtre bien-aimé, car il avait quinze ans quand saint Jean mourut. A une si sainte école, il avait appris à aimer tendrement Marie. En arrivant à Lyon, voulant mettre ses travaux apostoliques sous la protection de la Reine des Apôtres, il lui éleva une chapelle. Les traditions, appuyées sur des monuments respectables, assurent même qu'il avait apporté avec lui une image de la Mère de Dieu, cette image révéérée que les pèlerins innombrables implorent encore aujourd'hui.

Si l'on en croit les témoignages de Grégoire de Tours et du pape Innocent IV, ce sanctuaire est le premier, après celui de Chartres, qui ait été élevé à Marie dans les Gaules.

Le nombre des chrétiens était devenu grand à Lyon quand la persécution s'éleva dans cette cité,

sous le règne de Marc-Aurèle, et ensanglanta cette ville. Saint Pothin et ses chrétiens, pour la plupart, souffrirent, sur la colline qu'on appelait le *Forum de Trajan*, un martyre héroïque, dont le récit forme une des grandes pages de la Vie des Saints. Il eut lieu en l'année 177. Saint Irénée, disciple aussi de saint Polycarpe et qui depuis vingt ans secondait saint Pothin, lui succéda. Saint Grégoire de Tours, notre premier historien, dit au premier livre de son *Histoire des Francs*, qu'Irénée, le second évêque de Lyon, convertit à la foi sa ville tout entière. Comme son glorieux prédécesseur, il versa son sang pour le nom de Jésus-Christ. Mais la religion se maintint dans sa ville avec l'ardent amour de Marie, qui eut bientôt plusieurs sanctuaires. Leidrade, évêque de Lyon au huitième siècle, après avoir été bibliothécaire de Charlemagne, fit bâtir une église sur le forum de Trajan, qui alors, abandonné depuis longtemps, ne s'appelait que *forum vetus*, le fort vieux, dont on a fait Fourvière. Cette église était dédiée à la sainte Vierge, qu'on appelait là Notre-Dame de Bon Conseil. Vers le douzième siècle, lorsqu'on s'occupa de rebâtir l'église de Saint-Nizier (1), où jusqu'alors on avait honoré

(1) On lit dans l'histoire littéraire de Lyon une anecdote curieuse à propos de cette construction. En 1165, saint Thomas de Cantorbéry, primat d'Angleterre, réfugié en France et alors à Lyon, s'entretenant un jour avec le seigneur Guichard, archevêque de Lyon, sur la place Saint-Jean, de la nouvelle église que l'on élevait sur la montagne de Fourvière, le prélat lui dit qu'on voulait la consacrer sous le titre de la sainte Vierge et du premier martyr qui aurait la gloire de donner son sang pour Jésus-Christ ou pour son Église, et que ce serait sous son nom même qu'on la dédierait, si, lui que l'on persécutait, avait jamais ce bonheur. Saint Thomas de Cantorbéry rentra en Angleterre cinq ans

l'image auguste de Marie apportée par le saint apôtre de Lyon, on transféra son sanctuaire à l'église de Fourvière; alors ce saint pèlerinage attira tout le midi des Gaules, et des grâces sans nombre y furent répandues. D'illustres personnages y vinrent. Louis XI, Anne d'Autriche et Louis XIII y apportèrent leurs présents et leurs vœux. Le passage des calvinistes à Lyon, où ils saccagèrent et pillèrent toutes les églises, ne fit qu'interrompre quelques années le zèle des chrétiens. Après leur invasion, dont les désastres furent immenses, on retrouva dans les décombres du sanctuaire la sainte image de Notre-Dame de Fourvière demeurée intacte, et on releva l'église aux acclamations des fidèles. Mais en 1793 de nouveaux iconoclastes se levèrent du limon et s'étendirent sur toute la France. Les démolisseurs vendirent l'église de Notre-Dame de Fourvière pour une somme de 29,800 francs. Heureusement l'acquéreur la conserva, et Napoléon I^{er} la fit racheter en 1804 par le cardinal Fesch. Elle fut réconciliée et consacrée de nouveau le 19 avril 1805 par le saint pape Pie VII, qui, à la suite de cette grande cérémonie, daigna, du haut de la montagne de Fourvière, bénir au bruit du canon et au son de toutes les cloches de la cité cette bonne ville de Lyon, si dévouée à l'Église. C'est en voyant de ce lieu élevé toute la ville et ses alentours couverts de populations à genoux que le saint pontife s'écria : « La foi est vivante en France; un pays où brille tant de piété ne saurait périr. »

après. Il y reçut le martyre le 9 décembre 1170. L'église, terminée vingt ans après (en 1190), fut consacrée sous les patronages de Notre-Dame et de saint Thomas.

Nous ne pouvons rapporter ici les miracles sans nombre, les guérisons, les conversions merveilleuses, et les autres grâces dues en si grand nombre à Notre-Dame de Fourvière; nous ne citerons qu'un fait, qui a été raconté dans la presse périodique par M. C. Sabatier, de Castres. Dans la débâcle du Rhône et de la Saône, qui fut si effrayante à la fin de janvier 1849, trois marins étaient entraînés sur des glaçons qui se bouleversaient. Deux de ces infortunés parvinrent à s'accrocher à la pile d'un pont et à se sauver; le troisième coula à fond et les glaçons se refermèrent sur lui. Deux fois on vit reparaitre sa tête, et deux fois on le vit s'engloutir de nouveau. Les innombrables spectateurs de cette tourmente frémissaient et gémissaient. Une troisième fois le noyé remonta, saisit un glaçon et s'y assit.

C'était un homme qui n'avait jamais eu aucune idée religieuse; « il ne voyait la mort que comme la voient les animaux, qui la fuient par instinct, un gouffre sans fond, le néant.... Ses idées devenaient troubles, incertaines, insaisissables comme celles qui touchent au sommeil; quelque chose néanmoins, un édifice grisâtre à façade arrondie, surmonté d'une flèche, et qui ne lui était pas inconnu, l'occupait encore et rappelait à son esprit une vieille histoire d'un marin sauvé de la fureur des flots par la miraculeuse protection de Notre-Dame.

» Un rayon de foi descendit dans son âme; sur son morne visage vint briller l'espérance; une commotion électrique secoua toutes les fibres de son être, le réveilla de sa léthargie : il se redresse, se prend corps

à corps avec la vie, se tourne vers Notre - Dame de Fourvière qu'il a reconnue, s'agenouille, joint les mains, et ses lèvres tremblantes indiquent une prière.

» Certes, elle fut fervente la prière de l'homme qui, sur le point de mourir, demandait à vivre. Ce spectacle électrisa la foule; tous se prosternèrent, les gendarmes ôtèrent leur chapeau, et l'on cria merci ! Oui, s'il y eut à Lyon ce jour-là des athées, ils n'étaient point au nombre des spectateurs; peut-être étaient-ils dans leurs mansardes, écrivant à la face du ciel qu'il n'y a point de Dieu. Au rivage cependant ils eussent un moment triomphé, car le glaçon venant à être heurté, le marin fut englouti, et le peuple de nouveau dans l'attente; toutefois elle ne fut pas longue.

» Un inconnu aux formes athlétiques, aux larges épaules, aux cheveux crépus, renversant tout pour se frayer un passage, se fait jour, s'élance dans une frêle nacelle, secoue, emporte la corde qui l'enchaîne, s'arme d'un aviron, pousse loin du rivage. La nacelle avançait lentement au gré des spectateurs; mais elle avançait. Les glaces refluaient ou se brisaient contre ses flancs comme aux piliers des ponts, à gauche, à droite, devant, derrière.... Et lui, retenant son haleine, embrassant de ses yeux fixes un immense demi-cercle, demeurait immobile. Deux minutes, deux siècles, s'écoulaient. Enfin, là, près de la nacelle se montre le marin; l'envoyé du Ciel le saisit, le retire et le rend au rivage.

» Sa mission remplie, personne ne sut dire quelle

direction avait prise l'inconnu ; grand nombre s'imaginèrent que c'était le patron des marinières.

» Lorsque la nuit fut venue, on voyait encore sur les quais, à la lueur des réverbères, des groupes d'hommes et de femmes. L'événement de la journée était le sujet de tous les entretiens ; ce que tout le monde savait, chacun le racontait ; quelques-uns même croyaient au miracle ; les autres assuraient que sans une impulsion d'en haut, personne n'aurait osé se hasarder sur les décombres mouvants de la Saône.

» Vers la fin de février de la même année, on vit cinq ou six cents personnes gravir la côte de Fourvière : c'était le corps des marinières. A leur tête marchait leur camarade, portant à Notre-Dame son ex-voto, un tableau qui le représentait au milieu de la Saône, à genoux sur le glaçon. On peut voir encore ce tableau suspendu au premier pilastre de gauche, en entrant par la porte principale. »

Bornons-nous à rappeler aussi que, dans les siècles passés, Notre-Dame de Fourvière a délivré plusieurs fois sa chère cité de la peste et d'autres fléaux. Elle l'a préservée deux fois (1832 et 1835) du choléra qui sévissait autour d'elle. Elle a eu les hommages de Louis XIV, et tout récemment, le 26 août 1860, elle a reçu et béni les plus illustres pèlerins du monde actuel, l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie.



XII. — LE CHÊNE D'HILDESHEIM.

*Pia mater, errantem visita,
Pio corde de me recogita;
Coram Jesu benigno clamita
Ut meorum remittat debita
Peccatorum.*

S. BONAVENTURE.

Albert Krantz, le grave et savant historien de la vieille Saxe, rapporte le fait qu'on va lire :

L'empereur Louis le Débonnaire était au moins un prince d'une grande bonté et d'une piété sincère. Il était très-dévoué à la sainte Vierge. Favorisé d'une grâce qui a brillé dans beaucoup de saints, il ne laissait échapper aucune occasion de se remettre toujours en la présence de Dieu. Tout le lui rappelait : une onde pure, une forêt silencieuse, une brillante aurore, une belle soirée, un effet de lumière, une fleur embaumée, un soleil éclatant, une nuit calme, une bonne action, un sage propos.

Un jour qu'il chassait dans une forêt de la Saxe, la poursuite d'un sanglier l'entraîna loin de sa cour qui l'accompagnait. Il perdit la trace de sa proie dans des fourrés compactes, et quand il s'arrêta, il se vit au milieu d'une vaste solitude que dominait un chêne magnifique. En admirant ce bel ouvrage de Dieu, il sentit son cœur touché. Voulant prier là, il dit à son chapelain, le seul homme qui avait pu le suivre, d'attacher au tronc du beau chêne une sainte image de la vierge Marie, qu'il faisait porter partout avec lui.

Il se mit en prière, et le chapelain s'agenouilla à ses côtés.

Dans une solitude si profonde et si calme, ces deux âmes pieuses s'absorbèrent; et les choses de la terre étaient bien loin d'eux quand le son éclatant des cors qui se rapprochaient les arracha à leur doux entretien avec Dieu. Il leur fallut se rappeler qu'ils étaient encore dans les liens d'ici-bas, qu'ils y avaient des devoirs à remplir, et que leur absence inquiétait des serviteurs fidèles. Louis se hâta de sonner du cor à son tour pour rassurer ceux qui le cherchaient; il remonta à cheval et courut à leur rencontre.

Dans cet empressement, le bon chapelain, qui achevait ses oraisons en se remettant en selle pour suivre son prince, oublia de détacher la sainte image et rejoignit la cour.

Occupé tout le jour de devoirs et de travaux variés, il ne se souvint de sa distraction que le lendemain matin, lorsqu'il fallut dire la messe. Comme il savait que l'empereur révérait beaucoup sa pieuse image et qu'il aimait à la voir pendant le saint sacrifice, le chapelain courut au lieu où il l'avait laissée. Il retrouva facilement le chêne auquel il l'avait mise, mais elle n'y était plus.

Inquiet et troublé, il chercha longtemps dans le voisinage, ne pensant pas que personne eût osé dérober une chose sainte que toute la contrée connaissait et que tout le monde savait grandement chère à l'empereur. Enfin il la revit, mais déplacée et posée à un autre chêne, plus gros encore que le premier.

Il s'avança pour la reprendre, il ne put venir à bout de l'enlever de l'arbre qu'elle semblait avoir choisi.

Surpris d'une telle circonstance, le chapelain alla conter ce qui se passait à Louis le Débonnaire, qui n'en fut pas moins étonné, et qui pour le vérifier vint avec sa suite au chêne privilégié. Il y fit aussitôt bâtir une église; et des miracles insignes ayant illustré Notre-Dame d'Hildesheim, des habitations l'entourèrent rapidement. Elles formèrent une bourgade. En peu de temps ce fut une ville importante, qui devint le siège d'un évêché. — Telle est l'origine d'Hildesheim.

XIII. — NOTRE-DAME DE LA TREILLE.

Soyez, Vierge, mère de Dieu,
La sauvegarde de ce lieu.

Distique lillois.

C'est une tradition chère aux Lillois que, sous le règne de Clotaire II, la sainte Vierge apparut à la mère de Lyderic, premier vorstier ou gouverneur de la Flandre, et lui promit que cet enfant fonderait une ville dont elle serait la constante protectrice. Cette ville promise était Lille, qui s'éleva en effet par les soins de Lyderic. Baudouin IV, l'un de ses successeurs, l'entoura de murailles. Marie était honorée là, assise sur un trône, la couronne en tête, pressant l'Enfant Jésus sur son cœur, tenant le sceptre à la main droite, et déjà environnée de sa treille mystérieuse, où de pieux auteurs ont vu un symbole de la

Conception immaculée, le Jardin fermé, la Fontaine scellée du saint cantique. Baudouin V, qui mérita le beau surnom de Pieux, fonda la collégiale de Saint-Pierre, et y plaça avec grands honneurs l'image révéree de Notre-Dame de la Treille.

Nous ne rapporterons pas les nombreux miracles constatés au sanctuaire de la sainte image; on les lira dans son intéressante histoire. Nous n'en citerons qu'un pour le moment, et ce n'est pas le moindre.

« Située à quatre lieues de Tournay, que l'on nommait, au temps des troubles de la réforme, la Genève des Pays-Bas, à douze lieues de Gand, où les catholiques, dans cette ville de cent mille habitants, n'avaient su garder que deux chapelles, à quelques pas du Brabant, où les gueux avaient détruit, *en huit jours*, quatre cents abbayes, églises et couvents, Lille, battue de tous côtés par les flots de l'hérésie, demeura ferme dans la foi de ses ancêtres, inébranlablement attachée au saint-siège, et toujours constante à ses pratiques d'amour envers Marie (1).

» Qui donc la préserva de cet air contagieux, dont le souffle impur semblait s'arrêter au pied de ses remparts? » Sa patronne, qui seule a renversé toutes les hérésies (2).

Notre-Dame de la Treille devint un pèlerinage célèbre. En 1254, la confrérie qui s'était dévouée à

(1) *Histoire de Notre-Dame de la Treille*, par madame Mathilde Bourdon.

(2) *Gaude, Maria virgo; cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Marie sous ce vocable comptait parmi ses affiliés des papes, des rois et des noms illustres : saint Bernard, saint Thomas de Cantorbéry, le pape Innocent III en avaient fait partie. C'est devant Notre-Dame de la Treille que Philippe le Bon consacra son ordre de la Toison d'or à la Vierge immaculée. Les Lillois lui ont confié les clefs de leur ville, la reconnaissant pour leur dame et reine en même temps que leur patronne.

L'an 1269 est signalé à Lille par les nombreux miracles qui eurent lieu dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Treille. Le plus apparent de ces faits est la délivrance d'un possédé. Depuis les stupides ricanelements de Voltaire et de sa secte sur ce sujet, les esprits faibles, qui sont si nombreux, ont hésité devant ces histoires de possession comme devant les miracles. Quelques-uns même les ont niés; et en niant ainsi l'Évangile, ils n'ont pas songé qu'ils cessaient d'être chrétiens. Mais depuis les redoutables mystères des esprits frappeurs, ils ont pu reconnaître l'existence incontestable de ces puissances de l'air dont saint Paul nous dit que nous vivons entourés.

Bien plus d'âmes qu'on ne pense sont, de nos jours même, possédées des mauvais anges; et si le démon ne les agite pas trop, c'est qu'il les tient sans qu'elles résistent.

A la suite de ces merveilles, il y eut, cette même année, une procession générale qui parcourut toute la ville aux acclamations universelles. Ce sont là des témoignages.

C'est devant Notre-Dame de la Treille que

Louis XIV, en 1667, jura sur les saints Évangiles de respecter les libertés, coutumes et franchises de la ville de Lille.

Si nous faisons l'histoire de Notre-Dame de la Treille, nous parlerions du jubilé séculaire de 1754 et de ses splendeurs. Nous devrions dire aussi comment la collégiale de Saint-Pierre, profanée, puis fermée en 1794, convertie l'année suivante en étable, fut, en 1793, vendue et démolie. L'image vénérée de Notre-Dame de la Treille fut sauvée à prix d'argent par un bourgeois de Lille nommé Alain Gambier. Elle reparut en 1802 dans l'église de Sainte-Catherine, et son culte reprit peu à peu. En 1842, elle avait reconquis le plein patronage de la cité. Sa confrérie devenait plus nombreuse et plus brillante que jamais. En 1849, une nouvelle congrégation religieuse, sous le nom de sœurs de Notre-Dame de la Treille, fut approuvée par le cardinal Giraud, qui consacra à l'auguste Vierge son vaste diocèse. Pour le grand jubilé séculaire de 1854, la fabrique de Sainte-Catherine a fait faire trois magnifiques vitraux, qui reproduisent, en neuf panneaux, les faits les plus importants de l'histoire de la Dame de Lille. On a aussi décidé alors l'érection d'une église monumentale de Notre-Dame de la Treille, projet qui s'exécute avec ardeur, et qui sera certainement un des splendides joyaux de la bonne ville de Lille.

XIV.

LES TROIS CHEVALIERS DE SAINT-JEAN.

NOTRE-DAME DE LIESSE.

Ave, maris stella,

Dei mater alma....

Solve vincla reis....

Hymne de la sainte Vierge.

Foulques d'Anjou, le quatrième roi chrétien de Jérusalem, tenait d'une main peu assurée le sceptre pesant de Godefroid de Bouillon. Cependant il avait fortifié Bersabée, cette vieille limite de son royaume, et il venait d'en confier la garde aux plus braves des soldats de la Croix, à ces hommes dévoués qu'une pensée de charité avait faits les hospitaliers de la ville sainte, et qui étaient devenus, en 1104, — des moines armés — pour la défense du Saint-Sépulcre et de ses pieux pèlerins. — Religieux militaires, ils portaient la croix à la garde de leur épée; ils cachaient le cilice sous la cuirasse, et leurs grandes figures sont profondément sculptées dans nos chroniques. On les appelait les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

A quatre lieues de Bersabée se dressait la première place forte des musulmans, Ascalon, cité des Philistins, occupée alors par une armée nombreuse, avec laquelle il fallait subir tous les jours des escarmouches sanglantes, des combats périlleux, des surprises et des embuscades.

En l'année 1131, époque où s'ouvrirent les faits

dont nous entreprenons le récit, on remarquait surtout, parmi les croisés qui protégeaient Bersabée, trois chevaliers de grand renom, trois frères de la maison d'Eppe, qui avaient ensemble, à l'appel du Saint-Siège, quitté leurs rians manoirs au voisinage de Laon, pour venir en aide aux chrétiens de l'Orient. Déjà ils s'étaient illustrés par de hauts faits d'armes. Leur courage éprouvé, leur foi ferme, leur ardeur et leur bonne mine attiraient fréquemment sur eux ces distinctions que recherchent les hommes de cœur, le poste le plus chaud dans une bataille, la faveur d'une mission redoutable, l'honneur de commander une sortie pleine de dangers.

Un jour, les sentinelles avancées de la garnison chrétienne semèrent tout à coup l'alarme dans Bersabée. De nombreux bataillons en armes venaient de sortir d'Ascalon et s'avançaient à la hâte. Les trois chevaliers eurent ordre de marcher avec leurs bannières à la rencontre de l'ennemi, de l'arrêter, de lui livrer bataille et de l'empêcher de former un siège. C'était ce que redoutaient le plus les croisés, dans un pays où ils n'étaient encore pour ainsi dire que des pèlerins campés. La rencontre fut prompte; l'attaque de la part des Orientaux fut ardente, selon leur usage quand ils sont en nombre. Mais comme toujours, ceux que l'Asie appelait les Francs montrèrent qu'ils ne s'ébranlaient pas devant les cimenterres, et qu'ils n'avaient encore appris ni à tourner le dos ni à reculer. Après qu'ils eurent, comme des rocs, fait rebrousser sur lui-même le torrent des Sarasins bondissants, ils se ruèrent sur leurs

bandes en désordre; ils en firent un grand carnage; et, sans se désunir, d'attaqués qu'ils étaient, devenus assaillants, ils poursuivirent avec vigueur les guerriers d'Ascalon.

Avec ces hommes que l'islamisme contient dans l'état sauvage, la guerre (nous le voyons encore aujourd'hui) n'a d'autre tactique que la perfidie et la ruse. Les enfants de la Croix, emportés par leur courage, traversaient un ravin qui cachait une embûche; un corps frais de Sarasins les prit par derrière.

La force humaine est bornée, malgré l'étendue des cœurs vaillants. A la suite d'une lutte inégale, les trois chevaliers, restés seuls debout sur les corps massacrés de tous leurs compagnons, exténués d'efforts et de blessures, ne sortirent de l'exaltation qui les avait soutenus les derniers que pour reconnaître qu'ils étaient prisonniers, désarmés, liés avec des cordes qu'on avait jetées autour d'eux et qui avaient arrêté leurs mouvements.

Ils furent conduits à Ascalon, non pas en triomphe, car les infidèles, furieux d'avoir acheté si cher leur capture, les accablaient de mauvais traitements; et leurs têtes seules eussent entré dans la place, si l'un des chefs sarasins n'eût calculé que de si vaillants seigneurs payeraient certainement une forte rançon.

Mais personne n'était resté du petit bataillon chrétien pour porter à Bersabée des nouvelles de la bataille; on crut que les chevaliers d'Eppe étaient morts, et nul ne s'occupa de les racheter.

Les escarmouches se renouvelant tous les jours,

on songea que les prisonniers n'étaient pas en lieu sûr à Ascalon. Un officier qui allait au Caire, d'où l'on attendait un renfort, crut qu'il ferait sa cour au soudan, s'il les lui offrait. Le soudan, admirant leur bonne mine, leur taille imposante, leur force peu commune, et surtout le récit de leurs courageux faits d'armes, fut flatté en effet de recevoir les trois héros. Il leur fit un accueil affable; et son drogman leur annonça immédiatement qu'il dépendrait d'eux de ne pas regretter ce qu'ils avaient perdu.

Les chevaliers comprirent. Ils ne répondirent ce premier jour que par un salut silencieux.

On leur donna une semaine de repos, pendant laquelle ils ne furent que surveillés. Après quoi, le prince, s'expliquant sans détour, leur déclara qu'il était porté à les admettre parmi ses chefs favoris; que, s'ils voulaient renoncer à la foi chrétienne pour embrasser le mahométisme, il leur donnerait dans ses armées les premiers commandements. Là commençait une guerre plus redoutable pour de simples guerriers que celle qui se fait avec la lance, la hache d'armes et l'épée à deux mains : une guerre de l'intelligence désarmée contre la force brutale toute-puissante. Les chevaliers reculèrent en se signant tous les trois. Ils n'étaient ni théologiens ni disputeurs; mais ils avaient la foi solide, et l'honneur coulait dans leurs veines. Ils répondirent que, comme chrétiens et comme chevaliers, leurs cœurs aussi bien que leurs bras étaient à Jésus-Christ; que, vainqueurs ou vaincus, triomphants ou martyrs,

ils espéraient ne forfaire jamais à Dieu et à l'honneur.

Cette réponse n'irrita pas le soudan; il ordonna d'emmener les chevaliers, contre lesquels il se promettait de dresser d'autres batteries. Durant plusieurs jours cependant, il se borna à renouveler ses offres, ses promesses, ses instances. Il ne s'arrêta que lorsqu'il vit les trois frères inébranlables.

Il les fit alors enfermer plus étroitement et les mit aux prises avec les plus habiles docteurs qu'il y eût au Caire. Les docteurs consumèrent leur éloquence et leur dialectique matérielle à préconiser une religion de sensualisme et de mort; ils échouèrent contre la droiture des chevaliers. Plus furieux que le soudan, car ils étaient humiliés dans leur orgueil, les docteurs prétendirent qu'on abattrait ces cœurs de fer par des rigneurs. Ils obtinrent aisément pour les trois frères une prison plus dure, une nourriture plus grossière, des chaînes plus pesantes; de jour en jour la triste captivité des chevaliers de Saint-Jean devint plus affreuse. A peine nourris de quelques poignées d'orge cuit à l'eau, enchaînés dans un cachot sombre, lâchement outragés, ils endurèrent un lent martyre qui dura près de deux ans. Ces longues souffrances de toutes les heures demandent un autre courage qu'un supplice violent, mais subit, devant lequel on aperçoit, dans une mort prompte, la joie de la délivrance; et les forces humaines ne les supporteraient pas, si elles n'étaient soutenues des consolations immenses que Dieu répand dans les cœurs qui sont à lui. Ces consolations, que le monde

ne peut comprendre, et au prix desquelles ses plaisirs sont bien frêles, Dieu les prodiguait aux chevaliers. Lorsqu'on les croyait abattus, brisés, domptés, ils chantaient dans leur prison obscure. Si on les menait au soudan, ils lui portaient un front plein de sérénité, un cœur libre et joyeux, un regard pur et calme.

Le Sarasin se perdait dans cette énigme; la merveilleuse persévérance de ces enfants du Christ lui semblait un héroïsme inconnu; et à mesure que les chevaliers lui résistaient, il s'obstinait davantage à se gagner des cœurs si fidèles. Il ne savait pas que contre lui et ses efforts, contre Satan et ses pièges, s'élevait la prière, si puissante quand la foi est son armure. Les chevaliers priaient; ils ne demandaient à Dieu que ce qu'il accorde toujours, la grâce de rester ses enfants. Ils le demandaient par ce nom qui fait trembler l'enfer. Ils imploraient l'intercession de notre Mère commune, qui n'a jamais abandonné personne. Protégés de Notre-Dame, croisés de Jésus-Christ, captifs pour sa cause, vivant sous le regard de Dieu, ils souffraient avec patience, quand le soudan tenta sa dernière lutte.

Il avait une fille, qui s'appelait Ismérie. Elle était jeune, grandement belle, et on la citait comme une merveille d'esprit et de science. Plusieurs fois avec elle il s'était entretenu des chevaliers; il s'était plaint de leur résistance :

— Mon père, lui disait la princesse, vos docteurs sont sans doute des malhabiles; ils s'expliquent mal avec leurs interprètes. Je crois que, si vous le vou-

liez, je persuaderais davantage ces pauvres captifs.

C'est que la belle Ismérie, admirant les prisonniers sans les connaître, désirait voir des hommes d'un tel caractère.

— Eh bien, ma fille, dit un soir le soudan, vous parlerez demain aux chevaliers; je vous les livre. Vous irez à leur prison. Vous tenterez ce que les docteurs n'ont pu obtenir. Plus sensée peut-être que les savants ou plus heureuse, si votre esprit et vos grâces les amènent sous l'étendard du prophète, ce sera une conquête illustre. Et je ne m'effraye point de la chance qui peut survenir que l'un d'eux s'éprenne de vous; ce serait un appui pour moi d'avoir un tel gendre.

La belle princesse, le lendemain, entourée de son éclat, pénétra dans la prison des chevaliers. Elle savait un peu de la langue des Francs, qu'une esclave européenne lui avait apprise. Trop adroite pour leur annoncer la mission de son père, elle colora son apparition de l'ardent désir qu'elle avait de connaître des preux si renommés et de les sauver, s'il se pouvait; car, puisqu'on ne les rachetait pas et qu'ils demeuraient dans leur foi, le peuple demandait leur mort...

Ils répondirent que les émissaires chargés par eux d'annoncer leur captivité en France n'avaient pu sans doute remplir ce message; que leur famille à coup sûr ne les croyait plus vivants, et qu'ils n'avaient moyen de payer leur rançon que si l'on consentait à renvoyer l'un d'eux en Europe.

Ce n'était pas ce que voulait le soudan.

Ils ajoutèrent que, quant au malheur de renier leur foi, ils comptaient bien que la bonté de Dieu ne le permettrait pas. Ils remercièrent ensuite la princesse de la pitié qu'elle leur témoignait et du plaisir qu'ils éprouvaient de l'entendre parler leur idiome.

Ismérie, touchée de compassion pour de si nobles hommes, entreprit alors avec bonne foi de les amener, comme voie de salut pour eux, à la religion de son père, et de dissiper les préventions qu'ils avaient contre l'islamisme, dont elle exposa les enseignements. Elle parlait avec une candeur si naïve, que les chevaliers à leur tour prirent intérêt à cette pauvre jeune fille, élevée dans de fatales erreurs. Après lui avoir demandé si personne de sa suite n'entendait la langue des Francs, rassurés par sa réponse, ils lui dirent que, si elle le permettait, ils lui développeraient à leur tour leur foi et leurs espérances.

Non-seulement la princesse y consentit, mais sans prévoir les suites de ce qu'elle éprouvait, elle manifesta une vive curiosité de connaître réellement le Christianisme et d'entendre sur ce sujet des bouches si sincères. Un tel désir sans doute était déjà une première grâce.

L'aîné des chevaliers raconta alors ce que l'Église lui avait appris de la création de l'homme, de sa chute funeste et des conséquences qu'elle eut, du Rédempteur promis, du Sauveur fait homme, de sa passion et de sa mort, de la réconciliation de l'humanité avec Dieu, de la réhabilitation de la femme par la bienheureuse intervention de Marie dans le plus généreux de nos mystères. Il expliqua

la Trinité auguste qui n'est qu'un seul Dieu, la providence du Père, l'amour sans mesure du Fils, les lumières de l'Esprit consolateur. Il parla des récompenses éternelles.

La lucidité et la précision de ses paroles étonnèrent ses frères, qui n'étaient comme lui ni clercs ni prédicateurs. Ils ne songeaient pas, dans leur humilité, qu'il est écrit : « Quand vous rendrez témoignage de moi, ne préméditez pas ce que vous aurez à dire. Je vous donnerai des paroles et une sagesse à laquelle vos adversaires ne résisteront point (1). »

La princesse fut émue, et dans le trouble qui agitait son esprit et son cœur, elle promit aux chevaliers de revenir le lendemain. Elle charma son père en lui annonçant qu'elle espérait un résultat de ses conférences, mais qu'elle devait les suivre. Et dans la nuit, un songe qu'elle eut, où elle crut voir la sainte Vierge inclinée sur elle, acheva de gagner son cœur à la foi chrétienne. Les entretiens du second jour ne roulèrent que sur Marie, la Mère des grâces. Les chevaliers se répandirent en si douces louanges et contèrent de si consolantes merveilles, que la princesse, envieuse d'honorer la Mère de Dieu d'un culte pareil à celui des chrétiens, les pria de lui faire une image de Notre-Dame. Les trois frères n'étaient pas plus artistes que docteurs. Cependant, pour ne se refuser à rien de ce qui pouvait entrer dans les desseins de Dieu, ils promirent d'essayer la pieuse image, si on leur donnait du bois et des outils.

(1) Saint Luc, ch. xxi, v. 13 à 15.

Au bout d'une heure ils avaient tout ce qu'il fallait. L'un d'eux, ayant récité l'*Ave, Maria*, se mit à l'œuvre et dégrossit le bois de son mieux. Ses frères l'aidaient avec zèle. Tous les trois priaient Dieu de guider leurs mains et Marie de bénir leurs efforts.

Ils travaillèrent plusieurs jours, uniquement préoccupés, dans leurs veilles et dans leurs rêves, de leur pieuse entreprise. Un matin, quel fut leur ravissement, lorsqu'à leur réveil ils virent devant eux la statue qu'ils n'avaient qu'ébauchée, terminée entièrement et radieuse d'élégance et de beauté !

Cette ravissante image, qui leur semblait lumineuse, leur était-elle envoyée d'en haut ? Ou bien, les mains des anges l'avaient-elles terminée ? Des protestants ont dit que sans doute l'un des chevaliers était somnambule et qu'il avait fait de l'art en dormant. Ce ne serait dans le miracle qu'une forme différente.

Les bons chevaliers attendaient impatiemment la princesse. A l'aspect de la Mère de Dieu, elle tomba à genoux dans un grand ravissement, et d'autant plus étonnée que l'effigie qui était devant elle ressemblait complètement à l'apparition céleste qui l'avait favorisée dans son sommeil. Elle baisa tendrement les pieds de la sainte image. Les captifs la nommèrent *Notre-Dame de Liesse*, à cause de la joie et du bonheur qu'elle apportait dans leur prison.

Pendant la nuit qui suivit une journée si heureuse, la princesse eut une seconde vision. La sainte Vierge lui apparaissait de nouveau, sous la même forme. Ismérie crut entendre que Marie l'engageait à déli-

vrer les chevaliers, à passer en France avec eux; qu'elle lui offrait son appui et lui promettait qu'à la suite d'une vie chaste et sainte elle recevrait dans le ciel une couronne de gloire impérissable et d'éternel bonheur. Elle n'hésita pas. Dès que le jour parut, elle courut à la prison des chrétiens; elle leur proposa de rompre leurs chaînes et de tout entreprendre pour leur évacion, s'ils promettaient de l'emmener avec eux dans un pays où elle pût embrasser leur foi. Elle leur avoua qu'elle tentait cette démarche sur l'ordre qu'elle avait reçu de Notre-Dame. Les seigneurs d'Eppe, muets de joie et d'admiration, se jetèrent à genoux, rendant grâces à Dieu et à la sainte Vierge, jurant à la princesse de la conduire en France au péril de leur vie, et de mourir plutôt que de l'abandonner.

Le départ fut résolu pour la nuit prochaine.

Dès qu'elle eut fait retirer ses filles, Ismérie, se chargeant de ses pierreries les plus précieuses, se rendit sans obstacle à la prison des chevaliers. Elle y trouva les gardes endormis, ouvrit les portes, fit tomber les chaînes; et sous l'escorte des trois frères, qui emportaient l'image sainte : Notre-Dame de Liesse, leur plus cher trésor et leur plus sûr espoir, elle gagna les portes de la ville, qui aussi, par un autre miracle, se trouvèrent ouvertes. Arrivée au bord du Nil, la petite troupe ne put se refuser à reconnaître que Marie évidemment les conduisait. A travers le peu de clarté que donnaient les étoiles, les chevaliers aperçurent une barque qui venait à eux, dirigée par un seul rameur. Il leur offrit de les pas-

ser à l'autre rive; et quand le fleuve fut traversé, Ismérie et ses compagnons, se retournant pour remercier le batelier, ne virent plus ni le rameur, ni la barque, et ne purent rendre grâces qu'à leur divine protectrice.

Ici peut-être sacrifions-nous aux scrupules de notre époque, en faisant halte devant un miracle plus extraordinaire encore. Mais si le récit n'en était pas exact, comment en expliquer les monuments nombreux? On a écrit qu'Homère n'avait jamais vécu, parce qu'il n'a laissé de traces que ses œuvres. Mais l'histoire du fait que nous allons aborder a été écrite avec la pierre et le marbre : tout un siècle l'a accueillie; de longues suites de générations l'ont saluée (1); et voici le fait :

(1) Indépendamment de l'église de Notre-Dame de Liesse, bâtie immédiatement après le fait dont on lit ici les détails, il y a d'autres témoignages dans l'unanimité des traditions du temps et dans l'accord des anciens historiens. Bandini, Bosio, Curione, Boissat, Baudouin, dans leurs annales des chevaliers de Saint-Jean, rapportent tous le miracle qui a été l'occasion de l'église de Liesse. Cette histoire est aussi dans le martyrologe des chevaliers de Malte. Elle était peinte en neuf tableaux dans une des salles du palais de Malte, représentée sur de vieilles chapes de l'église, reproduite sur d'antiques vitraux, sculptée et figurée en couleurs dans l'abbaye de Saint-Vincent de Laon. Une foule d'écrivains des siècles passés l'ont reconnue incontestable : Spinelli, Charles du Saussaye, Angelin Gazée, Antoine des Lions, Georges Colvener, Laurent, dans son *Histoire de Laon*, le P. Poiré, Courcier, Jean de Lancy, René de Cerisiers, et cinquante autres ont écrit cette histoire. Nau et Morison dans leurs *Voyages en terre sainte*, assurent que cette tradition s'est conservée à Ascalon jusqu'à leur temps (le dix-septième siècle). On peut citer encore une bulle de Clément VII du 28 mai 1384, deux autres de 1389 et de 1391, plusieurs actes et titres du même siècle, les tombes des chevaliers d'Eppe, leurs épitaphes et diverses inscriptions anciennes. Le chanoine Villette, qui nous fournit ces détails, a publié lui-même

La princesse et les trois chevaliers marchèrent jusqu'au jour. Alors la fatigue, la crainte d'une poursuite, la peur de quelque rencontre les engagèrent à entrer dans un bois de palmiers, pour prendre un peu de repos. Malgré ses inquiétudes et la pensée de son père qu'elle aimait, Ismérie, accablée, s'endormit bientôt à côté de la sainte image. Les chevaliers se proposaient vainement de veiller sur elle, au moins tour à tour; ils s'assoupirent pareillement et cédèrent au sommeil. Jamais ils ne surent, non plus qu'Ismérie, se rendre compte du temps que ce sommeil avait pu durer. Ce qui les étonna grandement à leur réveil, ce fut de voir sur leurs têtes d'autres arbres que des palmiers : des arbres du nord de la France; d'apercevoir, à travers les clairières, un clocher et des tourelles comme on n'en trouve pas en Égypte, de respirer un autre air que l'air de l'Afrique.

Ils se frottaient les yeux, se croyant encore sous l'empire d'un rêve; car souvent ils avaient songé à leur chère patrie. Mais la princesse acheva de les troubler, par la surprise qu'elle montrait devant une fraîche nature qui la frappait pour la première fois, devant un ciel accidenté de nuages que l'Égypte ne

une histoire de la miraculeuse image de Notre-Dame de Liesse, in-8°, Laon, 1755, honorée de nombreuses approbations, parmi lesquelles on remarquera celle de Mgr Louis de Clermont, évêque de Laon, qui s'exprime ainsi : « Nous avons lu ce manuscrit avec attention. Non-seulement nous n'y avons rien trouvé qui soit contraire à la foi, mais nous » déclarons que l'histoire qui y est rapportée est conforme à la tradition dont nos prédécesseurs ont permis le cours et la créance dans » notre diocèse. »

soupçonne pas. L'image qui les accompagnait se trouvait placée un peu plus loin d'eux que le lieu où ils l'avaient déposée, et qui n'était plus le même. Elle se trouvait auprès d'une fontaine qu'ils n'avaient pas vue en s'endormant, et que les chevaliers croyaient reconnaître comme un souvenir.

Au milieu de ces émotions, un berger passa conduisant son troupeau. Il était vêtu à l'européenne. Les chevaliers l'appelèrent; il vint; il parlait leur langue. Sa figure ne leur était pas étrangère....

Ils lui demandèrent dans quel pays ils se trouvaient.

— Vous êtes, dit le berger, dans le pays de Laon, près des Marches de la Champagne. — Car alors le nom de Picardie n'était pas encore en usage.

— Ce bois et cette fontaine, reprit le berger, font partie des domaines des trois seigneurs d'Eppe, qui sont allés en terre sainte, sous la bannière de Notre-Seigneur.

Le berger fit le signe de la croix. Il reprit encore :

— On assure que depuis trois ans les bons chevaliers sont devant Dieu. Mais, poursuivit-il, vous semblez, messires, à la croix qui se remarque sur vos vêtements en désarroi, revenir vous-mêmes de la croisade. Peut-être nous apportez-vous nouvelles certaines de nos pauvres seigneurs; et quoique cette dame qui est avec vous soit étrangère, je vois à de bonnes marques que vous êtes de dignes chrétiens.

Le berger venait d'apercevoir la gracieuse image de Notre-Dame de Liesse, devant laquelle il s'alla mettre à genoux. Les chevaliers, qui le laissaient

dire et faire, tant était grande leur stupéfaction, l'imitèrent alors; et versant les plus douces larmes de la reconnaissance et de la joie, ils ne savaient comment remercier Notre-Dame, qui devenait pour eux de plus en plus à chaque pas Notre-Dame de Liesse.

Leur barbe inculte et leurs souffrances les avaient changés assez pour qu'on ne pût facilement les reconnaître d'abord. Mais dès qu'ils se furent nommés, le berger courut répandre dans la contrée la nouvelle d'un retour si prodigieux. Tous les villageois accoururent. Les chevaliers et la princesse furent conduits au château de Marchais, qui était un de leurs manoirs. Leur mère, qui vivait encore, faillit mourir de joie en revoyant ses fils qu'elle avait tant pleurés. Elle combla de caresses la princesse égyptienne, qui avait été l'instrument de leur liberté; elle se chargea de la préparer elle-même au saint baptême; et sur une prédilection que l'on crut manifestée par la merveilleuse image pour le lieu où elle s'était arrêtée dans le bois, on résolut d'y bâtir son église. Ismérie consacra à cette œuvre d'actions de grâces la plus grande partie des pierreries qu'elle avait emportées.

Dès qu'elle se crut en sûreté, elle envoya un message à son père, pour lui annoncer les prodiges que Marie avait faits pour elle, le rassurer sur sa vie et le prier de se faire chrétien. On ignore ce que produisit cette lettre.

L'église de Notre-Dame de Liesse fut donc sur-le-champ fondée. Pour satisfaire à l'empressement des masses qui venaient de toutes parts honorer la mira-

culeuse image dont on disait les bienfaits, on la déposa provisoirement sur un petit trône, dans une chapelle rustique, faite à la hâte auprès de la fontaine, en attendant que l'église fût consacrée. L'évêque de Laon, Barthélemi de Vir, prélat vénérable (1), baptisa la princesse égyptienne; l'aîné des chevaliers d'Eppe fut son parrain; elle reçut le nom de Marie, et sa piété persévéra si vive, que peu de temps après elle se voua entièrement à Dieu, parmi les vierges saintes.

L'église destinée à la sainte image s'acheva en peu de temps; le bourg de Liesse se bâtit alentour; et ce lieu devint un pèlerinage très-célèbre. Nous ne pourrions énumérer tous les actes de bienfaisance qui ont signalé, dans ce sanctuaire, la bonté compatissante de la sainte Vierge. Elle a guéri bien des plaies, calmé bien des peines, relevé bien des cœurs, soutenu bien des âmes faibles. La fontaine même que sa douce image a bénie a soulagé de grandes douleurs. Les plaisants qui rient de ces récits seront peut-être heureux un jour de recourir aux divins remèdes. Que Marie leur pardonne et les accueille !

Avant les excès et les rapines qui se firent en 1793, au nom de la liberté, de la tolérance, du respect des propriétés, l'église de Liesse était fort riche de dons et d'offrandes. On l'a dépouillée de son trésor matériel. Mais il lui reste la puissance de Marie, qui n'est pas soumise aux révolutions.

(1) Mort en odeur de sainteté dans l'abbaye de Foigny, et honoré le 6 juin dans l'ordre de Cîteaux.

XV. — NOTRE-DAME D'ALMUDENA.

Mundi in auxilium,
Domina, festina.

Offic. parv. Immacul. Concept.

Le culte de la sainte Vierge a toujours été grand et sincère en Espagne, où de temps immémorial on fait profession de foi à la conception immaculée. Aussi le pays possède-t-il plusieurs images de Notre-Dame, qui aime l'Espagne presque autant que la France, et qui la favorise aussi de grâces abondantes.

On raconte que, dans les temps déjà lointains où les Maures occupaient une grande partie de l'Espagne, Madrid fut assiégée par ces infidèles. Le siège ayant duré longtemps, les vivres manquèrent, et la famine, dont on ne comprend les horreurs que quand on les a subies, envahit Madrid.

Les Madrilènes, dans leur détresse affreuse, recoururent à la sainte Vierge et s'adressèrent à Notre-Dame d'Atocha, quoiqu'elle fût à un quart de lieue de la ville, dans son couvent de religieux dominicains; mais ils savaient que les distances ne sont rien pour la Mère de Dieu.

Le nom d'Atocha est une corruption d'Antiochia; et cette madone devrait s'appeler Notre-Dame d'Antioche; elle a été apportée de cette ville. C'est une Vierge noire, qui tient dans ses bras l'Enfant Jésus, et qui a fait tant de miracles avérés, que sa chapelle est devenue une des splendeurs du monde chrétien.

La Mère de Dieu entendit leurs prières et mit fin à

leur effroi en leur découvrant une immense réserve de grains reléguée dans une vieille tour abandonnée (1). Ce secours inespéré leur rendit courage; et peu après les Maures furent obligés de lever le siège.

Outre les grains qu'on trouva assez abondants pour les besoins de la ville, on découvrit dans cette tour une image de la sainte Vierge, que des documents firent connaître comme ayant été apportée de Jérusalem par saint Jacques le Majeur. On croit, à cause de cette origine, qu'elle a été faite par les Anges, et que c'est à elle que Madrid fut redevable du secours immense au milieu duquel on la trouva, puisque personne ne put savoir d'où pouvait venir cette réserve de grains. On l'appela Notre-Dame de Almu-dena, peut-être du nom de la tour où elle se montrait; et on lui bâtit une église où elle a fait beaucoup de ces miracles incontestés qui attirent les multitudes souffrantes.

XVI. — NOTRE-DAME DE PEYRAGUDE.

Jamais, jamais
Elle n'a rebuté personne;
Jamais, jamais
On n'est privé de ses bienfaits.
GRIGNON DE MONTFORT.

La ville de Penne, en Agénois, réduite aujourd'hui à quelques centaines de maisons, entassées irrégulièrement contre le flanc de la montagne que couron-

(1) Ceux qui ont écrit que ces grains furent trouvés dans les greniers des moines ont menti.

nait jadis sa forteresse, semble cacher sa déchéance dans une étroite sinuosité où le mont Saint-Michel, les deux pics du Château-du-Roi et le mamelon de Notre-Dame lui forment comme un voile de deuil. Le commerce la fuit; l'industrie l'abandonne ou la néglige; les sciences et les lettres, qui n'ont jamais pu aimer le bruit de ses guerres, ne viennent pas la consoler. Les hauts et puissants personnages qui briguaient ses dignités et son service ont déserté son territoire. L'or du roi ne coule plus à l'hôtel de sa rue Argentièrè; les peuples de sa juridiction ancienne ne la visitent plus; les princes et les rois, ses nobles sires, ont cessé d'y tenir leurs cours, d'y célébrer des fêtes et d'y répandre leurs largesses.

Une simple justice de paix a remplacé sa cour royale avec sa justice haute, moyenne et basse. Un maire, deux adjoints et un officier de police y tiennent la place de ses huit consuls, de son bailli royal et de son gouverneur. Sa garnison, son autorité militaire n'y est pas même représentée par une brigade de gendarmerie. Ses bonnes coutumes, ses franchises, libertés et privilèges, qu'avaient approuvés et accrus les ducs d'Aquitaine, les comtes de Toulouse, les rois d'Angleterre et de France, sont allés s'engloutir dans cette centralisation moderne qui l'a condamnée pour jamais à l'obscurité.

Nous empruntons ce tableau de la vieille cité déchue à une histoire de Notre-Dame de Peyragude, écrite avec goût et avec science par M. le curé de Penne, sans doute; par un homme, en tout cas, qui peut assurément donner à cette ville les consolations

littéraires que sa modestie, comme on l'a vu, se borne à lui souhaiter (1).

Mais si cette ville, dont le nom celtique signifie forteresse, qui avec ses châteaux et ses murailles de granit était la clef solide de l'Agénois, si Penne a perdu ses châteaux et ses splendeurs dans les guerres forcenées des Albigeois, dans les ravages des huguenots et dans les nivellements de 1793, — elle a conservé ce qui fait vivre : son amour pour Marie et sa miraculeuse Madone. C'est l'histoire de cette sainte image qui nous arrête ici quelques instants. Là voici selon les fidèles traditions et chroniques populaires. Nous abrégerons seulement le grand récit que nous avons cité :

Il y a longtemps, bien longtemps, disaient à nos anciens les anciens de leur jeune âge, à l'ouest du Château-du-Roi (fort bâti par Richard Cœur de lion), sur le plateau circulaire d'où l'œil contemple avec délices la verdoyante vallée de Sainte-Foi de Penne, une jeune bergère suivait les brebis de son modeste troupeau. Tout trahissait en elle une émotion profonde, et l'abattement de ses traits disait assez qu'il y avait de la peine dans ce cœur de quinze ans.

La jouvencelle laissa ses brebis s'installer dans ces pâturages abandonnés, et se dirigea vers la roche aiguë qui s'avance en saillie au flanc du rocher où s'élevait naguère menaçante la tour princière, la tour carrée du roi. Là, se voyant seule, elle se mit à

(1) *Notice religieuse sur Penne et sur Notre-Dame de Peyragude*, in-12, 1844, chez M. Delrieu, à Penne, et chez M. Prosper Noubel, imprimeur à Agen.

genoux au pied de la roche, dans l'angle étroit qui la dérobaît aux regards curieux. Peu à peu sa douleur s'anima, ses yeux brillèrent de larmes; ses mains s'élevèrent suppliantes, puis elle tomba affaissée. Le ciel était sombre et nuageux; un vent piquant jetait de légers flocons de neige sur le visage de la jeune fille. Tout à coup ses brebis accourent autour d'elle avec des bêlements plaintifs : une dame, une grande dame, à la robe blanche étoilée d'or, au port noble, au sourire gracieux, prend sa main, la soulève et la rend à la vie.

— Enfant, disait la grande dame avec sa douce voix, ne craignez point, confiez-moi votre peine. Que souffrez-vous? Parlez-moi, ma fille, et ne tremblez plus.

La jeune fille, l'œil à demi hagard et fixé sur la belle dame, répondit :

— J'ai faim, ma mère a faim, mon père a faim.

— Calmez-vous, bonne fille; votre prière est montée jusqu'à Dieu; Celui qui nourrit l'hirondelle et ses petits ne laissera périr ni la tendre fille, ni les parents qu'elle aime. J'ai faim aussi. Levez-vous, chère enfant; courez à votre mère, dites-lui de cuire un pain pour elle, un pain pour vous, un pain pour votre père. Vous m'en apporterez un morceau; j'aime le pain des larmes.

— Dame, répliqua la bergère, l'été s'est enfui, l'hiver est venu; la gerbe du champ de mon père s'est épuisée, il n'y a pas de pain à la maison.

— Enfant, il y aura du pain dans la maison de votre père; la gerbe a donné de son froment, et la

pâte fermente au pétrin de votre mère. Courez, ma fille, et vous m'en apporterez un morceau.

La dame parlait avec tant d'autorité, la main étendue vers la chaumière du pauvre, que la bergère obéit.

En entendant ce qu'elle racontait, son père et sa mère craignirent qu'elle ne fût tombée en démente. Cependant son assurance triompha de leur stupéfaction. Elle entraîna sa mère au pétrin; comme l'avait dit la grande dame, la gerbe avait donné son froment, et la pâte débordait, fermentée, dans le vieux pétrin du pauvre.

« Oui, ajoute ici le chroniqueur de ces jours de foi, oui, elle est vraie la parole du Seigneur Jésus au saint Évangile : « Demandez, et vous recevrez. » Cette pauvre fille a crié vers Dieu; et Dieu l'a exaucée. Rappelez-vous les pains multipliés au désert; la débonnaireté du Sauveur à Cana, parce qu'ils n'avaient pas de vin; le corbeau d'Élie; le gâteau cuit sous la cendre au pied du genévrier, et le vase de farine qui ne s'épuisait point chez la veuve de Sarepta. Ce qui est impossible aux hommes est facile à Dieu; il ne se nomme pas en vain le Tout-Puissant. »

On pense bien qu'il y eut joie dans la famille et hâte de cuire le pain que Dieu envoyait et d'en porter sa part à la grande dame. Ils montèrent légers et prompts la rampe du coteau. Les brebis paissaient en paix, l'agneau préféré vint à leur rencontre en bêlant. Mais la grande dame avait disparu; et sans l'agneau qui allait devant eux ils n'auraient pas su tout leur bonheur. A l'angle de la roche aiguë le petit

animal plia les genoux et baissa la tête; une odeur d'encens, un parfum céleste embaumait la grotte, où sur la mousse ils virent une gracieuse petite statue de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus.

— C'est la belle dame, c'est la dame du ciel ! c'est elle qui nous a donné du pain ! s'écria la jeune bergère.

Elle enleva l'image bénie, la porta à l'église, et fit à ses pieds le vœu de consacrer, avec son innocence, toute sa vie à Jésus. Disons tout de suite que depuis ce jour le pain ne manqua plus à la protégée de Marie.

Le lendemain de son vœu elle retourna à l'église pour prier devant la Madone. La sainte image n'y était plus. Désolée, elle vola à la roche où la veille elle avait eu tant de joie. C'était là qu'était retournée la petite statue. On comprit que c'était là même qu'elle voulait avoir son sanctuaire ; il s'éleva rapidement devant les miracles et les faveurs que répandait Notre-Dame de Peyragude (pierre aiguë, *de petra acuta*).

Cette chapelle, vénérée depuis longtemps déjà au douzième siècle, fut visitée par saint Dominique au milieu des troubles des Albigeois. Les Anglais la brûlèrent dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Relevée bientôt par la reconnaissance publique, elle fut détruite de nouveau et démolie de fond en comble en 1563 par les huguenots, qui ont laissé tant de ruines et n'ont pu produire autre chose. En 1653, quatre-vingt-dix ans après ce vandalisme sacrilège, la famine et la peste désolaient le Midi. Les

bonnes gens de Penne se souvinrent de leur protectrice. Ils firent vœu à Notre-Dame de rebâtir sa chapelle si elle les délivrait de la peste. La peste cessa aussitôt, et la reconnaissance, aussi prompte que le secours, releva cette même année l'église de la Roche ou de la Pierre-Aiguë. Elle avait soixante-quinze pieds de long sur trente de large, et comptait trois autels. Les deux autels ajoutés étaient dédiés l'un à saint Joseph, l'autre à saint Roch.

Nous disons ce qu'elle était ; c'est que, hélas ! après les Albigeois et les huguenots, vinrent, à la fin du dernier siècle, d'autres démolisseurs à qui leur impiété n'a pas plus porté bonheur qu'aux premiers. Notre-Dame de la Roche-Aiguë ne put échapper à la fureur impie. Comme le constate le procès-verbal du 24 thermidor an IV, on s'y précipita pour piller et pour briser.... Quand les bandits, qui sont si nombreux dans le monde lorsque l'autorité est submergée, se ruèrent sur ce lieu saint, une jeune dame en avait enlevé la miraculeuse Madone. Mais ce n'est qu'en 1843 qu'elle a pu rentrer dans son sanctuaire, humblement relevé par la piété publique.

Que Dieu bénisse ceux qui réparent !

XVII.

LE PÈLERIN DE NOTRE-DAME DE HAL.

Vous qui gémissiez dans l'âme,
Vous que la peine a blessé,
Recourez à Notre-Dame
Sans peur d'être repoussé.

Le P. Doré.

Lorsque l'illustre sainte Élisabeth de Hongrie apprit la mort de son époux Louis de Thuringe, au moment où il s'embarquait à Otrante pour la Palestine, ceux qui lui apportèrent cette triste nouvelle lui remirent en même temps quatre images précieuses de la sainte Vierge. La bonne princesse partagea ce trésor avec sa fille chérie Sophie de Thuringe, épouse du duc de Brabant Henri le Magnanime; et l'une de ces saintes images fut portée au village de Hal (1). C'était une figure haute de deux pieds, de bois sculpté, noircie par le temps, mais demeurée intacte et incorruptible. La Vierge auguste, dans cette image antique, tient son divin Fils sur le bras droit; un lis est dans sa main gauche. On la plaça, en 1267, dans une gracieuse chapelle, devenue l'église brillante qui ne cesse d'attirer les pèlerins; et les miracles que Marie se plut à y opérer firent bientôt du modeste village de Hal une ville animée, entourée de murs et fermée de portes.

Parmi les peines si diverses dont cette vie est se-

(1) A quatre lieues de Bruxelles. Les trois autres furent données à Vilvorde, à Harlem et à S'Gravesande.

mée, les cœurs souffrants, quand le doute ne les a pas desséchés, se tournent volontiers vers tout sanctuaire où descendent d'en haut les secours divins. Tant de grâces tombaient des mains de Notre-Dame de Hal, que la reconnaissance fut prompte à répandre au loin son nom béni. Elle faisait, un soir de mai de l'année 1405, le sujet des doux entretiens d'une réunion de bonnes gens, dans la petite ville d'Épernay, en Champagne. L'Europe alors n'était ni heureuse ni splendide. La France, que la démence funeste de Charles VI livrait aux factions, exploitée encore par les Anglais, penchait vers sa ruine. Un pèlerin qui venait de Hal, et qui avait dû dans sa route traverser le Hainaut, racontait comment ce beau pays, noble héritage de l'infortunée Jacqueline de Bavière, était aussi le champ de bataille de deux partis qui se faisaient durement la guerre (1). Mais pourtant les choses politiques, en ce temps-là, n'occupaient le peuple que dans leurs résultats matériels; il n'en parlait que pour s'en réjouir ou s'en plaindre. Il préférait aux nouvelles de la diplomatie les récits des pèlerinages et les attestations naïves de ces faits consolants qui relevaient ses espérances. Aussi l'honnête voyageur fut-il plus attentivement écouté lorsqu'il se mit à exposer tout ce qu'il savait de Notre-Dame de Hal. Il raconta de beaux miracles, qui étaient tous actes de bienfaisance, comme on en peut attendre de la Mère admirable. Il termina ses récits par l'aventure du fauconnier, sculptée récem-

(1) Voyez *La nappe tranchée* dans les légendes des Sept Péchés capitaux.

ment dans l'église de Hal; car alors les masses ne sachant pas lire, il fallait écrire l'histoire pour les yeux.

Nous rapporterons ce petit fait, conservé dans son intégrité par Juste-Lipse.

La chasse aux oiseaux était autrefois en grande estime chez les seigneurs du Hainaut, et c'était un objet de prix qu'un faucon bien dressé. Or, il arriva par malheur, non loin de Hal, que le faucon d'un gentilhomme prit l'essor et s'envola. Le fauconnier, négligent ou maladroit, trembla avec raison quand son maître, qui ne savait pas l'événement, demanda à voir son oiseau. Il lui fallut avouer que le faucon était perdu. Alors tout seigneur ayant château fermé jouissait du droit de justice souveraine et presque toujours despotique. Le gentilhomme, dans sa colère, déclara au serviteur malheureux que si, dans cinq semaines, il n'avait pas retrouvé le faucon, il le payerait de sa vie. Les cinq semaines passèrent, pleines d'angoisses, et du faucon nulle nouvelle. Le pauvre homme, qui avait cherché et recherché, traqué les bois et les plaines, fait retentir partout ses sifflets de rappel, mis en voie tous les cœurs pitoyables, ne put obtenir qu'un sursis d'un mois. Ce nouveau délai ne produisit rien de plus. Point de faucon. La sentence fut donc prononcée; le bonhomme, condamné à être pendu, fut remis au bourreau, qui s'avança muni d'un linge et se mit à lui bander les yeux, pour lui cacher par compassion l'affreux morceau de corde dont il allait lui serrer le cou.

Le fauconnier, dans cette grande détresse, vit

bien que tout était fini, à moins d'un secours que les hommes ne lui pouvaient donner. Il pleurait très-amèrement. Les larmes éclaircirent sans doute le trouble de sa tête; car il se frappa le front, se reprochant de n'avoir point songé dans sa peine à implorer l'appui d'une puissante dame qu'il avait toujours trouvée bienveillante en d'autres misères. C'était Notre-Dame de Hal. Il glissa des mains du bourreau, il tomba à genoux, et pria de cette prière ardente qui s'exhale du cœur lorsqu'on va mourir.

Il priait avec foi. Aussi il n'avait prié que bien peu, lorsqu'il entendit tout à coup les sonnettes qu'on attachait aux pattes des faucons; et deux secondes après, le faucon perdu s'abattait sur son épaule...

Voilà l'histoire, dit le pèlerin. Le fauconnier eut sa grâce, et secondé de ses voisins, il a fait sculpter, dans l'église de Notre-Dame de Hal, sa figure en pied, avec le faucon sur l'épaule et le bandeau sur les yeux (1).

Le voyageur raconta encore d'autres belles choses; et, pour achever d'exalter Notre-Dame de Hal, il remarqua que l'illustre duc de Bourgogne Philippe le Hardi mourant s'était fait porter en pèlerinage devant elle. Ce prince en effet était mort à Hal, le 27 avril de l'année précédente.

Dans le nombre de ceux que remuèrent ces récits, se trouvait un enfant d'Épernay, Jean Sampenoy, honnête jeune homme de bonne mine, âgé de vingt-

(1) C'est aussi en mémoire de ce miracle que Charles le Téméraire donna à Notre-Dame de Hal un faucon d'argent massif.

huit ans, très-dévoth à la sainte Vierge et chéri de tous ses concitoyens.

— Je me marie dans deux mois, dit-il; mais auparavant je ferai le pèlerinage de Notre-Dame de Hal.

Le lendemain donc, approuvé par sa fiancée, il partit après la messe, muni des instructions d'un bon moine, qui lui recommanda d'éviter en chemin les mauvaises rencontres. Il se l'était bien promis. Mais entre Reims et Laon, comme il cheminait à pas ménagés, en homme qui sait qu'il va loin, il fut rejoint vers le soir par deux gaillards plus pressés, qui, le jugeant à sa mine, lui demandèrent à quel pèlerinage il se rendait.

— A Notre-Dame de Hal, répondit-il.

— Vous êtes dans le droit chemin, dirent les deux survenants; et comme nous y allons aussi, nous pourrons faire agréablement route ensemble.

Le pèlerin n'imagina point que ce fût là dangereuse rencontre. Les deux gaillards ralentirent le pas, et tout alla bien jusqu'à Avesnes, excepté que Jean Sampenoy trouvait ses deux compagnons un peu dissipés, un peu buveurs, un peu suspects pour de pieux pèlerins. Il fut donc médiocrement surpris lorsqu'à la porte d'Avesnes des hommes d'armes, qui semblaient postés là pour les attendre, les arrêtaient. Mais il fut très-consterné de se voir arrêté avec eux. Il frémit quand le sergent qui les retenait prononça leurs noms; c'étaient Nicolas Barrois et Pierre Normand, deux voleurs de grand chemin signalés dans tout le pays. Il se hâta de dire comment

il se trouvait en leur compagnie, déclinant son nom de Jean Sampenoy, son lieu de naissance, et la sincérité de son pèlerinage. Mais sa consternation grandit encore quand les deux voleurs, qui sans doute n'étaient pas las de mal faire, comme dit la relation, et qui se faisaient joie d'entraîner dans leur chance le pauvre jeune homme, déclarèrent au contraire qu'il était des leurs, ajoutant malicieusement de faux détails; sur quoi Jean Sampenoy fut jeté avec les deux bandits dans un cachot.

On est mal aujourd'hui dans de tels gîtes. C'était bien pis autrefois. Les deux voleurs, se raillant sans pitié de leur dolent camarade, s'endormirent enfin, comme gens habitués à toutes demeures. Lui ne put fermer l'œil. Et le lendemain il vit toute la profondeur de l'abîme où il était tombé. On le mena avec ses deux compères au gibet, qui était dressé hors de la ville.

A tout ce qu'il disait de son innocence, les juges ne répliquaient d'autre refrain, sinon qu'il était plus criminel que les deux premiers, puisqu'il n'avouait rien, quand les bandits persistaient à le charger. Cependant le bon moine qu'on avait appelé pour l'assister déclara que devant Dieu il le croyait innocent.

— Père, dit le prévôt, c'est un fier scélérat, il vous a séduit vous-même. Comme le pire des trois, il sera pendu le dernier.

Jean Sampenoy sanglotait à fendre le cœur. Les deux autres, en brigands qui savaient bien n'avoir grâce ni pardon à espérer, demandaient à boire, ricanant devant le religieux qui voulait sauver leurs

âmes, s'obstinaient à perdre le bon pèlerin ; et finalement ces deux coquins moururent de la triste mort des amis de Satan, qui, les voyant dans de telles dispositions, dut grandement s'applaudir.

Après qu'ils furent pendus, on hissa Jean à l'échelle. Il conjura l'assistance de croire à sa déclaration, qu'il était un pèlerin innocent de Notre-Dame de Hal, et de prier pour lui cette bonne Dame, attendu qu'il n'avait plus d'espoir qu'en elle.

Le moine s'étant mis à genoux, toute l'assistance apitoyée s'agenouilla pareillement, chanta avec lenteur le *Salve, Regina*, et se dispersa ensuite en disant pour Jean un *De profundis*.

Il y avait une heure que les trois quarts des spectateurs avaient disparu et que le pèlerin ne donnait plus signe de vie. Toutefois, il restait encore au pied du gibet une notable réunion de gens qui attendaient, sans se rendre compte de ce qui se passait dans leur cœur. C'est qu'il leur semblait que Notre-Dame de Hal ne pouvait pourtant pas abandonner son pèlerin, s'il était honnête, comme il en avait l'air. C'est aussi que le pendu, sans mouvement dans son affreuse position, n'avait pas fait encore les contorsions de mort des deux autres, et qu'il semblait soutenu dans les airs par quelque chose de surnaturel.

Alors, enfin, on vit arriver à cheval un gentilhomme du pays, connu de tous, estimé pour sa vertu, ses grands biens et son influence : c'était le seigneur Jean de Selles. Il s'adressa au prévôt, qui ne s'était pas éloigné encore :

— Je viens vous supplier, messire, dit-il, de me donner la vie de cet innocent, dont je me fais caution.

Il montrait de la main le pèlerin pendu.

— S'il est innocent, répondit le juge, vous auriez dû venir deux heures plus tôt; car je ne peux plus vous donner sa vie. Mais très-volontiers je vous donne son corps.

Le seigneur Jean de Selles, ne répliquant rien, aida le bourreau à descendre le pauvre homme, qui, dès qu'il fut à terre, se mit à genoux pour remercier son libérateur, aux grandes clameurs de surprise et de joie de la foule.

— Ce n'est pas à moi, dit Jean de Selles, que vous devez rendre grâces, mon enfant, mais à une dame qui m'a tout à l'heure envoyé ici et que vous saluerez à Hal. Je vous prie de lui dire pour moi un *Ave, Maria...*

Non-seulement dans le Hainaut, mais dans la Champagne, où Jean Sampenoy revint faire ses nocces, cette histoire s'est conservée avec un tel cachet de vérité dans tous ses détails, que Juste-Lipse, cette grande puissance intellectuelle du seizième siècle, l'a écrite en homme qui n'admet pas la possibilité du doute.

A ceux que surprendrait cette merveilleuse intervention de la sainte Vierge, nous pourrions citer bien d'autres faits. Contentons-nous de rapporter ce qui eut lieu en faveur de saint Pierre Armengol; et de peur qu'on ne nous accuse d'être trop facile, empruntons le récit non pas même aux Bollandistes,

mais à Godescard, dont la critique est assez sévère. Saint Pierre Armengol, de la famille des comtes d'Urgel, après quelques années d'une vie coupable, fut touché de repentir et se fit religieux dans l'ordre de la Merci. Là, par d'austères expiations et par une immense charité, il réparait ses fautes passées. Il fit plusieurs fois le voyage de l'Algérie, et il eut le bonheur de racheter beaucoup d'esclaves chrétiens. Un jour il en délivra trois cent quarante-six; un autre jour, cent dix-neuf. C'était à la fin du treizième siècle. Un soir qu'il s'embarquait avec des esclaves délivrés pour retourner en Europe, on lui apprit qu'il restait dans le territoire de Bougie dix-huit enfants chrétiens, exposés à perdre la vie ou la foi, si on les abandonnait plus longtemps. Le cœur du saint religieux s'émeut de compassion; il court chez les patrons des dix-huit enfants, traite de leur rançon moyennant mille ducats; et comme il n'avait plus d'argent, il offre de rester en otage et même d'être traité comme esclave, jusqu'au moment où le religieux son compagnon, qui emmenait les autres chrétiens, reviendrait apporter la somme convenue. La proposition est acceptée; les dix-huit enfants sont mis en liberté et s'embarquent avec les autres, pendant que le saint reste à Bougie, esclave à leur place. Dans cette nouvelle position, non-seulement il maintint le courage des autres esclaves chrétiens qu'il put rencontrer, mais il instruisit et baptisa plusieurs Maures. La chose n'ayant pu demeurer secrète, on le jeta dans une noire prison, et au bout de quelques mois, comme les mille ducats dont il était garant n'arri-

vaient pas, à la requête des patrons qui avaient relâché les enfants, on le condamna à être pendu. Cette sentence reçut aussitôt son exécution. Le saint s'était recommandé à Notre-Dame de la Merci, sa fidèle protectrice, et il avait subi son martyre en bénissant Dieu. Les patrons dont il était le débiteur demandèrent qu'il restât au gibet jusqu'à ce qu'ils fussent payés, ce qu'on leur accorda. Il y était depuis six jours, lorsque le frère Guillaume, son compagnon, arriva enfin à Bougie, apportant les mille ducats. Sa douleur fut grande d'apprendre que Pierre avait été condamné à mort et exécuté. Il se rendit en pleurs au lieu du supplice, voulant au moins emporter le corps du martyr. Mais quelle fut sa surprise, quand Pierre, que tout le monde croyait mort depuis longtemps, lui adressa ces paroles : — Ne pleurez point, mon frère; soutenu par Notre-Dame de la Merci, qui ne m'a point délaissé, je suis vivant. — Toute l'assistance poussa des cris d'admiration; le frère Guillaume se hâta de détacher du gibet le bienheureux. Le Divan, frappé d'un tel prodige, au lieu de laisser remettre les mille ducats aux patrons qui avaient exigé la mort du saint, en racheta vingt-six autres esclaves chrétiens qui furent donnés à Pierre, et qui s'embarquèrent avec lui pour l'Espagne; et depuis ce temps, le serviteur de Dieu eut le cou tors et le visage très-pâle, portant ainsi sur lui-même l'attestation du miracle. Plein de reconnaissance envers la sainte Vierge, il se retira dans un couvent solitaire qui lui était dédié (Notre-Dame des Prés); il y mourut dix ans après, le 27 avril 1304.

Beaucoup d'autres merveilles ont rendu célèbre à jamais le pèlerinage de Hal. On en a fait un volume qui se grossit d'âge en âge. Juste-Lipse, qui, le premier, écrivit l'histoire de Notre-Dame de Hal, suspendit une plume d'argent devant la sainte image, en reconnaissance des grâces qu'il en avait reçues (1).

Qu'on nous permette quelques détails encore et quelques petites anecdotes.

Pendant les troubles religieux, quand les gueux pillaient les églises, violaient les tombeaux, brûlaient les images, ennemis qu'ils étaient des arts aussi bien que de la foi, Olivier Van der Tympel, qui commandait pour eux à Bruxelles, résolut un jour de faire une tentative sur Hal. Il s'approcha de nuit, le 10 juillet 1580, avec un détachement de gueux, qui posèrent sans bruit leurs échelles contre les murailles et se flattaient déjà de posséder la ville. Mais Notre-Dame ne sommeillait pas, dit la légende; les bourgeois de Hal éveillés coururent aux remparts. Un certain Zuick montait à l'échelle en disant que dans un quart d'heure il couperait le nez à la petite femmelette de Hal.

— Moi, répliquait Risselman, son camarade, je l'emporterai à Bruxelles, où je la brûlerai sur la grande place. Comme il achevait ce mot, un petit boulet vint qui le tua, pendant qu'une balle sifflante enleva le nez de Zuick.

Et quand les gueux eurent été repoussés, ses ca-

(1) Justi Lipsii *Diva Virgo Hallensis*, cap. xxxv, au tome III de ses œuvres.

marades le raillèrent encore, lui demandant s'il n'avait pas envie d'aller chercher son nez à Hal.

C'est en mémoire de cette délivrance qu'on faisait encore, il n'y a pas longtemps, le 10 juillet de chaque année, une procession qui parcourait tous les remparts. Le soir, les habitants construisaient devant leurs maisons de petites cabanes en verdure, qu'ils illuminaient, et qui la plupart étaient surmontées d'une figure grotesque qu'on baptisait du nom de Myn heer Olivier Van der Tynpel. On appelait cette fête l'escalade de Bruxelles (1).

Les petits faits particuliers sont très-nombreux. Citons d'abord le trait d'un huissier presque aussi impertinent que Zuick. Cet huissier, en 1624, vint à Hal le jour de la grande procession, non pas par dévotion, mais par curiosité. Il se mit à la fenêtre d'un bourgeois, à qui il prêta son arquebuse; car au passage du cortège beaucoup de bourgeois le saluaient par des décharges de mousqueterie. En voyant arriver l'image miraculeuse, l'huissier, faisant le goguenard, se mit à dire : « Ah ! la voilà, la petite femme » de Hal qui ne peut marcher ; il faut qu'on la porte ! »

(1) A cet événement se rattache aussi la tradition populaire des boulets. Dans ce siège, selon cette tradition, les boulets pleuvaient sur la ville; mais, chose étonnante, personne n'en vit un seul. C'est que Notre-Dame de Hal, ayant quitté pour un moment son petit sanctuaire, parcourait les remparts, recevant dans sa robe tous les projectiles meurtriers, qu'elle emportait dans son église. Ce qui a pu donner lieu à cette version, c'est que les boulets de l'assaut sont restés déposés devant Notre-Dame de Hal, qui avait, dans tous les cas, sauvé la ville. Les bonnes gens vous feront remarquer encore qu'on ne peut les compter, et en effet, il serait difficile de réduire en entiers des fractions très-variées de sphères et d'hémisphères.

Comme il disait ces mots de raillerie, le bourgeois tirant son coup d'arquebuse, l'arme creva sans blesser personne, excepté qu'un éclat jaillit à la bouche de l'huissier, et lui coupa si bien la langue qu'il en demeura muet.

Un bourgeois de Bruges, prisonnier chez les Turcs à la suite des expéditions de Charles-Quint, fut traité cruellement et chargé d'une chaîne de soixante livres. Un soir que, dans sa prison, il invoquait Notre-Dame de Hal, il remarqua que les portes étaient ouvertes; il mit sa chaîne sur son épaule, sortit, trouva moyen de s'embarquer et revint dans son pays, d'où il allait tous les ans porter ses chaînes à la grande procession de Hal.

Une bonne femme de Binche, allant à l'église le jour de Pâques de l'année 1419, laissa son enfant dans son berceau; après l'avoir emmaillotté et serré de plusieurs bandes, selon l'ancienne coutume des paysans. Une heure après, la voisine entra; elle venait chercher du feu, et, quoiqu'il n'y eût personne, la porte n'était pas fermée, parce que la femme qui était à l'église était si pauvre qu'il n'y avait rien à voler chez elle. La voisine n'eut pas plutôt mis le pied dans la chambre, qu'elle aperçut avec horreur le petit enfant pendu à son berceau. Il s'était débattu pour en sortir, et la bande dont il était lié s'étant accrochée à une cheville l'avait étranglé. La voisine avait grande dévotion à Notre-Dame de Hal; elle lui voua l'enfant mort; en même temps elle coupa la sangle, et le petit infortuné se ranima.

Les cœurs secs pourront contester ce miracle;

mais tous les cœurs ne sont pas encore à l'état de fossiles.

La bienheureuse image rendit la vie à plusieurs autres enfants qui étaient déjà enterrés. Nous parlerons du plus célèbre, que Juste-Lipse raconte avec assez d'étendue. Étienne Morel, du bourg de Saint-Hilaire, près de Cambrai, eut un fils qui mourut en naissant et ne put recevoir le baptême; on l'enterra dans un champ. Firmiane, sa mère, désolée de voir son fils privé de la sépulture et des espérances du chrétien, fit le pèlerinage de Hal, et s'en revint avec la ferme persuasion que son enfant n'était pas mort. Elle fait fouiller le champ et retrouve son fils, qui lui semble vivant : il était frais et vermeil, quoique déjà en terre depuis plusieurs jours. On fit venir un médecin, on porta l'enfant au curé : l'enfant s'agita et donna des signes de vie incontestables. Le bon curé le baptisa et le voua à la Vierge. Mais il ne vécut pas plus d'une heure, et sembla n'avoir été ranimé que pour recevoir le baptême. Il fut donc mis en terre sainte; et, dans sa douleur, la pauvre mère reçut au moins une grande consolation.

Voici textuellement un des récits de Juste-Lipse (*Diva Virgo Hal.*, cap. xx) : « Dans le bourg de Cantimpré, qui possède une abbaye de religieux; près de Cambrai, vivait Jean Bidau, à qui le ciel avait donné un fils, alors âgé de deux ans, que ses parents nommaient Martin. Un jour de dimanche, Bidau et sa femme vont à leur ordinaire entendre la messe. Au sortir de l'église, ils acceptent l'invitation d'un ami qui les prie de dîner chez lui; et ils ne rentrent au

logis qu'à deux heures après midi. Aussitôt ils cherchent des yeux, avec l'empressement de l'amour paternel, leur enfant, qu'ils ne voient pas. Ils demandent de ses nouvelles dans le voisinage; on leur répond qu'on ne l'a point vu.

» Le père commence à craindre; il prie ses voisins de l'aider à découvrir l'enfant, qui, si jeune encore, ne peut guère s'être éloigné. On se met donc en mouvement, on cherche toute la soirée, toute la nuit, et tout le jour suivant. Les voisins, — n'espérant plus alors retrouver le petit Martin, — et persuadés qu'il avait été, loin de la maison paternelle, victime de quelque accident, — prennent congé de Bidau et lui conseillent de faire à Dieu le sacrifice de son fils.

» Bidau retourne vers sa femme. Ils s'affligent l'un et l'autre d'autant plus qu'il soufflait alors (c'était le 7 mars) un vent très-froid dont leur faible enfant, s'il était dans la campagne, ne pourrait soutenir la rigueur.

» Le père dans sa détresse tourne alors son cœur et ses espérances vers Notre-Dame de Hal, et fait vœu d'aller en pèlerinage à son sanctuaire. Il s'endort enfin, et dans un songe, qui lui semble venir du ciel, il reçoit l'avis de chercher encore son fils, qu'il retrouvera.

» Au point du jour, il conjure de nouveau ses voisins de poursuivre leurs perquisitions. Ils s'y refusent d'abord, objectant leurs vaines démarches pendant deux jours. — L'enfant serait retrouvé, lui disent-ils, s'il pouvait l'être. Mais le pauvre père insiste; ils le suivent derechef, parcourent de nouveau les campa-

gnes voisines, fouillant les fossés et les broussailles. Ils parviennent enfin à une fondrière remplie de boue. — Cherchons ici, dit le père, que poussait un instinct secret. — L'enfant, disent les voisins, n'est certainement pas allé en de tels lieux, où nous pouvons à peine mettre le pied.

» Ils avancement cependant, et voilà qu'ils trouvent le petit Martin étendu, enseveli dans la boue. Quel spectacle ! Ils n'osent dégager l'enfant ; car il n'est pas permis, sans y être autorisé par le magistrat, de toucher celui qui s'est tué lui-même ou qui a péri par accident. On appelle donc le magistrat ; il vient et donne l'autorisation nécessaire. On porte ensuite l'enfant à l'église, sans prévoir autre chose sinon que de là on le transférera bientôt au cimetière. Mais le père n'est pas sans espoir. La pensée de la Vierge compatissante, qui elle-même aussi pendant trois jours avait cherché son Fils, l'excite et l'encourage intérieurement. Il place son pauvre enfant sur l'autel, aux pieds de l'image de Marie ; il tombe à genoux ; il réclame assistance par des larmes ardentes et des prières enflammées. L'église était pleine de chrétiens ; Nicolas, abbé de Cantimpré, s'y trouvait lui-même. L'enfant, ô prodige ! recouvre tout à coup la vie ; il parle, il se lève ; il prend la main de son père et s'en retourne avec lui, pour aller bientôt sous sa conduite remercier Notre-Dame de Hal dans son heureuse église. »

Il est possible encore que des philosophes algébristes rient de ces récits ; mais il y a quelqu'un qui rit bien d'eux.

On fête Notre-Dame de Hal le premier dimanche de septembre, par une procession où se rendent les confréries, dont les douze plus anciennes apportent chacune tous les ans une robe à l'image vénérée. Ces douze confréries sont celles de Tournay, d'Ath, de Bruxelles, de Valenciennes, de Condé, de Namur, de Lembeek, de Quiévrain, de Crespin, de Braine-le-Château, de Bausignies et de Saintes. Il y en a d'autres à Liège (1), à Huy, à Dinant, à Thuin, à Audenarde, à Gand, à Lille, à Nivelles, à Mons, à Lockeren, à Zotteghem, etc. La sainte image est vêtue alternativement de l'une des robes que lui apportent tous les ans les députés des douze confréries principales.

Le jour où les confrères lui offrent les robes, ils ont l'honneur de la porter en procession, et cet honneur est d'autant plus recherché, qu'on sait qu'il porte bonheur.

XVIII. — UNE STATUE QUI SE MEUT.

NOTRE-DAME DE VERVERS.

Un miracle est un effet dont on ne peut expliquer la cause.

ARISTOTE.

Le pays de Liège n'est pas très-sujet aux tremblements de terre; plus d'une fois pourtant il en eut la peur. C'était ce sentiment qu'éprouvaient les habitants de Verviers le matin du 18 septembre 1692.

(1) La confrérie de Liège va tous les ans à Hal le jour de la Pentecôte.

Une température lourde, un dérangement notoire dans les conditions habituelles de l'atmosphère, des bruits souterrains qui grondaient partout, faisaient dire aux prud'hommes de la cité que la nature souffrait, et que les pronostics n'étaient pas bons. L'almanach de Matthieu Lænsberg, déjà célèbre alors, ne rassurait guère ; car il annonçait pour la saison où l'on entrait : Phénomènes et bouleversements.

Quand tout va bien, la santé, les affaires, l'appétit et le sommeil, les hommes sont vaillants et s'en font accroire. C'est quand ils ont peur qu'ils retrouvent la conscience de leur faiblesse. En ce sens, disait un ancien, la peur est bonne, puisqu'elle nous ramène à l'humilité. L'ouragan réveille les âmes paresseuses ; le tonnerre fait naître de meilleures résolutions ; l'effroi de l'imprévu rappelle vivement à ceux qui l'oublient trop que la vie ne tient qu'à un fil ; et le besoin de la prière, seule force toujours vraie ici-bas, ranime alors les cœurs agités. Aussi les églises de Verviers, ce jour-là, ne pouvaient contenir la foule des fidèles recueillis. L'église des pères Récollets surtout était pleine de chrétiens qui priaient. — Toute la ville honorait là une image de la sainte Vierge ; elle avait, disait-on, accordé plus d'une grâce aux bonnes gens. Cette image révérée, à peu près de grandeur naturelle, sculptée en pierre dure, était placée extérieurement sur le portail de l'église, posée de manière qu'elle regardait tous ceux qui entraient et qu'elle semblait étendre sur eux son sceptre doré. L'Enfant Jésus, pareillement de pierre, mais séparé, était debout sur un piédestal, à la droite

de sa Mère, — éloigné d'elle de deux pieds, Il élevait la main pour bénir les bons chrétiens qu'il voyait arriver au portique.

En se rendant à la messe, les fidèles ne manquaient jamais de lever les yeux vers ces deux saintes images et de les saluer d'un *Ave*.

Or, le 18 septembre 1692, comme le père récollet qui venait d'offrir le saint sacrifice descendait de l'autel, les assistants sortirent tout à coup en masses compactes, frappés par les grandes clamours qu'ils entendaient au dehors. Un prodige venait de s'accomplir, à ciel découvert, devant de nombreux spectateurs; en un instant quatre mille bourgeois purent en rendre témoignage, et dans ce même jour toute la ville put le juger.

Les deux statues, spontanément, s'étaient tournées l'une vers l'autre, et s'étaient rapprochées. Leurs mains s'étaient jointes dans ce mouvement; les doigts de ces mains s'étaient croisés; le sceptre de Notre-Dame, que jusque-là elle avait porté seule, était tenu alors par la main droite de Jésus unie à la main gauche de Marie.

Tous ceux qui, une demi-heure auparavant, avaient fait leur salut aux images séparées, ressentirent toute la surprise que le lecteur peut imaginer. Était-ce un phénomène de la nature? phénomène que compliquaient des doigts de pierre qui s'ouvrent et se croisent! était-ce un miracle?

Au même instant, le soleil perça les nuages et le beau temps parut; ce qui fit croire aux cœurs simples qu'un prodige si singulier devait être l'indice

d'une faveur divine. Mais les intelligences des curieux s'y troublaient un peu.

Pour conserver ce souvenir, qui pouvait s'altérer et se perdre, on ne se contenta pas de l'assentiment universel. Les notaires publics de la cité furent chargés de rédiger, sur loyales informations, les détails authentiques du fait, attestés sous serment et le crucifix en main par ceux des plus respectables bourgeois que l'on savait avoir vu le fait de leurs yeux. Lambert de Bâtis, Lambert Navez, Anne Polis, Catherine Delvaux, Jean Quintin, Matthieu Goffin, Catherine Bertholet, Marie d'Olne, Henri Herset, Herman Géron, Hubert Follet et une multitude d'autres habitants honnêtes et de gens notables signèrent, ces déclarations, reconnues et approuvées comme régulières par Bernard de Hinnisdael, coadministrateur de la principauté de Liège.

Et peu de jours après, on sut avec douleur, dans toute l'Europe, que le 18 septembre, au moment même des miraculeux changements survenus dans l'image de la sainte Vierge Marie et dans celle de son fils Jésus à Verviers, un épouvantable tremblement de terre avait désolé d'autres pays; que plusieurs villes de la Sicile avaient été englouties dans ce désastre; que cent quatre-vingt mille personnes y avaient péri. — Les bonnes gens de Verviers crurent donc que le prodige qui les avait favorisés s'expliquait, et qu'il faisait voir l'intercession maternelle de Notre-Dame auprès de son divin Fils, en faveur d'une ville pieuse et dévouée et d'un pays fidèle, où personne, en effet, n'avait rien souffert....

Maintenant, ce fait extraordinaire est-il un miracle? Tant de guérisons merveilleuses, tant de secours surhumains, tant de faveurs signalées ont été accordés par Notre-Dame de Miséricorde de Verviers, qu'il est permis de croire que ce grand fait n'est pas un simple phénomène (1).

XIX. — NOTRE-DAME DES TROIS ÉPIS.

Benedicat te omnis caro (Virgo Maria!) et
omnis lingua glorificet te.

S. BONAVENTURE, Psalter. B. M. V. 65.

L'image vénérée de Notre-Dame des Trois Épis est l'un des plus suivis parmi les nombreux pèlerinages de l'Alsace. M. l'abbé Boullan a publié l'histoire de son origine, d'après des documents et des actes conservés dans les archives de la préfecture de Colmar.

La chapelle et le couvent de Notre-Dame des Trois Épis sont situés auprès de cette ville; et voici les faits incontestés.

« Un habitant d'Orbey, ville située à deux lieues du couvent, allait acheter du blé au marché de Niedermorswhir, qui est au bas du Kaisersberg. » Parvenu à l'endroit où s'est élevée depuis la chapelle, il s'arrêta devant une gracieuse petite statue de Marie, que les passants ne saluaient pas sans lui dire une

(1) Voyez le livre intitulé *Abrégé des changements miraculeux arrivés l'an 1692, le 18 septembre, dans l'image de la sainte Vierge Marie et de son fils Jésus, honorée chez les pères Récollets de la ville de Verviers*. Deuxième édit. in-12, Liège, 1740.

prière (cette statue est celle que l'on révère encore aujourd'hui). Comme il priait, la sainte Vierge tout à coup lui apparut, revêtue d'une splendeur éblouissante qui le contraignit à baisser les yeux. Elle tenait dans sa main droite trois épis, et un glaçon dans sa main gauche. Elle prononça ces paroles :

« Allez dire à mon peuple qu'il se convertisse et qu'il soit fidèle : il aura l'abondance que figurent les épis de ma main. Mais s'il persiste dans le péché, les gelées feront périr ses récoltes. »

L'apparition disparut; et l'habitant d'Orbey, frappé de cette merveille, poursuivit son chemin jusqu'au marché, en méditant sur l'ordre qui venait de lui être donné. Mais devant la foule, il s'intimida; il hésita. N'ayant pas eu de témoins, il eut peur de passer pour un visionnaire, et, ce qui pouvait être pire, pour un imposteur. Le temps cependant s'écoulait; il avait acheté son grain, et l'heure vint où il lui fallait songer à rentrer chez lui. Il se mit donc en devoir de charger son cheval du blé qu'il avait acheté. Mais il ne put remuer le sac.

Il appela du secours; trois ou quatre hommes, qui essayèrent de lui donner aide, furent aussi impuissants que lui. On l'entoure; car la foule voit là un fait qu'elle ne comprend pas et qui paraît un prodige. C'en était un en effet.

— Je vois, dit l'habitant d'Orbey, ce qui nous arrête, et la sainte Vierge me contraint de parler.

Il raconta alors sa vision du Kaisersberg. Le curé de Niedermorswhir et les échevins arrivent au bruit de cette merveille; on dresse acte du fait, et la pa-

roisse tout entière va en procession prier l'image auguste, qui prend dès lors le nom de Notre-Dame des Trois Épis.

Peu après, un neveu de Jeanne d'Arc, qui était chanoine de Saint-Dié, vint à ce pèlerinage. Ému des grâces que la Vierge immaculée y répandait, il fit bâtir la chapelle et le couvent. Les revenus dont il le dota et les largesses des pèlerins en ont fait un lieu considérable. Plusieurs des miracles qui ont rendu ce sanctuaire célèbre ont été canoniquement constatés.

Pendant la Révolution, la sainte image fut conservée à Ammerswhir; on préserva la chapelle de sa ruine en la convertissant passagèrement en bûcher; et aussitôt que Napoléon Bonaparte eut rendu aux catholiques leur liberté, Notre-Dame des Trois Épis fut replacée sur son autel; l'affluence des pèlerins reparut.

« A présent, dit M. l'abbé Boullan à la fin de la notice qu'il a consacrée à cette image révéérée, on peut évaluer à trente mille les pèlerins qui vont là chaque année demander des grâces. Marie répond par des faveurs de toute sorte à la confiance qui lui est témoignée; et celui qui écrit ces lignes a été l'heureux témoin d'un grand nombre. »

XX. — LA VIEILLE MALADE.

NOTRE-DAME DE BRÉBIÈRES.

Salus infirmorum.

Litanies.

Il y a dans le Pas-de-Calais un gros village de quinze cents âmes, qui porte le nom de Brébières; mais il y avait de ce même nom, au moyen âge, un monastère de religieux dont les archives sont perdues. On voit dans une bulle de Grégoire IX que ces religieux avaient, en 1138, une église consacrée à Marie; elle fut ruinée dans les tumultes de cette époque, et l'on croit que la sainte image de la sainte Vierge, qu'un berger découvrit peu après sur l'indication de ses brebis, est la statue de cette église. Elle était enfouie aux lieux où avait existé le monastère de Brébières, ainsi nommé sans doute à cause de ses troupeaux.

Les grâces obtenues de cette sainte image, dès qu'on lui eut élevé un humble sanctuaire, attirèrent pendant des siècles beaucoup de pèlerins. Mais elle était isolée et menaçait ruine, lorsqu'en 1727 un honorable habitant du pays la fit transporter à Albert, avec l'approbation de l'évêque d'Amiens. Cette translation eut lieu le 2 mai.

La ville d'Albert, nommée aussi *Ancre*, parce qu'elle est arrosée par la rivière de ce nom, est une petite ville de Picardie. C'était autrefois un marquisat, et elle a été le titre de Concini, plus connu sous le nom de maréchal d'Ancre.

Quand même les nombreux ex-voto qui couvrent les murailles de l'élégante chapelle de Notre-Dame de Brébrières dans la grande église d'Albert ne seraient pas un témoignage suffisant des peines et des maux qu'elle a guéris, des larmes qu'elle a taries, des bienfaits qu'elle a prodigués, on attaquerait difficilement l'exactitude des procès-verbaux, qui ont été dressés dans toutes les formes, sur des faits récents, accomplis devant des milliers de spectateurs.

Nous choisirons un de ces faits, et nous l'emprunterons au mandement publié par l'évêque d'Amiens le 20 mars 1787. Personne alors n'a pu contester la moindre circonstance des miraculeuses guérisons que ce mandement proclame (1).

Tout le monde, dans le doyenné d'Albert, connaissait la pauvre Madeleine Roussel, de la paroisse de Warloy, au canton de Corbie. En 1786 elle avait cinquante-neuf ans. Il y en avait trente-cinq qu'elle était malade.

A vingt-quatre ans elle avait été atteinte d'une mauvaise sorte d'épilepsie, qui la jetait dans d'horribles convulsions. On ne savait pas bien l'origine de ce mal. Les crises en étaient accompagnées de symptômes désolants. On la voyait tomber en convulsion vingt fois dans un jour, et chaque fois qu'elle était ainsi renversée par l'effroyable maladie, elle subis-

(1) Mandement de Mgr l'évêque d'Amiens au sujet de plusieurs guérisons miraculeuses opérées par l'intercession de la sainte Vierge en la chapelle qui lui est dédiée dans l'église paroissiale d'Albert sous le titre de Notre-Dame de Brébrières. Amiens, Louis-Charles Caron, libraire, 1787.

sait pour l'ordinaire des vomissements « aussi capables de faire horreur que d'exciter la commisération (1). » Les bonnes gens, n'imaginant pas à quoi rattacher des souffrances si extraordinaires, disaient généralement que Madeleine Roussel était maléficiée.

Le marquis de Gouffier, à qui on parla de cette maladie comme d'un singulier phénomène, espérant que ces tristes convulsions céderaient aux remèdes et seraient domptées par la science, fit venir la malade à sa terre d'Heilly et la mit entre les mains de médecins habiles, qui, en quatre mois, lui firent prendre deux cents potions étudiées. Après quoi, les docteurs, se trouvant au bout de leur savoir, renvoyèrent Madeleine chez ses parents, avec une provision de remèdes qu'elle continua de prendre pendant six semaines.

Les médecins avaient fait au mal quelque diversion; ils avaient même procuré à la patiente des instants de soulagement; mais ils n'avaient rien guéri; et au contraire, après le traitement, la maladie prit des accroissements nouveaux, comme un fleuve qu'on a retenu redouble d'impétuosité dès qu'il rompt ses digues.

Madeleine Roussel traînait donc ainsi une vie de douleurs. Son corps, brisé par des secousses si fréquentes, était couvert d'ulcères et de plaies. Elle portait un bras en écharpe; et ne pouvant presque plus gagner son pain en filant de la laine, elle ne vivait guère que d'aumônes.

(1) Ce sont les termes du récit inséré dans le mandement, p. 17.

Mais partout on la repoussait, les uns ne voyant en elle qu'un objet de dégoût, les autres redoutant son mal, qui, disait-on, pouvait se communiquer.

Dans le courant de mai 1786, un jour que des paroles dures avaient aggravé sa misère, et qu'elle se sentait plus désolée que jamais, elle s'en alla pleurer chez le curé de Warloy. Elle savait bien que le mendiant, dont le seul aspect irrite et resserre les cœurs mondains, trouve chez le ministre de Jésus-Christ des entrailles compatissantes. La porte du bon curé est ouverte à tous; et s'il y a sur ses lèvres un sourire plus doux, ce sourire privilégié est pour le plus pauvre et le plus malheureux.

Le curé la reçut avec joie. — A l'instant même, on lui avait appris de bonnes nouvelles. — Vous pouvez être guérie, ma fille, lui dit-il; — et aussitôt il lui raconta ce qui venait d'avoir lieu :

Un jeune garçon de la paroisse de Vaux, près de Corbie, tombant du mal caduc depuis son enfance, se traînant plutôt qu'il ne marchait, condamné à mourir à l'âge de seize ans, s'était recommandé à Notre-Dame de Brébières. Il avait été conduit en pèlerinage à son heureuse chapelle, et il s'était trouvé subitement guéri, au grand étonnement de toute sa paroisse, où il était rentré au son des cloches.

— La guérison est donc là, ma fille, dans la bonté de Celle qu'on appelle le Salut des infirmes. Il vous faut faire pieusement, comme le jeune homme que je vous cite, une neuvaine à la sainte Vierge. Durant cette neuvaine, il est convenable que vous vous approchiez des sacrements. Vous le pouvez, car vos

souffrances expient vos fautes. Préparez-vous dès aujourd'hui, qui est le 14 de mai. Je vous ferai partir le 23 pour Albert.

Madeleine Roussel, consolée, reprit confiance. Pleine d'amour pour Notre-Dame, elle fit sa neuvaine d'un cœur simple et dévoué, ne demandant un terme à ses maux que de la manière qui plairait à Dieu : ou par la guérison, si sa bonté le voulait, ou par la mort, s'il daignait l'appeler à lui; car elle souffrait si constamment que la mort eût été pour elle un grand bien.

Ayant accompli fidèlement tous les religieux préliminaires que lui avait conseillés le bon curé, sous la conduite d'une femme qu'il lui donna, de peur qu'un accident ne lui survînt en chemin, la malade partit pour Albert le 23 mai.

Elle eut le bonheur de faire sa route et arriva.

Elle entendit la messe à l'autel de Notre-Dame de Brébières. Elle y reçut la sainte communion; après quoi, se prosternant devant la chère image, elle supplia la sainte Vierge de l'avoir en pitié, et d'obtenir du divin Sauveur qu'il allégeât ses maux, ou qu'il la retirât de ce monde, si telle était sa volonté.

Elle avait sur le corps, en ce moment, vingt-quatre ulcères, et le poids de ses cinquante-neuf ans était fort aggravé, comme nous l'avons dit, par trente-cinq années de souffrances.

Il lui sembla bientôt qu'elle était exaucée dans la seconde alternative de sa prière et qu'elle s'en allait mourir. Sa vue s'obscurcit complètement; une sueur froide, accompagnée d'un gonflement extraordinaire,

se répandit sur tous ses membres. Elle n'employait plus le peu de forces qui lui restaient qu'à recommander son âme à Dieu, quand, par une autre révolution dont elle ne put se rendre compte, tous ces premiers accidents disparurent; elle sentit en quelque sorte la santé rentrer en elle par tous les pores, et elle dit à la femme qui l'accompagnait :

— Dieu m'a fait grâce, Notre-Dame m'a guérie.

Elle s'en revint en santé. Le soir, en examinant ses ulcères, elle les trouva séchés; et cette pauvre fille a été depuis une attestation vivante du pouvoir de la sainte Vierge.

Nous rapporterons la conclusion du mandement qui nous a conservé ces faits :

« Si des personnes à préjugés irrégieux aimaient mieux contester encore que croire ce qu'elles ont peine à comprendre; si d'autres, par entêtement de secte, ne voulaient pas convenir qu'on peut obtenir des grâces du Seigneur par l'intercession de la sainte Vierge et des saints, ou traitaient de superstition et d'idolâtrie l'honneur qu'on leur rend devant leurs images, comment pourrions-nous leur répondre autrement que par ces paroles de l'Évangile (en saint Matthieu, chap. xi, vers. 21) :

« Malheur à toi, Corozain! malheur à toi, Bethsaïde! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient eu lieu dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence sous le cilice et dans la cendre. C'est pour quoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous... »

» Il s'en faut bien au reste que nous ayons cette opinion du plus grand nombre. Malgré la corruption du siècle et son incrédulité, on voit encore parmi nous de vrais chrétiens; et c'est pour leur consolation que nous ajoutons, avec notre divin Sauveur (*ibid.*, vers. 25) :

« Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle et que vous les avez révélées aux simples et aux petits. »

XXI. — UNE GUÉRISON CONTEMPORAINE.

NOTRE-DAME DE SAINT-AUGUSTIN.

Vous êtes l'attente
Du pauvre blessé,
De l'âme souffrante
Et du cœur froissé.

Ballade de l'Angelus.

Le 20 septembre 1825, après avoir prié dans l'église de Saint-Augustin devant l'image révéree de la sainte Vierge que les artistes admirent comme l'un des chefs-d'œuvre de Jacques Sansovino, et que les chrétiens honorent en raison des grâces nombreuses que Marie y accorde tous les jours à ceux qui l'implorent, une jeune Romaine, Constance Tondini, résolue à embrasser, sous les regards de la Mère de Dieu, la vie éminente des vierges; partit de Rome pour se rendre à Terni, où elle devait prendre le voile dans le couvent des clarisses dites de l'Annonciation.

La jeune fille avait dix-neuf ans, une santé parfaite et un grand courage. Elle fit cependant un voyage pénible. Prise de douleurs aiguës dans l'estomac, elle arriva à Terni malade; toutes sortes de graves symptômes se déclarèrent, et pendant six mois elle ne put connaître du couvent qu'elle avait choisi que l'infirmerie.

Dieu parfois envoie aux siens des épreuves qui sont pour nous d'impénétrables mystères. Les médecins enjoignirent à Constance de retourner à Rome, remettant à l'air natal une guérison qu'ils jugeaient impossible.

La jeune fille fut donc remmenée chez ses parents. On était au mois de mars de l'année 1826. Mais ni les bons effets de l'air natal, ni les douces influences du printemps, ni les ressources de la médecine, rien ne put guérir le mal, qui s'aggrava au contraire. Il s'y joignit des spasmes, des contractions de nerfs, des convulsions, une paralysie partielle, et de telles complications de douleurs que la science humaine s'y perdait.

La malade priait Dieu de la délivrer de maux qu'on disait sans remède, ou, si c'était son bon plaisir de la retirer du monde, elle suppliait la sainte Vierge de l'aider à faire une heureuse mort.

Elle gémissait surtout de ne pouvoir se faire transporter à l'église de Saint-Augustin, et pensait continuellement à l'image de Notre-Dame devant laquelle si souvent elle avait imploré le secours de la Reine des vierges. Elle demanda enfin qu'au moins on lui procurât une copie de cette chère image, qu'on la

mit dans sa chambre, et qu'elle pût la voir sans cesse. Son souhait fut rempli. Mais alors il y avait onze mois qu'elle était revenue à Rome, et sa faiblesse était si grande, ses évanouissements si fréquents, qu'on lui donnait à peine quelques jours encore.

Le 3 février 1827, on lui administra le saint viatique. Après cela, elle perdit la parole et ne put prier désormais que des yeux et du cœur. Sa foi, si grandement éprouvée, ne se démentit point. Elle ne perdait pas de vue un seul instant sa petite image de Notre-Dame ; tournée vers le point qu'elle occupait, lors même que les spasmes lui ôtaient l'usage de ses sens, on eût dit que jusque dans sa léthargie elle priait encore.

Le 6 février, les médecins ayant déclaré que la mort était prochaine, les sœurs de la malade firent prier son confesseur de lui apporter l'extrême-onction. C'était le curé de Sainte-Marie de la Minerve. En l'attendant, voyant que la pauvre mourante avait perdu connaissance, elles se mirent à genoux devant la petite image de la Madone de Saint-Augustin, récitèrent les litanies de la sainte Vierge, et lui recommandèrent sa fidèle servante.

Des amies de Constance arrivèrent alors ; elles avaient un peu d'huile d'une des lampes qui brûlent devant la sainte Vierge sculptée par Sansovino. Pendant l'évanouissement de la malade, elles oignirent les parties contractées de son corps.

La jeune fille s'éveille enfin au coucher du soleil et semble sortir d'un songe. — Elle a retrouvé la pa-

role; — elle doute si elle dort ou si elle veille, car elle ne sent plus aucune douleur. — Ses nerfs contractés ont repris leur jeu; ses tumeurs ont disparu; sa paralysie s'est dissipée. Elle s'assied sur son lit, demande des vêtements à sa famille muette d'étonnement et de joie, s'habille, se lève, descend seule de sa couche, demande à manger; — et quand son confesseur vint lui apporter l'onction des mourants, il la trouva à genoux devant la petite image.

— La Madone de Saint-Augustin m'a guérie, dit-elle enfin; elle m'a entièrement guérie...

Puis elle raconta que, durant son dernier sommeil, elle avait cru voir la Vierge sainte, sous l'aspect que lui donne l'image qu'elle révérait, venir à elle, l'oindre par tout le corps avec du coton trempé dans l'huile, et disparaître. — Alors elle s'était réveillée libre de tous ses maux.

Elle soupa avec ses parents et mangea ce qui fut servi, absolument comme ses sœurs.

Le lendemain matin, le médecin, la voyant dans l'état de santé d'une personne qui n'aurait jamais été malade, tomba dans une grande stupeur. Il l'accompagna à l'église de Saint-Augustin, où elle allait rendre ses vives actions de grâces; et ce miracle, ayant été examiné juridiquement par ordre de Léon XII, fut constaté le 14 septembre 1827, dans un décret où il est déclaré que « la guérison instantanée et complète de Constance Tondini, accablée d'une complication de maladies mortelles, est un miracle insigne, obtenu de Dieu par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie ».

Il y a chez les augustins de Rome une autre image miraculeuse de la sainte Vierge, qu'on appelle la Madone des augustins, et quelquefois aussi la Madone de Saint-Augustin. Nous trouvons, dans le *Rosier de Marie*, son origine racontée ainsi par un écrivain religieux :

« Les chrétiens des premiers siècles portaient tant de vénération et d'amour à Marie, qu'ils avaient la pieuse coutume de renfermer dans leurs tombeaux sa sainte image. On lit dans une légende antique que celle qu'on honore aujourd'hui à l'église de Saint-Augustin fut trouvée dans le sépulcre de saint Luc. Après la découverte des reliques du saint Évangéliste, qui eut lieu l'an 359, elle fut exposée à la dévotion publique dans la basilique de Sainte-Sophie, à Constantinople, et y demeura jusqu'à l'époque de l'horrible pillage de cette ville par les troupes de Mahomet II. Quelques Grecs fugitifs la portèrent à Rome, où elle devint, l'an 1482, la possession des pères augustins, qui l'exposèrent dans leur église. »

Beaucoup de grâces ont été accordées par cette sainte image. Nous ne citerons que l'épidémie pestilentielle qui désola Rome en 1485, et qui s'évanouit devant une procession présidée par le pape Innocent VIII, qui fit porter par la ville sainte l'auguste Madone des augustins.

XXII. — L'ÉNERGUMÈNE.

NOTRE-DAME DE MONTAIGU.

Refugium peccatorum.

Litanies.

Ceux qui recherchent les notices des pèlerinages de la sainte Vierge y rencontreront plusieurs images de Notre-Dame trouvées à des chênes, et presque toujours les légendes ou les traditions populaires les entourent de quelque auréole merveilleuse. Il en est dont l'apparition miraculeuse ne s'appuie que sur des récits dépourvus d'autorité; mais quelques-unes peuvent présenter des témoignages assez graves, et nous ne devons pas toujours nier un prodige par la seule raison que nous n'en comprenons pas le mystère. Notre-Dame de l'Épine est un lieu célèbre auprès de Châlons-sur-Marne. La sainte image qu'on y révere fut découverte en 1400 par des bergers dans un buisson d'épines. Notre-Dame du Chêne, auprès de Barsur-Seine, fut trouvée dans un chêne par des bergers pareillement. Plusieurs statues de la vierge Marie ont été données au monde chrétien par des voies aussi humbles, et c'est généralement dans les sanctuaires qui les ont reçues que la Mère de Dieu a prodigué le plus de faveurs.

Notre-Dame de Montaigu (1), sur la roide petite colline que son nom caractérise, dans la Campine

(1) En flamand *Scherpenheuvel*. On l'appelait aussi *Aspremont* autrefois; c'est une autre traduction du même nom flamand. Dans le latin de Juste-Lipse, *Aspricollis*.

belge, est une image très-renommée. Juste-Lipse a écrit aussi son histoire merveilleuse ; et le recueil des miracles qui attirent à ce sanctuaire une si grande affluence de pèlerins formait déjà trois volumes au dernier siècle.

L'église de Montaigu, rebâtie avec splendeur par les archiducs Albert et Isabelle dans les premières années du dix-septième siècle, possède aujourd'hui même un riche trésor ; et l'image révéérée occupe un splendide tabernacle d'argent massif rehaussé de pierreries.

Trouvée par un berger à un chêne dont on ne put, dit-on, la séparer, la gracieuse image, avant les troubles que sema la réforme, n'avait qu'un petit sanctuaire champêtre construit autour du chêne qui lui servait de niche. Mais on savait bien qu'il y avait là pour tous les chrétiens une mère compatissante.

Les gueux ensuite avaient ruiné cette chapelle sur leur passage. La sainte image, cachée dans la maison d'une femme pieuse, avait été préservée seule. A la paix religieuse, comme on dit dans ces contrées, elle fut rapportée au chêne de Montaigu ; et ce fut à la fois pour réparer la profanation et pour honorer la sainte Vierge en un lieu qu'elle protégeait que les bons archiducs élevèrent la belle église qui est aujourd'hui debout.

On coupa le vieux chêne, dont les parcelles furent distribuées dans toute l'Europe ; mais on laissa le tronc sous l'autel.

Parmi les miracles qui furent obtenus dans cette

église, nous n'en rapporterons qu'un. Nous l'empruntons au récit de Juste-Lipse.

Dans une bonne famille de Lille, dont les descendants et le nom subsistent encore avec honneur, une jeune fille devint énergumène, démoniaque, et, pour dire la chose plus nettement encore, possédée de plusieurs démons.

Aujourd'hui que tant de gens se mettent si peu en peine d'obéir à cette recommandation de saint Paul qui nous engage à combattre les esprits de ténèbres, ces tentateurs invisibles, on est assez mal reçu lorsqu'on parle sérieusement d'un possédé, et des hommes instruits décident que les possédés étaient des fous.

Mais nos maisons de santé guérissent peu ces sortes de fous, contre lesquels les exorcismes ont seuls encore une puissance que la médecine ne possède pas.

Les médecins de bonne foi et de science vraie reconnaissent aujourd'hui même ce que nous disons ici. M. Moreau de Tours, médecin de Bicêtre assez renommé, reçut en 1842 une mission d'humanité. On l'avait chargé d'étudier la colonie de Gheel. C'est un gros bourg de la Campine où l'on envoie les fous. Ils sont là, en liberté, au nombre de six à sept cents, sous le patronage de sainte Dymphne, patronne des insensés, parce qu'elle les guérit.

Nos pères pensaient que la démence exaltée et la folie furieuse étaient le châtimement de quelque péché grave qui avait donné entrée aux mauvais esprits dans des cœurs troublés. Ils voyaient à ce mal un

seul remède, la prière. Se trompaient-ils? M. Moreau de Tours ne le pense pas; et il a publié franchement son opinion dans la *Revue indépendante*. Il rappelle comment autrefois le maniaque et l'énergumène étaient exorcisés et guéris. — Il regrette que la philosophie et l'indifférence aient enlevé aux malades cette planche de salut; — et il ajoute : « Nul doute que l'exorcisme n'ait guéri beaucoup de démoniaques. » On nous pardonnera cette digression, qui n'est pas superflue, même avec des lecteurs chrétiens.

L'énergumène de Lille était une jeune fille de dix-huit ans. Elle se nommait Catherine Dubus.

On ne saurait dire à quelle occasion ni pourquoi elle fut possédée. On ne connaît avec sûreté que les faits extérieurs.

Quand les hôtes sombres qui s'étaient emparés d'elle l'agitaient et l'entraînaient, six hommes robustes ne suffisaient pas à retenir cette jeune fille. Ses ennemis invisibles la menaient dans des lieux où elle pouvait se précipiter ou se noyer; ils la heurtaient aux murailles, comme s'ils eussent voulu avec empressement se défaire d'elle. Ils avaient dépravé ses sens à ce point qu'elle mangeait tout ce qui peut tuer, recherchait les poisons, et broyait les pierres. Si c'eût été une fille pauvre, on n'eût pas manqué de gens qui eussent supposé là quelque jonglerie affreuse pour attirer de l'argent; mais les esprits forts n'avaient pas même cette ressource, Catherine Dubus était de famille riche.

On la conduisit au sanctuaire de Montaignu, relevé depuis peu. Elle fut exorcisée devant la pieuse

image de Notre-Dame. Pendant l'imposante cérémonie qui devait délivrer cette pauvre âme, on voyait l'énergumène rejeter de son estomac maléficié des aiguilles, des pierres, des clous, du soufre. On l'entendait prononcer des paroles étranges, révéler des faits inconnus et dire des choses qui dépassaient la portée de l'esprit humain. A plusieurs reprises elle exhala des jets de fumée, qui sortirent de sa bouche et s'évanouirent. L'opinion des assistants y vit les démons chassés, et les assistants ne s'abusaient pas, sans doute, car la jeune Lilloise s'en retourna entièrement guérie, ou plutôt délivrée.

Elle n'eut point de rechute.

XXIII. — LES CLEFS DE POITIERS.

NOTRE-DAME LA GRANDE.

Salve, urbs refugii

Turrisque munita....

Offic. parv. Imm. Concept.

En 1295, Philippe le Bel avait repris d'un coup de main l'Aquitaine aux Anglais; ce qui n'avait pas été très-difficile, attendu que les peuples de ces contrées, étant Français, ne supportaient pas le joug de l'Angleterre.

Comme les Anglais s'étaient vus chassés à l'improviste, déconfiture qu'ils appelaient un stratagème, ils se creusaient le cerveau à la recherche d'un expédient qui pût les remettre en possession de ces bonnes provinces du midi de la France, dont ils aimaient

le vin et le soleil. La meilleure finesse qu'ils surent imaginer fut de corrompre un homme quelconque, d'en faire un traître, et de manœuvrer avec lui de façon qu'il leur livrât pour point d'appui une des villes fortes.

Poitiers leur allait bien; grande, riche, assise sur des montagnes et convenablement fortifiée, ils sentaient que s'ils reprenaient cette place on ne les en délogerait plus si aisément, instruits qu'ils étaient du besoin de se garder eux-mêmes.

Mais les bonnes gens de Poitiers veillaient. Leur maire et leurs échevins étaient des hommes honnêtes; les bourgeois eux-mêmes faisaient sentinelle aux remparts, et tous les soirs, quand on avait baissé les herses, dressé les ponts-levis, soigneusement fermé les lourdes portes, on en portait les clefs au maire de Poitiers, qui les tenait en sûreté sous son chevet.

La trahison n'a pas toutes ses aises; elle va comme elle peut, avec un masque, souvent avec plusieurs, par des chemins détournés, à pas incertains, sondant le terrain, et toujours incertaine de sa voie.

Les agents qui essayaient à Poitiers cette triste industrie virent du premier aspect qu'il ne fallait pas même s'attaquer au maire; un mot, un soupçon, eût redoublé ses soins vigilants. Les échevins, chose plus fréquente qu'on ne croirait, se trouvaient pareillement tous des cœurs incorruptibles. Après avoir cherché, flairé, étudié, on ne trouva qu'un homme disposé à vendre sa honte; c'était le secrétaire du maire, appelé le *clerc* dans les chroniques, titre hono-

nable qu'on donnait autrefois à tout homme qui savait écrire couramment.

Le clerc du maire de Poitiers avait sans doute des vices; car c'est rarement pour nourrir sa famille qu'on entre dans une trahison et qu'on livre ses frères. En faisant son marché avec les Anglais, il s'était engagé à leur ouvrir une des portes. Il savait bien où étaient les clefs, mais il s'agissait de les prendre!

On disait que le maire se serait éveillé tout d'un coup s'il eût cessé un moment de les sentir sous son traversin. Ainsi d'ordinaire celui qui dort tous les jours au tic-tac d'un moulin s'éveille subitement si ce bruit régulier vient à s'arrêter.

Tuer le maire, ce n'était pas facile; et d'ailleurs le pauvre traître pouvait être vil sans être féroce. Il imagina une autre ressource.

Se couvrant d'un des masques qu'il fallait à son personnage, il simula quelques jours un surcroît de patriotisme, et, par une nuit pluvieuse, sachant toutes les fatigues que le maire avait eues la veille et le croyant plongé dans un de ces sommeils auxquels on ne s'arrache pas volontiers, il alla l'éveiller brusquement à quatre heures du matin, lui demanda hardiment la clef de la porte de Tours pour faire sortir un officier que le roi Philippe mandait auprès de lui.

Il y avait dans la voix et dans la tenue du clerc un ton de sincérité si naturelle que le maire ne conçut aucune défiance. Il se souleva, cherchant ses clefs sous son chevet et disposé à donner celle qu'on atten-

dait; mais il sauta bien vite en bas de son lit, pleinement éveillé et dans le plus grand désordre : ses clefs avaient disparu.

— Sommes-nous trahis? s'écria-t-il. J'étais si las que je ne l'ai pas senti : on a pris les clefs de la ville.

En disant ces mots il avait endossé une casaque, et il était déjà dans la rue, semant l'éveil et l'alarme, sans remarquer la stupéfaction du clerc, qui le suivait d'un pas tremblant et qui se demandait s'il n'y avait pas dans Poitiers un autre traître qui marchât sur ses brisées.

Toute la ville en un instant fut debout; tous les bourgeois en armes coururent aux remparts. Ils découvrirent en effet des bandes anglaises qui rôdaient dans l'ombre, attendant évidemment qu'on leur ouvrit les portes; mais dès lors tout était gardé.

Le jour vint; les bandes s'éloignèrent et disparurent. On n'avait plus qu'un souci, c'est qu'on ne retrouvait pas les clefs. On n'en comprit pas moins qu'on devait remercier Dieu d'avoir sauvé la ville. Le maire et les échevins, suivis de beaucoup de bourgeois, se rendirent pour leur action de grâces dans l'église de Notre-Dame la Grande; c'est le nom qu'on donnait à une miraculeuse image de la sainte Vierge, honorée comme la protectrice de Poitiers. Qu'on juge de l'étonnement de tous : les clefs de la ville, ces clefs que l'on cherchait vainement, la sainte image les tenait dans ses mains...

— C'est Notre-Dame, s'écriait la foule, c'est Notre-Dame qui, prévoyant une trahison, a pris

nos clefs en sa garde pendant la nuit; c'est Notre-Dame qui a sauvé Poitiers !

Ce qui appuyait encore cette opinion, c'est que le maire, si facile à éveiller, ne s'était aperçu de rien, et que le clerc coupable s'était enfui du côté des Anglais.

Qu'en pensez-vous ?

On constata si formellement dans ces circonstances un miracle évident, que le roi crut devoir, par des privilèges spéciaux, manifester aussi sa reconnaissance envers Notre-Dame la Grande. En mémoire de ce fait, il donna à ses chanoines la garde des clefs de la ville à perpétuité; il leur accorda le droit de délivrer tous les ans un prisonnier, et d'exercer la justice pendant les trois jours des Rogations.

XXIV. — LE SIÈGE DE GUELDRÉ.

NOTRE-DAME DU CARMEL.

*Sæpe expugnaverunt me.... etenim
non potuerunt mihi.*

Psaume CXXVIII.

Poitiers n'est pas la seule ville qu'ait sauvée la protection de Marie. Durant les troubles du seizième siècle, les huguenots, qui s'appelaient les gueux aux Pays-Bas, ayant découvert que la ville de Gueldre, demeurée fidèle au Catholicisme, venait de perdre sa petite garnison qu'on avait appelée sur un autre point menacé, et qu'il n'y avait plus ni troupes ni

munitions dans cette place, les gueux se hâtèrent, et en une nuit ils investirent Gueldre.

Le matin, à leur réveil, les honnêtes bourgeois se virent assiégés inopinément par des bandes déterminées, munies de toutes les machines de guerre et armées jusqu'aux dents. Des canons étaient braqués à toutes les portes. L'épouvante fut générale.

Le gouverneur et les magistrats virent bien, du haut des remparts, qu'ils ne pouvaient pas tenir deux jours; les gueux le savaient, et ils firent sommation à la ville d'ouvrir ses portes à l'instant, si elle ne voulait pas être saccagée.

— S'ils entrent, dit le gouverneur, même sans hostilité, nous serons opprimés dans ce que nous avons de plus cher, notre religion; nous verrons dans une heure nos églises profanées, et nous subirons les plus durs outrages. Cependant je ne vous proposerai pas, chers concitoyens, de courir aux armes; vous êtes trop peu nombreux, et on vous a laissés sans défense.

— Mais, dit un magistrat, si Dieu est pour nous, faut-il tant craindre ceux qui sont contre nous? Hier, en sécurité, nous honorions par une procession pieuse Notre-Dame du Carmel, la sauvegarde de notre ville; elle en a protégé d'autres; courons à elle, et j'espère qu'elle ne nous délaissera pas.

L'assentiment de tous appuya cet avis. Au lieu de répondre à la sommation, le gouverneur et toute sa suite se rendirent à l'église des Carmes. Les gueux au dehors se frottaient les mains, pensant bien qu'on délibérerait à la hâte et qu'on allait les recevoir. Mais,

loin d'y songer, les bonnes gens de Gueldre, agenouillés devant Notre-Dame, sentaient renaître en sa présence quelque espoir de salut. Le gouverneur, ayant pris les clefs de la ville, s'avança vers l'autel, déposa les clefs aux pieds de la sainte image, et fit tout haut cette prière :

« O Vierge sainte, Mère du Dieu des armées, bouclier de l'Église dont nous sommes les fidèles enfants, vous êtes notre seule défense, notre seul appui, notre seule force, notre seul refuge !

» N'oubliez pas que nos ennemis sont aussi les vôtres. Vous savez ce qu'ils méditent. S'ils dominent ici, ils outrageront vos saintes images, ils profaneront vos temples, ils proscrireont votre culte. Vous ne le souffrirez pas, puissante Reine ! Les clefs de la cité sont sous votre garde. Vous nous défendrez ; car Dieu, qui est le souverain maître, ne vous peut rien refuser. »

Comme il achevait sa prière, le temps en un clin d'œil se fit si sombre qu'il semblait que la nuit revînt sur l'horizon. On se voyait à peine. Les bonnes gens comprirent vite ce qui se passait ; une pluie effroyable, une pluie diluvienne tombait partout à flots, poussée par des vents furieux qui ne permettaient à personne de faire un pas au dehors. Les ruisseaux devinrent des torrents ; les rivières débordèrent ; les plaines furent changées en lacs.

Cet orage dura trois heures, après lesquelles, le temps étant redevenu pur et serein, les Gueldrois sortirent de l'église et allèrent aux remparts. Il ne restait autour de la ville que d'immenses nappes

d'eau, où les gueux, dans leur fuite précipitée, avaient abandonné leurs canons, leurs machines de siège, leurs provisions et leurs étendards.

La ville de Gueldre délivrée recueillit tout ce butin. Les bannières furent offertes à Notre-Dame du Carmel, avec des trophées d'armes.

On disait encore que les fuyards, qui n'osèrent revenir, avaient cru voir en l'air une figure lumineuse et des épées flamboyantes qui les poursuivaient. Et en mémoire de cette délivrance, la ville de Gueldre institua une procession annuelle, qui se faisait pompeusement au jour anniversaire, et se terminait à l'église des Carmes par un salut d'actions de grâces à la sainte Vierge.

XXV. — NOTRE-DAME DES ERMITES.

EINSIEDELN.

Salut, auguste sanctuaire,
Aimable séjour de la paix,
Saint autel de la Vierge mère,
Témoin constant de ses bienfaits.

Le P. LEFEBVRE, *Chants à Marie.*

« J'ai été à Notre-Dame des Ermites, qui est à deux
» journées du mont Saint-Gothard. Je me suis senti
» religieusement pénétré d'un profond respect pour
» ce saint lieu. On y révere, au milieu de la grande
» église, une petite chapelle qui a été consacrée par
» Jésus-Christ. Ce miracle est constaté par une bulle
» du pape (1), qui s'appuie du témoignage de plu-

(1) Léon VIII.

» sieurs évêques; et je puis vous assurer que je n'ai
» jamais été touché d'une dévotion plus tendre, que
» je n'ai jamais vu un lieu plus saint que cette cha-
» pelle, si ce n'est Notre-Dame de Lorette (1). »

Voilà ce qu'écrivait au seizième siècle saint Charles Borromée du célèbre pèlerinage d'Einsiedeln ou de Notre-Dame des Ermites, qui attire encore aujourd'hui les cœurs catholiques dans les montagnes de la Suisse. Plusieurs légendes merveilleuses embellissent le berceau de ce sanctuaire auguste. Les esprits défiants pourront douter de ces pieuses traditions. Mais on ne repoussera pas si aisément les miracles patents et les faveurs insignes que la sainte Vierge accorde tous les jours dans sa noble église d'Einsiedeln, et que confirment les témoignages des cinquante mille pèlerins qui visitent chaque année ce lieu béni (2).

Au neuvième siècle, un enfant de la noble maison de Hohenzollern (on le nommait Meinrad) embrassa la vie religieuse. Il avait été pieusement élevé à l'abbaye de Richenau. Mais dans ce cloître, où l'on savait trop sa haute naissance, ne se trouvant pas aussi seul avec Dieu qu'il le désirait, il demanda et obtint la permission de se retirer sur le mont Ezel, près du lac de Zurich. Il y vécut sept ans dans une douce solitude. La réputation de sa sainteté lui attirant de jour en jour plus de visites, il s'en effraya,

(1) Lettre de saint Charles Borromée, conservée dans la Chronique d'Einsiedeln, 2^e partie.

(2) De nos jours, comme dans les trois siècles qui ont précédé le nôtre, on distribue tous les ans à Einsiedeln cent cinquante mille communions.

et, en l'année 837, « il s'enfuit dans une vaste forêt, auprès d'une fontaine, n'emportant avec lui que la douce image de la Vierge devant laquelle il priaït. Telle fut l'origine du couvent d'Einsiedeln (1). L'oratoire de Meinrad est devenu l'église, sa cellule la vaste abbaye; sa fontaine désaltère encore les pèlerins; et l'image objet de sa vénération est cette Vierge aux éclatants miracles, que depuis dix siècles viennent chercher les vœux et la reconnaissance des peuples (2). »

Suivant une autre tradition, la merveilleuse image de Notre-Dame des Ermites, qui est haute de trois pieds, sculptée en bois, et noircie aujourd'hui par la fumée de l'encens et des lampes (3), fut donnée au pieux solitaire par la princesse Hildegarde, fille de Louis, roi de Germanie, et petite-fille de Louis le Débonnaire. La même princesse fit bâtir au bon ermite une petite chapelle.

Il vivait là depuis vingt-six ans, dans la paix et le bonheur, lorsqu'en 863, le 24 janvier, par un grand froid, deux hommes qui se disaient égarés vinrent lui demander asile dans son ermitage. Meinrad les accueillit avec bonté. Mais ces deux hommes étaient deux voleurs, qui, pensant enlever là un trésor, l'assassinèrent pendant la nuit. Ils ne trouvèrent dans sa demeure qu'un cilice.

Ils s'enfuirent troublés, pensant du moins que

(1) *Einsiedeln* ou *Hinsidlen* veut dire en français ermitage.

(2) *Pèlerinage à Einsiedeln*, vol. illustré. Paris, O. Fulgence, 1841, page 19.

(3) *Délices de la Suisse*, t. II, p. 325.

personne ne saurait le crime qu'ils avaient commis sans témoins. Ils se trompaient. « Meinrad, comme les Pères du désert, avait des amis parmi les oiseaux du ciel. Deux corbeaux, compagnons de sa solitude et qui partageaient son pain, s'attachèrent aux pas des meurtriers (1), » les poursuivirent de leurs cris jusqu'à Zurich; et l'aubergiste chez qui ils se réfugièrent ayant conçu des soupçons d'une circonstance si singulière, les dénonça à la justice. Les meurtriers confessèrent leur crime; ils subirent leur supplice. La même auberge porte encore les *deux fidèles corbeaux* pour enseigne; ils sont dans les armoiries de l'abbaye, et les religieux de Notre-Dame des Ermites nourrissent constamment deux de ces oiseaux dans leur maison.

Le corps de Meinrad fut transporté à Richenau, où Dieu manifesta sa sainteté par des miracles. Quarante-quatre ans après sa mort, Benno, parent de Raoul ou Rodolphe, roi des Burgundes, alla visiter la cellule et la petite chapelle de saint Meinrad. Il y éprouva de si douces émotions qu'il s'écria : — C'est ici le lieu de mon repos; — et il se retira dans cette solitude (2). Quelques compagnons se joignirent à lui, bâtirent des cellules et vécurent dans la prière.

(1) *Pèlerinage à Einsiedeln*, p. 20.

(2) Après dix-neuf ans de séjour à Einsiedeln, le bienheureux Benno fut enlevé à sa retraite et occupa, malgré sa résistance, le siège épiscopal de Metz. Il trouva dans cette ville les mœurs les plus affreuses. En voulant tirer cette population de sa fange, il l'irrita. Les grands bouleversèrent contre lui la populace, qui se rua sur le saint évêque et lui creva les yeux. Après deux ans d'absence, il revint à Einsiedeln, où il est invoqué utilement par les pèlerins qui ont les yeux malades.

En 934, le bienheureux Eberhard vint partager leur retraite. Il sortait d'une famille princière de l'Allemagne. Il employa ses grands biens à élever à Einsiedeln un monastère et une église.

Il soumit les pieux solitaires, dont il devint le premier abbé, à la règle de saint Benoît; et quand son église fut achevée, il invita saint Conrad, évêque de Constance, à venir en faire la consécration.

C'était en l'année 948.

Saint Conrad vint, accompagné de saint Ulric d'Augsbourg. Il ne s'attendait pas à la merveille qui allait éclater, et qui, outre les témoignages de l'empereur Othon II, de l'impératrice Adélaïde, des évêques de Mayence, de Cologne, de Strasbourg, de Worms, d'Augsbourg, etc., est formellement confirmée dans tous ses détails par une bulle du pape Léon VIII, donnée en 964.

En construisant sur un plan vaste la nouvelle église, on avait conservé au milieu la petite chapelle de Meinrad.

La nuit qui précéda le 14 septembre, jour fixé pour la cérémonie de la dédicace, les saints évêques Conrad et Ulric s'étaient levés à minuit pour prier. Tout à coup les deux saints et les religieux qui les accompagnaient voient l'église complètement illuminée; ils entendent les chants sacrés. Conrad surpris y court; sur l'autel où tous les cierges sont allumés il voit la sainte image de la Vierge étincelante d'éclat; devant elle, Jésus-Christ lui-même célèbre le saint sacrifice; il est vêtu des habits pontificaux; les quatre Évangélistes sont ses assistants;

saint Pierre tient la crosse, saint Grégoire le Grand tient la mitre, saint Ambroise présente les burettes et saint Augustin l'encens; l'Épître est lue par saint Étienne; l'Évangile, par saint Laurent. Saint Michel, entouré d'Anges qui tiennent des encensoirs et des palmes, chante avec les chœurs célestes l'office de la dédicace.

Ravi d'admiration, Conrad demeura longtemps en extase; et le lendemain matin, tous les apprêts de la cérémonie étant faits, comme on le cherchait, il crut devoir raconter ce qu'il avait vu. Mais le fait parut si prodigieux, malgré les témoins qui en déclaraient les détails, qu'on refusa de le croire, et qu'on n'en voulut pas moins procéder à la consécration. Alors une voix qui semblait venir du ciel proclama par trois fois que la chapelle était divinement consacrée (1)... On se borna donc à bénir les édifices élevés autour de la chapelle (2).

L'église de Notre-Dame des Ermites eut rapidement une grande célébrité. L'empereur Othon conféra le titre de prince de l'Empire à l'abbé d'Eins-

(1) Tous les chroniqueurs qui parlent d'Einsiedeln racontent ce merveilleux événement. Quelques autres églises, comme celle de l'abbaye de Saint-Denis près Paris et la cathédrale de Reims, ont la même prétention d'avoir été divinement consacrées. Saint Thomas d'Aquin fait allusion peut-être à ces exceptions lorsqu'il dit : *Quædam templa dicuntur angelico ministerio consecrata*. Summa theolog., pars. 3, quæst. 63.

(2) « Conrad lui-même rapporte en son livre *De secretis secretorum* que le texte du *Sanctus* à cette messe mystérieuse fut modifié ainsi par les voix angéliques : *Sanctus Deus, in aulâ gloriosæ Virginis, miserere nobis. Benedictus Mariæ filius, in æternum regnaturus qui venit*. Prenez pitié de nous, ô Dieu, dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la Vierge pleine de gloire. Béni soit le Fils de Marie, qui vient ici établir à jamais son empire. » (M. Joseph Regnier, *Chronique d'Einsiedeln*, ch. iv.)

siedeln. Les souverains pontifes, les empereurs, les rois¹, les prélats, les grands de la terre, enrichirent à l'envi un lieu si auguste. L'église et l'abbaye furent embellies par les arts et magnifiquement agrandies. Deux hameaux florissants se bâtirent alentour. Le corps de saint Meinrad y fut rapporté en 1039. D'autres saintes reliques vinrent bénir les nombreux autels. Les présents des têtes couronnées composèrent à la chapelle d'Einsiedeln un splendide trésor; et quoique la révolution, qui a si durement clos le dernier siècle, ait dévasté aussi ce temple, il est encore aujourd'hui, comme l'écrivait il n'y a pas longtemps un voyageur français (1), le plus bel édifice de toute la Suisse.

Nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de la fontaine de Saint-Meinrad, qui coule devant l'église, et qui a opéré une multitude de guérisons. Elle décore la place où se développe le vaste portique de l'église, relevée de ses deux tours. Quatorze belles colonnes de marbre, qui donnent chacune leur filet d'eau, soutiennent le couronnement de cette fontaine respectée (2). Douze des colonnes, dit-on, sont dédiées aux douze Apôtres, et les deux autres à Notre Seigneur Jésus-Christ et à sa très-sainte Mère. Les bonnes gens de la Suisse et de l'Allemagne s'imaginent qu'une bénédiction particulière est réservée à ceux qui boivent aux quatorze per-tuis de la sainte fontaine. Aussi ne manquent-ils pas de s'en approcher au sortir de l'église. Ils en font naïvement le tour; et comme les colonnes se res-

(1) M. Raoul Rochette, *Lettres sur la Suisse*.

(2) *Délices de la Suisse*, t. II, p. 326.

semblent, il arrive quelquefois que ceux qui n'ont pas marqué leur point de départ ne se retrouvent qu'après avoir bu plus qu'ils n'avaient projeté, ce qui amuse innocemment les spectateurs. D'autres, pour ne pas s'y tromper, posent devant le filet d'eau où ils commencent la tournée leur large chapeau, et sont assurés, en le retrouvant, d'avoir évité toute erreur.

On ferait bien des volumes si on voulait recueillir les principaux miracles obtenus à Einsiedeln. Nous croyons devoir en rapporter un, qui est de notre siècle. Nous l'empruntons à un excellent petit livre tout consacré à la gloire de Marie (1).

L'instituteur d'une commune du canton de Lucerne avait un enfant qui se nommait Placide, et qui, à huit mois, fut atteint de convulsions dont les conséquences furent déplorables. Le pauvre enfant parvint à l'âge où il devait commencer à former des sons articulés, à prononcer ces mots chéris qui réjouissent un père et une mère, et il demeura muet. La consternation s'accrut dans la famille quand on le vit passer sa quatrième année, non-seulement toujours muet, mais idiot, et ne manifestant que de l'apathie pour tout ce qui l'entourait. On eut recours aux médecins qui avaient soigné les premières convulsions. Ils examinèrent l'enfant et prononcèrent cette triste sentence, que son mal était sans remède.

Les parents, fort heureusement pleins de confiance en la Mère de Dieu, s'adressent alors à la Vierge d'Einsiedeln, font vœu de se rendre en pèlerinage à

(1) *Pèlerinages du mois de mai*, in-18. Lyon, Périsset, 1840.

son sanctuaire, et dans leur pieuse simplicité ils s'engagent à déposer sur son autel une langue d'argent, si le petit Placide reçoit de la Mère de miséricorde la parole et la raison.

En conséquence, le père du malade se rend à Einsiedeln; il y arrive le 18 octobre 1818. Il offre ses prières ardentes à la Vierge sainte. En répandant son âme devant elle, il proteste que, si elle obtient de Dieu la parole à son fils, et que ce fils montre quelque disposition pour l'étude, il ne négligera pas de le faire instruire et de le mettre en état de travailler au salut du prochain. Des vœux si purs sont exaucés. Une douce surprise attend le bon père à son retour. C'est lui-même qui en rendra compte.

« J'arrive chez moi, dit-il dans sa déclaration; mes deux premiers enfants viennent, comme de coutume, se jeter dans mes bras, avec leurs petites caresses; et tout à coup, quelle est ma joie! le pauvre insensé, l'objet de mon pèlerinage, mon cher Placide abandonne sa petite chaise, dont jamais encore il ne s'était levé seul; il vient à moi, et, sa langue se déliant, il prononce trois fois distinctement : Papa, papa, papa! Je fondis en larmes, voyant que Dieu m'avait exaucé; je levai les yeux au ciel, bénissant mille fois le Seigneur et la Vierge glorieuse dont j'éprouvais si heureusement la puissance. »

De ce jour, le muet changea d'habitudes et en quelque sorte de nature. Il avait quatre ans et demi. Il regagna le temps qu'il avait perdu; bien plus, il montra avec l'âge tant de dispositions à apprendre, que son père crut devoir remplir l'engagement qu'il

avait contracté. Il lui fit faire ses études à l'abbaye même d'Einsiedeln. Excité par la reconnaissance de ce qu'il devait à Marie, Placide voulut se consacrer à son service dans l'état monastique : et aujourd'hui, plein de zèle, il travaille au salut de son âme et de celles de ses frères, dans l'un des couvents que la Suisse possède encore (1).

XXVI. — NOTRE-DAME DE DADIZEL.

Gloria tibi sit, advocata nostra !
Servos tecum ducas ad regna beata.

S. BONAVENTURE.

C'est ici une autre consécration merveilleuse ; mais son histoire est appuyée de témoignages moins sérieux.

Dadizel est un bourg de la Flandre situé à peu de distance de Courtrai. On a publié en Belgique, d'après un manuscrit du quinzième siècle, l'histoire et les miracles nombreux de la chapelle de Dadizel dédiée à Notre-Dame ; et cette publication a été autorisée en 1618 par l'autorité épiscopale d'Ypres, après un rigoureux examen et d'attentives informations sur les lieux.

Nous conservons ici les principaux faits et le style du narrateur.

« L'église de Dadizel a été fondée et construite au vœu et au choix de la glorieuse vierge Marie, qui a préféré cette place à toute autre, comme le prouve

(1) On peut lire dans l'excellent ouvrage de M. Louis Veuillot intitulé *Pèlerinages suisses* les belles pages qu'il a consacrées à Notre-Dame d'Einsiedeln.

un nombre incalculable de miracles, lesquels ont contribué à l'exaltation de ce lieu. Non-seulement elle l'a choisi, mais elle l'a béni elle-même et consacré, afin qu'on la recherche là, qu'on la fréquente, et qu'on lui porte plus de respect et d'hommages.

» Le terrain qu'elle occupe est composé de partie des diverses paroisses qui l'environnent, la bien-aimée et glorieuse vierge Marie voulant qu'il en fût ainsi. Il lui plut de révéler à un homme riche, qui demeurait près de là, qu'elle désirait qu'il construisît en ce lieu une chapelle en son honneur. Pour bien comprendre comment les choses se passèrent, il faut savoir que cet homme riche avait deux bœufs noirs qui, par pétulance ou par quelque autre cause, s'étaient égarés. Il envoya ses domestiques à leur recherche; mais personne ne sut retrouver leurs traces, si bien que leur maître les regarda comme perdus.

» Non loin de la demeure de ce riche, demeurait un bon et pieux chrétien qui avait Notre-Dame en singulier honneur et amour. La glorieuse vierge Marie vint à lui sous la ressemblance d'une femme de distinction, et lui dit : — Allez chez cet homme riche qui a perdu deux bœufs noirs; dites-lui qu'il n'en aura plus de nouvelles; mais à leur place il aura deux bœufs blancs de la taille et de la force de ceux qu'il vient de perdre. A cette marque, qu'il construise au nom de la Mère de Dieu une chapelle à l'endroit où il trouvera près d'ici les deux bœufs blancs couchés. Ajoutez que vous venez à lui sur l'ordre de Marie.

» La dame disparut alors, et l'honnête messenger s'empressa de faire sa pieuse commission. L'homme

riche se leva aussitôt. Il trouva ce qui lui était annoncé ; et il se réjouit fort, non à cause des deux bœufs qui réparaient sa perte, mais parce que la sainte Vierge l'avait choisi pour lui fonder une chapelle. Il s'en occupa sans perdre un jour, et le nouveau sanctuaire fut bientôt ouvert à la piété des fidèles.

» La tradition rapporte qu'en fouillant le sol pour les fondements de la chapelle, on y trouva la statuette miraculeuse, qui n'a guère qu'un pied de haut et qui est de pierre jaunâtre ; la Vierge et l'Enfant sont beaux et aimables. Cette statue s'est conservée jusqu'à présent.

» Dès que l'édifice fut terminé et qu'on y eut placé la sainte image, les voisins convinrent qu'il fallait faire consacrer ce lieu. Une commission de plusieurs bons personnages se mit en chemin pour aller prier l'évêque de Tournay de leur rendre ce bon office. Ils n'avaient pas marché deux heures lorsqu'ils rencontrèrent venant à eux une dame inconnue qui leur dit : — Il n'est pas nécessaire que vous vous rendiez chez l'évêque pour la consécration de la chapelle ; elle est consacrée par Marie elle-même, la Mère de Dieu. Retournez-vous-en donc ; en témoignage de ce que je vous dis, vous trouverez tout le pourtour de la chapelle ceint d'un fil de soie, qui marque le terrain consacré.

» Le ton de la dame persuada si bien les envoyés, qu'ils ajoutèrent foi à ses paroles, et ils s'en retournèrent.

» Cependant, avant de rentrer chez eux, ils se ren-

dirent chez le curé le plus voisin, pour lui faire part de ce qui venait de leur arriver. Le curé, émerveillé, voulut les accompagner jusqu'à la chapelle. Ils furent arrêtés par le fil de soie qui en marquait le pourtour; et ils remarquèrent avec une nouvelle surprise que ce fil n'avait ni commencement ni fin et qu'il était partout intact.

» On crut donc aux paroles de la dame inconnue, et pour en conserver le souvenir, on bâtit une petite chapelle, comme on en voit souvent en Flandre, à l'endroit précis où la dame avait parlé aux envoyés.

» Un autre souvenir de cette merveille subsiste encore dans l'usage où l'on est, à la chapelle de Dadizel, de distribuer du fil de soie bénit aux enfants qui ont la coqueluche; et l'on assure que la toux diminue du moment où ce fil entoure le cou de l'enfant.

» Dès que ces prodiges se furent répandus dans les Flandres, les aveugles, les sourds, les muets, les boiteux, et d'autres malades ou infirmes, vinrent en foule à Dadizel. La plupart s'en retournaient guéris; mais par malheur les attestations écrites et signées de ces miracles ont été pillées ou détruites dans les guerres des troubles. Voici toutefois un fait extraordinaire, dont la relation fidèle et vérifiée a été conservée jusqu'ici :

» Il arriva dans la suite des temps qu'un jour, la veille de Noël, le prêtre qui desservait la chapelle vénérée ne put trouver un clerc pour le seconder, comme les rites l'exigent. Il pria donc instamment la sainte Vierge de daigner elle-même le pourvoir d'un

aide avec qui il pût célébrer le service divin. Sa prière fut exaucée. La sainte Vierge se manifesta à un pieux chrétien qui, sachant que l'office de Noël ne pouvait avoir lieu, s'était couché et endormi. Il se nommait Jean Onraet. Notre-Dame l'éveilla en lui disant :

» — Jean, levez-vous; allez à l'église et chantez les matines et les autres offices de cette sainte nuit avec le prêtre.

» Le pauvre homme, à ces paroles, se sentit fort en peine, car il ne connaissait ni les lettres ni les notes, et ne savait ni lire ni chanter. Il crut faire un rêve, et voulut se rendormir; mais le même ordre lui fut donné une seconde fois. Alors il ouvrit les yeux, et voyant une grande lumière dans sa chambre, il s'écria :

» — Secourez-moi, sainte Vierge Marie, car je n'ai jamais appris les lettres, et je ne sais ni lire ni chanter.

» — N'en soyez pas en peine, répondit la sainte Vierge. Prenez sous votre oreiller un livre qui s'y trouve; dans ce livre vous saurez lire et chanter et trouver l'office.

» Jean Onraet ne répliqua plus; il se leva, prit le livre, et alla trouver le prêtre. Il lui demanda en entrant s'il voulait bien qu'il s'en allât sonner les matines.

» — Pourquoi donc? dit le prêtre; je n'ai pas de clerc et n'ai pu en trouver.

» Alors Jean lui conta ce qui venait d'avoir lieu, et il lui montra le livre qu'il avait pris sous son oreil-

ler, où personne ne l'avait mis. Il y lisait, quoiqu'il n'eût jamais appris les premières lettres de l'alphabet.

» Le prêtre comprit qu'à sa prière vive Notre-Dame avait fait un miracle inouï. — Allez donc, dit-il, au nom de Dieu et de sa sainte Mère, et sonnez joyeusement.

» Il l'accompagna à l'église pour tout préparer. Les fidèles arrivèrent; les matines et la messe de minuit furent chantées, et le lendemain tous les offices du grand jour où naquit Notre-Seigneur. De ce même jour, pendant de longues années, Jean Onraet, jusqu'à sa mort, resta clerc de l'église de Notre-Dame de Dadizel.

» Le preux chevalier Jean de Dadizel a laissé à sa famille un registre écrit en 1480. Ce seigneur était un vaillant guerrier; il a énuméré dans son registre les princes et hauts personnages qui sont venus visiter l'église de Notre-Dame de Dadizel. Parmi ces noms célèbres, on remarque Maximilien d'Autriche, qui y vint en 1479 avec Marie de Bourgogne, son épouse. »

XXVII. — LA MÈRE DU PRISONNIER.

NOTRE-DAME DU PETIT LAC.

Mater admirabilis.

Litanies.

Celle qui, pendant trois jours d'angoisses, fut séparée de son divin Fils et sentit si vivement le bonheur de le retrouver dans le temple, n'a jamais été insensible aux douleurs des mères.

Au commencement du dix-septième siècle, une pauvre veuve des Alpes maritimes, n'ayant plus d'appui que son fils unique, qui vivait de la pêche, l'attendit un soir en vain. Il ne revint plus.

Aucune tempête n'ayant fait craindre un de ces sinistres qui rendent la mer si cruelle aux familles de pêcheurs, elle espérait encore, lorsqu'elle apprit que son cher enfant, avec plusieurs autres de ses jeunes compagnons, avait été pris par les pirates et emmené à Alger ou à Tunis.

L'infortunée pleura sur son fils captif, avant de songer à sa propre détresse. Elle ne possédait rien qui pût fournir une rançon et ne pouvait compter que sur les Pères de la Merci, ces pieux et dévoués serviteurs de Marie, consacrés sans relâche au rachat des captifs. Mais occupés maintenant de leurs quêtes, les religieux de la Rédemption ne devaient pas partir de sitôt pour les États barbaresques. Il fallait que l'hiver passât; et en attendant, que de souffrances pour le captif! que de larmes pour sa mère!

Un soir qu'elle gémissait ainsi, elle se dit : — Les bons Pères de la Merci sont les humbles serviteurs de la Madone sainte; c'est elle qui les conduit et qui les protège. Et si je m'adressais à la Madone elle-même? a-t-elle jamais encore rejeté une prière!.....

Il y avait à quelques lieues de la hutte, où pleurerait la mère du jeune pêcheur une chapelle révéérée de Notre-Dame. C'est encore, à deux lieues de Nice, un pèlerinage en honneur. On l'appelle Notre-Dame

du Petit Lac (*Laghetto*), et voici comment on explique l'origine de ce nom :

Le lieu où s'élève la chapelle était occupé par un petit lac. Sur ce petit lac, on vit flotter un soir quelque chose de brillant. Des nacelles se dirigèrent vers ce point; on trouva une image de la sainte Vierge. Un prêtre vénérable la recueillit. Les bonnes gens passèrent la nuit à prier et à chanter des cantiques autour de l'image. Le lendemain, ajoute-t-on, par un nouveau prodige, le petit lac était desséché. Telle est du moins la constante tradition. Au milieu paraissaient les fondations et les ruines d'une chapelle ancienne, qu'on n'eut qu'à relever (1). Depuis lors, il s'était fait en ce lieu plusieurs miracles.

Ce fut donc à Notre-Dame du Petit Lac que se rendit la veuve pleine de foi. Elle y demeura neuf jours, priant sans cesse, et demandant le retour du prisonnier. Après sa neuvaine, elle s'en retourna, ne doutant pas qu'à son arrivée elle n'eût de bonnes nouvelles.

Comme elle approchait de sa hutte, elle vit quelqu'un debout à la porte. Ses yeux maternels ne la trompaient pas : c'était son fils revenu. S'étant échappé de son esclavage le jour même où elle avait commencé sa neuvaine, il était rentré à la hutte le jour où elle la terminait.

(1) *Voyage d'un gentilhomme français en Italie*, p. 186.

XXVIII. — NOTRE-DAME DE LORETTE.

LA PETITE BERGÈRE.

Ici jamais aucune offrande
Ne tombe en vain à ses genoux ;
Sa puissance parait plus grande,
Son nom même parait plus doux.

Le P. LEFEBVRE, *Chants à Marie.*

L'histoire de la translation archimiraculeuse de la maison où vécut Notre-Dame, apportée de Nazareth en Dalmatie et enfin à Lorette, est un des grands faits qui tiennent à l'histoire complétée de la sainte Vierge. Ce n'est donc pas ici qu'il faut la chercher. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'auguste Madone de ce sanctuaire, qui est peut-être de tous ceux que patronne Marie le plus justement célèbre. C'est depuis six cents ans le plus riche en merveilles de tous les pèlerinages, et ses annales feraient bien des volumes. Nous en devons citer quelques belles pages.

Une jeune fille de sept ans gardait, à dix lieues de Lorette, les troupeaux de son père. Dès que ses parents avaient vu en elle les premières lueurs de l'intelligence et de la raison, ils n'avaient rien négligé pour lui inspirer de vifs sentiments de piété ou d'amour de Dieu. Ils lui parlaient tous les jours de la bienheureuse vierge Marie, de sa bonté sans mesure, des grâces qu'elle répand si volontiers sur les âmes qui l'invoquent, et de la confiance avec laquelle on peut s'adresser à cette toute bonne et toujours indulgente Mère de Dieu et notre mère.

Ces précieuses semences avaient heureusement germé dans le cœur innocent et pur de la jeune fille. Elle se nommait Alexandra. Tous les jours, pendant que ses troupeaux paissaient, elle s'agenouillait sous un arbre, se recommandant à Jésus, à Marie; et à l'âge de sept ans, elle avait pris la résolution de se consacrer entièrement à Dieu et à sa divine Mère.

Ses prières étaient écoutées; car elle se trouvait heureuse, n'ambitionnant rien, ne désirant rien, sinon le bonheur d'aller s'agenouiller devant quelque sainte image de Notre-Dame, dont elle entendait raconter tous les jours les bontés miraculeuses.

Ce souhait naïf était si dégagé de toute idée mondaine, qu'il perça les cieux. Un jour qu'elle priait Marie avec amour et candeur, une vierge céleste, éblouissante d'éclat (et on ne peut douter, dit le père Tursellin, que ce ne fût la Mère de Dieu) parut tout à coup devant la jeune fille.

Alexandra, jusqu'alors, n'avait rien vu que sa prairie et son humble village; elle fut saisie aussitôt d'un mouvement de crainte respectueuse. Mais la dame avait dans tous ses traits tant de bonté et tant de mansuétude, que l'enfant se rassura vite. La dame l'invita à la suivre; et, la voyant inquiète de son troupeau, elle la rassura en lui disant qu'elle se chargeait de tout. Alexandra se laisse donc conduire. En peu d'instant, elle arrive devant une église magnifique, elle y pénètre; elle s'avance jusqu'au sanctuaire de la Mère de Dieu, dont elle voit la sainte image éclatante de pierreries, au milieu d'une forêt de cierges allumés. Tout la frappe, tout

la ravit (1). Elle sent son cœur innocent se remplir d'une dévotion si tendre, d'une joie si douce, qu'elle se croit presque dans ce beau paradis dont sa mère lui parle quelquefois. Elle offre à Marie ses hommages bien sincères; elle se donne à elle et lui laisse son cœur. On ne dit pas combien de temps elle passa dans ce saint lieu. Mais il lui avait paru bien court, quand la généreuse dame, qui était son guide, l'avertit qu'il fallait rejoindre son troupeau.

Elle se lève à regret et se retrouve bientôt dans sa prairie, où elle voit tout en ordre et en paix.

Le soir venu, elle rentre à la maison paternelle avec ses brebis; et dans l'excès de sa joie, elle raconte à ses parents ce qui lui est arrivé. Elle les conjure de la reconduire à la belle chapelle qu'elle décrit; elle promet de donner à ses parents toute satisfaction, s'ils lui accordent cette joie.

— Mais, mon enfant, lui dit son père, il n'y a point de chapelle de Notre-Dame dans les environs.

— Pardon, mon père, répond-elle; il y en a une; et tout près d'ici, car j'y suis arrivée en peu d'instants. Oh! qu'on y prie bien Dieu et sa sainte Mère!

Son père et sa mère croient qu'elle a fait un rêve et ne l'écoutent plus.

Mais au bout de quelque temps, le père d'Alexandra eut la dévotion de faire le pèlerinage de Lorette avec sa famille. Il y conduit la petite bergère. En

(1) Nous avons suivi jusqu'ici l'histoire de Lorette du P. Tursellin et quelques autres annalistes; nous empruntons le reste du récit à l'excellent livre intitulé *Pèlerinages* (du mois de mai) *aux sanctuaires de la Mère de Dieu*, in-18. Lyon, Périsse, 1840.

apercevant l'église, elle s'écrie : La voilà ! c'est ici que m'a conduite la dame inconnue !

Elle est frappée en même temps de ce fait, qu'elle a parcouru avec son guide mystérieux, en moins d'un quart d'heure et sans fatigue, les dix lieues qu'elle vient de faire si péniblement et qui l'ont fatiguée tout un long jour.

Elle entre dans l'église : — Voilà l'autel, dit-elle, voilà la radieuse Madone. C'est le même Enfant Jésus. C'est ici que je vous priais si instamment de me conduire.

Dans les sentiments qui agitent alors son âme innocente, elle verse de douces larmes et se consacre de nouveau à Dieu et à Marie.

Le père et la mère comprennent alors ce qui jusqu'ici leur avait semblé une énigme. Ils voient quelle est la généreuse inconnue qui a daigné servir de guide à leur fille. Ils ne regardent plus Alexandra qu'avec une sorte de respect, et ils lui permettent de suivre librement l'élan qui la porte à la vie religieuse.

Alexandra vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans la pratique de toutes les vertus; visitant tous les ans le sanctuaire de Lorette, pour rendre grâces à Marie des faveurs dont elle l'avait comblée. Elle est morte supérieure d'une communauté qu'elle dirigeait plus encore par ses exemples que par ses paroles; et elle est allée voir au ciel, dans toute sa gloire, Celle dont l'image lui avait donné tant de consolations sur la terre.

Après ce récit, nous ne donnerons que quelques-

uns des faits les plus remarquables parmi les guérisons et secours obtenus de Notre-Dame de Lorette.

On a vu des hérétiques mêmes témoigner du respect pour ce sanctuaire. En 1584, un grand seigneur allemand, ayant recouvré miraculeusement la santé en invoquant Marie, tout hérétique qu'il était, vint à Lorette remercier la Mère de Dieu.

On trouve dans l'histoire du père Tursellin des faits plus surprenants. En 1552, un pacha de Constantinople, attaqué d'un affreux apostume qui l'étouffait, s'en allait mourir, lorsqu'un esclave chrétien qu'il avait l'engagea naïvement à implorer le secours de Notre-Dame de Lorette. On sait que les Turcs révèrent généralement la vierge Marie. Le pacha suivit avec simplicité et avec confiance le bon conseil qui lui était donné; l'esclave, de son côté, espérant que son maître guéri lui rendrait la liberté, s'était mis à genoux et priait avec foi. La guérison du pacha fut accordée, instantanée et complète. Cet homme reconnaissant se leva, rendit la liberté à l'esclave chrétien, et l'envoya sur-le-champ à Lorette, chargé de splendides présents pour le sanctuaire qui lui donnait la santé (1).

Un juif de soixante ans, des environs de Nazareth, fut condamné par les Turcs à une prison perpétuelle, on ne sait pas bien pourquoi. Dans sa prison, il songeait aux miracles qu'il avait entendu raconter à la gloire de la vierge Marie; il avait vu plusieurs fois à Nazareth les restes de sa maison et s'était raillé

(1) *Lauretanae historiae*, lib. III, cap. xviii.

des honneurs qu'on leur rendait. Sa misère lui donnant plus de sagesse, il réfléchit et pensa qu'il pourrait bien s'être trompé; que le Messie pouvait en effet être venu, et il invoqua sa Mère. Dans la nuit, il vit la sainte Vierge qui le délivrait de sa prison et l'envoyait à Lorette. Il s'éveilla sur un navire, sans savoir comment il y était monté, arriva à Lorette et se fit chrétien (1).

On sait que la sainte image de Notre-Dame à Lorette fut enlevée par les révolutionnaires français, à la fin du dernier siècle, et amenée à Paris (2). Napoléon Bonaparte, qui était chrétien de cœur, comme d'intelligence, la fit reconduire avec honneur à son sanctuaire, où elle poursuit le cours de ses bienfaits.

(1) *Ejusdem*, lib. IV, cap. XII.

(2) En 1770, Voltaire écrivait à Frédéric II : « Plût à Dieu que vous ne fussiez pas si loin de Lorette ! Il est bon de savoir se moquer des » faiseurs de bulles ; j'aime à les rendre ridicules, mais j'aimerais mieux » encore les dépouiller.... » Frédéric lui répondait : « Si Lorette » chait à ma maison de campagne, je n'aurais garde d'y porter la main ; » il convient d'épargner ce que le public révère ; il ne faut pas donner » de scandale.... » Les révolutionnaires de la fin du dernier siècle n'ont pas été aussi modérés.

Le triumvirat mazzinien, qui gouvernait la république romaine en 1849, porta le 27 mai le décret suivant :

Art. 1^{er}. La sainte Maison de Lorette fournira immédiatement la somme de trente mille écus, qui seront versés au Trésor public.

Art. 2. Si l'exécution de la présente ordonnance venait à être retardée par le fait des administrateurs, le gouvernement y pourvoirait directement par les moyens les plus efficaces.

Art. 3. Les ministres de l'intérieur et des finances sont chargés de l'exécution du présent décret.

Rome, de la résidence du Triumvirat, le 27 mai 1849.

Les triumvirs :

CHARLES ARMELLINI, — JOSEPH MAZZINI,
AURELE SAFFI.

Ce décret, rendu au nom de Dieu et du peuple, n'a pas porté bonheur au triumvirat.

XXIX. — NOTRE-DAME DES ANGES.

LA PORTIONCULE.

Regina Angelorum.

Litanies.

Le dernier siècle, qui prisait peu l'humilité et l'abnégation, a tenté plus d'une fois d'amoindrir saint François d'Assise. La jactance et la mollesse ne sympathisent guère en effet avec les œuvres et les fondations de ce grand saint. Cependant il y avait dans François d'Assise un saint et un homme de génie. Gœrres l'a démontré; et peut-être ne serait-il pas inutile de présenter le père des frères mineurs sous ce double aspect.

Mais ce n'est pas avec le génie que saint François d'Assise eût conquis les grâces extraordinaires dont il fut comblé. C'est aux humbles et pures dispositions de son cœur que la bonté de Dieu prodigua ses plus douces faveurs. Lorsqu'il lui fallut à vingt-cinq ans choisir entre le monde et Dieu, il se donna à Dieu sans réserve et sans partage. Dévoué au culte si consolant, si rassurant et si tendre de la Vierge sainte et des Anges fidèles, il se réfugia dans une petite chapelle consacrée à Notre-Dame des Anges.

D'où venait à ce sanctuaire un nom si charmant? Une croyance générale établissait qu'on avait entendu dans cette chapelle les concerts des esprits célestes. Les laboureurs du voisinage attestaient que ce prodige se renouvelait fréquemment; que plusieurs fois,

attirés par la sainte harmonie qui remplissait le sanctuaire, ils s'en étaient approchés avec respect ; qu'ils avaient vu alors, parmi les flots d'une mystérieuse lumière qui jaillissait des fenêtres, les anges de Dieu groupés autour de l'image sainte.

Cette image de la vierge Marie, s'il faut en croire les traditions, avait été apportée dans le pays en 352 par quatre pieux ermites venus de Palestine. Ils avaient obtenu du pape Libère la permission d'habiter la vallée de Spolète. Ils y avaient bâti une petite chapelle, et comme ils y déposèrent une relique du sépulcre de la sainte Vierge, on appela d'abord ce sanctuaire Sainte-Marie de Josaphat. Les moines de Saint-Benoît l'agrandirent au sixième siècle. Depuis lors, pour la raison merveilleuse que nous avons exposée, on la nommait Notre-Dame des Anges. Elle portait encore le nom de la *Portioncule*, parce que le champ où elle était bâtie n'occupait qu'une étroite portion du domaine des bénédictins, au mont Sublacio, près d'Assise. François, en prière dans cette petite église, y fut favorisé de visions et de faveurs si douces qu'il s'écria : « C'est ici, en effet, la demeure des Anges et l'un des temples que Marie affectionne. »

Il eut bientôt, dans sa vie de renoncement, des compagnons qui s'attachèrent à lui. Il en comptait douze, que cette communauté naissante n'avait encore pour logis qu'une petite cabane. Le saint fut donc bien heureux, lorsque les bénédictins, un jour, lui donnèrent la chapelle qu'il aimait et la maison qui y était attachée. Le bon ecclésiastique qui l'habitait la lui céda en l'embrassant.

— Amenez-y vos frères, lui dit-il, et faites apporter leur mobilier.

Comme ils n'avaient rien, la chose fut bientôt faite.

Ainsi naquit l'ordre de Saint-François, qui a rendu tant de services, payés trop souvent de tant d'ingratitude.

Lorsque cet ordre fut rapidement devenu considérable, ayant toujours pour chef-lieu la petite église de la Portioncule, selon l'une des clauses du don des bénédictins, ce fut constamment à cette chère église, éloignée du tumulte, que saint François s'attacha le plus.

Nous ne rapporterons pas toutes les grâces qu'il y reçut et qui confirmèrent à ce saint lieu son beau nom de Notre-Dame des Anges. Mais nous devons dire quelques mots d'un fait important.

En 1221, un jour que François priait là avec une grande ferveur, implorant la bonté du Ciel pour ses frères et pour tous ceux qui viendraient visiter pieusement l'église de la Portioncule, il eut une vision dans laquelle Jésus et sa Mère lui apparurent au milieu des chœurs célestes. Le Sauveur lui dit que sa prière était exaucée, et que le souverain pontife, à qui il lui était enjoint de s'adresser, accorderait une indulgence plénière pour tous les vrais pénitents qui visiteraient cette église. François alla se jeter aux pieds du successeur de saint Pierre; c'était Honorius III. Il accorda l'indulgence célèbre appelée « l'indulgence de la Portioncule ». Deux ans après, par une autre faveur, sept évêques, spécialement désignés

par le Pape, vinrent publier avec solennité cette indulgence dans l'église privilégiée (1).

Cette indulgence, attachée au 2 août, fête de Notre-Dame des Anges et à la seule chapelle de la Portioncule, qui est présentement au milieu de la grande église à laquelle elle a donné son nom, fut étendue dans la suite par le pape Innocent XII à tous les jours de l'année pour cette église, et par les papes Alexandre IV et Urbain VIII à toutes les églises et chapelles de l'ordre de Saint-François pour le 2 août.

Si Notre-Dame des Anges, immuable dans sa bonté, ne nous admet pas aux divines communications qui ouvraient les cieux pour saint François d'Assise, c'est que peut-être nos yeux sont encore fascinés par le charme trompeur des frivolités de la terre.

XXX. — NOTRE-DAME DE BONNE DÉLIVRANCE

ET SA CONFRÉRIE.

Vita, dulcedo et spes nostra....
Salve, Regina.

Les parlements qui, grâce à Dieu, sont tombés, quoiqu'il reste sous plus d'une toge quelque chose de leur esprit qui traîne encore dans notre siècle avec

(1) « Il est rapporté, de plus, que François apprit par révélation que Jésus-Christ avait ratifié lui-même la concession de l'indulgence. Voyez la dissertation que le P. Chalippe a jointe à la *Vie de saint François*; voyez aussi le P. Suyskens dans les *Bollandistes*. » (Godescard, 4 octobre.)

la queue du dix-huitième, les parlements se sont parfois gonflés dans leur importance. C'est le propre des hommes qui plaident de gagner des étourdissements. Institués pour juger des faits matériels, ils ont envahi souvent un autre domaine qui n'était pas de leur compétence. Un jour ils s'érigeaient en petits conciles ; un autre jour ils faisaient concurrence à la Sorbonne. Appréciateurs des actes civils, ils voulaient pénétrer aussi dans le for intérieur, peser les pensées, régler les consciences, prononcer en théologie, décider en religion ; c'était un despotisme assez absurde.

L'histoire des parlements, dans le sens des abus qu'ils se sont permis, ferait un livre fort étendu. Nous n'en donnerons ici qu'un paragraphe.

Le 6 février 1737, un an après que le royaume des Deux-Siciles était entré dans la maison de Bourbon, l'année où le duché de Toscane passait à la maison de Lorraine, le parlement de Paris était fier. On soumettait à ses compliments les événements politiques, et il croyait un peu qu'il les dirigeait.

Ce jour-là, le parlement de Paris voulait faire quelque acte de pleine puissance et bon plaisir. Il supprima solennellement une confrérie.

Quelle était cette confrérie ? C'était la confrérie de Notre-Dame de Bonne Délivrance, qui existait paisiblement à Paris depuis plus de deux siècles (elle avait été érigée en 1533) dans l'église de Saint-Étienne des Grès (1).

(1) Cette église n'est plus, la révolution l'a démolie.

— Mais, disait un bonhomme de la bourgeoisie, en soupant le soir chez un de Messieurs du parlement, c'est chose étrange que vous ayez interdit de la sorte cette honnête confrérie de Notre-Dame!

— Il en est ainsi, répondit le magistrat.

— Mais pour quels griefs? reprit le bourgeois. Elle fut fondée en 1533 par de fidèles chrétiens; quatre papes l'ont confirmée et enrichie d'indulgences. Louis XIII, Anne d'Autriche, Louis XIV, le grand Condé, beaucoup d'autres princes ont tenu à honneur de se voir inscrits dans cette confrérie. Saint François de Sales et saint Vincent de Paul en firent partie. C'est devant la sainte image de Notre-Dame de Bonne Délivrance que le jeune François de Sales, comme vous le savez, fut délivré de la plus cruelle des tentations.

Agé seulement de seize ans, il achevait ses études à Paris. Le mauvais esprit jeta dans son imagination cette pernicieuse idée — qu'il était du nombre des réprouvés, et qu'il serait damné. — Une tentation aussi affreuse le troubla tellement qu'il en perdit le repos. Ne pouvant plus ni boire ni manger, il dessécha à vue d'œil et tomba en langueur. Son précepteur, qui le voyait dépérir de jour en jour, sans prendre goût ni plaisir à rien au monde, lui demandait continuellement le sujet de sa mélancolie; mais le démon qui l'avait rempli de cette illusion était de ceux qu'on appelle muets, à raison du silence qu'ils font garder à ceux qu'ils affligent. François, privé des suaves douceurs que donne l'amour de Dieu, resta pourtant fidèle, cherchant toujours à repousser

les traits de l'ennemi qui l'accablait; et quand il se rappelait le calme et le bonheur dont son cœur avait joui avant cette épreuve, il gémissait et pleurait. Il demeura un mois dans ces angoisses; après ce temps sa fidélité fut sans doute récompensée. Une inspiration divine le conduisit dans l'église de Saint-Étienne des Grès. Là il se mit à genoux devant l'image de Notre-Dame de Bonne Délivrance; il la pria d'être son avocate auprès de Dieu.

« Obtenez-moi de sa bonté, disait-il, que, si je suis assez malheureux pour être éternellement séparé de lui, je puisse au moins l'aimer de tout mon cœur tant que je vivrai ici-bas. »

Il savait que le *Memorare* perce les cieux. Il le récita avec ardeur; et quand il l'eut achevé il se sentit délivré entièrement de ses illusions funestes. Comblé de joie, il se hâta de publier le bienfait qu'il avait reçu, et il fut jusqu'à sa mort tendrement attaché à la confrérie que vous venez d'éteindre. Des titres comme ceux que je vous cite ne devaient-ils pas plaider en sa faveur?

— Il y a arrêt, dit le magistrat.

— Mais les esprits inquiets, les malades, les femmes enceintes, ont grande dévotion à Notre-Dame de Bonne Délivrance; les voyageurs, les captifs, les cœurs en peine, lui adressent leurs vœux.

— Nous ne les empêchons nullement. Nous n'avons supprimé que la confrérie.

— Je crois bien que vous ne pensez pas à supprimer la sainte Vierge, reprit le bourgeois avec un peu de sarcasme dans le sourire. Mais la confrérie était

une bonne œuvre; outre le soin qu'elle prenait des malades, les secours qu'elle distribuait aux pauvres, elle s'occupait surtout de justifier son nom en procurant la délivrance des prisonniers. Tous les ans elle tirait des prisons bon nombre de pauvres gens retenus pour dettes. L'autorité royale avait elle-même apprécié une institution si bienfaisante; l'autorité royale avait confirmé la confrérie que vous venez de frapper. Qui pouvait vous blesser en elle? Ses œuvres étaient piété, ses réunions charité, ses processions inoffensives (1), ses cérémonies édifiantes et belles. Dites-moi donc vos raisons?

(1) Les processions de Notre-Dame de Bonne Délivrance étaient bien simples, si on les compare aux jubilés de Notre-Dame d'Hanswyck à Malines. (Voir les détails de cette procession du moyen âge dans les légendes des Commandements de l'Eglise.) Cependant elles ne manquaient pas d'un certain éclat. On en trouve la description dans l'*Histoire de la statue miraculeuse de Notre-Dame de Bonne Délivrance*, par un prêtre du clergé de Paris, in-18. Gaume frères, 1844.

En tête marchait la bannière de Notre-Dame, riche et brillante, portée par un clerc en surplis couronné de fleurs.

La croix d'argent doré venait ensuite entre deux enfants de chœur tenant des cierges allumés, ayant sur la tête des chapeaux de fleurs.

Puis le beau bâton de la confrérie, orné de deux anges qui tenaient chacun un cierge allumé, le tout doré. Deux porte-torches l'accompagnaient, couronnés de fleurs. Le héraut de la confrérie, vêtu d'une tunique de velours cramoisi tout parsemé de fleurs de lis d'or, marchait devant. Il avait sur la tête un chapeau de fleurs.

Derrière le bâton venait le bâtonnier, richement vêtu, coiffé d'un chapeau de perles.

Paraissait ensuite une croix de vermeil, contenant un morceau du précieux bois de la vraie Croix.

Une belle image de Notre-Dame entourée d'anges parmi des rayons le tout d'argent.

L'image de saint Pierre avec ses clefs, le tout d'argent.

Celle de saint Jean-Baptiste avec un agneau, le tout d'argent.

L'image de saint Roch avec l'ange et le chien, aussi d'argent.

— Je ne vous en dirai qu'une, répliqua le magistrat, et c'est la raison royale : « Ordonnons et mandons. »

— C'est conséquent, dit le bourgeois.

Ainsi la confrérie était supprimée par arrêt du parlement.

Mais la sainte image de Notre-Dame de Bonne Délivrance, la reine de la confrérie, demeurait aux fidèles; et tous accouraient, dans leurs soucis, à son sanctuaire.

Cette image est une statue de pierre noire, antique, rudement sculptée, vénérée dès le onzième siècle, et sur laquelle on a conservé des traditions qui malheureusement sont incertaines. Nous ne les mentionnerons pas.

Ce que le parlement n'avait pas fait en 1737, la révolution le fit en 1793. Elle supprima la sainte Vierge et son culte, Dieu lui-même et ses temples.

L'église de Saint-Étienne des Grès, dépouillée de ses richesses, fut vendue et démolie. — Ceux qui emportaient les croix et les images d'argent, le cuivre et le fer, le plomb et le marbre, n'avaient pas encore touché à la statue de pierre de Notre-Dame de

Celle de saint Sébastien attaché à un arbre, ayant au-dessus de sa tête un Ange qui le couronnait, également d'argent.

Trente jeunes gens qui suivaient.

La nombreuse confrérie.

Le clergé.

Tous les personnages qui faisaient partie de cette gracieuse procession avaient sur la tête des chapeaux de fleurs. — Lisez la vieille relation de Jacques Doublet, historien de Saint-Étienne des Grès, et dites si ce n'était pas aussi beau que nos fêtes *civiques*.

Bonne Délivrance, qui ne leur présentait aucune valeur matérielle. Une dame pieuse, — la comtesse de Carignan Saint-Maurice, qui avait toujours honoré cette sainte image, en laquelle elle avait grande confiance, la fit acheter secrètement par une personne inconnue, qui la paya, l'emporta et la mit en sûreté.

Un petit oratoire improvisé la reçut bientôt — dans la maison que la comtesse de Carignan occupait, rue Notre-Dame des Champs; — dès lors cette dame se crut en sûreté au milieu des persécutions. Et cependant son nom déjà était inscrit parmi les suspects; elle fut arrêtée et jetée en prison.

Là, plusieurs religieuses hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve, compagnes de sa captivité, se lièrent avec elle, surtout leur supérieure, la mère de Valois, et s'empressèrent de se mettre comme elle sous la protection de Notre-Dame de Bonne Délivrance.

Dans le nouveau domicile que leur avait donné la république, ces pieuses dames espéraient et priaient. Leur espoir ne fut pas trompé; le jour de leur délivrance commune arriva inopinément le 4 octobre 1794.

Les sœurs hospitalières, pensant n'avoir plus d'asile, sentaient pourtant leur joie troublée par la nécessité de se séparer. On avait séquestré tous les couvents; on les avait transformés en prisons, en magasins, en casernes. Mais par une permission singulière de la Providence, la maison des hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve avait échappé à l'attention, jusque-là du moins. Car y étant rentrées

sous le costume séculier, les sœurs furent dénoncées, trois ans après, au club de leur quartier, comme religieuses déguisées. Il fut décidé aussitôt que les bâtiments de leur communauté seraient mis en adjudication, et les affiches furent placardées.

Madame de Carignan l'apprend; elle fait vœu de donner son trésor, sa chère image, aux sœurs hospitalières; elle les met sous la protection de Notre-Dame de Bonne Délivrance. Toutes les sœurs se joignent à elle dans une neuvaine de prières; et, chose non moins singulière que le précédent oubli, peu de jours après, toutes les affiches ont disparu; personne ne pense plus à l'adjudication; personne n'en parle plus; les religieuses restent en paix dans leur maison.

Le temps marche; et par un privilège peut-être unique, les filles de Saint-Thomas de Villeneuve franchissent la révolution dans leur couvent (1), sans être dépouillées, comme l'ont été toutes les autres communautés religieuses...

La sainte image ne fut toutefois installée qu'en 1806, enrichie encore des indulgences accordées par Pie VII, dans la maison des sœurs hospitalières. La belle chapelle où elle est honorée n'a été achevée qu'en 1830. Entourée là de vierges fidèles, l'image de Notre-Dame de Bonne Délivrance, qui a retiré saint François de Sales des angoisses du désespoir, qui a ouvert les portes des prisons à tant d'infortunés, qui a sauvé le pieux héritage des sœurs hospitalières, protège toujours Paris, qui a besoin qu'on le délivre de bien des pièges.

(1) Rue de Sèvres.

XXXI. — LE CHANDELIER DE BOIS.

NOTRE DAME DE JESSÉ.

Oculi ejus in pauperem respiciunt.

S. BONAVENTURE.

Les lampes et les cierges qu'on allume dans nos églises, les fleurs qui décorent nos autels, l'encens qu'on brûle devant les saints tabernacles, ne sont pas, comme le pensent tant de frivoles chrétiens, de vains accessoires à la prière publique : ce sont de pieux symboles qui nous élèvent tous à Dieu. La flamme qui monte des cierges est l'emblème des saintes ardeurs qui doivent nous animer ; les fleurs nous prêchent la bonne odeur de la vie chrétienne ; et, comme l'encens, notre prière doit être un parfum qui s'exhale et se dirige vers les cieux.

Les temples de la réforme, où le culte est si froid, n'ont rien de tout cela. C'est pourtant un pieux hommage que celui des catholiques, qui consacrent à leur Église ce que la Providence leur donne de plus doux et de plus magnifique : les fleurs, les parfums, les produits des arts et du goût.

Dans une foule de légendes naïves on voit les fleurs chères à Marie. Les maisons qui brûlent un petit cierge devant son image manquent rarement d'en recueillir quelque bénédiction. Les Vies des saints vous montreront souvent la Vierge toute bonne, sensible, si on peut parler ainsi, aux petits devoirs que lui rendent des enfants comme à leur

tendre mère. Ceux qui décorent ses autels, ceux qui sont assidus à l'honorer, ceux qui lui tressent des guirlandes, sont toujours dans leur cœur plus heureux que les indifférents. Vous verrez Marie répandre ses faveurs sur les jeunes filles du village qui lui apportent la première fleur de leur petit jardin, ou qui couronnent de simples bluets son image. Quelquefois même les fleurs qu'on lui donne ne se flétrissent pas; et si la main qui lui offre un petit cierge est indigente, ce cierge brûle plus lentement.

Le bon frère Césaire raconte (1) qu'il y avait auprès de Groningue, dans le douzième siècle, un couvent assez pauvre, habité par de saintes filles qui s'étaient réunies là sous la protection de la bonne Vierge. Leur chapelle n'avait guère que l'apparence d'une chaumière. Elle était construite en bois; un charpentier du village avait fait l'autel, le tabernacle et même les chandeliers. Une petite lampe de cuivre, qui descendait du plafond, brillait seule dans ce sanctuaire modeste.

Mais les bonnes sœurs possédaient, dans ce dénuement, un riche et saint trésor; leur chère image de la Vierge Marie, qu'elles appelaient Notre-Dame de Jessé. Elles l'entouraient de merveilleuses légendes. On l'avait apportée, disaient-elles, de la Palestine, et quelques-unes ajoutaient tout bas que les Anges eux-mêmes l'avaient sculptée dans un cèdre du Liban. Elles le croyaient ainsi. Elles savaient qu'un jour, dans leur église, pendant la sainte messe, au moment où le prêtre prononçait en s'in-

(1) *Cæsarii Heisterb. miracul.*, lib. VII, cap. XLVII.

clinant ces paroles du *Credo* : *Et homo factus est*, le petit Enfant Jésus s'était soulevé, et prenant sa couronne, l'avait déposée sur le front de sa mère. Aussi, depuis, dans la sainte image de Jessé, la Vierge seule était couronnée.

Un jour de fête de Notre-Dame, que les bonnes religieuses venaient pieusement d'entendre la messe, plus pauvres que de coutume, car elles n'avaient pas d'huile pour leur lampe, et un cierge brûlait à sa place devant l'autel sur un chandelier de bois, la sœur sacristine, demeurée la dernière dans la chapelle, éteignit les deux flambeaux de l'autel; après quoi, considérant que le cierge du chandelier de bois, qui remplaçait la lampe et qui aurait dû brûler toujours, ne pouvait brûler jusqu'au lendemain, elle l'éteignit aussi en gémissant; après quoi elle s'éloigna.

Un quart d'heure après, deux ouvriers charpentiers entrèrent pour examiner quelques réparations qu'ils devaient faire le lendemain, et ils dirent en se retirant à la sœur portière qu'il était imprudent de laisser un bout de cierge allumé, sur un chandelier de bois qui pouvait prendre feu et brûler toute la chapelle.

La portière prévint la sœur sacristine; elle fut bien surprise et alla de nouveau éteindre son cierge. Quand elle se fut éloignée derechef, la sœur portière inquiète alla voir elle-même si le cierge était bien éteint. Elle le trouva allumé encore.

Le fait devenait singulier. On fit appeler le pieux vieillard qui avait dit la messe; et lorsqu'on lui eut

expliqué ce qui se passait, il crut y voir un miracle de Notre-Dame. Il conseilla donc de ne pas éteindre le cierge :

— Parce que, dit-il, ce qui est sous la garde de la sainte Vierge est bien gardé.

Césaire d'Heisterbach ajoute que ce cierge béni brûla un an sans se consumer, que les bonnes religieuses reçurent alors quelques secours, et qu'elles conservèrent leur cierge miraculeux comme une précieuse relique.

Maintenant, ce cierge qui brûle un an est-il, comme quelques-uns le penseront, une allégorie de quelque secrète charité ingénieuse? Est-il un miracle formel de la bonté de Marie? Vous en jugerez comme il vous plaira. Pour nous, il nous est plus doux de croire que la main charitable fut celle de Notre-Dame de Jessé.

Il y avait autrefois dans la chapelle d'Hasque une autre image révéérée de Notre-Dame, nommée aussi *la Vierge de Jessé*.

Hasque est auprès d'Hasselt; et cette sainte image, dont l'origine remonte aux croisades, est une très-belle Madone. Elle fut transportée à Hasselt dans les troubles religieux; depuis, elle y a répandu ses faveurs. Van Orley a peint et fait graver ses principaux miracles; ce sont des enfants étouffés ou asphyxiés qu'elle a rendus à la vie; des muets, des sourds, des boiteux, des aveugles qu'elle a guéris; des pèlerins égarés qu'elle a remis dans leur voie; des maladies désespérées qu'elle a fait disparaître; des voleurs sacrilèges qu'elle a punis. Nous ne par-

lons que d'après les tableaux; les documents écrits nous manquent (4).

XXXII. — NOTRE-DAME DE MYANS.

Nunc potentes sunt egentes,
Sicut olim dixerat;
Et egeni fiunt pleni,
Ut tu prophetaveras.
Hymne de S. Casimir.

L'église de Notre-Dame de Myans est située sur une éminence en forme de cône, à l'entrée de la contrée sauvage qu'on appelle *les Abîmes*, entre Saint-Joire et les Marches. En allant de Chambéry à Montméliant, on aperçoit sur la droite ce modeste sanctuaire, qu'un miracle évident a rendu célèbre dès le treizième siècle. Aussi est-il le but de nombreux pèlerinages, et les plus vieux itinéraires ne manquent pas de le citer comme lieu de grand renom. Nous emprunterons sa description à la notice historique publiée à Chambéry par M. le chanoine Chevray :

« De la hauteur où est placé ce sanctuaire, on remarque au nord-est, à quelque distance, les tours

(1) Hasselt, aujourd'hui ville du Limbourg belge, a fait partie sous Napoléon I^{er} du département de la Meuse-Inférieure. Au moyen Âge elle était la capitale du comté de Loos au pays de Liège. C'est sur son territoire que les Francs ont posé, en 406, leur premier établissement sérieux dans les Gaules. C'est auprès d'Hasselt que, peu d'années après, notre roi Pharamond a été élevé sur le pavois. Cette ville a donc des droits à notre intérêt; les prairies qui s'étendent entre Hasselt et Haeck s'appellent encore les pâturages des Francs, et la campagne voisine entre Herck et Haelen, *Vranck-ryck* (royaume des Francs). C'est le berceau de la monarchie française.

de Chignin, qui sont les restes d'un ancien château où saint Anthelme, évêque de Belley, prit naissance. Au sud-ouest, on voit, sur un espace de plus d'une lieue, une armée de monticules plus ou moins élevés; c'est ce qu'on appelle les *Abîmes de Myans*. Ils s'étendent par ondulations jusqu'à la porte de Notre-Dame, et voici leur origine :

» Le 29 novembre de l'année 1248, la montagne de Grenier, ébranlée par un frémissement de la terre, se fendit; une immense portion de cette montagne se détacha, et, se brisant en mille rochers de toutes formes, s'écroula dans la plaine, écrasant la petite ville de Saint-André, qui était un décanat, et broyant quinze villages, où cinq mille personnes périrent. Mais l'affreuse avalanche s'arrêta devant l'humble balustrade de bois d'un petit oratoire : c'était la modeste chapelle de Notre-Dame de Myans. Les religieux bénédictins du prieuré de Saint-André, qui alors y venaient d'entrer pour prier, seuls de la contrée disparue, échappèrent à la mort.

» Il nous paraît, ajoute M. le chanoine Chevray, que toute âme nourrie de l'esprit de foi doit être frappée d'un tel spectacle, et qu'il est difficile de n'y pas reconnaître l'action de Celui qui fixe des bornes à la mer, et lui dit : — Tu n'iras pas plus loin. »

L'oratoire, ainsi préservé par miracle, rendit ce lieu plus auguste. Depuis un temps immémorial, les fidèles y venaient en pèlerinage; mais la vénération augmenta. — La sainte image que l'on salue aujourd'hui est la même qu'alors. Elle a été décrite par le père Fodéré. C'est une vierge noire, d'une matière

inconnue, à laquelle on n'a rien ajouté qu'une double couronne de vermeil, l'une sur la tête de Marie, l'autre sur la tête de l'Enfant Jésus.

Cet oratoire des anciens temps est aussi jusqu'à présent le même encore; mais, sanctuaire souterrain, on l'a surmonté d'une petite église, flanquée de quatre chapelles, dont une est dédiée à saint Joseph, une autre à sainte Anne.

Hélas! notre première république a sa page sombre dans l'histoire de presque tous les lieux sacrés. La Savoie avait été réunie à la France; ceux qui alors faisaient partout la guerre à Dieu et à ses saints vendirent le sanctuaire de Notre-Dame de Myans et ses dépendances, lequel ne fut racheté qu'en 1824 par l'évêque de Chambéry.

Des miracles pourtant, et des miracles nombreux, patents, incontestés, avaient établi, là aussi, la puissance de Marie, au point que le possesseur de ce lieu n'osa ni démolir ni toucher à la sainte image. Nous ne citerons qu'un de ces faits; il est récent, et le procès-verbal qui le constate est conservé.

« L'an 1817, le 8 septembre, est venu en dévotion au sanctuaire de Notre-Dame de Myans M. Abdalla d'Asbonne, né à Bethléem, chef d'escadron en France, chevalier de la Légion d'honneur, lequel, ayant été grièvement blessé dans la campagne de Moscou, abandonné des médecins et des chirurgiens, fit un vœu à la sainte Vierge pour obtenir sa guérison. Aussitôt il se trouva soulagé et commença à marcher avec des béquilles. Arrivé dans cet état à Aix en Savoie pour y prendre les eaux, il se voua à

Notre-Dame de Myans, et au même instant il se sentit complètement guéri. Il est donc venu, en actions de grâces, le jour de la Nativité, rendre ses hommages de reconnaissance à la Mère de Dieu dans le sanctuaire de Myans, et a déposé sa béquille devant l'image de la sainte Vierge. Elle a été suspendue au mur, du côté de l'épître, par M. le chanoine de Buttet, en présence de MM. Reverdy et Pollet, qui ont signé le présent procès-verbal, avec M. le chevalier Abdalla d'Asbonne. »

Ajoutons une gracieuse légende, qu'on attribue en Savoie à Notre-Dame de Myans, avant la catastrophe de 1248. Elle a été traduite de l'italien par M. Émile Richard, aujourd'hui citoyen de Nice.

La simplicité et la pureté de cœur attirent sur nous la protection de la Vierge Marie. Une bergère visitait tous les jours une chapelle abandonnée dans la campagne où paissaient ses brebis, et priait avec une tendre dévotion devant une image en relief de la sainte Vierge, portant dans ses bras son très-doux Fils; et la Vierge étant couverte de pauvres habits, la petite bergère s'en affligea maintes fois en secret. — Reine du Ciel, disait-elle, Mère de mon doux Seigneur Jésus-Christ, vous me paraissez bien mal vêtue; mais je m'étudierai au moins à vous vêtir spirituellement par mes prières, vous saluant chaque jour, et vous ornant des roses de la Salutation angélique. Ayant donc persévéré dans cette dévotion un certain temps, et la très-douce Mère voulant la récompenser de sa bonne affection, et la reposer des

fatigues d'ici-bas, elle résolut, avec la grâce de son cher Fils, de l'appeler à elle.

La bergère étant tombée dangereusement malade, la gloire et la compagnie qu'elle devait avoir en paradis furent montrées à deux pères religieux qui, passant par cette contrée, eurent, l'un en songe, et l'autre en réalité, cette belle vision :

Le père qui veillait vit venir à lui une troupe de vierges d'une céleste beauté, vêtues avec une agréable variété; quand elles furent devant lui, il les salua profondément, et elles, lui rendant son salut, passèrent silencieusement. Il vit ensuite venir un second chœur de vierges, plus belles encore et vêtues de blanc, et les ayant saluées comme les premières, elles rendirent le salut, et, silencieuses, continuèrent leur marche. Après celles-ci, voici venir une troisième troupe de vierges, d'une incomparable beauté, vêtues de rouge, à la suite desquelles s'avancait une dame, qui, en vêtement, en beauté et en grâce, les surpassait toutes, et était environnée d'une guirlande de roses blanches et roses; elle avait le front ceint d'une couronne de fleurs, qu'on eût dites, tant elles étaient belles, avoir été cueillies à l'instant même dans les jardins du ciel.

Le religieux étant venu au-devant d'elle et s'étant incliné avec une profonde humilité, il la pria de vouloir bien lui dire qui elle était. Et la très-douce Dame : — Je suis Marie, Mère de Dieu. Cette première troupe qui est allée devant moi, ce sont les vierges que la mort a surprises indécises entre le mariage et la virginité; dans la seconde troupe sont

celles qui firent vœu de virginité à Jésus, mon doux Fils et Seigneur, et demeurèrent fidèles jusqu'à la mort; et la troisième est celle des vierges qui rehaussèrent par le martyre l'éclat de la virginité.

Encouragé par tant de bonté, le religieux lui demanda où donc elle allait avec ce magnifique cortège? La très-douce Mère de Dieu lui répondit qu'elle allait à une chaumière voisine assister à son trépas une petite bergère qui était sa très-dévote servante, et l'admettre au nombre de ses vierges fidèles, parce que, ajouta-t-elle, ce beau vêtement dont vous me voyez couverte, ma dévote bergère me l'a fait en priant devant mon image, dans une chapelle abandonnée qui est là tout près. — Ce disant, elle disparut à ses yeux. Son compagnon s'étant alors éveillé tout joyeux d'une vision qu'il avait eue en songe, entièrement semblable, ils se dirigèrent vers la chaumière de la petite bergère; ils la trouvèrent environnée de la compagnie des saintes vierges, et ils virent la Mère de Dieu qui, posant une couronne sur la tête de la bergère, reçut son âme au milieu d'une céleste harmonie, et la conduisit en paradis avec les anges et les vierges.

O Marie, très-douce Mère du Sauveur Jésus, faites que nous vous aimions tendrement sur la terre, et, à l'heure de la mort, recevez notre âme entre vos mains et introduisez-la dans le ciel. Ainsi soit-il.

XXXIII. — NOTRE-DAME DE LA SERRÉE,

PRÈS DE NUIITS.

Quæ nullum derelinquis et nullum despicias,
respice me, Domina, clementer oculo pietatis.

Offic. Immacul. Concept.

En l'an 1261, sous le règne de saint Louis, Hugues III étant duc de Bourgogne, un seigneur de cette province, Guy de Villers, chassait avec ardeur sur la montagne qui avoisine la bonne ville de Nuits. Son cheval entraîné s'effraya devant une pente rapide qui se présentait tout à coup, et Guy de Villers, lancé à terre par le brusque mouvement de recul que fit son coursier, sentait qu'il allait périr, en roulant de roche en roche. Mais il ne perdit pas la tête, et, se recommandant vivement à la sainte Vierge, il en fut entendu. Une racine l'arrêta sur la pente abrupte qui l'eût tué. Sauvé sans autre mal qu'une légère contusion, il n'oublia pas le vœu qui avait accompagné sa prière; et sur le lieu même où la Reine des miracles était venue à son aide, il fit élever un sanctuaire à Marie, sous le nom de *Notre-Dame de la Serrée*. M. Henri Vienne, dans son *Essai historique sur la ville de Nuits*, nous a conservé l'aspect de ce monument avant 1789 :

« Cent degrés de pierres taillées permettaient d'approcher de l'antique oratoire, qui consistait en une demi-coupole décorée d'architecture. Dans son intérieur, dont l'entrée était défendue par une grille de

fer, s'élevait un autel d'une noble simplicité, surmonté d'une statue de la Mère du Sauveur... »

Mais cette statue n'était déjà plus celle de Guy de Villers. L'image primitive, donnée par le fondateur, était une belle sculpture de marbre blanc. Dans les troubles religieux du seizième siècle, une bande de huguenots avait saccagé l'oratoire et mis en pièces l'auguste effigie. En 1625 on avait relevé le sanctuaire de Notre-Dame de la Serrée et remplacé la Madone détruite par une sculpture de bois qui la rappelait. Elle plut sans doute à la Vierge sainte; car elle fut bientôt illustrée par de nombreux miracles et devint si chère à la contrée qu'une pieuse dame Raille, femme d'un meunier, parvint à la soustraire aux Vandales de 1793.

Aux premières lueurs d'un peu de liberté pour les chrétiens, elle reparut, non plus dans son humble chapelle que le vandalisme avait détruite, mais à Dijon. Ce n'est que récemment que l'honorable famille Mayol de Lupé l'a fait remonter dans un sanctuaire élégant qui remplace l'antique oratoire. Elle est redevenue, le lundi de Pâques de chaque année, le but d'un immense pèlerinage.

XXXIV. — LE PRÉCIPICE.

NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR.

Memorare, o piissima Virgo Maria, non esse auditum....
quemquam tua implorantem auxilia..., a te esse derelictum.

S. BERNARD.

Il y a des saints qui ont vécu sur la terre ignorés des hommes, cœurs détachés des choses d'en bas, auxquels il suffisait d'être connus de Dieu. — Tel est l'un des patrons du diocèse de Cahors, dont la vie fut si cachée qu'on ne sait pas même son nom, et qu'on l'a toujours honoré sous le titre que lui donnait le peuple, — *Amadour*, — parce qu'il était grand *amateur* de la solitude. Il vivait parmi les rochers abrupts et sauvages. Quelques-uns ont repoussé la légende populaire selon laquelle saint Amadour serait Zachée qui reçut Notre-Seigneur. Mais ce qui est bien établi, c'est qu'au premier siècle, sur le rocher que l'on appelle Roc-Amadour(1), il y avait une image de la sainte Vierge dans un sanctuaire dédié à Marie. Saint Martial bénit et consacra cette chapelle; elle devint dès lors un célèbre pèlerinage; et sous son humble voûte, grossièrement travaillée dans le roc, Celle qui est le refuge des chrétiens a répandu beaucoup de grâces.

Déjà au huitième siècle on y accourait de toutes parts. Roland, l'illustre neveu de Charlemagne, traversant le Quercy en 778, se détourna pour gravir

(1) Roquemadour, par corruption.

les degrés sans nombre qui montent à Notre-Dame de Roc-Amadour. Une foule d'éminents personnages, entre lesquels saint Louis et la reine Blanche sa mère, suivirent dans ces précipices les traces du héros de Roncevaux. De riches présents furent déposés sur l'autel de bois de la Mère de Dieu, et des religieux s'attachèrent à sa petite église, autour de laquelle s'éleva une ville. Clément II, Alexandre III, Grégoire XI, Martin V, Pie II, Clément XII, Pie VI et Grégoire XVI ont accordé de beaux privilèges à ce pèlerinage (1).

Dans les guerres anciennes, on respectait si bien et si généralement la sainte image honorée à Roc-Amadour, que ceux qui portaient son empreinte sur ces petites médailles qu'on distribue aux pèlerins y trouvaient une sauvegarde assurée. Hélas ! les protestants, en 1562, et les démolisseurs, en 1793, gens progressifs dans l'art de détruire, promènèrent pourtant aussi leurs profanations dans ces saints lieux. Passons sur des scènes si tristes. Ils n'ont pas ôté à la Vierge glorieuse sa mansuétude intarisable ; et la main qui ramenait de la croisade, en 1217, Érard de Brienne (2), bénit encore aujourd'hui les bons pèlerins.

(1) Les souverains pontifes avaient donné à Notre-Dame de Roc-Amadour un jubilé, toutes les fois que la fête du saint-sacrement concourait avec la Nativité de saint Jean-Baptiste. (M. Caillau, *Guide du pèlerin de Roc-Amadour*.)

(2) Érard de Brienne, seigneur de Ramerupt, de Bagnaux, etc., et Philippine, son épouse, firent alors par acte public à Notre-Dame de Roc-Amadour un don de deux cierges qui devaient brûler jour et nuit devant son image. On voit, cent cinquante ans après, ce legs fidèlement entretenu par leurs descendants.

Parmi les innombrables miracles qui ont signalé Notre-Dame de Roc-Amadour, nous ne citerons ici qu'un simple petit fait.

Au commencement du dernier siècle, ou plutôt à une époque qui n'est pas bien déterminée, quoique l'événement demeure constaté par un *ex-voto*, un homme qui n'était plus jeune, et qui avait fait autrefois le pèlerinage de Roc-Amadour, traversait, dans les montagnes de l'Auvergne, une affreuse route pratiquée entre des rochers et bordée de précipices. Il était à cheval. Un orage survint tout à coup, apportant l'épouvante. Les rapides éclairs, le tonnerre qui ébranlait tous les échos, le vent qui tourbillonnait avec fureur, forcèrent le voyageur à faire halte un moment, pour mettre pied à terre.

Mais comme il voulait tirer sa botte de l'étrier, l'éperon s'y embarrassa si complètement, qu'il ne pouvait plus, sans aide, l'en faire sortir. Dans le mouvement qu'il tenta, son talon, malgré lui, piqua violemment le cheval, que les éclairs éblouissaient. L'animal effrayé bondit aussitôt et partit comme une flèche, franchissant les rochers sauvages, traversant les précipices et ne cédant plus rien à tous les efforts de son maître.

Le voyageur, terrifié, se souvint, dans un cas si extrême, de Notre-Dame de Roc-Amadour; il l'invoqua de toute la puissance et de toute la vivacité d'un cœur qui voit devant lui les bras de la mort ouverts. Il achevait à peine son ardente invocation, que ses yeux se fermèrent quelques secondes, comme sous le poids d'un subit étourdissement. En reprenant bien-

tôt ses sens, il se trouva immobile et en sûreté, les pieds pendants au-dessus d'un précipice à pic, au fond duquel, bien loin, il apercevait son cheval sans vie. Il passa sa main glacée dans ses cheveux que la frayeur hérissait et regarda autour de lui; il vit que sa botte s'était séparée en deux, comme si on l'eût tranchée; la semelle et l'éperon avaient suivi l'étrier; le reste couvrait encore sa jambe. La puissante main qui l'avait saisi et arrêté au bord de l'abîme l'avait assis sur la crête d'une roche aiguë, et il n'avait rien senti. Il était posé sur un coussin formé de son manteau, que le vent avait roulé sous lui comme un siège.

Il fit le signe de la croix, prit le chemin de Roc-Amadour et ne rentra chez lui qu'après avoir été rendre de vives actions de grâces à Notre-Dame, qui l'avait sauvé dans sa détresse.

Il y a pourtant une foule d'autres petits traits, que nous ne devons pas tous omettre. Ainsi on rapporte que dans une invasion des Sarasins, au huitième siècle, la bannière de Notre-Dame de Roc-Amadour mettait partout devant elle les infidèles en déroute.

Les historiens de ce sanctuaire rapportent aussi qu'il existe dans son clocher une petite cloche, suspendue sans corde et sans chaîne, et qui quelquefois sonne d'elle-même, quoique personne ne la touche. Ferry de Locres atteste le même fait. On est persuadé que, quand la petite cloche sonne ainsi, elle annonce une faveur, un secours, accordé par Notre-Dame à quelque pauvre voyageur en péril. Ce qui a donné lieu à cette croyance, c'est que toutes les fois que la

petite cloche a merveilleusement sonné de la sorte, on n'a jamais manqué de voir arriver, peu de jours après, des pèlerins rendant témoignage d'une grâce qu'ils avaient reçue dans un danger imminent, le jour même où le tintement spontané s'était fait entendre et au même instant. Ce tintement avait été remarqué à l'heure où le voyageur dont on vient de lire l'aventure avait été sauvé du précipice.

XXXV. — LE ROCHER DE BÉTHARRAM.

NOTRE-DAME DE L'ESTELLE.

Stella matutina.

Un phénomène dont la raison n'a jamais pu être expliquée s'est répété plusieurs fois à l'occasion des images miraculeuses de Notre-Dame, trouvées souvent d'une manière extraordinaire et avec des circonstances qui étonnent notre faible esprit. Ce phénomène s'est manifesté dans la sainte image de Notre-Dame de Liesse, qu'on ne put éloigner de la petite fontaine auprès de laquelle elle s'était posée, et dans celle de Notre-Dame de la Délivrande, qui, emportée dans une église, était ramenée la nuit par une puissance inconnue au lieu de son antique sanctuaire.

La même merveille aura lieu dans les deux récits qui vont suivre.

On révere à Nogent-sur-Seine, en Champagne, une image de la sainte Vierge si gracieuse qu'on l'appelle généralement la belle Dame. Cette image

célèbre attirait autrefois un tel concours de pèlerins, qu'on crut devoir lui bâtir une grande chapelle, au lieu du petit sanctuaire de quatre pieds carrés, sorte de niche isolée où elle brillait depuis un temps immémorial.

On le fit; — et quand le vaste édifice fut prêt, on y transporta l'image. Mais le lendemain, on la retrouva à sa vieille petite chapelle; et ce prodige s'étant renouvelé plusieurs fois de suite, il fallut laisser l'image au lieu qu'elle semblait évidemment préférer.

Près du bourg de l'Estelle, qui au moment du fait ne portait pas ce nom, à une lieue du château de Coaraze, où plus tard Henri IV passa une partie de son enfance, à quatre lieues de Pau, — dans les premières années du onzième siècle, — de jeunes bergers béarnais, gardant la nuit leurs troupeaux, aperçurent un matin, un peu avant le jour, sur la pointe d'un rocher qu'on appelait le rocher de Bétharram, une lumière éclatante dont ils ne pouvaient deviner l'origine.

Cette lumière leur semblait une étoile détachée des cieux et posée sur le roc.

Ils n'osèrent s'en approcher, mais ils parlèrent de leur vision dans le voisinage; les habitants du pays accoururent, décidés à passer la nuit pour être témoins du prodige.

Voyant tous cette lumière, ils se mirent à genoux, et après avoir prié ils montèrent au rocher. Leur surprise fut mêlée d'une grande joie, lorsqu'ils reconnurent que l'éclat miraculeux qu'ils avaient pris pour une étoile était produit par une image de la

sainte Vierge, déposée (on ne sut jamais par qui ni comment) dans une petite niche que formait le rocher.

Dans tous les cas, cette lumière surnaturelle qui éclairait la sainte image imprimant aux bonnes gens un légitime respect, ils crurent devoir l'honorer de leur mieux. Ils l'emportèrent pieusement, en chantant des hymnes, marchant les pieds nus et la tête découverte, traversèrent un gave (1) qui était près de là, et déposèrent leur précieuse statue dans un oratoire qui s'élevait au delà du pont.

Toute la contrée vint saluer l'image auguste, et les bergers s'en retournèrent à leurs troupeaux.

Mais vers la fin de la nuit ils furent bien surpris de revoir, comme aux deux nuits précédentes, le rocher de Bétharram éclairé de son *estella* (2). Ils y montèrent. La sainte image était revenue toute seule dans la petite niche agreste.

Cette autre merveille ne fit pas moins de bruit que la première. Les bonnes gens, comprenant que c'était sur le rocher de Bétharram que Notre-Dame voulait spécialement être honorée, se crurent obligés de lui construire en ce lieu même une chapelle, et ils se mirent à l'œuvre. Mais l'exécution de leur pieux dessein n'était pas facile. Le rocher était si dur, qu'il leur fallut renoncer à la pensée de le tailler; ils emportèrent de nouveau la sainte image, et cette fois ils la déposèrent très-respectueusement dans l'église paroissiale du bourg, qui

(1) C'est le nom que donnent les Béarnais aux cours d'eau.

(2) En langue basque, étoile.

depuis lors s'est appelé l'Estelle. Ils fermèrent à la clef les portes de leur église et firent la garde à l'entour jusqu'au matin. — Mais au matin l'image miraculeuse ne se trouvait plus sur l'autel qui l'avait reçue. Elle était retournée encore à son rocher, où on la revit entourée des bergers qui chantaient l'*Ave, Maria*.

On se mit donc non pas à entamer le roc de Bétharram, qui repoussait la pioche et le oiseau, mais à élever sur sa cime un édifice. Tous les peuples des environs, frappés d'événements si extraordinaires, apportèrent leur concours; et une chapelle se bâtit, un pèlerinage s'éleva dans ce lieu évidemment choisi par la sainte Vierge (1).

Saccagée par la réforme du seizième siècle et par la liberté de 1793, la chapelle de Notre-Dame de Bétharram, ou Notre-Dame de l'Estelle, est néanmoins toujours un sanctuaire illustre, où bien des guérisons, bien des conversions, bien des merveilles consolantes ont fait bénir le saint nom de Marie (2).

Le 11 septembre 1859, l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie, pèlerins de Bétharram, ont rendu au sanctuaire de Notre-Dame de l'Estelle les orgues que 1793 avait brûlées.

(1) Voyez le petit volume in-8° intitulé *Bétharram*. Pau, 1837.

(2) Notre-Dame de l'Étoile, à Villa-Viciosa, en Portugal, doit son nom à un événement pareil. Une lumière inconnue, qui ressemblait complètement à une étoile, brilla plusieurs nuits à l'endroit où l'on a bâti l'église.

XXXVI.

L'ENFANT DE CHOEUR DE NOTRE-DAME DU PUY.

Vous êtes la Mère de Celui qui est la
résurrection et la vie.

S. AMBROISE.

LA SAINTE IMAGE.

C'est pour les chrétiens pieux un lieu grandement célèbre que l'antique église de Notre-Dame du Puy en Velay. Là vont en pèlerinage, depuis bien des siècles, gens de toute sorte, les rois dans leur pompe et les mendiants dans leur humilité, les jeunes cœurs qui désirent, les cœurs malades qui espèrent, les cœurs brisés qui ont besoin d'appui, les mères et les fils, les religieux et les guerriers. Et quand l'heureuse fête de l'Annonciation, que l'Église célèbre le 25 mars, se rencontre avec le vendredi saint, on y voit, comme en 1842, jusqu'à cinquante mille pèlerins.

Ceux qui, ne considérant les légendes que comme de simples traditions populaires, ne les jugent pas dignes d'une attention sérieuse, se trompent souvent, car des faits notables s'y rattachent.

Ainsi tout d'abord, à propos de cette foule de pèlerins que la coïncidence du vendredi saint avec l'Annonciation attire au Puy, il faut savoir qu'un ermite du dixième siècle, Bernard de Thuringe, se croyant mal à propos doué du don de prophétie, avait prédit

que la fin du monde arriverait très-certainement lorsque la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, prélude à jamais béni de la rédemption des hommes, tomberait le jour du vendredi saint, jour où cette grande rédemption s'est consommée. — Or il advint qu'une telle prédiction, venue d'un personnage respecté, s'étant peu à peu répandue, jeta d'universelles alarmes dans une année où Pâques se trouvait, comme en 1842, le 27 mars. Ce fut surtout dans le midi de la France que la terreur s'éleva outre mesure. Notre-Dame du Puy était déjà célèbre; déjà les chrétiens y venaient chercher les divines faveurs, dans un de ces lieux marqués de la prédilection de Marie; ils y venaient honorer une de ces images révérees, auxquelles la Vierge sainte s'est plu à donner quelque lustre par une manifestation spéciale de grâces (1). Le Saint-Siège, toujours en avant dans la voie des lumières, toujours prompt à combattre les idées superstitieuses et les folles croyances, calma l'effroi général en démentant la prophétie prétendue, et en accordant au contraire à l'église de Notre-Dame du Puy, pour toute année où le vendredi saint et l'Annonciation se rencontreraient le même jour, un jubilé riche d'indulgences. Les terreurs disparurent; la prédiction tomba; et la fin du monde ne vint pas.

Mais voici l'origine de l'église du Puy. — Il faut savoir que, dans la vieille langue de l'Auvergne, puy (2) veut dire montagne. Une dame gauloise, que

(1) Clovis II, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, ont fait plusieurs fois le pèlerinage de Notre-Dame du Puy.

(2) En latin *podium*, élévation, amphithéâtre.

saint Évode, premier évêque du Puy (1), avait baptisée, tomba grièvement malade. Se sentant près de mourir, elle crut entendre une voix surnaturelle qui l'avertissait qu'elle retrouverait la santé sur la cime d'un puy ou mont voisin de sa demeure. Elle s'y fit transporter; dès qu'elle se fut assise sur le rocher volcanique, elle tomba dans un doux sommeil. Alors il lui sembla qu'elle voyait une femme d'une beauté ravissante. Un nombreux cortège d'esprits célestes l'entourait. Elle s'écria : — Quelle est cette reine si gracieuse et si belle qui vient à moi dans ma détresse ?

— C'est la Reine des cieux et notre Reine, répondit un ange. Elle aime ce rocher; elle vous charge d'en prévenir l'évêque, son serviteur. Et afin que vous ne preniez point ce qui se passe pour un vain songe, levez-vous, femme, vous êtes guérie.

Aussitôt la malade s'éveilla. La sainte vision avait disparu, et avec elle la fièvre et la langueur. La pieuse dame, remise en santé, se hâta de courir chez le bon évêque et lui raconta le merveilleux événement. Saint Évode, l'ayant entendue, monta au rocher; le sol s'était subitement couvert de neige, quoiqu'on fût au mois de juillet. Comme le saint prélat en marquait son extrême surprise, un cerf, tout à coup s'élançant, traça de ses pieds légers le plan d'une église sur la neige; après quoi, poursuivant ses bonds et sa course, il rentra dans le bois voisin. L'évêque fit cerner d'une palissade l'enceinte marquée d'une façon

(1) Saint Évode, qui transporta au Puy le siège épiscopal, était le septième successeur de saint Georges, l'un des apôtres de l'Auvergne.

si extraordinaire. Peu de jours après, il jeta sur cette terre favorisée les fondements de la cathédrale du Puy. Telle était l'antique tradition; elle remonte au sixième siècle.

Une autre circonstance devait rendre plus auguste encore ce sanctuaire de la Vierge immaculée. Quelques-uns de ces enfants du Christ qui, précurseurs des croisades, ne voulaient pas mourir sans avoir visité les saints lieux de la Palestine, revinrent un jour au Puy avec leur évêque, rapportant de la terre sainte une illustre image de Marie. C'était encore sous la première race de nos rois. De touchants récits se répétaient; des faits surprenants étaient racontés. La foule s'étonnait des sentiments de vénération qu'elle éprouvait devant cette image aux formes étranges. Elle était noire; et on disait que c'était la plus ancienne de toutes les statues de Marie (1).

Avant d'aller plus loin, on nous permettra de la décrire; et même nous emprunterons pour cela le rapport d'un écrivain philosophe, Faujas de Saint-Fond, dans ses *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*. Il lui fut permis d'examiner de près la sainte image, en observateur exact. Malgré la nature de ses opinions, il commence par déclarer que c'est sans doute en effet la plus ancienne statue de la sainte Vierge qui soit en France.

Elle est placée, dit-il, sur un autel à la romaine et surmontée d'un baldaquin. Elle est noire, ainsi que l'Enfant Jésus, et vêtue d'un grand manteau d'étoffe d'or, chargé de pierres précieuses et de petits

(1) A l'exception de Notre-Dame de Chartres.

reliquaires fort riches. Elle a aux pieds des souliers de drap d'or et sur la tête une couronne en manière de casque, d'une façon antique. Une seconde couronne, d'un style plus moderne, est suspendue au-dessus de son front. Plusieurs rangs de très-petites perles fines pendent derrière le cou en guise de cheveux; ses yeux, qui sont peints, sont recouverts de deux portions demi-sphériques de verre ou de cristal, qui leur donnent un éclat singulier. La statue a de hauteur un peu moins de deux pieds et demi; on dirait aujourd'hui quatre-vingts centimètres. Elle est assise, à la façon de certaines divinités de la vieille Égypte. Le dessin en est dur et un peu sauvage, comme l'œuvre de quelque peuple primitif. Elle est en cèdre incorruptible, tout enveloppée de petites bandelettes de toile fine, très-soigneusement et très-solidement collées sur le bois, selon la méthode égyptienne.

Sur ces données, Faujas de Saint-Fond, savant creux et vide de l'école de d'Holbach, opina que la sainte image du Puy était une ancienne statue égyptienne. Il écrivait en 1777. Dulaure, autre docteur de même race, cite et ne manque pas d'appuyer ce sentiment, dans sa *Description des principaux lieux de France*.

On a vu quelquefois de précieuses statues antiques changer de destination. Mais ce n'est pas ici le lieu, comme nous allons le montrer. Faujas et Dulaure étaient des érudits de la force de Dupuis, qui, en ennemi de l'Église et des saintes Écritures, publia une dissertation, morte aujourd'hui, sur le *Zodiaque*

de Denderah. Il croyait avoir prouvé que ce zodiaque était antérieur à la création du monde, quand vinrent les vrais savants, les Champollion, les Letronne, qui reconnurent et démontrèrent que c'était tout au plus un ouvrage du siècle de Néron (1).

Les esprits qui se sont tristement détraqués à la suite des songe-creux ont raisonné sur leurs suppositions. On a même écrit que la vénérable image du Puy était la statue antique d'Isis et d'Osiris...

Mais, répondaient humblement les cœurs droits et simples, comment se fait-il donc qu'il se soit accompli devant Notre-Dame du Puy tant de miracles insignes, des miracles avérés, incontestés, évidents, des guérisons matérielles, des faveurs inexplicables, des prodiges à remplir plusieurs volumes? Comment se fait-il que le pèlerinage en soit resté si auguste? qu'il y soit venu, par suite de vœux, les papes Urbain II, Gélase II, les rois Louis VII, Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Charles VI, Charles VII, Louis XI, François I^{er}, et tant d'autres princes? Comment de si éminents personnages ont-ils montré une dévotion si sincère à Notre-Dame du Puy?... C'est qu'ils savaient son origine, dont le souvenir ne s'est jamais effacé. On racontait que la sainte image venait d'un petit temple d'Arabes, qui les premiers, dans les déserts des confins de l'Égypte, avaient honoré Marie et sculpté son image à la manière des arts du pays.

(1) Ils avaient été devancés par Testa, Deluc, Visconti, Lalande et plusieurs autres, tous d'accord sur ce fait que le zodiaque de Denderah est un ouvrage grec du premier ou du second siècle de l'ère moderne.

Ceux qui, au dernier siècle, se posaient en philosophes, ont beaucoup raillé la dévotion aux images et aux saintes reliques. Ils ont tout fait pour répandre le mensonge des protestants allemands, copistes eux-mêmes des vieux iconoclastes, que le culte des images n'avait commencé qu'au septième ou au huitième siècle. On leur répondait en rappelant l'histoire de sainte Marie d'Égypte, ramenée à Dieu par une sainte image de la Vierge; on leur citait d'autres exemples; on leur présentait, dans les actes authentiques des premiers siècles, le culte des images établi. Mais ils faisaient comme au sujet de Galilée; ils ne voulaient pas être détrompés.

Voici, sur la statue de Notre-Dame du Puy, des faits que de notre part nous croyons *certaines*. Quand les bergers qui étaient venus adorer l'Enfant Jésus sortirent de l'étable de Bethléem, « ils se retirèrent, dit le texte sacré, en glorifiant Dieu, et ils répandirent dans les montagnes les merveilles de cette nuit sainte où le Sauveur du monde était né. » Ce furent ces récits heureux qui, sur les confins de l'Égypte, portèrent, dit-on, une tribu d'Arabes du désert à révéler Marie et l'Enfant. Ils sculptèrent l'image de la Vierge tenant son Fils sur ses genoux, l'appliquèrent à l'une des colonnes de la Kaaba, et la mirent au nombre de leurs divinités. Les historiens arabes mentionnent cette circonstance. El Azhraki (1) rapporte que la figure de la vierge Marie, avec le jeune Aïssa (Jésus) sur ses genoux, était sculptée, comme

(1) Cité par Burkhart, *Voyage en Arabie*, t. I, p. 221. M. l'abbé Orsini, *la Vierge*, histoire de la Mère de Dieu.

une divinité, devant une des colonnes les plus proches de la Kaaba (maison sacrée), et qu'on l'y voyait encore du temps de Mahomet.

Cette même tribu d'Arabes, qui la première adora Jésus dans les bras de sa Mère, à la nouvelle du massacre des Innocents, se leva tout entière, dit encore El Azhraki, attaqua le roi Hérode et lui fit une guerre acharnée, qui ne se termina que sous ses fils.

Eh bien, c'est, à ce qu'on croit, cette image antique que l'on révere au Puy; et l'on conçoit qu'elle puisse être l'objet des douces complaisances de Marie, notre Dame (1). On conçoit aussi que cette image, placée dans la chapelle bâtie par le pieux Évode, ait été promptement entourée d'habitations, qui ont formé la ville du Puy.

Outre les grâces sans nombre qu'elle a répandues, elle a béni la contrée. Des saints et des missionnaires se sont formés sous son influence; c'est devant elle que le pieux Adhémar de Monteil, évêque du Puy, fit le vœu qui le lia à la croisade de Godefroid de Bouillon, dont il fut le chef spirituel. Et lorsqu'à la suite des revers de la deuxième croisade la France se trouva dévastée par des brigands qui couraient les grands chemins, détroussaient les passants, brûlaient les châteaux, pillaient les villages, ce fut sous la bannière de la sainte image que les évêques du Puy établirent la confrérie des chevaliers de la Vierge, l'une

(1) Pierre Comestor a soutenu, dans un autre sens, que la sainte image de Notre-Dame du Puy a été faite par le prophète Jérémie, et qu'il l'accompagna d'une inscription hébraïque où il annonçait la naissance de Jésus-Christ et de sa sainte Mère.

des branches pures de cette chevalerie errante, qui avait pour mission de poursuivre les bandits, de secourir les opprimés. Ceux-là parvinrent à purger le pays et à ramener la paix.

Nous rapporterions bien des faits encore; mais nous devons ici nous restreindre (1). Cependant, nous ne pouvons passer sous silence l'odieux sacrilège de 1793. Le 8 juin de cette horrible année, la statue révéérée dont nous venons d'ébaucher l'histoire fut enlevée par une bande de Vandales, emportée sur la place du Martouret, et brûlée au milieu de rondes infernales et de clameurs forcenées.

Les chrétiens laissèrent faire.

(1) L'église de Notre-Dame du Puy avait beaucoup de privilèges. Ses chanoines portaient la mitre. Les rois et les Dauphins de France étaient chanoines-nés de Notre-Dame du Puy. Le trésor de l'église était riche en précieuses reliques. Il y a plus de mille ans que Théodulphe, évêque d'Orléans, donna à Notre-Dame du Puy un beau manuscrit contenant l'Ancien Testament, la Chronographie de saint Isidore, et autres œuvres. Il fit ce don en actions de grâces de sa délivrance de la prison d'Angers, où il se trouvait renfermé l'an 835, lorsque le jour des Rameaux le roi Louis le Débonnaire le délivra. Ce manuscrit, très-bien conservé, se voit aujourd'hui dans les archives de l'évêché du Puy. Une partie est écrite sur des feuilles de vélin ordinaire avec des lettres noires et rouges et quelques lettres d'or; l'autre partie est écrite en lettres d'or et d'argent sur des feuilles de vélin teint en pourpre avec des ornements de style byzantin. Remarquable par la beauté de son exécution et sa conservation, ce manuscrit ne l'est guère moins par les tissus de divers genres qu'il renferme. Théodulphe, pour préserver les lettrines d'or et d'argent du frottement qui à la longue aurait fini par les faire tomber, a placé entre chaque page des tissus de l'époque où il vivait. Ces tissus, presque tous d'origine indienne, n'ont pas d'analogues parmi nos tissus modernes; les uns sont en cachemire broché et espouliné à quatre couleurs; d'autres sont des crêpes, des gazes légères et transparentes; d'autres enfin, des mousselines en poil de chèvre, et des crêpes de Chine de la plus grande beauté. La matière qui forme la plupart de ces tissus est la soie, le poil de chèvre et le poil de chameau.

Lorsque Napoléon eut relevé les autels, un artiste du Puy, qui avait dans le cœur tous les traits de la sainte image, parvint à la reproduire; et Marie, à qui il consacrait son talent, le bénit, en ramenant à son sanctuaire les mêmes grâces et les mêmes miracles qui l'avaient illustré. Le jubilé de 1842 attira cinquante mille pèlerins; et c'est cette image chérie qui a été couronnée par un don splendide de Pie IX, le 8 juin 1856, au milieu des pompes religieuses et d'un concours immense de fidèles.

« Chacun sait, dit un narrateur anonyme du jubilé de 1842, que la ville du Puy, formée successivement par les habitations qui vinrent peu à peu se grouper autour du sanctuaire, placée vers le centre de la France dans le site peut-être le plus pittoresque du monde et l'un des plus riches en souvenirs honorables à notre nation, s'élève en gracieux amphithéâtre sur le penchant de la colline que domine le hardi et majestueux édifice de sa cathédrale, soutenue dans les airs par quatre gigantesques voûtes. Plus haut encore se dresse à pic et isolé, à cent cinquante mètres au-dessus, une roche volcanique nommée communément le *rocher de Corneille*; cette roche se développe sur une largeur de cinquante mètres, avec une épaisseur beaucoup moindre. Dominant toutes les hauteurs environnantes, le rocher de Corneille semble placé là et sculpté tout exprès par la main puissante du Créateur pour servir de piédestal au plus grandiose de tous les monuments; c'est là une pensée qui saisit irrésistiblement tous ceux qui envisagent au point de vue de l'art, mais surtout au point

de vue de la foi et de la reconnaissance, les anciens panoramas que présente la ville du Puy, son antique cathédrale et le rocher qui la surmonte, attendant lui-même un couronnement. Aussi, quand, il y a quelques années, un orateur (M. Combalot) aussi pieux qu'éloquent exprima, sous les voûtes de Notre-Dame du Puy, le vœu de voir s'élever sur ce gigantesque piédestal une gigantesque statue de Marie, tous, artistes et chrétiens, et ceux qui comme enfants du Velay ont à cœur la gloire de leur pays natal, et ceux qui comme enfants de l'Église ont à cœur la gloire de Marie, tous ont accueilli ce vœu avec enthousiasme, tous ont avec lui exprimé hautement et par des faits le désir de voir le sanctuaire si vénérable de Notre-Dame du Puy complété par une statue monumentale de la Reine immaculée qui couronnerait magnifiquement le rocher pittoresque et la ville de Marie. »

Ce vœu a été entendu. La statue gigantesque, après un concours brillant, a été confiée à M. Bonnassieux, l'artiste chrétien. Des souscriptions ouvertes pour ce monument ont bientôt réuni les fonds que l'entreprise exigeait. Le vénérable évêque du Puy, encouragé déjà par les largesses de l'Empereur, lui demanda la matière de la statue. L'Empereur lui promettait, le 5 septembre 1855, les canons de Sébastopol. Trois jours après Sébastopol était pris, et la matière arriva.

En même temps, un homme honorable, dont le beau nom brille dans toutes les grandes œuvres catholiques, M. Adolphe Baudon, entreprenait un mo-

nument parallèle dans un livre qui, sous le nom même de *Notre-Dame de France*, donné à la statue que le mont Corneille attendait, contiendra les fastes de tous les sanctuaires où Marie a fait éclater son amour pour la nation des Francs.

Enfin le 12 septembre 1860, la statue colossale de notre Reine a été inaugurée avec la plus grande solennité dans un des sites les plus merveilleux de l'Occident.

On sait que cette statue, de seize mètres de hauteur, s'élève sur un piédestal de sept mètres, édifié lui-même sur le rocher de Corneille, socle prodigieux qui domine la ville et les trois vallées ouvertes à ses pieds.

On reconnaît que « le magnifique effet de la statue réalise aujourd'hui tout ce qu'avaient droit d'espérer les populations qui ont répondu avec un si sympathique enthousiasme à l'éloquent appel de Mgr de Mortou, le digne évêque du Puy, et que l'œuvre de Bonnassieux conserve dans sa transfiguration colossale la perfection, la majesté, le charme, qui avaient valu au jeune maître d'être choisi parmi les cinquante-deux rivaux, lors du concours ouvert au Puy pour la composition du modèle. »

L'ENFANT DE CHŒUR.

L'aventure que nous allons raconter est choisie dans un grand nombre de merveilleux récits.

En l'année 1325, l'église cathédrale de Notre-Dame du Puy possédait, parmi ses enfants de chœur,

un aimable enfant que tous les honnêtes bourgeois chérissaient pour sa gentillesse, sa douceur, sa piété dévouée à la Vierge sainte, et aussi pour sa belle voix pure et fraîche. Il n'avait jamais plus de zèle et jamais ses chants allègres ne remplissaient plus harmonieusement les voûtes du saint édifice que lorsqu'on célébrait les fêtes chères à Marie. Il chanta si merveilleusement à la messe de minuit les joyeux cantiques de la naissance du Sauveur, que plusieurs bons prud'hommes se proposaient de l'aller fêter le lendemain chez ses heureux parents.

Mais le lendemain le père et la mère de l'enfant n'étaient pas, comme les autres années, égayés de ses Noël; ils étaient plongés au contraire dans une de ces mornes douleurs qui ne se décrivent point : le cher enfant de chœur n'avait pas reparu.

Après la messe de minuit on l'avait vu sortir de l'église et se perdre dans la foule. Personne depuis ne pouvait donner de ses nouvelles.

En vain on le chercha ; les bourgeois et le clergé, les enfants et les mères, les magistrats et l'évêque, le redemandèrent en vain dans la cité et dans les alentours. Les informations et les recherches n'eurent aucun résultat ; l'enfant de chœur avait disparu aussi complètement que s'il se fût envolé dans le ciel, comme disent les légendes, et on ne saisissait de lui aucune trace.

C'était dans le Puy grand deuil et grande rumeur, et aussi grand étonnement.

Hélas ! faut-il le dire ? un juif, qui s'était irrité d'entendre l'enfant chanter avec tant de joie le mystère

divin de la naissance de Jésus, un juif à qui ses rabbins disaient que tuer un chrétien est œuvre méritoire et non homicide (1), un juif avait dans l'obscurité saisi l'enfant de chœur au détour d'une rue sombre, l'avait bâillonné, garrotté, emporté chez lui; puis il l'avait assassiné, croyant faire un acte religieux. Il l'avait ensuite si secrètement enterré que nul soupçon n'était venu troubler son repos.

Le juif fanatique, content de son succès, y avait pris goût; et il voulait, dit-on, pour la Pâque immoler un autre infidèle; c'est le nom qu'il donnait aux chrétiens (2). La facilité de son premier crime le détermina à chercher sa seconde victime dans l'innocente troupe des mêmes enfants de chœur.

Sachant qu'il y avait une procession le dimanche des Rameaux, il sortit de sa demeure et vint rôder autour de la cathédrale, flairant sa proie. Les bannières et la croix sainte, les flambeaux et les insignes sacrés frappèrent bientôt ses regards. Les fidèles marchaient pieusement, portant dans leurs mains le rameau bénit et chantant l'*Hosanna*. Le meurtrier ne savait pas que son heure allait sonner.

Au moment où la procession défilait devant lui au bas de la montée qui conduit à la vieille cathédrale, il se fit un immense mouvement : l'enfant de chœur assassiné dans la nuit de Noël parut tout à coup, sortant de sa tombe. — Subitement il se trouve à son rang. — Il raconte à la foule étonnée sa mort

(1) Voyez le *Journal historique et littéraire de Liège*. Janvier 1841.

(2) Il est inutile de remarquer ici que ce fanatisme n'existe plus ou du moins ne se manifeste plus que dans l'Orient.

tragique. Une main puissante vient de le retirer du linceul.

Il jette ses regards autour de lui ; il reconnaît dans la multitude son meurtrier sacrilège, pâle, tremblant d'épouvante. Il lève la main ; il l'accuse et le désigne.

Un cercle se forme aussitôt. En un instant on instruit l'horrible affaire. On court à la maison du juif, on visite la fosse ouverte ; on a les preuves du crime et les preuves du miracle. La sentence est bientôt rendue ; — et pendant que le juif est lapidé par le peuple, on porte l'enfant de chœur devant l'image auguste de Notre-Dame, qui venait de le rendre à la vie.

Si ce fait prodigieux n'était qu'un récit de bonnes gens, s'il n'était qu'une légende sans monument et sans appui, une narration de quelque honnête chroniqueur, une simple tradition, bien des lecteurs croiraient faire preuve d'esprit en disant : C'est un conte, — manière facile de rejeter tout ce qui paraît extraordinaire.

Mais le roi Charles le Bel vint au Puy, pèlerin de Notre-Dame. Il voulut informer consciencieusement sur ce fait, et, de l'avis de son conseil, il rendit une ordonnance motivée par laquelle, vu leurs doctrines, les juifs étaient chassés du Puy.

Il y ajouta un de ces actes qui donnent un si vif cachet au moyen âge ; c'était un diplôme qui accordait aux enfants de chœur de Notre-Dame du Puy en Velay le droit de juger les juifs qui rompraient leur ban. Et plus d'une fois depuis lors les enfants de

chœur de la cathédrale du Puy, assemblés en tribunal, eurent occasion de rendre, en raison de ce droit, leurs sentences sans appel.

Les faits qu'on vient de lire, nos pères les racontaient, et peut-être ne devons-nous pas croire légèrement que leur témoignage soit dénué de toute valeur.

XXXVII. — LE BOUCHER DE LUBLIN.

NOTRE-DAME DE CLAREMBERG.

Je suis l'asile assuré,
Le salut et la vie
Du pécheur désespéré
Aussitôt qu'il me prie.

Cantiques de Grignon de Montfort.

Un boucher du palatinat de Lublin, en Pologne, avait de sa femme deux fils : l'un était âgé de deux ans, l'autre de quatre. Un jour que ces deux enfants étaient seuls dans la maison, l'aîné, qui souvent avait vu son père égorger des moutons, voulut jouer au boucher avec son petit frère, qui, dans son berceau, devait être le mouton. Il commençait à lui couper le cou, lorsque les cris de l'enfant lui firent peur. Il se sauva sans secourir son frère, dont le sang coulait et qu'il croyait mort. Dans son effroi, il s'alla cacher au fond d'un four où l'on avait mis des fagots, car sa mère devait cuire le pain.

Elle rentra bientôt, et sans penser à ses enfants, elle mit le feu aux fagots. Les cris de son aîné la frappèrent ; elle le retire asphyxié. Le boucher revient alors

de sa course, voit l'un de ses fils étouffé, l'autre couvert de sang dans son berceau, croit que leur mère les a tués, saute sur son coutelas et le plonge dans le sein de sa femme.

Après ce coup il s'arrête; il sent que la justice va le saisir. Malgré ses emportements, le malheureux était chrétien. On venait d'apporter occasionnellement de Claremborg à Lublin une image révéralée de la sainte Vierge, que l'on disait une de celles qui ont été laissées par saint Luc. Plusieurs miracles la recommandaient à la vénéralion des fidèles, et elle était célèbre sous le nom de Notre-Dame de Claremborg (1). Le boucher attela sur-le-champ son chariot; il conduisit sa femme évanouie, son fils aîné asphyxié, son autre fils mourant, devant la sainte image, qu'il invoqua d'un cœur ardent. Au bout de quelques instants il vit les trois chers objets qu'il pleurait se ranimer; et il les ramena chez lui, dévoué à jamais à Notre-Dame.

Cette tragique aventure, dont le dénouement fut si heureux, n'a pu avoir lieu qu'au seizième siècle ou au delà, car elle est rapportée par Abraham Bzovius, savant continualeur de Baronius; or Bzovius est mort en 1647.

(1) Bourgade de Pologne. Dans des récits hostiles on a traduit Claremborg par Claremont.

XXXVIII. — LE TOURNOI DE NOTRE-DAME.**NOTRE-DAME DE BON-ESPOIR.**

Tour de David, qui osera vous attaquer ?

S. ANSELME.

Quoiqu'il n'y eût plus de croisades réglées depuis saint Louis, comme on en sentait partout encore le besoin sérieux et la nécessité politique autant que religieuse, comme on pouvait tout craindre à tout instant des hordes infidèles qui s'avançaient chaque jour, qui bientôt allaient prendre Constantinople, et qui peut-être seraient venues jusque chez nous étouffer la civilisation chrétienne, si la bataille de Lé-pante, immense fait d'armes dirigé par l'Église ro-maine, n'eût relevé les étendards chrétiens; comme on prêchait dans toute l'Europe la défense de la foi, il y avait constamment encore dans la première moitié du quinzième siècle des cœurs de chevaliers qui, aux grandes solennités, faisaient publiquement vœu d'aller combattre et arrêter les enfants de Mahomet.

L'ordre de la Toison d'or, fondé le 10 janvier 1430 par Philippe le Bon, n'était composé à son origine que d'un petit nombre d'hommes d'élite, presque tous engagés par serment à se croiser. Parmi ces che-valiers on distinguait à sa mine ferme et à sa valeur connue messire Philippe Pot, gentilhomme bourgui-gnon et seigneur puissant en vassaux. Il avait laissé passer quelques années sans lever sa bannière pour l'accomplissement de son vœu, lorsqu'il apprit en

1438 qu'Albert d'Autriche, parvenu à l'empire, s'apprêtait à marcher contre les Turcs. Il se hâta de le joindre avec ses hommes, et il ne tarda pas à s'illustrer par les grands coups d'épée.

Mais, dès les premiers jours de l'an 1440, le bruit se répandit que l'empereur Albert avait été tué dans une chaude rencontre où ses plus braves chevaliers étaient restés sur le champ de bataille, morts ou mourants. Ce bruit s'étant vite confirmé, ce fut grand deuil dans bien des familles. Toutefois, les amis de Philippe Pot conservaient la pensée qu'ils pourraient le revoir un jour, car avant de partir de Dijon il avait fait bénir ses armes à l'autel de Notre-Dame de Bon-Espoir, et il avait prié longtemps devant sa sainte image.

Notre-Dame de Bon-Espoir était honorée à Dijon depuis un temps immémorial. Son image, noircie par les années, datait aussi, selon la croyance populaire, des premiers temps du Christianisme. Elle était le canal de beaucoup de grâces et de merveilleuses faveurs, comme l'avaient reconnu fréquemment d'illustres personnages, au nombre desquels on citait le roi Philippe-Auguste. Jamais, disait-on, Notre-Dame de Bon-Espoir n'avait délaissé personne; elle n'abandonnerait pas le chevalier de la Toison d'or qui s'était mis sous son appui.

Un prisonnier chrétien parvenu à s'échapper revint alors du camp des Turcs dans les États de Bourgogne, porteur de tristes nouvelles qui firent succéder les alarmes aux flatteuses espérances. Il racontait qu'en effet tous les chevaliers compagnons d'Albert d'Au-

triche n'avaient pas trouvé la mort dans le combat; que plusieurs, *navrés de blessures*, avaient été pris et retenus par l'ennemi; que de ceux-là était Philippe Pot; mais il ajoutait que tous les captifs qui n'avaient pu immédiatement payer leur rançon avaient été livrés sans pitié à divers genres de mort, les uns décapités, les autres noyés, ceux-ci pendus, ceux-là condamnés à l'affreux supplice du pal. Il avait ouï dire que Philippe Pot, le bon chevalier, à cause de sa mine fière, était, en manière d'honneur particulier, livré aux lions. Ses parents et ses amis ne devaient donc plus songer qu'à le pleurer, à prier pour le repos de son âme, et peut-être à le regarder comme un martyr, car il avait subi la mort violente et donné son sang pour la cause de la foi.

Mais six mois après il y eut une autre nouvelle. Philippe Pot n'était pas mort; il était revenu par mer. Il avait débarqué en un port de Flandre; il était à Bruges, où le duc de Bourgogne tenait alors sa cour, et il faisait exécuter là par d'habiles peintres un tableau votif, destiné à Notre-Dame de Bon-Espoir.

Il y avait pourtant du vrai dans le récit du prisonnier échappé. Le chevalier bourguignon n'avait pas été précisément livré aux bêtes; il avait été condamné, ne pouvant se racheter, à combattre dans l'arène un lion redoutable, genre de mort dont les guerriers turcs s'étaient promis un spectacle héroïque et une vive joie.

Philippe Pot avait donc été amené sans cuirasse et sans armure, car ses juges voulaient qu'il fût mangé; mais souhaitant qu'il pût agacer par une certaine ré-

sistance la fureur du lion et rendre ainsi la scène plus animée, ils lui avaient donné une dague pour sa défense. Or le chevalier, élevant sa confiance ailleurs que dans sa petite épée, avait au moment suprême invoqué d'un cœur ardent Notre-Dame de Bon-Espoir. La prière l'avait tellement affermi que les bondissements du lion qui s'élançait sur lui ne l'avaient plus troublé; il avait marché à sa rencontre d'un pas ferme et sûr, lui avait du premier coup plongé son épée dans le cœur, et l'avait tué sans être atteint de la plus légère blessure. Ce fait inouï avait paru aux Turcs si extraordinaire et si prodigieux, que, par une acclamation spontanée, ils avaient donné à leur captif la vie et la liberté.

Sachant bien à qui il était redevable de son salut, Philippe Pot était revenu en Europe; et il faisait peindre en Flandre son combat avec le lion, tableau qu'il voulait offrir bientôt à l'autel de Notre-Dame.

Quand l'ex-voto arriva à Dijon, en mai 1444, présenté par le chevalier, dans la pompe et dans l'éclat de son costume, escorté de ses écuyers, de ses amis et de sa nombreuse famille, il y eut fête et allégresse par toute la ville, et à travers cette fête un de ces mouvements qu'on ne retrouve qu'au moyen âge.

Un autre chevalier de la Toison d'or, Pierre de Beaufremont, comte de Charny, grand chambellan du duc de Bourgogne, entendant raconter sous le portique de l'église, devant une brillante réunion, la protection surnaturelle qui avait couvert son ami, et à cette occasion les consolants miracles accordés

par Notre-Dame de Bon-Espoir aux cœurs fidèles, souffrit impatiemment les froides remarques de quelques esprits raisonneurs qui cherchaient des causes humaines à des faits humainement impossibles. Il se leva tout à coup et, jetant son gant au milieu des chevaliers, il annonça qu'il ouvrirait un tournoi, qu'il tiendrait une passe d'armes en l'honneur de la sainte Vierge, et qu'il romprait toutes lances contre quiconque oserait l'attaquer.

Ce singulier défi fut accueilli par de vives et bruyantes sympathies. Tous les plus nobles chevaliers se rangèrent avec enthousiasme aux côtés de Pierre de Beaufremont, disant qu'ils étaient ses tenants; le baron de Scey, Guillaume de Vienne, André de Rabutin, deux frères de la maison de Vaudrey et beaucoup d'autres, voulurent soutenir une si belle et si glorieuse cause. Mais personne ne releva le gant, qui resta exposé comme gage de bataille sous le portique de l'église, au lieu même où il était tombé, et demeura là deux ans jusqu'au jour du tournoi.

On avait publié cette passe d'armes singulière dans les deux Bourgognes, en Brabant et en Flandre, dans tous les Pays-Bas, en Portugal, en Espagne, en Angleterre, en Italie, en France; et ce ne fut qu'au mois de mai de l'année 1443 que le champ clos fut ouvert à Dijon avec toute solennité.

Les quinze chevaliers de la sainte Vierge partirent de l'église où ils avaient entendu la grand'messe, montèrent à cheval et entrèrent dans la lice, que bordait une immense multitude de brillants spectateurs.

Ils étaient précédés de leurs écuyers, qui portaient tous la bannière de Notre-Dame. Les tenants avaient pour couleurs le blanc, l'or et l'azur, et des bouquets de roses à leurs lances. Mais ces flamboyants chevaliers eurent beau jeu, disent les chroniques, car pas un seul opposant n'osa se présenter; et qui pourrait se lever contre la Vierge sainte? La vaste assemblée poussa des cris de triomphe unanimes et se rendit spontanément à l'église de Notre-Dame, où les chevaliers armés, que le peuple appelait les *barons de la sainte Vierge*, chantèrent avec transport le *Magnificat*, tenant la lance inclinée jusqu'à terre devant l'image auguste, et généreusement ensuite *frent largesse* aux pauvres gens.

XXXIX. — LA TEMPÊTE.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE.

Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola
interemisti in universo mundo.

Offic. B. M. V.

Le rude hiver à travers lequel on vit poindre le dix-huitième siècle s'avancait si triste et si maussade, qu'il semblait offrir aux générations d'alors le présage sombre des misères, des convulsions, des tempêtes et des ruines que ce siècle de fanfaronnades apportait dans son sein. Toutes sortes de calamités affligeaient la terre; et les mers, balayées par les ouragans, couvraient leurs plages de débris lugubres.

Mais, malgré les vents déchaînés et les flots en

pleine révolte, le commerce, qui s'est toujours ceint le cœur d'un triple airain, qui affronte la peste pour gagner un peu d'or, et qui irait roussir ses voiles aux flammes de l'enfer, comme disait un Hollandais, s'il avait l'espoir d'y placer son poivre et sa cannelle, le commerce poursuivait ses courses intrépides; et le 12 février de l'an 1700, un navire marchand du Havre, un peu fatigué par les longues navigations et les coups de mer, lourdement chargé, mais armé de bons canons, s'en revenait de Lisbonne par une mer affreuse, bravant tous les risques et toutefois comptant bien, avec son habile équipage, arriver au port.

Un matelot normand ne pouvait détourner l'œil d'un point de l'horizon, où il suivait un grain qui grossissait vite dans un ciel menaçant.

— Si Notre-Dame de la Délivrante ne nous vient en aide, dit-il enfin à un passager que sa préoccupation inquiétait, nous passerons une nuit dure.

— Qu'est-ce, demanda le passager, que cette Notre-Dame?

— Il faut être, comme vous, du Portugal ou des Algarves, c'est-à-dire peu voyageur, répliqua le matelot, pour ne pas connaître un pèlerinage aussi célèbre. Il remonte, dit-on, aux premiers apôtres du pays. Depuis bien des années, comme disent nos anciens, on honorait là, entre Caen et Bayeux, une miraculeuse image de Notre-Dame, quand les hommes du Nord vinrent tout saccager en France. Quoique nous descendions sans doute de ces premiers Normands, j'espère que nous ne leur ressemblons pas. L'Église du moins ne prie plus pour être délivrée de

nous (1). La chapelle de Notre-Dame fut renversée. La sainte image disparut sous un monceau de décombres. Le pèlerinage ne fut plus qu'un souvenir douloureux pour les matelots, qui l'avaient appelé la Délivrande, parce que souvent Notre-Dame les avait sauvés des plus grands périls. Deux siècles passèrent.

— Les bonnes gens du voisinage avaient pris, pierre à pierre, les débris de la chapelle pour se bâtir des huttes ; la place était nette ; les pâturages s'y étaient étendus, si bien qu'on en oubliait la position. Mais personne n'avait pu découvrir où reposait la sainte image. Alors la Vierge Marie eut pitié de la contrée, où les chrétiens, à ce qu'on assure, étaient devenus un peu meilleurs. C'était du temps où le roi Henri I^{er} régnait en France, où notre duc Guillaume s'en allait conquérir l'Angleterre. On me l'a conté ainsi.

— Mais voyez, dit le narrateur en s'interrompant, comme ce grain a gagné. Le ciel en est couvert partout, comme d'un manteau noir. Il est à peine midi, et on ne se voit plus.

— Et cette pluie de février est glaciale, dit le passager. Il me semble en outre que nous sommes dans de mauvais parages.

— Nous courons, vous allez le voir, à travers les récifs de l'île d'Ouessant.

Le matelot fit le signe de la croix. Le passager se signa pareillement et soupira sans rien ajouter.

— Que Notre-Dame de la Délivrande soit notre

(1) Allusion à ce fait, que les dévastations effroyables des Normands en France firent ajouter aux litanies cette supplication, dans le neuvième et le dixième siècle : *A furore Normannorum libera nos, Domine.*

pilote, reprit le Normand ; nous aurons besoin tout à l'heure de son secours... Je vous disais donc qu'alors elle eut compassion des pauvres marins et voulut bien leur rendre son pèlerinage. Le berger d'un honnête seigneur du voisinage s'aperçut d'une circonstance singulière. Un de ses moutons s'éloignait tous les jours du troupeau, sans en être empêché par les chiens. Il s'en allait en un petit pré où l'herbe était plus belle et plus fraîche que partout aux alentours ; et il y courait, non pour brouter et se repaître, mais pour gratter la terre de ses pieds en un certain lieu. On remarquait même que depuis plusieurs jours ce mouton ne mangeait plus, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus gras de la bergerie. Quand il s'était fatigué à creuser la terre, il se couchait auprès, et demeurait là jusqu'au soir, qu'il s'en revenait tranquillement à l'appel du berger. Le seigneur, qu'on nommait Baudouin, trouva étranges ces détails qui lui furent racontés. Il vint avec ses amis vérifier le fait. On fouilla à l'endroit où le mouton n'avait guère creusé qu'un trou d'un pied ; on retrouva, enfouie là et bien conservée, la chère image si regrettée de Notre-Dame de la Délivrante. Ce fut grande joie parmi tout le peuple des environs. On emporta la précieuse statue en triomphe ; on la plaça honorablement dans la grande église de Bayeux. Mais on raconte, ce qui vous paraîtra sans doute un prodige bien extraordinaire, que pendant la nuit la sainte image, seule et d'elle-même, disparut de l'église où on l'avait installée, si bien que le lendemain matin elle était revenue à la place où les fouilles de la veille

l'avaient découverte. On en conclut que ce lieu devait être l'emplacement de l'ancienne chapelle, que, sur-le-champ, on se mit à rebâtir. Toutes les misères, toutes les douleurs y vinrent chercher secours; c'est vous dire que depuis lors ce pèlerinage fut grandement suivi....

Un ordre du capitaine intercepta en ce moment de beaux récits qui allaient venir sur les lèvres du conteur. Il lui fallut travailler à la manœuvre. Les passagers eux-mêmes furent mis aux pompes. Le navire faisait eau de plusieurs parts. La nuit, qui avançait son heure, amenait toutes les horreurs d'une de ces tempêtes effroyables que le cap Finistère voit si fréquemment dans les mois de l'hiver. Nous ne pourrions la décrire qu'en faisant de l'imagination, et nous ne pensons pas qu'on doive introduire la fantaisie dans la légende. Nous suivrons donc simplement les récits contemporains. Les matelots avaient fait la prière du soir; à genoux et la tête découverte, ils avaient chanté, sur leur rythme mélancolique, l'*Ave, maris Stella*. Les vents et les flots leur avaient répondu par des mugissements de fureur. Une longue et horrible nuit s'était ensuite écoulée; le soleil du 13 février ne se montrait point; et quelque chose qu'ils appelaient le jour éclairait d'une lumière blafarde l'équipage égaré. Car, envahi par l'onde amère, le navire voguait entre deux eaux, ayant perdu tous ses agrès, ses voiles, ses canons, son gouvernail, sa boussole. Entraîné au gré des vents, il allait sombrer; les passagers et les marins s'étaient suspendus aux débris des cordages, n'ayant plus

pied sur le pont, quand le matelot normand s'écria :

— Nous sommes perdus, si nous n'obtenons pas l'appui de Notre-Dame de la Délivrande !

Tous les marins, ôtant leurs chapeaux goudronnés et s'agenouillant comme ils purent, s'écrièrent qu'ils faisaient vœu d'aller à son sanctuaire.

Le passager de Lisbonne regardait d'un œil irrité le capitaine et ses deux frères, qu'il voyait impassibles au milieu d'un effroi morne; c'est que Charles Féret, le capitaine, et ses deux jeunes frères, qui lui servaient de seconds, étaient, hélas ! de la secte desséchée de Calvin. Ces trois infortunés toutefois étaient des hommes religieux, fourvoyés par le malheur d'être nés dans une famille séparée de l'Église, mais doués d'un cœur droit où l'obstination systématique n'avait pas pris pied. Celle qui prodigue tant de grâces, appelée par les ardentes prières de ses fidèles serviteurs, abaissa ses regards de mère sur le pauvre navire à demi englouti. Elle laissa donc tomber dans les cœurs que la nuit de l'erreur couvrait encore quelques rayons de lumière.

— Si la Vierge sainte peut nous entendre, dit Charles Féret se mettant à genoux spontanément, moi aussi je l'invoque !

Son frère puîné l'imita.

Au même instant, le vent se tut; les cœurs palpitaient; le pont du navire se releva, les vagues se calmèrent, et aussitôt le navire en débris se mit à voguer comme s'il eût eu ses voiles.

— O Dame de la Délivrande, mère de Dieu, reine

du monde, s'écria le second frère, je suis à vous pour jamais !

Le troisième ne s'était pas incliné. Comme le capitaine lui reprochait cette dureté :

— Je puis voir dans ce qui se passe, dit-il, la bonté de Dieu qui vient à notre aide; mais je n'abjure pas ainsi ma religion.

— Un protestant qui rentre dans l'Église n'abjure rien, que de tristes erreurs, dit le Portugais rassuré. Ceux qui ont fait la secte glacée où vous ne devez pas mourir n'ont su que vous ravir les auxiliaires bien-faisants dont vous avez besoin comme nous; ils n'ont rien pu vous donner à leur place.

— Mais vois donc, malheureux enfant ! reprit le capitaine.

Et de sa main il indiquait le haut du grand mât, seul resté debout. Une douce lumière semblait s'y être reposée, et dans cette auréole le capitaine, les passagers, tout l'équipage, le plus jeune frère lui-même, distinguaient parfaitement la gracieuse et suave figure d'une vierge aux regards célestes. Elle était debout, tenant dans ses bras un admirable enfant qui, étendant ses jeunes mains sur l'abîme, semblait s'en faire obéir.

Le plus jeune frère, se soumettant avec joie devant un tel prodige, tomba à genoux à son tour; et cependant le navire filait comme une hirondelle qui franchit, sans épuiser ses forces, les espaces démesurés. Il entra ainsi dans le port du Havre.

Le premier soin des trois frères fut d'abjurer l'hérésie qui les avait trop longtemps enchaînés, et de se

rendre ensuite, à la tête de l'équipage, au pèlerinage de la Délivrande, où ils remercièrent de leur mieux Notre-Dame, et firent dire à son autel cent messes d'actions de grâces.

On pourrait recueillir ici beaucoup d'autres belles histoires. Nous en emprunterons encore une au livre intitulé *l'Ancienne fondation de la chapelle de Notre-Dame de la Délivrande*, et l'histoire miraculeuse d'une image de Notre-Dame trouvée audit lieu, par J.-G. Fossard, religieux de l'ordre de saint François; in-12, à Caen, chez P. Chalopin, sans date. L'approbation est de 1644. Le bon franciscain dit avoir tiré ce qu'il va raconter du traité *De veneratione et invocatione Sanctorum*, publié en 1538 par un savant chanoine de Bayeux. Voici le fait :

« Un marchand de Normandie, ayant entrepris le voyage d'outre-mer, fut pris par les Turcs et emmené en Barbarie. Déposé à terre avec d'autres, les pirates l'enchaînèrent si étroitement d'une chaîne de fer attachée à un carcan qu'ils lui mirent au cou, qu'il devint tout courbé par la pesanteur et l'étroite liaison de ses fers. Réduit à une si dure captivité, il ne lui restait que le cœur libre pour soupirer, les yeux pour pleurer et la langue pour invoquer tout bas le secours de la sainte Vierge, en faisant vœu de visiter sa sainte maison tant renommée de la Délivrande, si elle daignait accueillir ses humbles prières; lesquelles furent si bien exaucées qu'il reçut ainsi sa liberté : les chaînes qui l'attachaient tombèrent d'elles-mêmes, sans que personne de ses gardiens s'en aperçût et sans que nul que lui entendît le bruit de leur chute. Ensuite,

comme si ceux qui le tenaient n'eussent plus pensé à lui, il trouva le moyen de s'échapper, revint heureusement dans son pays, et s'en alla tout droit à Notre-Dame de la Délivrande, pour y remplir son vœu. De ses entraves, il ne lui restait que le carcan qu'on lui avait mis au cou, et que le marteau ni la lime ne pouvaient lui ôter. Mais dès qu'il eut commencé sa prière à la sainte Vierge, la cheville de fer qui tenait le carcan sortit d'elle-même, le carcan s'ouvrit, et l'heureux pèlerin le suspendit à l'autel de Notre-Dame. »

XL. — UNE LÉGENDE DE DUNS SCOT.

Regina sine labe concepta.

Litanies.

Le fait singulier que nous rapportons ici vous rappellera un fidèle serviteur de la sainte Vierge, Jean Duns Scot. Ce théologien célèbre, qui a laissé des souvenirs à Paris, où il professait avec éclat à la fin du treizième siècle, et qu'on appelait *le docteur subtil*, écrivait et parlait avec une clarté et une précision qu'on retrouve dans tous ses ouvrages. Il fut un des soutiens les plus ardents de cette doctrine, aujourd'hui dogme, que la conception de la sainte Vierge a été immaculée : c'est-à-dire que, par un privilège unique, Marie est née exempte du péché originel et pure comme Ève avant sa chute.

Depuis longtemps cette sainte croyance était chère à l'école de Paris, et déjà l'Église de Paris fêtait l'immaculée Conception. Mais ce sentiment n'appar-

tenant pas au dépôt de la foi, il avait encore des adversaires, même parmi de pieux personnages.

Ce qui a fait dire que Duns Scot avait soutenu le premier à Paris l'immaculée Conception, quoique plusieurs docteurs l'eussent enseignée avant lui, c'est que le premier il la défendit de manière à triompher des opposants.

Dans cette dispute grave, il ne se reposait pas au reste sur la seule puissance de son génie et sur la seule autorité de ses arguments; il cherchait son plus ferme appui dans la prière : il savait bien que la prière, si elle monte jusqu'au ciel, en fait descendre des grâces victorieuses, semence féconde de force invincible.

Il y avait alors à la porte de l'église souterraine de la Sainte-Chapelle, joyau vénérable dont saint Louis avait doté Paris, que la Convention a transformé sous nos yeux en dépôt d'archives, et que le retour au bon goût, inséparable du retour à la religion, nous restitue enfin; il y avait à cette porte une belle et gracieuse image de la sainte Vierge. Aux pieds de cette statue, les savants et les docteurs aimaient à s'incliner et à déposer humblement leurs supplications. Là, disaient-ils, les prières des maîtres et des écoliers étaient accueillies; la science et la parole avaient là leur patronne. Le prédicateur montait en chaire avec plus d'assurance, le professeur ouvrait sa leçon d'un cœur plus ferme, s'ils avaient pu se recommander à Marie devant cette pieuse image. Duns Scot y allait dans toutes les grandes circonstances.

Un jour qu'il devait soutenir, à la gloire de Marie, sa thèse favorite contre des docteurs étrangers qui combattaient le beau privilège de la Vierge sainte, il s'en fut à la Sainte-Chapelle, s'agenouilla devant l'image révéérée, pria plus longuement et plus vivement que de coutume, demandant à Marie le talent de confondre ses ennemis. — Les vieilles traditions vous diront qu'alors, pour témoigner qu'une auguste protection était acquise au docteur dévoué, la pieuse image, à sa demande, baissa la tête.

Depuis ce moment, la tête de la statue demeura inclinée; et sans doute, dans la restauration qui s'achève de la Sainte-Chapelle de Paris, les regards chrétiens y retrouveront cette miraculeuse Madone.

Duns Scot triompha. La cause de l'immaculée Conception n'a plus d'opposants. De nos jours, le cardinal Lambruschini a publié sur ce sujet une *Dissertation polémique*, où il établit que Marie a été préservée, dans sa bienheureuse conception, de l'ombre même du péché originel, et que c'est la doctrine générale de l'Église et pour ainsi dire de tous les saints Pères et de tous les saints docteurs (1).

Depuis lors, le dogme a été promulgué aux applaudissements unanimes de tous les chrétiens.

(1) Même de saint Thomas d'Aquin. Voyez cette belle dissertation.

XLI. — NOTRE-DAME DE SAVONE.

Maria, Mater gratiæ,
Dulcis parens clementiæ....

Hymne de l'office de N. D.

Savone est une ville épiscopale de l'État de Gènes. Elle doit sa conservation, à travers les troubles, les guerres et les épidémies, aux bontés de la sainte Vierge, qui est honorée là depuis les temps les plus reculés. Les Anglais bombardèrent Savone en 1745; mais leurs bombes ne firent point de dommage; ce que les habitants attribuèrent à la protection de Marie, qu'ils révèrent sous le nom de Mère de miséricorde.

On croit que l'église de Notre-Dame de Savone est une des premières que l'Italie ait élevées à Notre-Dame, que son antiquité le dispute aux plus anciennes basiliques de Rome, que l'empereur Constantin y est venu en pèlerinage; et le grand nombre de tableaux et d'ex-voto qui décorent son sanctuaire appuie ces opinions.

Le 18 mars de l'an 1536, c'était un samedi, Antonio Botta, pieux paysan de la vallée de Saint-Bernard, près de Savone, étant en prière au bord d'un ruisseau, vit une lumière qui semblait descendre du ciel et entendit une voix qui lui dit :

— Lève-toi et ne crains point; je suis la Vierge Marie, que tu sers. Va annoncer au peuple que Dieu, irrité, va frapper le monde, si ceux qui se disent ses fidèles ne sortent pas de leurs mauvaises voies. Tu reviendras en ce même lieu le quatrième samedi.

Botta fit sa commission , et le quatrième samedi il revint accompagné d'une partie du clergé. La même lumière parut ; on entendit la même voix qui recommandait de nouveau la pénitence ; et on trouva contre un rocher une image de la Vierge sainte qui , les bras étendus vers le ciel , semblait demander à son Fils miséricorde. Toute la ville, ses magistrats et son évêque en tête, vint recueillir la sainte image, qui est celle qu'on vénère à Savone. Elle est vêtue d'une longue robe, porte une couronne, et demeure les bras étendus. On a mis à ses pieds la figure du paysan à qui elle s'est manifestée.

Plusieurs bulles ont rendu témoignage des faveurs obtenues de Notre-Dame de Savone, que les pèlerins viennent honorer le 18 mars, souvent au nombre de vingt mille. Elle a délivré Savone de la famine, en 1585 et en 1590 ; elle a protégé cette ville contre les Turcs en 1557, contre la peste en 1579 et en 1630.

La mère de Louis XIV, en reconnaissance des grâces qu'elle avait obtenues à ce sanctuaire auguste, fit faire à l'église de Notre-Dame des Victoires une chapelle dédiée à Notre-Dame de Savone ; le tableau qui la décorait embellit encore cette église illustre.

Enfin le pape Pie VII, pèlerin de Notre-Dame de Savone, à qui il attribuait la fin de son exil, couronna lui-même, le 24 mai 1815, la sainte image d'une riche couronne d'or, et institua, en souvenir de cette cérémonie, une fête qui se célèbre toujours le 24 mai.

XLII. — NOTRE-DAME DE FRESNEAU.

O rosier odoriférant !
O vrai lis de virginité !
O violette florissant !
Marguerite d'humilité,
Marjolaine de pureté,
Romarin fleurant, pur dictame,
Par votre clément bonté,
Ayez pitié de ma pauvre âme.

Prière à Notre-Dame. XIV^e siècle.

Au couronnement de Notre-Dame de Fresneau, qui a eu lieu tout récemment, Mgr Pierre Chatrousse, évêque de Valence, a publié un mandement remarquable, où l'histoire de cette douce Madone est si gracieusement racontée, que nous n'osons refaire ce qui est si bien et si dignement fait. Nous empruntons donc les paroles de l'éminent prélat :

« Nous avons le bonheur, dit-il, de posséder dans notre diocèse quelques-uns de ces oratoires solitaires et bénis où la sainte et douce Vierge attire ses dévots serviteurs et se plaît à leur faire sentir les effets de sa protection maternelle. Parmi ces oratoires, nous appelons aujourd'hui votre attention sur celui qui existe à Marsanne, et qui est connu sous le nom de Notre-Dame de Bon-Secours ou Notre-Dame de *Fresneau*.

» L'origine de ce sanctuaire remonte à une haute antiquité, perdue dans la nuit des temps : elle n'en est que plus vénérable.

» Une légende populaire, transmise d'âge en âge, raconte qu'une pauvre fille aveugle, qui n'était en-

trée dans la vie qu'en enlevant celle de sa mère, invoquait souvent la sainte Vierge et la conjurait, avec une grande vivacité de foi, de lui accorder l'usage de ses yeux. Elle eut une vision : la sainte Vierge lui apparut et lui promit qu'elle serait guérie de sa désolante infirmité, si on lui élevait une petite chapelle dans un lieu qu'elle indiquait elle-même ; c'était au pied d'un coteau de Marsanne, planté de frênes, et par cette raison appelé le *Fresneau* : il était arrosé par une source limpide qui y répandait la fraîcheur et la verdure. La pauvre aveugle parla de la vision à son père, qui était maçon : elle est repoussée ; elle insiste : nouveau refus. Elle nourrissait cependant une espérance de succès ; elle l'entretenait par des prières ferventes et par les larmes qu'elle versait devant Dieu, retirée dans la silencieuse solitude du Fresneau.

» Le père fut enfin vaincu, autant par les larmes de sa fille que par un prodige qui le frappa vivement. Il crut apercevoir qu'un bénitier en pierre, qu'il avait travaillé lui-même, fut plusieurs fois transporté, sans le secours de personne, de l'église au coteau. Il s'engagea dès lors à construire un petit oratoire au Fresneau, lieu indiqué dans la vision ; aussitôt cette résolution prise, sa fille recouvra la vue.

» Quelle que soit l'opinion portée sur la vérité et l'authenticité de ce fait, la légende en est néanmoins fort respectable par son antiquité et par la profonde confiance qu'elle respire en la bonté et en l'intercession de l'auguste et puissante Reine du Ciel.

» Le modeste oratoire attira une grande affluence

de pèlerins; il fut remplacé, vers l'an 1600, par une chapelle plus convenable, qui existe aujourd'hui, et dont les nombreux ex-voto ont attesté la profonde dévotion qui conduisait vers elle les populations voisines.

» Avant la grande Révolution, on voyait sur les murs une peinture représentant un navire battu par la tempête; c'était un hommage de reconnaissance de M. de Poët, capitaine de vaisseau dans la marine royale, qui avait été sauvé du naufrage par sa confiance en Notre-Dame de Fresneau : M. de Poët était originaire des environs de Marsanne.

» En 1668, le pape Clément IX avait accordé, pendant sept ans, une indulgence plénière à gagner dans la chapelle, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Cette concession atteste en quelle réputation était ce vénérable sanctuaire de Fresneau.

» La pieuse chapelle est gracieusement assise près de Marsanne, au pied d'un coteau ombragé par de beaux arbres. Une eau abondante coule devant la façade de ce sanctuaire, et forme un ruisseau qui fuit en murmurant sous les touffes de verdure. La beauté de la solitude élève l'âme vers Dieu et facilite le recueillement et les méditations saintes. »

La sainte image fut couronnée solennellement d'une couronne d'or, donnée par Pie IX, le 8 septembre 1855.

XLIII. — LES DÉMOLISSEURS.

NOTRE-DAME DE BUGLOSE.

Procul, ô procul este, profani !

VIRGILI *En.* lib. VI.

Parmi ceux qui, dans les troubles du seizième siècle, saccagèrent les églises et brisèrent les saintes images, l'histoire n'en cite guère dont on ne retrouve quelque part le châtement. Parfois la justice divine a usé de délais dans la punition des coupables ; parfois elle les a frappés dans l'instant du crime, ou, comme on dit en justice, dans le flagrant délit. Ce sont là pour nous des mystères. Mais à ce propos, beaucoup de faits notables se rattachent surtout aux images révérees de Notre-Dame. Dans la contrée où vécut saint Victor de Plancy, il y avait, en grandeur naturelle, une statue de la Vierge sainte, honorée sous le nom cher en tant de lieux de Notre-Dame de Bon-Secours. Un homme, en 1794, voulut l'*abattre de sa niche*. C'était son expression grossière. Il se fit ouvrir l'humble église ; il y entra muni d'instruments. Déposant sa pioche et ses autres outils à crocheter au pied de l'autel, il y monta hardiment pour prendre ses mesures, et lorsqu'il eut reconnu que la vieille image de pierre était solidement retenue par un crampon de fer bien scellé, il comprit qu'il lui fallait son grand ciseau. — Il se retourna pour descendre : — un subit étourdissement le saisit alors, et il tomba

à la renverse du haut de l'autel. Chose extraordinaire ! l'image si bien scellée se détacha, et tombant sur lui du même mouvement, le tua sur le coup.

Autre singularité : la statue de pierre n'était pas même froissée.

A Orléans, dans la même année, deux hommes un jour firent invasion dans l'église de Saint-Paul. Ils en voulaient à une image noire très-révérée, qui représentait aussi la sainte Vierge avec l'Enfant Jésus. L'un de ces deux Vandales se cassa la jambe en tombant de l'autel, d'où il ne pouvait atteindre la statue; l'autre planta une échelle, monta et avança la main sur l'image sainte. Au même instant (toute une grande ville a été frappée de ce fait remarquable), était-ce un simple étourdissement ? le profanateur, atteint de cécité, tremble, descend doucement, cherche son chemin à tâtons, se trouve complètement aveugle ; — il ne recouvrera pas la vue et mendia ainsi tout le reste de sa vie.

On cite une foule de *coïncidences* de ce genre. Il serait curieux peut-être d'en dresser un recueil authentique.

Dans la légende qui suit, il n'y eut à la profanation qu'empêchement, sans punition instantanée. Il faut pour ce récit nous transporter dans les Landes, patrie de saint Vincent de Paul. On visite là, dans un rayon d'une lieue, trois pèlerinages, la cabane où Vincent naquit au village de Poy, le grand chêne dans le creux duquel, étant petit enfant, il se réfugiait pour prier, et la chapelle renommée de Notre-Dame de Buglose, où les traditions locales soutien-

nent qu'il chanta sa première messe, quoiqu'elle fût en ruines dans ce temps-là (1).

La chapelle de Notre-Dame et le culte en ce lieu de la Vierge sainte remontent à une époque qu'on ne saurait déterminer. Tous les titres qui auraient pu établir l'histoire de ce sanctuaire ont disparu en 1570, sous les pas des huguenots, qui dévastèrent ce pays, brûlant et détruisant, par l'ordre de Jeanne d'Albret, tout ce qui était cher au Catholicisme.

Au bruit de leur approche, quelques fidèles, voulant préserver au moins l'image vénérée de la sainte Vierge, qui était une belle statue de marbre, l'enlevèrent la nuit et l'allèrent cacher secrètement dans les jonchères d'un marais, où ils jugeaient que les bandes armées ne s'aventureraient pas. L'image chérie fut sauvée ainsi. Mais plus de trente ans passèrent avant le retour de la sécurité dans ces contrées; les huguenots y dominaient toujours, et les hommes qui avaient arraché la sainte image aux profanateurs étaient morts à l'entrée du dix-septième siècle, sans avoir transmis leur secret à personne. Les vieillards avaient relevé quelque peu du sanctuaire de Notre-Dame; ils se rappelaient bien son image qui avait souri à leur enfance; mais ne sachant où on l'avait mise, ils étaient réduits à la regretter, sans espoir de la revoir ici-bas.

Cependant le temps marchait; l'hydre de l'hérésie s'amoindrissait sous les efforts de Louis XIII; le marais en même temps se desséchait. Un jour, en 1620,

(1) *Pèlerinage de Saint-Vincent de Paul et de Notre-Dame de Buglose*, par M. Danos, chapelain, 1844.

un jeune pâtre de la paroisse de Poy, qui avait coutume de mener paître son troupeau dans la lande voisine, remarqua qu'un de ses bœufs s'écartait, entraît seul dans le marécage, s'enfonçait au milieu des broussailles, s'arrêtait en un certain lieu, et y poussait des mugissements plaintifs. La chose s'étant répétée plusieurs jours de suite, le pâtre s'imagina qu'il y avait là quelque phénomène extraordinaire, et son premier sentiment fut la peur. Curieux toutefois de s'éclairer, et n'osant s'approcher de l'endroit où s'arrêtait son bœuf, il monta sur un chêne élevé; de cet observatoire il aperçut, parmi les broussailles, une forme humaine que le bœuf léchait après avoir mugé....

Sa frayeur croissant à ce spectacle, il descendit *plus vite qu'il n'avait grimpé*, et courut répandre aux environs le bruit de son étrange découverte. Les notables de Poy accourent avec le curé; on se fraye un chemin à travers les obstacles, et la surprise est grande de trouver, à demi ensevelie dans le marécage, une statue de marbre belle et intacte; c'est la vierge Marie tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

Les anciens reconnaissent aussitôt l'image tant pleurée du vieux pèlerinage. De grandes démonstrations de joie éclatent; la prière et les saints cantiques découlent de toutes les lèvres. On retire la précieuse statue des broussailles où elle avait passé cinquante ans; on l'élève à quelques pas sur un piédestal de verdure; on l'abrite sous un dôme de rameaux et de fleurs. Elle resta là une année, et la sainte Vierge accorda aux âmes pieuses qui la ve-

naient visiter des grâces si bien constatées, que l'évêque de Dax s'y rendit solennellement. Entre autres merveilles, une source avait jailli à ses pieds ; elle ne s'est pas tarie depuis.

Le prélat, croyant reconnaître le doigt de Dieu dans ces événements, ordonna qu'on transportât avec honneur la sainte statue à l'église paroissiale de Poy. On disposa cette translation avec pompe ; toutes les populations des environs s'y trouvaient. Mais les bœufs qui traînaient le chariot où l'on avait placé l'image, arrivés aux ruines de l'ancienne chapelle, s'y arrêrèrent, et il ne fut pas possible de les contraindre à marcher plus loin. Les efforts des habitants de Poy, qui ambitionnaient la possession de ce trésor, échouèrent ; il fallut déposer la miraculeuse statue dans les débris de son sanctuaire et décider qu'on le relèverait : ce qui fut fait avec tant de zèle, que la nouvelle église put être inaugurée le lundi de la Pentecôte de l'année 1622. On y avait peint les circonstances de la découverte, et on lui donnait désormais le nom de Notre-Dame de Buglose, à cause de la part que le bœuf avait eue dans cette histoire (1).

Le pèlerinage fut dès lors très-fréquenté. En 1706, l'évêque de Dax, Bernard d'Abadie, le rendit encore plus célèbre, en donnant cette église aux Lazaristes, fondés, comme on sait, par saint Vincent de Paul.

Des guérisons surprenantes, des conversions mi-

(1) Buglose, en patois local, veut dire beuglement. Nous ignorons le nom que ce pèlerinage avait porté antérieurement. .

raculeuses, des grâces sans nombre signalaient ce sanctuaire auguste, quand la révolution se leva en 1789. Elle marcha vite. Les ouragans et les torrents sont rapides; il en est ainsi des passions humaines, qui renversent ce qui leur fait obstacle. Mais, par une exception singulière, au milieu des églises des environs, dévastées et saccagées, la chapelle de Buglose fut préservée, moins par le fait des hommes touchés que par une mystérieuse puissance.

Une tourbe nombreuse et ardente de démolisseurs s'était ruée sur cette église, avec des haches, des crocs, des torches et tous les instruments qui détruisent. Les échelles étaient appliquées pour descendre la statue, les tableaux et les croix. Parmi les blasphèmes, les uns s'apprêtaient à monter aux échelles, pendant que d'autres se disposaient à démanteler l'autel, lorsqu'un bruit sourd roula, grandit, s'accrut, gronda comme un tonnerre, sortant du sol ou des saintes murailles, inconnu, inexplicable, et devint si effrayant, si formidable et si terrible, que les profanateurs épouvantés s'arrêtèrent. Ils cherchèrent vainement à se remettre, à comprendre la cause de ce prodige. Il leur sembla que la terre, tremblant sous leurs pas, menaçait de les engloutir. Ils abandonnèrent leurs pioches et leurs échelles, ils s'enfuirent pâles de terreur.

Cet événement, bien vite connu, occupa tous les esprits; ce qu'il avait de surnaturel fut si universellement avéré, que personne n'osa plus, dans les bandes les plus déterminées, rêver le pillage de cette église. Bien plus, les pèlerins en reprirent le chemin,

sans que les ennemis de Dieu osassent les inquiéter. Les autorités constituées de Dax, informées de ce qui se passait, portèrent alors un décret, qui n'est pas le moins bizarre de tous ceux qui se forgeaient alors. Ils tolérèrent l'ouverture de la chapelle de Buglose et mirent *en régie les offrandes que les pèlerins y déposaient* (1).... Quatre ou cinq ans après, la religion se releva; et le sanctuaire, qui n'avait pas été fermé, continua d'être le refuge des cœurs souffrants.

Quant aux démolisseurs qui s'étaient levés pour profaner et abattre, nous ne saurions dire quelle a été leur fin. Mais, à juger d'eux par tous les autres que nous avons pu connaître, nous devons présumer qu'elle n'a pas été glorieuse (2).

XLIV. — NOTRE-DAME DE VERDELAIS.

Benedicite, universa germinantia in
terrâ, Domino.

Cantique des Trois enfants.

Nous empruntons l'historique sommaire du sanctuaire de Verdélais au beau mandement de l'éminentissime cardinal Donnet, publié pour annoncer le couronnement de l'image auguste qui est honorée en ce lieu. Cette fête eut lieu avec grande splendeur le 2 juillet 1856.

(1) M. Danos, *Pèlerinage de Saint-Vincent de Paul et de Notre-Dame de Buglose*.

(2) Voyez les Légendes des commandements de l'Église, dans les préambules.

« Dès les temps les plus anciens, dit l'illustre prélat, les fidèles étaient dans l'usage d'élever au Dieu vivant des autels sous le vocable de Marie. Ici, sur cette terre que nous foulons, couverte alors d'une immense forêt, nos aïeux bâtirent une chapelle qu'ils appelèrent Notre-Dame du Luc, du mot latin *lucus*, bois sacré. Plus tard on nomma ce lieu, devenu déjà un pèlerinage célèbre, Notre-Dame de Viridi Luco, dont l'idiome populaire fit, par un changement dont nous avons de nombreux exemples, Notre-Dame de Verdelais.

» Au milieu du douzième siècle, vers l'an 1160, à la place de l'humble oratoire, s'élevèrent une église et un monastère, dont la direction fut confiée aux religieux de Grandmont. Ils s'y multiplièrent dans la paix, livrés à l'étude et à la prière, jusque vers l'année 1295, époque fatale où le mariage d'Éléonore de Guienne avec le roi d'Angleterre alluma une de ces guerres longues et cruelles dont le pays fut si longtemps le théâtre et toujours la victime. Le sanctuaire de Notre-Dame, privé de ses fidèles gardiens, ne put échapper au désastre. Mais en 1307, il sortit de ses ruines fumantes, grâce à une pieuse femme, Assalide, dame de Puy-Paulin et de Castelnau, capitalesse de Buch et unique héritière des vastes domaines de Pierre de Bordeaux. Unie au sire de Grailly, vicomte de Benauges, elle inspira à son époux une sainte émulation de piété et de munificence, et tous deux enrichirent à l'envi ce sanctuaire, auquel étaient réservées de bien plus grandes épreuves.

» En effet, de 1327 à 1377, il fut attaqué, pris, repris tour à tour par les Anglais et par les Français, pillé, presque réduit en cendres. Les religieux, pour soustraire aux profanations l'image vénérée qui avait rendu ce lieu si célèbre, l'ensevelirent dans une forêt, où elle serait restée à jamais oubliée, sans un événement extraordinaire, que nous trouvons consigné dans les annales du temps et que nous voulons rapporter ici.

» Isabelle, comtesse de Foix, n'ayant pas d'enfants, fit vœu de bâtir un temple à la gloire de Marie et de consacrer un de ses fils au service des autels, si le Ciel lui accordait le bonheur d'être mère. Quelques années après, entourée de cinq enfants encore jeunes, comme elle revenait de son fief de Langon à son château de Livrac par la vallée de Verdelais, la mule qu'elle montait s'arrêta tout à coup. Surprise, la noble dame descend et fait lever une pierre. On trouve l'antique statue objet de tant d'honneurs, et que les religieux avaient enfouie dans le sein de la terre avant leur dispersion. On bâtit une nouvelle église et un nouveau monastère, où fut consacré à Marie un des fils d'Isabelle, connu dans l'histoire sous le nom de Pierre de Foix ou du bon légat, aussi illustre par ses talents et sa piété que par l'éclat de sa naissance.

» Nous ne suivrons pas dans tous ses détails l'histoire de ce sanctuaire célèbre; il faudrait faire l'histoire de la Guienne, dont il partagea toutes les destinées.

» En 1562, le temple de Marie fut pillé, dévasté

et presque anéanti; mais à quelques jours de là, Montluc châtiât ses profanateurs dans les plaines de Targon.

» Le cardinal de Sourdis, de glorieuse mémoire, ne tarda pas à rendre à Notre-Dame de Verdelaïs son ancienne splendeur. Il y plaça les célestins, dont le zèle ranima bientôt la foi des peuples; ceux-ci reprirent insensiblement le chemin de la sainte chapelle. La joie et la douleur, l'espérance et la crainte, la reconnaissance surtout, les y conduisirent en grand nombre jusqu'aux jours néfastes de 93; alors les religieux disparaissent, les portes du sanctuaire sont fermées : il y a peine de mort pour celui qui ose croire en Dieu et prier sa sainte Mère.... »

Mais si le dix-huitième siècle a été le siècle des démolisseurs, celui où nous vivons aura la gloire d'être appelé le siècle de la réparation.

Malheureusement, hélas ! ce qu'on élève en vingt ans peut se détruire en un jour, et cent ans ne relèveront pas ce qu'a renversé une seule des dix dernières années du dernier siècle.

Cependant depuis de bien longs jours l'église de Notre-Dame de Verdelaïs, rachetée par Mgr Daviau, de sainte mémoire, est rouverte aux pèlerins. Elle est desservie aujourd'hui par les prêtres de la Société de Marie. Et le 2 juillet 1856, une solennité imposante, présidée par Mgr le cardinal Donnet, assisté de huit prélats, attirait à ce sanctuaire des pèlerins en tel nombre qu'on l'a évalué à cinquante mille; il s'agissait de couronner la Vierge sainte et son divin Fils des riches et splendides couronnes données par

Pie IX à l'auguste image. Cette grande fête a démontré une fois de plus que tous les cœurs en France sont à Marie.

XLV. — NOTRE-DAME D'ARCACHON.

Vous êtes l'étoile

Du bon matelot.

Ballade de l'Angelus.

« Après avoir couronné Notre-Dame de Verdélais, Mgr le cardinal de Bordeaux et les évêques qu'il avait réunis pour ces solennités sont allés célébrer la fête des marins à Notre-Dame d'Arcachon.

» On aime à voir sur cette plage, autrefois sauvage et déserte, aujourd'hui riante et animée, le culte de la sainte Vierge se développer et croître, dominant tous les progrès du pays. Qu'il fait bon lire le nom de l'Étoile des mers brillant sur cette grève tranquille, au milieu de ce majestueux bassin dont la beauté réfléchit si pure la beauté du ciel ! Qu'un sanctuaire de Marie, avec ses lignes poétiques, ses colonnes sveltes et sa tour élancée, aura bien sa place parmi ces frais cottages et ces gracieux chalets qui bordent la mer ou s'en vont se cachant dans les vieux pins !

» Ce n'est pas d'aujourd'hui que date le culte de Notre-Dame d'Arcachon. Vers la fin du quinzième siècle le moine Illyricus, fuyant les bruits du monde, se choisissait une retraite sur les bords du golfe de Gascogne. Un jour, la vague apporte jusqu'à lui une

statue d'albâtre représentant la Vierge Marie. Illyricus dégage pieusement la sainte image du sable de la mer, il l'abrite sous un oratoire de bois; les marins, qui aimaient l'anachorète, viennent prier avec lui; ils confient leurs frères barques à la Vierge, et désormais, quand la tempête grondera et que la passe du golfe deviendra plus dangereuse, c'est vers elle qu'ils tourneront leur espoir.

» Plus tard, le cardinal de Sourdis avait fait construire une chapelle à Notre-Dame d'Arcachon. Couverte par les sables dans un jour d'ouragan, elle disparut sous la dune, qui cache, dit-on, bien d'autres ruines. On la releva en 1722. La statue miraculeuse avait échappé au désastre. Aujourd'hui que, rendu célèbre par ses bains de mer, et que, défendu contre les sables par le génie de Brémontier, Arcachon va devenir une ville (1), il lui fallait une église en rapport avec l'importance qu'il promet d'acquérir. La première pierre en a été posée le 6 juillet 1856, et quoique à peine achevé, ce sanctuaire est un grand attrait pour les pèlerins. »

(1) M. Louis Estienne dans le journal *La Gironde*, 8 juillet 1856.

XLVI. — NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE (1).

Exaltabor in gentibus et exaltabor in terrâ.

Psaume XLV.

La montagne de Vassivière est à deux lieues de la petite ville de Besse, qui ferait peu de bruit dans le monde sans la présence de la Madone vénérée dont nous allons dire quelques mots. Elle est au cœur de l'Auvergne, dans le département du Puy-de-Dôme, aux pieds du mont Dore, et son pèlerinage remonte au quatorzième siècle.

« La chapelle se trouve à l'extrémité ouest du plateau de la montagne, et on y est conduit de l'est par une voie sacrée, formée de quatorze magnifiques croix de fer de la forme la plus élégante. Cette voie, qui comprend près d'un kilomètre et demi, serpente gracieusement sur le flanc de la colline et ne laisse apercevoir le sanctuaire que lorsqu'on est sur le point d'y arriver.

» Deux ruisseaux, courant l'un à l'orient, l'autre à l'occident, baignent le pied de la sainte montagne de leurs eaux fraîches et pures et en forment une île de verdure qui sert de piédestal à Notre-Dame de Vassivière (2). »

Lorsqu'on découvrit la pieuse image sur la petite

(1) On donne, dans l'histoire de la chapelle de Notre-Dame de Vassivière, réimprimée en 1837 à Clermont-Ferrand, la signification de ce singulier nom attribué à cette montagne : c'est la corruption des mots patois *vas-y vère* ou *vière*, que l'on opposait à ceux qui refusaient de croire les miracles de la sainte Madone.

(2) M. Antoine Monier, de Besse, *Notice*.

montagne qui vient d'être décrite, elle se signala par quelques faveurs. Aussitôt la population de Besse, conduite par son curé, alla l'enlever avec respect et l'apporta dans son église; mais la sainte Madone s'en retourna la nuit suivante au lieu qu'elle avait choisi; ce qui se répéta plusieurs jours de suite.

Cette merveilleuse résistance de la part de Notre-Dame augmenta le désir qu'on avait à Besse de la posséder. Les habitants se déterminèrent enfin à fonder une messe à perpétuité en l'honneur de la sainte Vierge pour tous les mercredis de l'année. Dès lors, l'image céda un peu aux sollicitations des fidèles.

Cependant elle fit connaître par divers miracles qu'elle ne voulait pas abandonner entièrement son ancien manoir de Vassivière. En conséquence on fit bâtir en 1550 une petite chapelle sur la montagne. C'est là que l'image passe l'été, tandis que durant l'hiver elle habite l'église de Saint-André dans la ville de Besse.

Elle part pour sa montagne, portée avec honneur en procession générale, le 2 juillet de chaque année, fête de la Visitation, et après trois mois de séjour dans son sanctuaire de Vassivière, « en mémoire des trois mois que Marie passa chez sainte Élisabeth, à Hébron, la sainte image est reportée dans son sanctuaire de la ville. Marie sort de cette belle campagne où elle était allée donner ses audiences privilégiées à la foule des pèlerins et rentre au milieu de ses enfants. Toutes ses fêtes reviennent chaque année avec le même charme et le même attrait (1). »

(1) M. Antoine Monier, déjà cité.

Piganiol de la Force, dans sa description des principaux lieux de France, dit que la sainte Madone a fait à Besse et à Vassivière tant de miracles avérés et incontestables, que se refuser à y croire c'est avouer qu'on est insensé.

Ce fut un de ces miracles incontestés qui fit élever la chapelle de 1550. Un bourgeois de Besse un peu avancé, comme il y en a toujours, se moquait des pèlerins de Notre-Dame. Un jour qu'il leur demandait ce qu'ils pouvaient attendre d'une image de vieux bois noirci, il perdit tout à coup la vue, et, au su de toute la contrée, il ne la recouvra qu'après avoir fait amende honorable à la sainte Madone et promis de concourir à la construction de son nouveau sanctuaire, qui fut entrepris, comme nous l'avons dit, en 1550 et bénit en 1555.

La chapelle de Vassivière fut vendue en 1793 comme propriété de la nation, qui ne s'est pas enrichie à ce commerce. Elle a été achetée par mademoiselle Marie Admirat, dont le nom mérite d'être conservé, car aussitôt que Napoléon donna la liberté au culte, cette pieuse demoiselle rendit son acquisition à Notre-Dame, qui est toujours visitée par les pèlerins.

. XLVII. — NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Ave, maris Stella !

Hymne à Marie.

A la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième, un pêcheur marseillais, surpris en

haute mer par la tempête, cherchait vainement à rentrer dans le port et se voyait près de périr. Il était seul dans sa barque, qui faisait eau de toutes parts; le vent lui était contraire; il avait perdu son gouvernail.

Comme il sentait, le cœur bien serré, qu'à moins d'un miracle il lui fallait dire l'éternel adieu à tout espoir de revoir encore sa famille chérie, son toit paternel et le sol natal, il éleva les yeux sur le rocher de la Garde, qui surgit comme une sentinelle de granit sur la montagne pour dominer la mer, le port et la ville de Marseille. A la cime de ce rocher, il lui sembla qu'il distinguait une figure aérienne, dont les formes diaphanes se dessinaient dans l'obscurité profonde qui en ce moment voilait la terre et les cieux. Il lui sembla encore que cette figure bienveillante lui tendait la main.

Depuis qu'il se regardait comme inévitablement perdu, il n'avait cessé d'invoquer l'Étoile de la mer, la Vierge sainte qui protège les pauvres marins. Il crut fermement que c'était elle qui venait à son secours; il tomba à genoux dans sa barque, abandonnant toute manœuvre et chantant avec un reste de force l'*Ave, maris Stella*, qui étendait son rythme plaintif sur les vagues frémissantes.

La barque, dès lors, comme si elle eût été attirée par une main puissante, filait sur les flots agités; elle s'arrêta au pied de la montagne.

Le pêcheur sauvé monta courageusement jusqu'au rocher de la Garde, où il ne vit rien; mais il se prosterna à la place que sa vision avait occupée; il y re-

mercia tendrement Notre-Dame; et, après avoir contemplé encore la mer furieuse et le péril qu'il venait de courir, il reprit le chemin de sa cabane, où il raconta son aventure.

On trouva extraordinaire qu'il eût pu aborder comme il l'avait fait; et personne ne mit en doute qu'il ne dût son salut à un miracle incontestable. D'autres marins dirent que plusieurs fois aussi ils avaient cru apercevoir, au sommet du mont de la Garde, une douce apparition qu'ils ne savaient définir, mais qui calmait les tempêtes et les sauvait du naufrage. Ils ne pouvaient reconnaître à ce signe de bonté que la Vierge Marie; sans doute elle aimait ce rocher, d'où elle pouvait venir en aide à tant de détreesses.

On éleva donc sur cette cime une chapelle, qui fut bâtie en 1218; on l'enrichit d'une image de la sainte Vierge qu'on appela aussitôt Notre-Dame de la Garde, et ce pèlerinage devint sur-le-champ très-fréquenté.

Il y a des traditions qui reportent cette origine à des temps bien plus anciens; mais elles ont semblé incertaines.

Ce qu'on ne peut nier, c'est que, depuis l'an 1218, Notre-Dame de la Garde a toujours été la protectrice de Marseille et surtout le recours de ses fidèles marins. Aucun ne s'embarque pour le moindre trajet sans s'être mis sous sa tutelle; aucun n'entreprend une navigation de long cours sans avoir visité son sanctuaire. Il n'y a pas plus de vingt ans qu'un des mille faits que nous pourrions conter a été rapporté par tous les journaux. Un navire assailli par la

tempête périssait et allait sombrer ; il portait douze marins et dix-sept passagers, en tout vingt-neuf personnes. Les matelots, voyant bien que leurs efforts devenaient inutiles, se jetèrent à genoux et se recommandèrent à Notre-Dame de la Garde, leur unique espoir ; les passagers les imitèrent, le timonier même abandonna le gouvernail.

Au même instant, tous ces yeux levés au ciel sont frappés unanimement d'un spectacle ou d'une vision singulière ; tous voient vaguement au timon une figure aérienne, comme une ombre légère, qui le saisit et le dirige. Tous demeurent à genoux, sentant que le navire, emporté comme un oiseau dans son vol, franchit les espaces. Bientôt on entend dans les airs la grande cloche d'argent de Notre-Dame de la Garde ; car les pauvres marins lui ont donné ce luxe royal.

On juge à ce son connu que le port n'est plus qu'à cinq lieues. On est sauvé, on y entre, on débarque.

Et avant de prendre aucun repos, de recevoir aucun aliment, les vingt-neuf naufragés, avec leurs mêmes vêtements trempés de l'eau de la mer, montent pieds nus à Notre-Dame de la Garde et y chantent le *Magnificat*, parmi les pleurs de la reconnaissance.

Les nombreux ex-voto qui parent la chapelle de Notre-Dame de la Garde et les riches bijoux qui composent son trésor n'attestent que des bienfaits. 1793 lui avait enlevé ses diamants, ses riches parures, sa belle statue d'argent massif plaqué d'or. Mais la foi sait réparer les brèches de l'impiété ; et

après si peu de temps, la statue d'argent et les autres splendeurs sont déjà restituées, par ces cœurs pieux et saints qui se chargent si volontiers d'expier pour les coupables et de payer pour les voleurs.

Ce ne sont pas les seuls marins qui ressentent la bienveillante intervention de Notre-Dame de la Garde.

La ville de Marseille l'invoque dans tous ses besoins. Tous les ans, à la Fête-Dieu, on descend en pompe l'image révéérée ; on la porte en triomphe dans tous les quartiers de l'antique cité, qui la conserve une nuit dans l'église de Saint-Martin ; et le peuple, qui la chérit tendrement, qui l'accable de fleurs et d'autres petites offrandes, vous exposera alors toutes sortes de naïves croyances. Ainsi les pêcheurs, qui portent pieds nus sur son éclatant brancard la sainte image, vous diront qu'elle est pesante lorsqu'on l'éloigne de sa chapelle bien-aimée, et qu'elle devient légère à mesure que le retour l'en rapproche. Le peuple vous déclarera encore que c'est avec raison qu'on ne la laisse qu'un jour, deux jours tout au plus, dans l'église de Saint-Martin, lorsqu'elle visite Marseille ; attendu que si on tardait davantage à la remonter au sanctuaire de la Garde, elle y retournerait toute seule....

Il y a partout ainsi, parmi les masses, des idées merveilleuses qui révèlent dans l'homme naturel un immense besoin de foi et la conscience innée d'un monde immatériel. Ceux qui n'abordent les choses religieuses que pour les critiquer classent volontiers ces traditions vulgaires parmi les superstitions. Ce ne sont point des superstitions, mais des opinions, sou-

vent imaginaires, rarement offensives, et l'Église, loin de les accueillir, les éclaire ou les dissipe.

Mais que peuvent dire les esprits hostiles de ce qui eut lieu en 1832, lors des ravages du choléra ?

Toute une grande cité, la plus populeuse de l'empire après Paris, peut l'attester, et les faits qui ont passé sous nos yeux sont encore tout récents.

Le fléau, qui, en trente jours, frappa trente-deux mille victimes dans la capitale épouvantée, s'était abattu sur Marseille avec les mêmes fureurs. Les petites rues que le peuple habite n'avaient presque plus de maisons sans malades ; et alors, on s'en souvient, les malades étaient des mourants. Le peuple s'assembla dans les places publiques ; des clameurs, parties de cent mille bouches frémissantes, demandèrent qu'on descendît Notre-Dame de la Garde. Le lendemain, le clergé avec l'évêque, les magistrats avec le préfet, tous les soldats de la garnison avec leurs officiers, tous les marins du port, tous les honnêtes bourgeois, tous les hommes valides, toutes les femmes que le choléra n'avait pas encore atteintes ; montaient au sanctuaire ; la sainte image de Notre-Dame, au milieu d'un concert de pleurs, fut amenée à Marseille.

Elle visita toutes les rues populeuses. Tous les malades la saluaient de leur fenêtre, ou de leur couche de douleur, s'ils ne pouvaient se lever. Les enfants lui offraient des fleurs et des prières, les mères lui offraient des fleurs et des larmes. Le cortège stationnait un moment devant chaque maison, comme il y en avait plusieurs, qui ne contenait que des malades.

La veille de cette procession on n'avait pu suffire aux enterrements. Il n'y en eut plus dès lors. Le choléra avait fui devant la Vierge qui est le salut des infirmes. Il ne reparut point; les malades que l'art des médecins avait condamnés se relevèrent; et pendant plusieurs semaines, on vit à la chapelle de la Garde, à côté des pèlerins sauvés du naufrage, d'autres pèlerins nombreux arrachés au choléra....

De tels miracles, au reste, se feront partout où la foi sera assez puissante pour les faire descendre de la main de Dieu (1).

(1) Un miracle particulier, attesté par les premiers médecins, a été publié le 21 septembre 1843, après une enquête rigoureuse par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille. Nous croyons devoir en reproduire le récit :

La sœur Marie-Julie Dugas, religieuse du premier monastère de la Visitation, dit des Grandes-Maries, à Marseille, était retenue depuis cinq ans à l'infirmerie de la communauté par suite d'une complication de maux toujours croissants. Les médecins signalèrent d'abord dans son état des caractères de phthisie; vinrent se joindre ensuite des fièvres intermittentes, et depuis trois ans, une violente irritation d'entrailles, qui ne permit plus à la malade de quitter un seul jour le lit. Son état devenait sans cesse plus grave et déconcertait toutes les ressources de l'art. Elle éprouvait un dégoût insurmontable pour toute espèce de nourriture. Sa faiblesse était si grande qu'elle ne pouvait se tenir sur son séant dans son lit, ni supporter dans sa chambre la conversation de deux personnes qui parlaient entre elles. Elle avait de longs et fréquents évanouissements, pendant lesquels, au dire des médecins, elle pouvait expirer. Des sueurs abondantes, des ulcères dans la bouche, d'horribles douleurs aux dents, atteintes de carie par un effet de la malignité de la maladie, la fatiguaient sans cesse. La fièvre lente qui la consumait l'avait réduite à un amaigrissement affreux. Enfin il s'était manifesté depuis un an une sorte d'hydropisie qui, jointe à la consommation qui la minait, ne laissait que l'espoir de quelques mois de vie. Tel était l'état que l'on remarquait dans la sœur Marie-Julie, et dont nous avons été nous-même bien des fois le témoin. Les médecins l'avaient déclarée incurable. On donna deux fois le saint viatique à la malade, le danger devenant imminent.

Cependant voilà que, le 18 juin de cette présente année, la commu-

La Madone vénérée des Marseillais a compté François I^{er} parmi ses pèlerins célèbres. Elle en a eu ré-

nauté apprend que le lendemain la procession de Notre-Dame de la Garde doit passer sous les murs du monastère. A cette nouvelle, la supérieure se sent pressée intérieurement de demander par l'intercession de la sainte Vierge la guérison de la sœur Marie-Julie, à qui elle s'empresse de communiquer sa pensée. La communauté entière s'y associe, sur l'invitation de la supérieure, qui offre en outre à la sainte Vierge, au nom de ses sœurs, la promesse de faire tous les jours, pendant un an, une communion pour la conversion des pécheurs. Plusieurs de ces pieuses filles passent en prières une partie de la nuit devant le Saint-Sacrement. Il est enjoint, en vertu de la sainte obéissance, à la sœur Marie-Julie, de s'unir dans son cœur à leurs supplications. Le 18 juin, on transporte la malade de sa cellule dans une autre pièce, d'où elle puisse apercevoir, sans quitter son lit dressé près de la fenêtre, l'image de la sainte Vierge au moment du passage de la procession. Ce moment arrive. A la vue de la statue vénérée, elle ressent un vif saisissement, ses larmes coulent. Elle remplit le vœu de l'obéissance qui exige qu'elle demande sa guérison. Elle fait cette demande, et à l'instant la grâce est obtenue.... La sœur Marie-Julie a aussitôt recouvré ses anciennes forces. Pendant trois ans elle n'avait pu sortir de son lit, où la violence de la maladie la retenait immobile, et maintenant tout à coup elle descend de celui où elle était placée; elle ne fait pour cela que s'appuyer sur la main de la supérieure, qui la lui tend comme pour lui prescrire d'en sortir. Elle marche, elle parcourt sans secours une partie considérable de la maison pour se rendre à une tribune de la chapelle, où elle va rendre à Dieu ses actions de grâces. Le lendemain matin, elle se lève comme si elle n'avait pas été malade. Elle a un entretien avec ses médecins, aussi surpris que touchés de ce qu'ils voient, et qui reconnaissent hautement le miracle opéré en quelque sorte sous leurs yeux. Elle reçoit au parloir plusieurs personnes, qui viennent reconnaître le prodigieux changement opéré en elle. C'est sans fatigue qu'elle prend part à de pieuses conversations, elle qui auparavant pouvait à grand'peine prononcer quelques mots mal articulés. Elle écrit à ses parents une lettre de trois pages, d'une main ferme et en très-beaux caractères, après que naguère elle ne pouvait pas même signer. Elle assiste à la procession indiquée par la supérieure pour remercier Dieu du bienfait de sa guérison. Elle va au réfectoire, au chœur, et se trouve aux exercices de la communauté, où elle n'avait pas paru depuis si longtemps. Son rétablissement complet dès la veille ne s'est pas ensuite démenti, et nous l'avons revue plu-

cement de plus illustres; l'empereur Napoléon III et l'impératrice Eugénie ont voulu assister à la messe dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, le 9 septembre 1860.

On révère près de Bologne, dans les États de l'Église, sur le mont de la Garde, une autre sainte image de Marie qui se désigne par le même nom. Plusieurs fois Notre-Dame de la Garde des fidèles de Bologne a préservé leur ville de la peste; et son sanctuaire est couvert d'ex-voto qui signalent de nombreux miracles. On monte à sa chapelle par un chemin de près d'une lieue, couvert de six cent quarante arcades.

On descend la Madone dans la ville une fois au moins tous les ans; elle parcourt la cité dans une procession qui attire un immense concours. On la retient la nuit dans l'église de Saint-Pétrone; mais on la reporte le lendemain en cérémonie.

Cette sainte image a été apportée, dit-on, de Constantinople, et on l'attribue à saint Luc. Elle est appelée aussi *Notre-Dame de Bologne*.

sieurs fois depuis lors dans un état de parfaite santé. Interrogée par nous-même, elle nous a fait le récit que nous reproduisons; et après l'avoir entendue, nous n'avons pas hésité à prononcer qu'elle nous avait raconté un miracle, dont les circonstances nous étaient d'ailleurs connues.

» Vous bénirez avec nous l'Auteur de tout bien qui a daigné produire pour notre édification personnelle un si incontestable effet de son pouvoir en dehors des lois ordinaires de la nature, et vous rendrez gloire aussi à la bienheureuse Vierge Marie, dont l'intercession a obtenu cette grâce. »

XLVIII. — NOTRE-DAME DE CAHUSAC.

Locus in quo stas terra sancta est.

Exode, ch. III, v. 5.

Ce sanctuaire nous transporte au diocèse d'Auch.

Dans les premières années du seizième siècle, au moment où la plus glacée des hérésies allait se lever, surtout contre le culte de la sainte Vierge, un jeune pâtre du bourg de Cahusac, conduisant ses troupeaux à la prairie, aperçoit un ormeau enveloppé d'une lumière extraordinaire; il en est ébloui. D'abord il croit que la flamme dévore le jeune arbre; il reconnaît bientôt que cette lumière qui n'attaque rien est un prodige, puis il distingue à travers les branches que la flamme respecte une statue de Notre-Dame de Pitié. Il tombe à genoux, et dès que la prière lui a rendu un peu de calme, il court au monastère de bénédictins qui s'élève dans le voisinage, et il annonce ce qu'il a vu.

Les religieux le suivent aussitôt. Ils sont témoins de la merveille. Alors tout le monastère et toute la bourgade viennent en procession honorer la sainte image. Les religieux l'emportent avec des chants de louanges et d'actions de grâces dans leur chapelle.

Or, le lendemain matin, la statue miraculeuse était revenue à son ormeau.

Ce prodige, en dépit de la surveillance la plus active, se renouvela deux fois encore. On comprit de là que la sainte Vierge avait choisi elle-même le lieu où elle voulait accueillir les vœux de ses fidèles. On

construisit donc autour de l'ormeau un modeste oratoire.

Les pèlerins vinrent en foule; de leurs humbles offrandes, du denier de la veuve et du pauvre, et aussi des offrandes que firent les riches, l'oratoire devint au bout de quelques années une élégante chapelle gothique. Les aumônes du voisinage la rachetèrent de la ruine en 1793. On avait sauvé aussi la sainte image; et quand le premier consul eut rétabli le culte, les pèlerins revinrent plus nombreux que jamais.

En 1824, un jeune prêtre d'ancienne famille, l'abbé de Cahusac, comprit que son nom, qui était celui de la Madone, l'appelait auprès d'elle. Il fut trente ans son chapelain.

Après sa mort, qui fut sainte et douce, Mgr de Salinis a rehaussé avec solennité et splendeur le culte de Notre-Dame de Cahusac, qui reçoit aujourd'hui par milliers les visites pieuses de ses fidèles.

XLIX. — MARIA-ZELL.

O escarboucle reluisant
Nuit et jour sans obscurité,
Émeraude clair et luisant
Et saphir de sécurité,
Diamant de mundicité;
Rubis, rayant clair comme flamme,
Je vous requiers en charité :
Ayez pitié de ma pauvre âme.

Prière à la sainte Vierge, xiv^e siècle.

Maria-Zell, dans une vallée de la Carinthie, est le plus célèbre des pèlerinages de l'Autriche. Il a com-

mencé au douzième siècle; alors le margraviat de Carinthie était occupé par des peuplades diverses, dont la plupart vivaient encore idolâtres. Un bon moine de l'abbaye de Saint-Lambert, désirant poursuivre l'œuvre que Charlemagne avait commencée dans ces contrées demeurées barbares, vint s'y fixer. Il apportait avec lui une image de la sainte Vierge, sculptée en bois de tilleul, peinte et ornée. Il l'exposa à la vénération de ses premiers néophytes, sur un tronc d'arbre, auprès duquel il s'était fait une cabane. Les pâtres carinthiens, en acceptant l'Évangile, comprirent aisément que la Mère du Dieu qu'ils adoraient devait être bonne et puissante. Dès qu'ils eurent reconnu que leurs naïves prières étaient exaucées, que leurs maladies s'évanouissaient devant la sainte image, que son invocation les tirait du danger, ils lui élevèrent son premier sanctuaire.

Ce n'était, hélas! qu'une hutte, semblable à leurs grossières demeures, seulement un peu plus élevée, surmontée d'une croix de bois et soigneusement tapissée de fleurs, qui se renouvelaient tous les jours.

La Reine des Cieux a toujours aimé ces humbles hommages, et bientôt Maria-Zell devint un pèlerinage fréquenté, dont la renommée s'étendit au loin.

En l'année 1220, Henri, margrave ou duc de Moravie, ayant obtenu à Maria-Zell la guérison d'une maladie grave, vint avec sa femme Agnès rendre grâce à la sainte Vierge. Ils firent élever alors en pierres taillées une chapelle qui remplaça la hutte; et la sainte image passa de son tronc d'arbre sur un autel.

Louis I^{er}, roi de Hongrie au quatorzième siècle, petit-fils de saint Louis, et digne par ses vertus et sa valeur de cette noble ascendance, étant en guerre avec les Turcs et les Tartares, alla à Maria-Zell implorer l'appui de Celle que les chrétiens ont souvent appelée « Notre-Dame de la Victoire ». Contre toute espérance humaine, il battit et repoussa les troupes nombreuses qui voulaient envahir son royaume. Reconnaissant d'un tel miracle, il fit bâtir l'église qui entoure la chapelle élevée par le duc des Moraves.

Une merveille plus directe eut lieu en 1530. Les Turcs, ces ennemis éternels des chrétiens, ces barbares à qui l'Europe depuis des siècles devrait être fermée, entrèrent dans la Carinthie et pénétrèrent jusqu'à Maria-Zell. Leur chef, à qui on disait que la défaite essuyée par le croissant deux siècles avant cette invasion était due à la miraculeuse Madone que les peuples honoraient là, entra furieux dans la chapelle, annonçant qu'il allait venger la cause du Koran.

Dès qu'il fut en présence de la sainte image, il dirigea contre elle sa lance acérée. Mais à l'instant même où il croyait frapper l'image sainte, son bras se paralysa, en même temps qu'il se sentit frappé d'un aveuglement complet. Les soldats qui l'accompagnaient s'enfuirent épouvantés, entraînant leur capitaine aveugle et à demi mort d'effroi.

La plupart des empereurs d'Autriche, entre autres Mathias, Ferdinand II, Ferdinand III, Léopold I^{er}, firent le pèlerinage de Maria-Zell. Marie-Thérèse, en 1728, fit sa première communion dans ce sanctuaire.

François II s'y rendit en 1814, et François-Joseph a suivi ces pieux exemples.— Veuille la Vierge sainte, de son trône de Maria-Zell, inspirer à l'Autriche agitée la modération, la générosité et la justice qui maintiennent la paix dans les États!

L. — NOTRE-DAME DE GRACE.

Diffusa est gratia in labiis tuis.

Psaume XLIV.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce, près de Rochefort, est un des grands pèlerinages du Midi. Sa fondation et son origine datent de Charlemagne.

On sait, dit M. Augustin Canon, dans la Notice qu'il a publiée à Avignon sur Notre-Dame de Grâce, on sait qu'au huitième siècle les Sarasins s'emparèrent d'Avignon et des pays voisins; que Charles-Martel les chassa de cette ville, les poussa au delà du Rhône et acheva de les détruire sur les montagnes mêmes de Rochefort, où ils s'étaient réfugiés comme dans un asile inaccessible. D'après l'*Histoire du Languedoc*, composée par le bénédictin dom Vaissette, le petit-fils de ce grand capitaine, l'empereur Charlemagne, afin de perpétuer le souvenir de cette victoire, fit bâtir en 798, aux lieux mêmes où elle avait été remportée, une chapelle en l'honneur de Celle que l'Écriture nous dépeint « terrible comme une armée rangée en bataille ». Cette chapelle fut connue dans la contrée sous le nom de *Sainte-Marie de la Victoire*.

Plus tard, des prodiges sans nombre opérés par son intercession, et surtout la découverte que fit en 1634,

dans une des anfractuosités de la colline, un pauvre berger d'une des statues de la Vierge Marie, firent comprendre que ce lieu lui était agréable. L'antique sanctuaire de Charlemagne fut dès lors agrandi. On construisit tout auprès une demeure pour les prêtres ou les religieux qui seraient chargés de la desservir; et bientôt, à cause des miracles éclatants que la piété attribuait à la Madone de Rochefort, à cause des grâces innombrables qui semblaient découler de la sainte montagne, on ne l'appela plus Notre-Dame de la Victoire, mais Notre-Dame de Grâce.

« En 1637, les bénédictins de l'abbaye de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, dans le domaine desquels la chapelle de Rochefort se trouvait, en obtinrent l'administration. Pendant près de deux cents ans ils en restèrent chargés. Ce fut sous leur direction que le pèlerinage s'organisa réellement. Ils réédifièrent l'église telle qu'on la voit aujourd'hui et construisirent tout autour un vaste couvent. La renommée du sanctuaire se répandit bientôt par toute la chrétienté. Les souverains pontifes Urbain VIII, Alexandre VII, Pie VI, auxquels nous pouvons ajouter Pie IX, glorieusement régnant, l'enrichirent des faveurs du saint-siège.

» Anne d'Autriche, l'illustre mère de Louis le Grand, en passant par Avignon, vint faire un pèlerinage à Notre-Dame de Rochefort, et y fonda à perpétuité six messes pour le repos de son âme; ce que constate l'inscription qu'on lit encore sur un des piliers de la grande nef. Toutes les maisons nobles des environs firent là des offrandes d'une munificence presque

royale, et en 1646, les bénédictins de Saint-Maur de l'abbaye de Compiègne cédèrent à leurs confrères de Rochefort une portion du voile de la sainte Vierge qu'ils possédaient depuis les croisades.

» Mais un jour vint où les bénédictins durent abandonner le dépôt sacré qui leur avait été confié; c'était en 1793, et quelques-uns d'entre eux subirent pour le nom de Jésus-Christ un long exil sur la terre étrangère. Pendant ce temps de calamité, le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce ne resta pas désert; souvent de généreux et intrépides confesseurs de la foi réunirent au pied de l'autel de Marie quelques fractions du troupeau dispersé. Le concours du peuple, dès la réouverture des églises, a repris avec une nouvelle ardeur, et chaque jour Notre-Dame de Grâce voit agenouillée devant sa miraculeuse statue une foule nombreuse venue des deux diocèses de Nîmes et d'Avignon. »

La sainte Vierge a aussi, sous le même nom de *Notre-Dame de Grâce* un sanctuaire célèbre à Honfleur. Elle en a un autre à Cambrai.

La vénérable image de Notre-Dame Mère de Grâce a été donnée à l'église cathédrale de Cambrai, dont elle est la patronne, par le saint évêque Géry, qui gouvernait cette partie de l'Église au sixième siècle. Elle est illustre par de nombreux miracles; nous en citerons un.

En l'an 1326, un bonhomme, passant sur un pont que l'on réparait, laissa tomber malheureusement son petit enfant dans l'Escaut. Il s'y précipita aussitôt lui-même, quoiqu'il ne sût pas nager; mais la

tendresse paternelle ne calcule pas, et il espérait gagner la herge.

Or, en se jetant dans le fleuve, il s'était recommandé par un cri de l'âme à Notre-Dame de Grâce, dont il savait la puissance et la bonté. Il s'enfonçait cependant, lorsqu'un cavalier inconnu traversa le fleuve, prit le pauvre père par le haut de son pourpoint et le porta sur la rive, pendant qu'un batelet qu'il n'avait pas aperçu lui ramenait son enfant.

Le père et l'enfant trempés d'eau se secouèrent un instant, après quoi ils cherchèrent des yeux le batelet et le cavalier inconnu, et ne voyant personne qu'ils pussent remercier, car les deux sauveurs avaient disparu, ils s'en allèrent tous deux rendre grâce à Notre-Dame,

LI. — LA FONTAINE DE SAINT-BRIEUC.

« Il vint aussi une pauvre veuve, qui mit dans le tronc deux petites pièces, lesquelles faisaient le quart d'un sou.

» Et Jésus, appelant ses disciples, leur dit : « Je vous dis en vérité que » cette pauvre veuve a plus donné que » tous ceux qui ont mis dans le tronc, » car ceux-là ont donné de leur superflu, et elle a donné son nécessaire. »

S. MARC, ch. XII.

Saint Briec, que l'on croit né en Irlande, avait vingt-cinq ans environ lorsque saint Germain d'Auxerre alla chez les Anglais combattre l'hérésie pélagienne. Briec, attiré par la réputation du saint évêque, courut se ranger parmi ses disciples; il em-

brassa ardemment la foi chrétienne, suivit saint Germain en France et fut par lui élevé au sacerdoce.

Alors il s'en retourna dans son pays, où il convertit ses parents, qui étaient encore idolâtres; et après avoir semé la foi parmi ses concitoyens, il vint en Bretagne, où un prince du pays, qui était de sa famille, lui donna une grande vallée couverte de bois, arrosée par une belle fontaine, non loin de la rivière qui se jette dans le port du Légué. C'était au milieu du cinquième siècle.

Brieuc se bâtit, auprès de la fontaine, une cabane, et devant cette hutte il éleva un modeste sanctuaire où il plaça une sainte image de la Vierge Marie, et une croix qu'il avait apportées avec lui.

Bientôt sa sagesse, ses paroles et ses aumônes attirèrent autour de lui une foule d'âmes en peine. Il construisit un vaste monastère avec les bois de sa vallée, et peu d'années après il se vit entouré de trois cents moines. C'est là l'origine de la ville de Saint-Brieuc, érigée en évêché au neuvième siècle; c'est aussi l'origine du sanctuaire de Notre-Dame de la Fontaine, à Saint-Brieuc, fondé avant l'an 500 de notre ère.

Au sanctuaire de bois succéda, à une époque que nous ne pouvons préciser, une belle chapelle, qui, jusqu'à l'année 1793, attira de nombreux pèlerins. Mais dans les jours horribles qui ont souillé si honteusement notre Révolution, la chapelle fut rasée; le sol qu'elle avait si longtemps protégé fut couvert de plâtras et d'immondices; on voulait en effacer jusqu'au souvenir. La statue révéree, qui était de pierre tendre, fut brisée avec une fureur de démon et ré-

duite en innombrables éclats. Or les fidèles ramassaient jusqu'aux miettes tous les fragments bénis. Ils avaient en Dieu et en Marie un de ces espoirs qui ne sont jamais déçus.

Pourtant l'épreuve fut longue. Mais dans les cœurs bretons la foi persévère. Quand il fut permis, grâce à l'intervention providentielle du Premier Consul, de retourner à Dieu et à ses saints, on planta une croix devant les immondices et les amas de pierres qui déshonoraient le sol occupé douze cents ans et plus par Notre-Dame de la Fontaine. Au pied de cette croix, les fidèles venaient regretter et prier. Le pays avait été tellement ruiné par les républicains, qu'aucune bourse ne se déliait. Une pieuse dame, qui s'était dévouée à élever de pauvres orphelins et qui avait à grand'peine les moyens de les nourrir, les amenait souvent prier et soupirer devant cette sainte croix. Elle leur disait ses regrets de ne pouvoir au moins déblayer le terrain sacré. Ses pauvres enfants lui proposèrent un jour d'entreprendre cette besogne; elles réunirent les liards et les petits sous qu'elles possédaient pour acheter une bêche. Hélas! il fallait six francs, et tout leur trésor ensemble ne formait pas cette somme.

N'importe! ce fut un noyau, que d'humbles aumônes grossirent lentement; et enfin, sans que la patience se lassât, le déblai se fit; le 9 septembre 1838, le vénérable évêque de Saint-Brieuc posa la première pierre de la nouvelle chapelle. Tous les fidèles qui avaient sauvé les fragments de l'ancienne image brisée les apportèrent; ils furent enfermés dans la nou-

velle statue, devant laquelle, trois ans après, on célébrait le saint sacrifice. La chapelle était relevée et le pèlerinage rétabli (1).

LII. — NOTRE-DAME AUXILIATRICE.

Domina, in adjutorium meum intende,
Me de manu hostium potenter defende.
Offic. parv. de Immaculatâ Conceptione.

Lorsqu'en 1683 les Turcs vinrent assiéger Vienne avec une armée formidable, la consternation fut grande dans tous les États allemands. De toutes parts on implorait des secours. Quelques grands cœurs seulement savaient d'où ils pouvaient venir.

Un père capucin, connu sous le nom de père Hildefonse, prêchait alors, avec un succès digne de son zèle, dans l'église de Saint-Pierre à Munich. Il se rappelait que la victoire de Lépante avait été remportée par les prières du saint pape Pie V, lequel, après ce trophée que les hommes n'osaient pas attendre, avait ajouté aux litanies de la sainte Vierge le titre si mérité d'Auxiliatrice des chrétiens : *Auxilium Christianorum*.

Or, on vénérât de temps immémorial dans Saint-Pierre de Munich une image célèbre de Marie, que le

(1) On a publié en 1820 un petit récit, imprimé à Turin, chez Bartholomeo Volta, lequel imprimé contient l'histoire d'une image miraculeuse trouvée près d'une fontaine, à trois lieues de Turin, et qu'on appelle aussi Notre-Dame de la Fontaine; mais cette découverte (en 1820) se présente avec des détails si singuliers que, n'ayant pas d'autres documents, nous ne croyons pas devoir la reproduire.

peuple, qui a souvent le sens juste, appelait Notre-Dame Auxiliatrice, en souvenir des assistances et secours de tout genre qu'elle avait accordés à ses fidèles. Le père Ildefonse proposa donc à ses auditeurs de s'abriter en masse, par une confrérie régulière, sous le patronage et l'aide de Notre-Dame Auxiliatrice. Sa proposition fut accueillie avec enthousiasme; la confrérie s'érigea; tout le monde voulut s'y enrôler; de Munich, elle se répandit dans toute l'Allemagne; l'électeur Maximilien de Bavière, le roi de Pologne, le duc de Lorraine, tous les chefs en firent partie; le pape Innocent XI l'enrichit d'indulgences; et, quand on eut obtenu la délivrance de Vienne et la défaite des Turcs, la confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice s'étendit hors de l'Allemagne.

Elle s'implanta en Belgique sous les auspices de Notre-Dame de Tongres. C'est une image célèbre, qui, en des temps lointains, a été apportée, dit-on, dans le jardin d'un seigneur du pays. Trois fois on l'avait recueillie et placée dans une église paroissiale; trois fois elle était retournée au jardin qu'elle avait choisi. L'évêque de Cambrai, de qui Tongres dépendait alors, instruit de ces faits, était venu, avait obtenu l'abandon du jardin, et y avait élevé une magnifique église, où la mystérieuse image attirait les pèlerins en foule.

On signalait de grands miracles obtenus à l'autel de Notre-Dame de Tongres. Elle avait rendu la vie à un enfant qui, imprudemment couché dans un pré pendant que son père le fauchait, avait eu la tête à moitié détachée d'un coup de faux. Elle avait guéri

instantanément une jeune fille tombée dans une chaudière d'eau bouillante.

Robert de Hautport, dans son *Histoire des miracles de Notre-Dame de Tongres*, rapporte qu'en l'an 1330 un enfant des environs de Tongres, âgé de cinq ans, étant allé, conduit par sa sœur qui était dans sa neuvième année, cueillir des mûres dans un bois, la jeune sœur, peu attentive, laissa son petit frère s'égarer, si bien qu'elle ne le retrouva plus. Quand elle revint seule au logis, ce fut grand chagrin et grande inquiétude pour sa pauvre mère, qui chercha trois jours son enfant perdu, mais sans succès. Elle avait grande foi à Notre-Dame de Tongres ; elle se décida à ce pèlerinage, et l'historien que nous suivons rapporte la naïve prière qu'elle fit :

« Souvenez-vous, bonne Vierge, dit-elle, que vous
» avez perdu aussi votre Fils à Jérusalem, et que
» comme moi vous l'avez cherché trois jours. Ayez
» pitié d'une mère qui éprouve des angoisses que
» vous avez connues. »

Elle achevait à peine ces mots, que son enfant, amené on ne sait par qui, si ce n'était par un Ange, comme le criaient les assistants, se jeta dans ses bras. Et jugez de sa joie !

LIII. — LÉGENDE DU CONDAMNÉ.

NOTRE-DAME DE CATANE.

Ruina est homini.... vota retractare.

Proverbes, ch. xx.

Dans le tremblement de terre qui abîma Catane, les 9, 10 et 11 janvier 1693, onze mille personnes s'étaient réfugiées dans la cathédrale. Au moment où un prêtre donnait à cette multitude prosternée la bénédiction du Saint-Sacrement, la cathédrale s'écroula; et personne ne fut épargné, sinon le prêtre qui bénissait, et une centaine de fidèles agenouillés dans deux chapelles, celle de la sainte Vierge, dont l'image était honorée sous le nom de Notre-Dame de Catane, et celle de sainte Agathe.

Ces deux chapelles restèrent debout.

Cette circonstance, ajoutée aux miracles de Notre-Dame de Catane, la rendit encore plus illustre, et on l'invoquait dans toute la Sicile.

Or, quelque temps après la catastrophe que nous venons de rapporter, un jeune homme de Palerme, opulent et fier, de mœurs fort dérangées, commit un meurtre dans une querelle et fut condamné à mort.

Cette sentence l'épouvanta; dans son effroi, il recourut à Marie, que par bonheur, à travers ses égarements, il n'avait jamais oublié de servir. Il fit vœu à Notre-Dame de Catane, si elle lui obtenait la vie et la liberté, de vivre désormais de la vie chrétienne et d'épouser sans dot une pauvre fille qui lui fût dévouée.

Ce vœu fut fait d'un cœur sincèrement résolu. Peu d'instants après, on vint lui annoncer sa grâce, et les portes de sa prison s'ouvrirent devant lui.

Il se rendit immédiatement à Catane, devant la miraculeuse image de Notre-Dame, pour y remercier sa libératrice. Il trouva là une jeune servante pauvre, nommée Grâce, qui s'était consacrée au service de la chapelle de Marie. Il l'interrogea sur le genre de vie qu'elle menait. Elle répondit que sa mère mourante lui avait ordonné de servir la bienheureuse Vierge, la lui laissant pour héritage et pour mère.

Le jeune homme, s'étant informé de la vérité du fait, épousa cette pieuse fille, quoiqu'elle ne possédât absolument rien. Il considérait, avec raison sans doute, que tout dans cette singulière rencontre avait été préparé par sa puissante protectrice.

La jeune servante, devenue grande dame, ne voulut jamais, dans son opulence, interrompre les soins qu'elle donnait à Notre-Dame, dans sa chapelle préférée de Catane; et elle vit avec bonheur son mari fidèle à l'engagement qu'il avait pris de vivre en chrétien.

LIV. — LE MANTEAU DU SAUVAGE.

NOTRE-DAME DE GUADALUPÉ.

Marie se plaît à conquérir des âmes.

S. ALPHONSE DE LIGUORI.

Lorsque la main de Dieu, qui protège la France, voulut arrêter devant Paris les bords d'Attila, elle lui opposa seulement une jeune fille obscure, sainte Geneviève.

Parmi les détresses humaines, Dieu se plaît à faire ainsi les plus grandes choses et les plus éclatantes par les moyens les plus frêles, comme s'il voulait toujours dans sa bonté éclairer notre orgueil. Lorsque derechef il prit en pitié la France qui périssait de toutes parts, il envoya contre les bandes innombrables, de l'extrémité du vieux royaume envahi, du dernier village de la Champagne, une timide villageoise sans nom, sans lettres, sans appui ; et Jeanne d'Arc triompha.

C'est que le Ciel n'a pas besoin d'aide pour changer la face du monde, et s'il daigne quelquefois choisir parmi nous un instrument de ses desseins, il confond les âmes vaines en préférant toujours la plus humble.

Peu de temps après que le continent mexicain eut reçu la foi, la sainte Vierge, dans son inépuisable amour, voulut aussi répandre ses bienfaits sur ces contrées neuves que la Croix venait de réconcilier. Elle-même avait marqué le lieu qui devait porter son sanctuaire ; elle-même voulait l'enrichir d'une image merveilleuse qui attirât les regards et les cœurs des pèlerins. Ce ne fut pareillement ni sur les conquérants glorieux, ni sur les princes éclatants, ni sur les seigneurs dorés qu'elle laissa tomber sa parole : elle l'adressa à un pauvre Indien ignoré.

En 1531, dix ans après que Cortez eut ajouté le fleuron du Mexique à la couronne de Charles-Quint, il y avait aux huttes de Quantitlan, deux lieues en deçà de Mexico, un jeune Indien que la religion chrétienne était venue visiter, qu'elle avait tiré de l'état

sauvage, et qui depuis portait le nom de Jean Diègue. Il était marié à une femme de sa nation, comme lui régénérée par le baptême, et il vivait avec son oncle Bernardin, qui lui avait servi de père, dans le bonheur calme et doux que Dieu accorde à ses serviteurs. Tous les samedis, sans y manquer jamais, Jean Diègue se rendait à Mexico ; il allait entendre la messe dans l'église de Saint-Jacques et répandre son âme simple et pieuse devant l'autel de la sainte Vierge. Ce voyage, qui lui était cher, l'obligeait tous les samedis à passer au pied d'une colline célèbre dans le pays : on l'appelait le mont Tépéjacac. Avant la conquête, les Mexicains adoraient là une déesse qu'ils invoquaient comme la mère des dieux ; ce culte idolâtre avait disparu depuis peu devant la lumière évangélique.

Toutes les fois que Jean Diègue s'approchait de la colline, il se rappelait la vieille déesse ; il pensait à la véritable Mère des fidèles qu'il aimait tendrement, il disait un *Ave, Maria*, et il chantait dans sa langue les louanges de Notre-Dame.

Le samedi 9 décembre 1534, comme il allait au lever du soleil tourner le mont Tépéjacac, il fut surpris d'entendre, mêlés à ses chants naïfs, de mélodieux concerts qu'il prit d'abord pour le ramage des oiseaux, mais qui lui parurent bientôt plus relevés et plus harmonieux. Sa curiosité l'arrêta ; il chercha des yeux l'orchestre qui lui envoyait cette musique inconnue ; il vit sur la colline une nuée brillante ; à la vivacité des couleurs qui en jaillissaient, elle paraissait de loin comme un riche parterre de fleurs. Ce spectacle le

saisit, et il tomba à genoux en entendant sortir de la nue une voix qui l'appelait par son nom.

Cette voix était si douce qu'il s'enhardit. Il gravit la colline, il arrive ébloui devant un trône éclatant, dans lequel était assise une femme d'une incomparable beauté. Une ravissante majesté la couronnait; ses vêtements lumineux et la splendeur de son visage jetaient des rayons qui se reflétaient sur les rochers autour d'elle et les faisaient briller comme le rubis et l'émeraude (1)....

Le jeune sauvage avait trop de foi pour que cette vision égarât sa tête ou ses sens. Il comprit qu'il avait le bonheur de contempler un peu de la gloire qui revêt la Mère de Dieu dans les demeures éternelles. Et pourquoi cette joie ne serait-elle pas donnée aux cœurs rares que les liens de ce monde ne retiennent pas dans leurs entraves?

La Reine qu'il voyait sur le trône, lui adressant la parole avec une bonté maternelle, lui demanda où il allait ainsi.

— Je vais entendre la messe à l'autel de la sainte Vierge, répondit-il.

— Votre affection, mon fils, m'est agréable, reprit la Dame; votre humble cœur me plaît, et je suis cette Vierge Marie que vous aimez. Je veux qu'ici même on élève un temple où je ferai tomber des grâces, où les chrétiens me trouveront leur Mère. Vous irez l'annoncer à l'évêque.

(1) Voyez la relation de ces merveilles, approuvée par la congrégation des Rites, et publiée à Rome sur les actes authentiques qui se conservent à Mexico. Il y a beaucoup d'éditions. La dernière est sans doute celle de 1831.

L'évêque de Mexico (1) était alors Jean de Zumarraga, pieux et savant franciscain, très-renommé pour sa grande sagesse. Jean Diègue, plein de joie, courut chez le bon prélat, et remplit sa mission avec une ingénuité qui ne permettait ni la défiance ni le doute. Cependant les choses qu'il racontait semblaient si prodigieuses, on s'attendait si peu à de telles merveilles que, tout en respectant la conviction de l'humble envoyé, l'évêque, craignant d'agir en matière si grave avec une imprudente légèreté, et pensant que le sauvage pouvait être séduit par une illusion ou par un rêve, lui dit doucement qu'il n'osait croire ainsi sans garantie à la vision inouïe dont il se disait favorisé, et il le renvoya.

Le pauvre sauvage, confus, et ne comprenant point qu'on hésitât devant le récit d'un fait qu'il avait vu de ses yeux, se retira triste. Il alla toutefois entendre la messe qui était le but de son voyage, après quoi il s'en retourna préoccupé.

Revenu à la colline, il y retrouve les mêmes symphonies, les mêmes magnificences, le même trône. Ce n'est assurément pas une erreur de ses sens. La Dame aux célestes regards l'attendait. Elle lui demande avec bonté s'il a rempli son message. Il raconte comment on a douté de lui, et, reconnaissant qu'il n'est pas fait pour de si hautes missions, il représente timidement qu'un personnage moins obscur et moins ignorant inspirerait plus de confiance. Marie le rassure et le charge de retourner le lendemain à l'évêché.

(1) Mexico ne fut érigé en archevêché qu'en 1547.

L'Indien soumis ne dit rien à son oncle ni à sa femme, et le lendemain dimanche il revient à Mexico. Il se présente une seconde fois devant le seigneur évêque; il lui expose le nouvel ordre qu'il a reçu. Le prélat le reçoit comme la veille avec affabilité; mais il lui répond encore qu'il lui faut une autre caution.

— Je sais ce que je ferai, dit à part lui le sauvage, j'amènerai demain mon oncle Bernardin....

Il s'en alla plus tranquille à la messe.

En traversant à son retour le mont Tépéjacac, où le spectacle qui le favorisait seul semblait demeurer pour lui en permanence, il rendit compte à la Reine du Ciel de son nouvel échec.

— Demain, lui dit-elle, je vous donnerai un signe.

Il rentra dans sa hutte pleinement rassuré, n'abandonnant pourtant pas le projet d'emmener son oncle, qui, pensait-il, parlait mieux que lui; mais il trouva son oncle bien-aimé atteint d'une subite et grave maladie; et loin de pouvoir l'emmener, il se crut dans sa tendresse obligé de rester auprès de lui pour lui donner des soins. Tout occupé du malade, le bon Indien oublia même le lundi qu'il devait retourner à la ville. Ce ne fut que le mardi matin que, voyant son oncle à l'extrémité, il partit pour Mexico, d'où il voulait ramener un prêtre, car le mourant demandait les derniers secours.

En apercevant la colline, Jean Diègue se rappelle tout à coup son oubli de la veille. Il songe aux reproches qu'il mérite, et croyant les éviter, il se détourne et prend un autre chemin.

Mais dans cet autre chemin il voit devant lui la noble Dame.

— Quel sentier avez-vous pris, mon enfant? lui dit-elle.

— Ah! sainte Vierge, vous me pardonnerez si je vous ai manqué de parole, répond le sauvage; c'est la maladie de mon oncle qui m'a troublé la tête.

— Remettez vos esprits, mon enfant, lui dit la Vierge sainte; n'ayez plus de souci de la maladie de votre oncle, il est guéri en ce moment. Vous irez donc avec plus de calme trouver le prélat; vous lui porterez un signe. Allez là, ajouta-t-elle en indiquant le lieu voisin où il avait vu la nuée lumineuse à ses précédents voyages, allez là, vous y cueillerez un bouquet de fleurs.

Un autre eût été interdit de cet ordre. Ce n'était pas la saison des fleurs, et le lieu désigné ne paraissait couvert que de ronces et d'épines; mais l'Indien obéit sans balancer. Il parvint bientôt au milieu d'un vrai parterre de fleurs éblouissantes.

Il choisit les plus belles et les apporte à Marie. De sa main qui bénit elle forme de ces fleurs en un clin d'œil un éclatant bouquet et le lui présente pour le remettre à l'évêque.

Le sauvage songeait comment il porterait ce bouquet si frais sans le froisser, et comment avec ces belles fleurs il traverserait toute la ville. Il avait sur ses épaules un manteau grossier de toile très-commune, il le déploya; la main qui avait fait le bouquet le déposa dans cette enveloppe; et Jean Diègue partit.

Mais ces fleurs répandaient autour de lui le plus suave parfum. Elles le trahissent. Dès qu'il entre dans la maison de l'évêque, les serviteurs lui demandent quelles sont ces fleurs admirables qu'il porte avec tant de mystère. L'Indien ne veut pas livrer son secret. Un domestique curieux entr'ouvre le manteau; la vivacité et la rareté de ces fleurs lui font jeter un cri d'admiration. Un autre s'approche, y porte la main, et sous ses doigts téméraires il se trouve que le ravissant bouquet est composé de fleurs en peinture....

On court instruire l'évêque de ces choses surprenantes. Il s'empresse de venir au-devant de Jean Diègue, commençant à croire qu'il y a véritablement là un message extraordinaire. L'Indien ouvre alors son rustique manteau, qu'il avait tenu fermé jusqu'à ce moment. A la grande surprise du prélat et de sa suite, à la stupéfaction du sauvage lui-même, le manteau présente, au lieu des fleurs qu'il devait contenir, une magnifique empreinte de la céleste image de Marie, peinte des plus vives et des plus fraîches couleurs et fixée sur le rude tissu avec un art que le plus habile des artistes connus ne pouvait jamais atteindre....

L'Indien, debout, les bras étendus, tenant devant lui son manteau déployé, restait immobile et muet d'étonnement. L'évêque et tous ceux qui l'accompagnaient s'étaient jetés à genoux. Après avoir vénéré d'un cœur ému la miraculeuse image, le prélat, en attendant qu'on lui eût élevé un sanctuaire, la déposa dans sa chapelle, où toute la ville vint l'honorer.

Dès le jour suivant, 13 décembre, l'évêque de Mexico se rendit processionnellement avec le clergé et le peuple à la colline privilégiée. Jean Diègue, qui conduisait la marche, fut prié de marquer l'endroit précis où avait eu lieu l'apparition dont on ne pouvait plus douter. Comme il hésitait un peu, une fontaine jaillit subitement à la place même qu'il cherchait. Cette fontaine, auprès de laquelle on fonda aussitôt l'église de Notre-Dame de Guadalupe, n'a jamais cessé de couler depuis; et ses eaux ont opéré beaucoup de guérisons.

On donna ce nom de Notre-Dame de Guadalupe à la splendide effigie peinte miraculeusement sur le manteau de l'Indien, en souvenir d'une autre image sainte réverée de temps immémorial au village de Guadalupe, dans l'Estramadure, patrie des conquérants du Mexique.

L'oncle de Jean Diègue, guéri au moment où la promesse en avait été faite, arriva sur les lieux. D'autres miracles sans nombre s'y accomplirent. Une ville se groupa autour du nouveau sanctuaire, qui devint trop petit pour la foule des fidèles et qu'il fallut remplacer par la pompeuse église qu'on admire encore aujourd'hui. Elle n'a été inaugurée qu'en 1709. L'image de Notre-Dame de Guadalupe est debout sur le croissant. Elle a été reproduite dans plusieurs copies, dont la plus célèbre est à Rome, à Saint-Nicolas *in carcere Tulliano*.

On fête la sainte Vierge sous cette chère invocation le 12 décembre, jour où la main puissante qui appelle les choses qui ne sont pas et qui les voit pa-

raître aussitôt, créa l'image admirable sur le pauvre manteau de l'Indien.

LV. — NOTRE-DAME DE LA CROIX.

Crux.... bonorum omnium abundans largitio.

S: AUGUSTIN, *In serm. de Parasceve.*

Nous lisons dans l'*Histoire de Notre-Dame de la Croix*, publiée à Astorga en 1780, les merveilles de cette sainte image. Le frère lai d'un couvent voisin d'Astorga, chargé du soin des troupeaux de sa maison, priant un jour dans la campagne, vit un nuage lumineux s'abaisser devant lui; et quand ce nuage qui l'étonnait se fut retiré, il se trouva à genoux devant une brillante image de Notre-Dame, à peu près de grandeur naturelle.

La face auguste de la Madone était éblouissante d'éclat; elle portait, sur une coiffure de dentelles, une couronne royale; elle avait sur son bras gauche l'Enfant Jésus, la tête ceinte d'une couronne radiale; de sa main droite elle tenait une grande croix.

Une voix dit au frère lai : — Porte cette croix à l'évêque d'Astorga. Dis-lui qu'il la place sur l'autel de ma chapelle, dans le couvent de Sainte-Jeanne; quand il l'aura fait, la peste qui désole le pays d'Astorga sera dissipée.

C'était le 9 mars de l'année 1449.

Le bon frère obéit; et l'évêque ayant sur-le-champ rassemblé son clergé, on alla solennellement en procession recueillir la sainte image; on la plaça

au lieu qu'elle avait prescrit elle-même ; on remit sa croix dans sa main ; et la peste cessa le même jour.

Les familles espagnoles tiennent beaucoup à posséder une estampe indulgenciée qui représente l'apparition de cette sainte image ; elle accorde tous les jours des grâces diverses.

On donne aussi le nom de Notre-Dame de la Croix à une Vierge des Douleurs qui est très-révérée à Séville. Un père, passant près d'un de ces puits que l'on voit dans les rues de Séville, vit son fils y tomber. En face de ce gouffre on saluait une image de Notre-Dame de *los Dolores*. Le malheureux père invoque à grands cris l'intercession de la Vierge et la supplie de sauver son enfant. Aussitôt les eaux croissent, montent, et déposent sur le bord l'enfant sain et sauf.

Cette image de Notre-Dame fut transportée dans l'église voisine, dite de la Miséricorde, et placée au-dessus du grand autel, avec une relation de ce miracle, dont il existe une copie dans l'église cathédrale, en face de la chapelle de Saint-Ferdinand.

Une croix fut plantée auprès de ce puits, pour constater le miracle. On l'appelle la Croix du puits saint (*del pozzo santo*).



LVI. — NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE.

Te souviens-tu de l'image bénie
Du bon Jésus à ton lit suspendu ?
Et le portrait de la Vierge Marie,
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

M. le comte ANATOLE DE SÉGUR.

Sous les auspices de la Vierge *terrible comme une armée rangée en bataille*, plusieurs victoires ont été remportées contre les ennemis de Dieu, et aussi contre les attaques injustes. Quand la Bohême, envahie par le luthéranisme, se révolta contre l'empereur Ferdinand II, elle mérita par ses excès un châtiment. On montre encore à Prague, dans la résidence royale, la fenêtre par laquelle, en 1618, les rebelles jetèrent odieusement les ministres de l'empereur. Une autre injure fut faite dans ce conflit à une autorité plus auguste. Les manants dissolus des bandes luthériennes s'étaient avisés de crever à coups de poignard les yeux d'une sainte Madone révéree à Prague, pendant que l'armée impériale assiégeait cette ville pour la châtier. Un soldat, dont le cœur était resté catholique, prit la sainte image et profita d'une sortie pour l'emporter hors de la ville en désordre; il la remit à un carme qu'il rencontra, et qui se trouvait être le confesseur de l'empereur. Le bon père, touché de l'outrage fait à la sainte Vierge, porta la Madone offensée à Ferdinand II, que trois assauts donnés sans succès avaient un peu découragé. Il l'engagea à une quatrième lutte, lui promettant le succès. Dans cette autre affaire, le carme marchait en

avant, portant devant lui la Madone mutilée; la bataille se livra et fut couronnée d'une victoire éclatante. En mémoire de cette faveur, Ferdinand II fit élever à Rome l'église de Notre-Dame de la Victoire, et il y plaça l'image miraculeuse qui avait été outragée à Prague.

Les Grecs, lorsqu'ils possédaient encore Constantinople, avaient une Notre-Dame de la Victoire, qui leur donna souvent l'avantage sur leurs ennemis. Devenus raisonnateurs, lorsque Mahomet II les assiégea, ils eurent recours à d'autres auxiliaires qui ne les sauvèrent pas.

On donne encore à Rome le nom de Notre-Dame de la Victoire à la sainte Madone dont la bannière présida à la victoire de Lépante (1).

Philippe-Auguste, attribuant à l'appui de la sainte Vierge la victoire qu'il venait de remporter à Bouvines sur l'empereur Othon IV, ligué contre lui avec les Anglais et les Flamands, témoigna sa reconnaissance en fondant auprès de Senlis l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire. C'est dans cette abbaye que, plus tard, Louis XI signa une heureuse paix avec le roi d'Angleterre Édouard IV.

Enfin, c'est en reconnaissance des succès qu'il avait remportés sur les protestants rebelles que Louis XIII fonda, en 1629, à Paris, dans le couvent des Petits-Pères Augustins, l'église de Notre-Dame des Victoires, célèbre aujourd'hui dans tout le monde chrétien, comme sanctuaire de l'archiconfrérie du

(1) Voyez l'histoire de la bataille de Lépante dans les légendes de la sainte Vierge.

saint et immaculé cœur de Marie, œuvre qui a converti des milliers et des milliers de pécheurs.

L'autel privilégié de la sainte image de Marie, dans cette église illustre, a été la source de grâces et de faveurs innombrables. L'image révéree qu'on y vénère a été splendidement couronnée en 1853 par le pape Pie IX.

LVII. — LE BUISSON LUMINEUX.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE.

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea
inter filias Adæ.

Canticum, cap. II.

Le gracieux sanctuaire de Notre-Dame de l'Épine, à deux lieues de Châlons-sur-Marne, est, depuis quatre siècles, l'un des plus célèbres pèlerinages de la France.

En l'an 1400, la veille de l'Annonciation, des bergers qui gardaient leurs troupeaux aperçurent tout à coup une lumière vive qui éclata au milieu d'un buisson d'aubépine. Les moutons à cette vue s'enfuyaient effrayés, les agneaux seuls ne s'en troublaient pas. Les bergers, croyant que cette lumière était un feu qui brûlait le buisson, s'en approchèrent pour l'éteindre. Mais ils se sentirent repoussés par une force surnaturelle; ils tombèrent à genoux, persuadés qu'il y avait là un miracle. Ils crurent bientôt apercevoir, dans ce qui leur semblait une flamme, une image de la sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

Aux approches de la nuit, la lumière devint plus vive. Comme on l'apercevait de tous les lieux d'alentour, notamment des villages de Melette et de Coursol, des troupes de curieux y arrivèrent; et enfin, quand la nuit se dissipa, les plus zélés d'entre ces bonnes gens coururent à Châlons et annoncèrent cette merveille. L'évêque et son clergé ne tardèrent pas à arriver. Ils virent en leur présence la flamme s'évanouir et laisser dans le buisson d'épines blanches, plus vert et plus frais que jamais, la miraculeuse petite statue, à qui on donna sur-le-champ le nom de Notre-Dame de l'Épine.

On la transporta processionnellement dans une ancienne petite chapelle voisine, qui était à peu près abandonnée. Le même jour des guérisons inattendues ayant été obtenues à ce sanctuaire, les clameurs de la reconnaissance se répandirent au loin, et des pèlerins arrivèrent en foule. Leurs humbles largesses produisirent des sommes, et rapidement on décida l'érection d'une chapelle assez grande pour abriter les pèlerins.

Cette chapelle, ou plutôt cette radieuse église, s'éleva vite, car tous les environs, à trente lieues à la ronde, voulurent y concourir. Ceux qui venaient de loin amenaient des pierres et du bois; l'architecte et ses nombreux ouvriers travaillaient pour l'amour de Marie, nourris par les pèlerins et campés autour de l'édifice, qui devait doter la France d'un chef-d'œuvre de l'art gothique.

La France cependant était désolée par les guerres avec les Anglais, qui avaient envahi tout le vieux

royaume très-chrétien. Mais les travaux de l'église de Notre-Dame de l'Épine ne furent pas interrompus; elle ne fut terminée entièrement néanmoins, avec ses dentelles de pierre et toutes ses splendeurs, qu'en 1529. Mais, près d'un siècle avant, elle était bénite, consacrée, et on y offrait tous les jours le saint sacrifice.

Beaucoup de dons l'avaient enrichie; Châlons lui avait donné ses vitraux, Verdun ses six cloches. En 1467, Louis XI, retenu prisonnier à Péronne par Charles le Téméraire, et craignant tout des emportements de ce prince, fit vœu à la sainte Vierge d'aller l'honorer à son sanctuaire de l'Épine, aussitôt qu'il aurait recouvré sa liberté; ce qui eut lieu peu après. Il se rendit donc directement à Châlons, alla de Châlons, à pied, jusqu'à l'église de l'Épine, donna douze mille écus d'or pour l'achever et lui établit des rentes.

Dans les guerres religieuses, qui dévastèrent chez nous tant de monuments, les peuples des environs défendirent si bien Notre-Dame de l'Épine, que les huguenots ne purent en approcher. Cette merveille gothique échappa aussi au marteau des Vandales de 1793, et on peut la voir dans sa magnificence conservée, sauf une de ses deux tours ravissantes, qu'un architecte a tronquée disgracieusement pour y poser un télégraphe, brutalité que Napoléon I^{er} a condamnée avec une sévère et rude énergie.

Mais nous vivons sous un règne qui répare.

Il y a dans la paroisse de la Crique, au diocèse de Rouen, une autre image de la sainte Vierge, trou-



vée également, mais sans éclat, sur un pied d'aubépine, et qui porte aussi le nom de Notre-Dame de l'Épine.

Il y a encore à Pise, sur les bords de l'Arno, une Madone qui porte le même nom, à cause cependant d'une circonstance toute différente. Elle est honorée dans une belle et radieuse chapelle, qui possède depuis de longs siècles, rapportée de la terre sainte, une épine détachée de la couronne sanglante de Notre-Seigneur.

LVIII. — NOTRE-DAME DE TOUTE AIDE.

Obtenez-moi, mère bonne et chérie,
De bien mourir l'ineffable faveur.

Mais la mort est le reflet de la vie :

On meurt comme l'on a vécu.

Pour que du Ciel notre fin soit bénie,
Pratiquons la vertu.

M. l'abbé PERNELLE, *Fleurs de mai*.

Au treizième siècle, sous le règne de saint Louis, dans le monastère des Filles-Dieu, fondé à Paris par l'évêque Guillaume d'Auvergne en 1226, une sœur converse, dont la cellule tenait à la chapelle du couvent, entendit la nuit une voix qui lui disait distinctement :

« Allez à la cellule de ma fille Marie qui se meurt. »

La bonne sœur s'éveilla en sursaut, et ne voyant personne, elle jugea que la voix qui lui avait parlé ne pouvait sortir que de la bouche de la sainte Vierge, dont la statue vénérée était là, éclairée par une petite lampe qui brûlait toujours. Elle se hâta d'obéir à la

voix, et recueillit les derniers soupirs de la bonne religieuse qui se mourait, et qui se recommanda à ses prières auprès de Notre-Dame, qu'elle avait toujours tendrement honorée.

Depuis lors, la sainte image fut plus que jamais entourée d'amour et de confiance. Elle accorda aux Filles-Dieu tant de faveurs en toutes circonstances, qu'on ne l'appela plus que *Notre-Dame de Toute Aide*.

Quand la révolution remplaça le couvent par des cabarets et autres lieux où Dieu n'est guère, la Madone fut mise à l'abri des outrages, et depuis longtemps on l'honore chez les religieuses augustines de l'Abbaye-aux-Bois, où elle continue de prodiguer les grâces spirituelles et temporelles.

En 1853, une religieuse abandonnée des plus habiles médecins échappa à une mort imminente par l'intercession implorée de Notre-Dame de Toute Aide.

Il y a auprès de Mayenne une petite chapelle où l'on se rend par un chemin très-accidenté. Là réside pour le bien de la contrée une Madone qui reçoit les soupirs de tous les cœurs en peine; on l'appelle *Notre-Dame de Toutes Aides*, à cause de l'universalité des grâces qu'elle répand.

LIX. — LE SUISSE DE LA RUE AUX OURS.

Virgo veneranda.

Litanies.

Ceux qui n'ont jamais quitté Paris ne se figurent pas le charme qu'on éprouve à retrouver dans de

grandes villes lointaines ces monuments de la piété et du bon sens de nos pères, ces images de saints et de vierges placées à l'angle des rues, aux places, aux carrefours, sur les ponts, sur les fontaines, sur les obélisques, ou bien apparaissant avec leur modeste piédestal au milieu des baraques du marché ou de la foire. Ces œuvres de l'art populaire, objets d'un culte si facile et si doux, qui jadis se présentaient à chaque pas dans toutes les cités, n'avaient pas seulement l'avantage de rappeler l'homme qui passait à des sentiments de vertu et à des idées de devoir, une pensée de bienfaisance et de civilisation matérielle avait présidé encore à leur érection : des hommes grossiers eussent souillé une fontaine, on la protégeait par la présence d'un petit saint; un furieux, sur le point de précipiter sa victime du haut d'un pont, s'arrêtait à l'aspect d'un crucifix, immobile, là, dans les ténèbres; une Madone écartait les voleurs du carrefour; une âme au désespoir, méditant un sinistre projet, rencontrait au détour de la rue l'image de la Mère des douleurs; elle comparait ses souffrances aux angoisses de Marie, elle sentait sa lâcheté, et le suicide reculait devant la prière.

Autrefois d'ailleurs les villes n'étaient pas éclairées la nuit; la piété y suppléait; chaque statue, chaque image sainte avait sa petite lanterne, et la ville la plus riche en ces sortes de monuments ressemblait alors à nos cités en progrès.

Quelques philosophes ont ri de ces saints musées des rues. Mais ont-ils songé aux bienfaits dont ils étaient la source, aux maux qu'ils ont prévenus, aux

douleurs qu'ils ont calmées, aux crimes dont ils ont été le frein? Dans les villes rapprochées de nous, Anvers est la cité qui a le plus conservé ce poétique cachet du moyen âge. Les saintes images y protègent encore les ponts, les fontaines, les places et la plupart des maisons bourgeoises; et la petite lumière qu'elles donnent dans la nuit vient vous réjouir de souvenirs pieux.

Paris était ainsi dans le passé. « A chaque coin de rue, dit M. l'abbé Orsini dans son *Histoire de la Mère de Dieu*, une petite statue de Marie élevait son front séculaire au-dessus d'un massif de fleurs, que les âmes pieuses du quartier renouvelaient chaque matin à l'heure où les trompettes sonnaient l'aurore du haut des tours du Châtelet. Pendant la nuit, les lampes brûlaient constamment dans les petites niches grisâtres, qui étaient tous les samedis complètement illuminées. Ce fut le premier éclairage des rues; cet éclairage, moins lumineux peut-être que celui qu'on emploie de nos jours, avait pourtant sur le nôtre un grand avantage : il s'y joignait une pensée pieuse, propre à faire réfléchir une population croyante. Les lampes mystiques des Madones, brillant de loin en loin comme un léger cordon d'étoiles à travers les tiges parfumées des fleurs, semblaient dire au vagabond qui marchait de nuit pour mal faire : « Il y a au-dessus de cette ville assoupie un œil qui ne se ferme jamais, et qui veille sur ces rues désertes et silencieuses, l'œil de Dieu. »

Une de ces Madones, qui occupait à Paris une petite niche à l'angle de la rue aux Ours et de la rue

Salle-au-Comte, rue qui a disparu aujourd'hui dans le boulevard de Sébastopol, est devenue célèbre par un événement dont les détails sont obscurs et sur lesquels les savants ont un peu divagué. Il paraît, selon la tradition populaire, qu'à une époque reculée, un ivrogne, sortant le soir d'un cabaret voisin, où il avait perdu tout son argent, s'en prit à l'innocente image et la frappa de plusieurs coups de sa dague. On ajoute qu'un miracle vengea l'outrage tenté contre la sainte statue ; quelques voisins, attirés par les blasphèmes, virent l'image tout ensanglantée. Ils poursuivirent le coupable. On dit encore que des âmes bienveillantes le cachèrent, et que, ne l'ayant pas trouvé, le peuple irrité brûla sur la place de l'attentat, en manière d'expiation, un mannequin auquel on donna la mine et la forme de celui qu'on appelait avec raison le profanateur, quoiqu'il eût agi hors de sens et dans un état qui pouvait le ranger aussi bien parmi les brutes.

Voilà ce qui nous semble une première explication du mannequin de la rue aux Ours, sur lequel nous allons donner tout à l'heure d'autres détails.

Au temps de la réforme, les écrivains qui, à la queue de Henri Estienne, l'impudent menteur, forgeaient contre le Catholicisme tant d'anecdotes fausses, dont plusieurs conteurs s'appuient encore sans scrupule, ne manquèrent pas de rédiger cette histoire. Ils commencèrent par lui donner une date, qu'ils fixèrent au 3 juillet 1418. Ils firent de l'ivrogne un Suisse, puis ils racontèrent qu'après sa frénésie il avait été attaché à un poteau devant l'image, battu

de verges pendant un jour, déchiqueté, torturé, et enfin brûlé à petit feu.

Mais les inventeurs de ce conte eussent imaginé au moins une autre date et d'autres détails s'ils eussent consulté un livre, dont sans doute ils ne savaient pas l'existence, le *Journal de Paris*, sous les règnes de Charles VI et de Charles VII, mémorial consciencieux où les moindres faits sont ponctuellement annotés.

Loin de trouver dans ce livre au 3 juillet 1448 un seul mot de cet événement tragique, ils y auraient lu au contraire la description d'une belle procession, qui se faisait chaque année ce jour-là, de temps immémorial, et où l'on promenait le mannequin proscrit pour le brûler dans un feu de joie.

L'anecdote est donc plus ancienne.

Quoi qu'il en soit, tous les ans, le 3 juillet (et cet usage n'a cessé qu'en 1790), les bourgeois de la rue aux Ours fabriquaient un mannequin haut de quinze à vingt pieds, l'habillaient non du costume suisse, mais du vieux costume des huguenots du seizième siècle, avec un poignard de carton à la main, le promenaient dans les rues de leur quartier et le brûlaient le soir à l'angle de la rue Salle-au-Comte. Il s'y joignait depuis cent ans un feu d'artifice, que la police défendit sagement en 1745. Cette fête se célébrait devant l'image de Notre-Dame; ce n'était plus l'antique statue qui avait jeté du sang, celle-là avait été transportée à l'église de Saint-Martin-des-Champs, où elle était très-révérée (1). On l'avait remplacée

(1) On a souvent confondu cette image avec celle de Notre-Dame de

dans son humble niche par une nouvelle image, en l'honneur de laquelle les bourgeois avaient fondé en 1745, l'année de la suppression du feu d'artifice, une confrérie qui n'avait d'autre but que le soin de la petite statue ; et il a fallu les terreurs d'une révolution qui renversait tout pour comprimer cette honnête et inoffensive dévotion populaire.

Dans un livre informe, compilé presque uniquement sur d'ignobles pamphlets, et qui porte le titre d'*Histoire de Paris*, quoique ce ne soit presque jamais une histoire, Dulaure se voit contraint de ne pas admettre non plus l'aventure du 3 juillet 1418, et il en a grand regret, car il se complaît singulièrement à décrire les supplices qu'on fit endurer au Suisse, tout en se préparant à reconnaître que ce récit féroce est imaginé. Il s'en console en faisant de la promenade du mannequin, terminée par un feu de joie, une *cérémonie qui dérive des antiques fêtes du solstice d'été*. Ainsi, le Suisse de la rue aux Ours remonte au paganisme ; il faut avoir été de l'Académie celtique pour découvrir de telles choses !

Il dit que les vestales à Rome jetaient dans le Tibre trente mannequins qu'on appelait les Argéens (1), et comme cette noyade se faisait le 15 mai, voilà le feu

la Carole, qui était de la même église, aujourd'hui détruite, et qui devait son nom à une chapelle de la basse Normandie d'où elle avait été apportée dans des temps de troubles.

(1) Les Argéens ou les Grecs. Les Romains, qui se croyaient descendants des Troyens, noyaient ainsi tous les ans de temps immémorial, des mannequins de jonc qu'ils appelaient les Argéens, et que les vestales maudissaient, le tout en haineux souvenir des Grecs qui avaient saccagé Troie.

de joie du Suisse qu'on allumait le 3 juillet. Ingénieux rapprochement ! Il dit ensuite que les prêtres d'Osiris accablaient de coups de grands mannequins qui figuraient les ennemis de leur dieu. Voilà encore le feu de joie de la rue aux Ours. D'ailleurs, ce nom de rue aux Ours ne viendrait-il pas d'Osiris ? En prêtant un peu à l'étymologie, on l'établirait comme une autre, quoique tout le monde prétende qu'elle s'appelait autrefois rue aux Ouès, parce qu'elle était peuplée de rôtisseurs qui vendaient des oies (et nos pères avaient deviné l'orthographe de M. Marle, qui veut qu'on écrive comme on prononce).

Il est permis de croire que cette rue doit son nom à une ménagerie qui s'y établit sous Charles VI, époque où elle n'était pas fort peuplée. Cette ménagerie était riche surtout en ours venus de la Suisse, circonstance qui peut être pour quelque chose dans la nationalité qu'on donnait au mannequin.

Nous demandons pardon au lecteur de ces digressions critiques qui ne conviennent guère à la légende, et nous nous hâtons d'abréger celle-ci (4).

Les mannequins géants que *l'on brûlait* dans la rue

(1) Dans les géants des Pays-Bas et du nord de la France qu'on ne brûle pas, qu'on ne noie point, mais qu'on promène à toute fête remarquable et que l'on conserve soigneusement, Dulaure saisit encore le pendant du Suisse de la rue aux Ours. Les bonnes gens de la Flandre et du Hainaut, si on leur disait que leurs géants sont mythologiques, et même astrologiques et solsticiaux, répondraient, eux qui ont conservé leurs archives et leurs souvenirs, que leurs géants de triomphe, comme ils les appellent, ne remontent pas plus haut que le retour des premiers croisés. Tous portent les noms de fondateurs anciens ou de chevaliers libérateurs, excepté pourtant le géant des Alostois, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le tyran d'Alost ; mais on ne le brûle jamais.

aux Ours et dans beaucoup d'autres lieux, surtout en Alsace et en Lorraine, ont une origine bien différente de celle que leur suppose Dulaure, une origine antipaïenne, au contraire, et toute chrétienne.

Tout le monde a vu quelque part la représentation gravée de cet énorme mannequin d'osier, dans lequel les druides de l'Helvétie et de l'Allemagne brûlaient des victimes humaines, sorte de monstre immense qui représentait une effroyable idole et qui se dévorait lui-même avec son holocauste. Les premiers apôtres de ces contrées, après y avoir planté la Croix, qui seule civilise, firent brûler, non plus comme sacrifices sanglants, mais comme feux de joie, ces instruments abominables que l'on remplissait alors, au lieu d'hommes et d'enfants, des rameaux superstitieux et des sauvages instruments d'un culte aboli. Et tous les ans, dans plusieurs localités, on brûlait encore en souvenir un mannequin colossal comme à la rue aux Ours, — ici le 3 juillet, qui est le milieu de l'octave de saint Pierre, fête spéciale de l'Eglise romaine, — ailleurs le 3 mai, jour formellement consacré au triomphe de la Croix.

C'est une seconde explication.

LX. — NOTRE-DAME DE BOULOGNE.

Monstra te esse matrem;
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

Hymn. Offic. de B. M. V.

En l'an 633, sous le règne de Dagobert le Grand, Badefroid, père de sainte Austreberte, étant comte de Boulogne, un jour que les habitants de cette pieuse ville étaient réunis pour la célébration des saints mystères, « la Mère de Dieu leur apparut tout à coup, environnée d'une grande majesté. Elle leur annonça que son image venait d'entrer dans le port, portée sur un navire sans guide et sans pilote, et qu'elle voulait qu'elle fût placée avec honneur dans le lieu même où ils étaient alors occupés à prier, pour y recevoir leurs hommages et les couvrir en retour des marques de sa protection toute-puissante. La foule s'empressa de courir au rivage. Par un prodige de la miséricorde divine, le plus grand calme régnait sur la mer, et une nacelle, environnée d'une lumière éclatante, fendait les eaux, poussée par une main invisible.

» On y trouva une statue en bois de cèdre, d'environ trois pieds et demi de hauteur, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Son visage avait quelque chose de si aimable et de si majestueux que tout le peuple était ravi d'admiration et de piété. Le clergé de la cathédrale, réuni en procession, la transporta solennellement au lieu qu'elle s'était choisi et où elle se-

rait encore, si les Vandales de 93 ne l'avaient arrachée de son sanctuaire pour la livrer aux flammes, ainsi que tant d'autres reliques et images sacrées.

» Toutes les anciennes chroniques sont d'accord sur les circonstances merveilleuses qui amenèrent cette précieuse statue à Boulogne. Les historiens et les artistes qui l'examinèrent au temps de son arrivée assurent qu'elle venait de Jérusalem ou d'Antioche, qui à cette époque avaient été prises déjà par les armées musulmanes. La ressemblance qu'elle avait, pour la matière et le travail, avec celle que l'on révére à Notre-Dame de Lorette a fait croire que l'une, comme l'autre, était l'ouvrage de saint Luc. On trouva dans le même bateau, avec la statue, une vieille Bible en langue syriaque, que l'on voyait encore à Boulogne au seizième siècle. La reliure antique en avait été ornée de lames d'argent. Le roi Clotaire II fut le premier qui fit bâtir l'église dans laquelle on commença à vénérer la statue miraculeuse. C'est cette église, premier asile de Notre-Dame de Boulogne, enfouie sous les décombres de la cathédrale au siège de cette ville par Henri VIII, en 1544, que M. l'abbé Haffreingue a retrouvée en 1839 dans ses fouilles, et qui est maintenant la crypte de Notre-Dame de Boulogne.

» Saint Omer, évêque de Thérouanne et de Boulogne, qui vivait à l'époque de sa construction, venait souvent y invoquer le secours de la sainte Vierge. La présence de ce vénérable sanctuaire augmenta promptement l'importance de Boulogne; et c'est alors que ses comtes songèrent à la fortifier, afin de la

mettre à l'abri des incursions des Normands. L'église de Notre-Dame, enrichie par la libéralité de ces seigneurs, dut surtout ses accroissements à sainte Ide de Bouillon, épouse d'Eustache II, comte de Boulogne, qui donna le jour à Godefroid de Bouillon. On voit encore sur la place de la haute ville la tour ou beffroi de l'ancien château des comtes où le héros du Tasse reçut, dit-on, le jour(1). C'est cette circonstance qui lui fait donner par Guillaume de Tyr et d'autres anciens historiens le nom de Godefroid de Boulogne, du lieu de sa naissance. Il fut un des principaux bienfaiteurs de Notre-Dame ; il l'enrichit de reliques précieuses qu'il envoya de Syrie et de la Palestine, *comme gage et prérogative d'amour singulier*, ainsi qu'il était porté dans un ancien titre, conservé avant la révolution aux archives de la collégiale de Lens, en Artois.

» Eustache, comte de Boulogne, frère de Godefroid, plaça dans la collégiale de Notre-Dame des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et l'érigea en abbaye en l'an 1106. Les armes de l'abbaye portaient d'azur et de sable avec un navire sans mâts, portant la sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Les bras et la couronne de la Vierge étaient d'or, et le tout reposait sur une mer onnée d'argent. La bannière était de même; on y lisait la devise : « *Urbis et orbis Domina.* »

» Dans les temps anciens, lorsque les Boulonnais prenaient les armes, le chapitre ou l'abbé leur confiait cette bannière, qui les guidait au combat. C'est

(1) On prétend en Belgique qu'il est né à Bouillon.

ainsi qu'à la première croisade, lorsque Eustache III s'élança à l'assaut de la ville de Jérusalem avec ses douze cents vassaux, on voyait flotter au-dessus de leurs rangs l'image de la Madone miraculeuse.

» Au quatorzième siècle, cette dévotion était déjà si étendue, que des bourgeois de Paris de l'un et de l'autre sexe, dont la plupart avaient visité le sanctuaire de Boulogne-sur-Mer, s'étant unis en confrérie, bâtirent en 1349 dans le village des *Menus-les-Saint-Cloud*, une église à laquelle ils donnèrent le nom de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine; ils y placèrent une image de la sainte Vierge sur le modèle de celle du Boulonnais. Les religieuses de Montmartre cédèrent le terrain nécessaire. Le roi Philippe le Long contribua à sa construction. Jean XXII et les papes suivants accordèrent à cette église de grandes indulgences. Elle fut érigée en paroisse et donna son nom au bois, aujourd'hui l'une des splendeurs de Paris, auprès duquel l'église existe encore, copie exacte de celle qui se voyait à Boulogne-sur-Mer à cette époque reculée. La confrérie a subsisté longtemps, et l'on en conservait encore les registres au milieu du dix-septième siècle. On y faisait remarquer les signatures de tous les rois et reines, princes et princesses du sang qui, pendant plus de quatre cents ans, s'y étaient fait inscrire.

» Les rois de France se signalèrent également par leur piété envers Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. Le trésor de l'église fut successivement enrichi par leurs libéralités, par celles des rois d'Angleterre, des comtes de Flandre, d'Artois, des comtes d'Auvergne

et de Saint-Pol. Les ducs de Bourgogne ne se montrèrent pas moins généreux durant le temps qu'ils possédèrent le Boulonnais. Enfin Louis XI, l'ayant réuni à la couronne, se reconnut pieusement l'homme lige et le vassal de la Vierge de Boulogne, et l'appela sa Dame et Suzeraine, en lui faisant hommage de la partie du comté restée en sa puissance. Ce fut en cette qualité qu'il se présenta en 1478 devant l'image miraculeuse, à genoux, tête nue, sans baudrier ni éperons; il prêta serment entre les mains de l'abbé de Notre-Dame, en présence des religieux et de toute sa cour, offrant à la sainte Madone, pour droit de relief, un cœur d'or du poids de treize marcs. Il en fit ensuite expédier les lettres patentes, et ses successeurs ont suivi cet exemple.

» Les reines Marie d'Angleterre, Claude et Anne de Bretagne, s'y rendirent également en pèlerinage (1). »

Philippe-Auguste avait fait aussi, après sa victoire de Bouvines, de grands présents à l'image miraculeuse de Boulogne. C'est dans son sanctuaire qu'Isabelle de France, fille de Philippe le Bel, avait épousé le roi d'Angleterre Henri II. Une foule de princes avaient enrichi cette église de leurs dons, lorsqu'en 1544, Henri VIII, qui assiégeait Boulogne depuis trois mois, enleva la sainte image de son église, que les canons anglais avaient fort endommagée, et l'emporta en Angleterre. Elle ne revint chez nous que neuf ans après, pour subir d'autres outrages.

(1) M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, *Notice sur Notre-Dame de Boulogne*.

En 1567, les huguenots s'emparèrent de Boulogne et y pillèrent tout ce que les Anglais n'avaient pu emporter. Leurs bandes enlevèrent la statue de Notre-Dame et la jetèrent dans un fossé; mais elle en fut retirée, emportée au château de Honvaut, dont le maître était hérétique, et jetée dans un puits. Un an après, les huguenots étaient chassés de Boulogne, et la ville pleurait sa chère Dame et Souveraine. Elle devait la pleurer assez longtemps.

Nous empruntons à une autre notice le récit du retour de la sainte image à son sanctuaire rétabli.

La dame du sire de Frohart, seigneur de Honvaut, était, à côté de son mari fourvoyé, une fidèle et fervente catholique.

Une nuit que, seule dans son château, dont le maître courait aux aventures avec les huguenots, elle s'était endormie inquiète, elle entendit une voix qui l'appelait. Il lui sembla que cette voix montait du fond des cours. Elle se leva à demi vêtue et vit une lumière qui sortait du puits. Elle y courut et elle aperçut, toute resplendissante dans la seille suspendue, l'image sainte de Notre-Dame de Boulogne (1).

« Le premier sentiment de Jacqueline de Frohart, à la vue de la statue miraculeuse, fut de se jeter à genoux et de prier. Mais l'arquebuse de la sentinelle hérétique qui veillait sur les créneaux vint à reluire dans l'ombre; alors une pensée de crainte pour la sainte image s'éleva dans le cœur de Jacqueline. Elle prit la corde de la seille, tira de toutes ses forces, et

(1) Clément d'Elbhe, *Notice sur Notre-Dame de Boulogne*.

vit monter majestueusement la statue de la Reine des Cieux.

» Sans s'arrêter à l'honorer, sans se demander comment elle était venue là, sans consulter ses forces, Jacqueline prit dans ses bras l'image bénie, et, heureuse, le cœur palpitant, avec un respectueux amour et d'une course rapide, elle emporta le trésor jusqu'au fond de son oratoire, puis elle se hâta de fermer les portes, d'assurer les verrous, et revint tomber à genoux aux pieds de la Vierge, avec une telle joie qu'elle se crut en paradis.

» Là elle demeura longtemps, le cœur joyeux et l'âme en paix. Quand le jour vint à paraître, elle songea que, jusqu'à ce qu'elle eût consulté le pieux chanoine Nicolas de Landrethun, son confesseur, sur ce qu'elle devait faire, il importait de mettre en sûreté et de cacher à tous les yeux la statue si miraculeusement trouvée par elle. Donc, avec un profond respect et en demandant pardon à la Vierge Marie de l'humble abri qu'elle donnait à son image, elle la cacha de son mieux derrière la tapisserie qui couvrait les murs de son oratoire. Au moment où elle fermait la cachette, elle entendit le galop du cheval qui ramenait le sire de Frohart. Elle courut au-devant de lui, l'âme pleine de bonheur, pour se jeter dans ses bras; mais en voyant son seigneur, elle s'arrêta le cœur saisi.

» Pâle, les sourcils froncés, la moustache hérissée, le sire de Frohart s'avancait d'un pas brusque, en portant sur ce qui l'entourait un regard sévère et indigné.

» Jacqueline eut grand'peur. Qu'y a-t-il? A-t-elle été vue dans sa course de la nuit et dénoncée par quelque valet ou soldat? La statue de Notre-Dame est-elle encore une fois en danger? Que va-t-il advenir?... Voilà ce que Jacqueline tremblante se demandait en hâtant le pas pour suivre le sire de Frohart, qui, sans prononcer une parole, traversant sa chambre de châtelaine, s'en fut droit à la porte de l'oratoire.

» A cette vue, Jacqueline frémit; elle crut que son époux, instruit de ce qu'elle avait fait et de la présence de l'image sainte, allait se rendre coupable de quelque affreuse profanation. Éperdue, elle s'élance au-devant des pas de son seigneur et jette ses deux bras autour de son corps pour le retenir. Lui la reçoit sur son cœur et l'y presse avec affection. Jacqueline, subitement rassurée, apporte elle-même à son mari sa haute chaise à dossier; elle place cette chaise tout contre la porte de l'oratoire, afin, s'il se peut, de faire profiter son époux de ce bon et secret voisinage. Le sire de Frohart s'assied, retient sa femme contre lui, et lui parle de cette sorte :

» Ma douce Jacqueline, j'avais grande hâte de vous revoir, car je sors de rude et vilaine besogne, où je jure bien par mon écu de ne retourner jamais. Je suis un homme de franche guerre, non de meurtre et de pillage; je tue de bon cœur les ennemis de mon parti et les miens, mais non des gens paisibles et de vieux prêtres qui se résignent sans demander merci. Le seigneur de Morvilliers est un homme à deux visages; qu'il fasse mine courtoise à ceux qu'il

veut perdre, qu'il trahisse, pille et tue ceux qui se sont fiés à lui, c'est besogne de chevalier traître et félon, mais non de moi Jean de Frohart. Oneques ne me verra-t-on plus près de cet homme sous bannière ou commandement.

» Qui fut joyeusement surpris de ce discours ? ce fut Jacqueline. Elle loua Dieu et remercia la bonne Vierge.

» Et en effet le seigneur de Honvaut ne sortit plus du tout de son castel, ni presque plus de l'oratoire de dame Jacqueline. Il lui disait naïvement :

» — Vrai, ma dame, je ne sais quel charme vous avez qui m'attire dans le lieu de vos secrètes pensées, mais je m'y trouve si bien près de vous, je m'y sens l'âme en si grande paix et quiétude que je n'en voudrais presque point sortir.

» A ces paroles, Jacqueline souriait finement ; elle savait bien quel charme de miséricorde opérait ; elle laissait faire la bonne Vierge Marie , espérant en son cœur que tout se terminerait par le retour de son époux au giron de la sainte Église catholique. Notre-Dame ne faillit point à son espérance. Un jour que dame Jacqueline était à l'heure accoutumée en son oratoire béni, son époux y entra. Il vint s'agenouiller près d'elle en lui disant :

» — Je veux, ma sainte, faire âme commune avec vous ; enseignez-moi votre religion, et si je la trouve meilleure que la mienne, je deviendrai comme vous bon catholique.

» Nous ne dirons pas la joie de la dame Frohart à ce discours. Incontinent elle se mit à l'œuvre de con-

version, et commença d'instruire son seigneur et maître comme elle eût fait de son jeune enfant. Docile à la parole sainte, il se dépouilla de toute erreur et bientôt abjura son hérésie entre les mains du bon chanoine Nicolas de Landrethun. »

Ce ne fut qu'au moment de sa mort que la dame de Frohart fit connaître à son mari la cachette où elle avait sauvé la sainte image. Le sire de Frohart la rendit à son église, où elle attira les pèlerins jusqu'au 28 décembre 1793.

Alors l'église de Notre-Dame de Boulogne, vendue comme propriété nationale, selon le style menteur de ces jours de honte, fut rasée jusqu'au sol ; et un représentant du peuple, nommé André Dumont, fit dresser un bûcher où fut brûlée publiquement Celle qui avait répandu tant de bienfaits. Une main seule de l'auguste image fut sauvée par un fidèle.

En 1823, après trente ans de regrets, un homme de cœur et de foi vive, M. l'abbé Haffreingue, racheta de ses deniers le sol de l'ancienne cathédrale de Boulogne, et, en trente autres années d'efforts et de constance, il releva plus magnifique l'église auguste, sur les lieux mêmes que Notre-Dame de Boulogne avait consacrés par tant de miracles.

Une nouvelle image de la Madone révéree, semblable à la première, avait été faite avec soin et placée dans sa nacelle à l'église achevée. On y reçut aussi avec révérence la main sauvée des flammes, cette main qui avait béni et consolé bien des misères. Et le 30 août 1853, Mgr Parisis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer, dans une fête solennelle

qui avait attiré cinquante mille pèlerins de la France, de la Belgique, de l'Angleterre et de la Hollande, avec un cortège de prélats, de prêtres et de religieux, bénissait en pompe une statue colossale de Notre-Dame, qui depuis couronne le dôme de l'église cathédrale due à M. l'abbé Haffreingue.

LXI. — LE VŒU DE LOUIS XIII.

NOTRE-DAME DE PARIS.

Vierge des vierges, ô Marie,
Mère du Christ livré pour tous,
Nouvelle Ève, source de vie,
Mère de Dieu, priez pour nous.
M. l'abbé Guyot, *la Lyre romaine.*

Le culte de la sainte Vierge à Paris, où elle a tant de sanctuaires et tant de fidèles, où elle a répandu tant de faveurs et tant de grâces, remonte assurément aux premiers apôtres de cette reine des cités. Saint Denis, qui avait vu la Mère de Dieu et qui l'avait si pieusement admirée, devait sentir toute la valeur d'un tel appui.

Le premier temple qu'elle eut à Paris devint trop étroit lorsque nos rois firent leur résidence dans cette ville, et le roi Childebart, en 537, fit élever, à la place de la chapelle primitive, une église plus vaste et plus riche, toujours sous l'invocation de Notre-Dame. Le poète Fortunat nous a laissé un bel éloge de cet édifice, qui enlevait les admirations de nos pères du sixième siècle.

En 837, quand les hordes normandes brûlèrent

Paris, les habitants rachetèrent à prix d'argent leur cathédrale; et le monument mérovingien fut préservé des flammes. Vingt-neuf ans après, la cité, assiégée de nouveau par les Normands, dut son salut au zèle et aux prières de l'évêque Gozlin, qui mettait tout son appui en Notre-Dame.

Mais le temps est un grand destructeur, qui dévore à la longue les travaux de l'homme. En 1160, sous le règne de Louis VII, après avoir duré plus de six cents ans, l'édifice de Childebert tombait en ruines. L'évêque Maurice de Sully entreprit l'édifice actuel, à la même place où Marie n'avait cessé d'être honorée. Les travaux commencèrent en 1162; le pape Alexandre III, alors réfugié chez nous, en posa la première pierre. Ce chef-d'œuvre de l'art gothique occupa près d'un siècle une armée d'ouvriers (1).

Tous nos rois ont rendu là leurs hommages à Notre-Dame. Mais arrivons au grand fait de la consécration de la France à la sainte Vierge, devant l'autel de Notre-Dame de Paris. Le roi Louis XIII avait épousé Anne d'Autriche en 1615; et vingt ans après la reine était encore stérile. Le duc d'Orléans, frère du roi, n'avait qu'une fille; le prince de Condé, seul, avait deux fils. Le roi faisait les vœux les plus ardents pour avoir un Dauphin. C'est le nom qu'on donnait au prince royal. Il implorait la sainte Vierge à tous ses pèlerinages. Toute la France faisait les mêmes vœux; et les âmes pieuses, si nombreuses alors à Paris, s'unissaient aux prières du roi, dans

(1) Voyez, dans les préambules aux *Légendes des commandements de l'Église*, comment fut bâtie Notre-Dame de Paris.

toutes les églises, dans toutes les chapelles, mais surtout devant la sainte image de Notre-Dame de Paris.

La prière qui persévère perce les cieux. Enfin le bruit se répandit tout à coup que la sainte Vierge s'était montrée à quelques saints personnages, dont un seul était notoirement connu. C'était le père Bernard, dit le pauvre prêtre. Elle avait annoncé que les vœux du roi allaient être exaucés et qu'il aurait un fils.

Le roi fut informé. Il ne douta pas, et peu après son espérance se confirma. Alors, se rappelant tout ce que la sainte Vierge avait fait pour lui, dans tout le cours de son règne, et enfin dans cette circonstance, Louis résolut de s'en montrer reconnaissant.

« Le 10 février 1638, il offrit au ciel et à la terre le spectacle le plus digne du fils aîné de l'Église. Il se rendit dans la métropole de Paris, et, entouré de sa cour et d'une foule immense, il déposa son sceptre et sa couronne sur l'autel, faisant hommage de toute sa grandeur à la Reine des cieux.

» Le même jour, il donna l'édit célèbre par lequel il consacre formellement sa personne, son diadème, son royaume, à la bienheureuse et glorieuse Mère de Dieu, la reconnaissant comme patronne et souveraine de tous ses États (1). »

Il fit mettre en même temps dans le sanctuaire de Notre-Dame un grand tableau où la scène qui venait d'avoir lieu est fidèlement représentée.

(1) *Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 211.

Le fils promis était Louis XIV ; il naquit sept mois après ce grand acte.

La nation tout entière s'unit à l'engagement pris par Louis XIII, et reconnut derechef avec joie dans Notre-Dame de Paris sa suzeraine vénérée. Le seul hommage qui allait marquer extérieurement la dépendance que l'on venait de contracter consistait en une procession solennelle, le jour glorieux de l'Assomption. Aussi l'Empire l'a solennellement rétablie ; les pays voisins qui l'ont adoptée la célèbrent ; la France doit la célébrer avec plus d'empressement encore.

LXII. — NOTRE-DAME DE CLÉRY.

*Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris,
et agnitionis, et sanctæ spei.*

*In me gratia omnis vitæ et veritatis ; in
me omnis spes vitæ et virtutis.*

Ecclesiastici cap. xxiv, v. 24-25.

L'histoire parle de Notre-Dame de Cléry dès l'an 550. Son sanctuaire était déjà un pèlerinage sous le roi Childebert, et il s'agrandit de siècle en siècle.

En l'an 1300, Philippe de Melun, maréchal de France, de concert avec le roi Philippe le Bel, y établit un chapitre de chanoines. Une gracieuse petite ville s'était installée autour de Notre-Dame ; et sa belle église, grâce aux offrandes des pèlerins qui s'y succédaient sans relâche, possédait un riche trésor, lorsqu'en 1428 le comte de Salisbury, général de l'armée anglaise, vint la dépouiller. Les chanoines

lui prédirent que ce pillage lui porterait malheur. Il se rit de leur prédiction, et s'en alla assiéger Orléans, qui n'est qu'à cinq lieues de Cléry. Or, le premier boulet que tirèrent les assiégés, chargé sans doute de donner raison aux bons chanoines de Notre-Dame, se dirigea juste sur Salisbury et le tua.

De tous les nombreux bienfaiteurs de l'église de Cléry, Louis XI est le plus célèbre. N'étant encore que Dauphin, et assiégeant la ville de Dieppe occupée alors par les Anglais, il fit un vœu à Notre-Dame de Cléry, qui donna aussitôt plein succès à son entreprise. Pénétré de vénération dès lors pour cette sainte image, il remplit son vœu; il agrandit et enrichit l'église où régnait Celle qui l'avait exaucé; il y fit ensuite plusieurs pèlerinages, et s'y arrêta deux fois avec amour, en allant et en revenant du voyage de dévotion qu'il fit de Tours à Saint-Claude en Franche-Comté.

Dans son dernier séjour à Cléry, il tomba si grièvement malade que les médecins s'en effrayèrent. Mais lui s'étant voué à la sainte Vierge, il recouvra tout à coup la santé. Son dévouement à Notre-Dame de Cléry augmenta dès lors à tel point qu'il voulut être enterré dans son église, de préférence à celle de Saint-Denis, où tous les autres rois étaient inhumés.

C'est sans doute à cette dévotion pour Marie que Louis XI dut le bonheur de mourir un samedi, entre les bras d'un moine (saint François de Paule) venu du fond de l'Italie pour verser sur son lit de mort le repentir et l'espérance.

A l'exemple du royal pèlerin, d'illustres person-

nages voulurent reposer dans ce sanctuaire. Sa seconde épouse, Charlotte de Savoie, vint le rejoindre dans son pieux mausolée. Jean, bâtard d'Orléans, plus connu sous le nom de comte de Dunois, et Marie d'Harcourt, son épouse, se choisirent aussi une dernière demeure sous les dalles saintes de Cléry.

Ce pèlerinage eut donc des jours de splendeur. On voit encore, sur des portes de bois sculpté, le chiffre de Henri II et de Catherine de Médicis, qui s'intéressèrent à ce lieu. Charles-Quint, traversant la France pour se rendre à Gand, se rencontra à Cléry avec François I^{er} (1). Bien d'autres grands noms sont écrits dans les souvenirs de ce sanctuaire.

Louis XI est un roi que les écrits de son temps ont odieusement calomnié. Mais ce n'est pas ici le lieu d'essayer sa défense. Il mourut à la fin d'août de l'an 1483, et, conformément à ses intentions, sa dépouille mortelle fut transportée à Cléry. On lui éleva un très-beau mausolée, qui, malheureusement, ne dura que quatre-vingts ans. Les huguenots, pour qui rien n'était respectable, pillèrent en 1562 le trésor de Notre-Dame de Cléry, et n'épargnèrent pas même les cendres du bienfaiteur de cette église. Ils brisèrent et détruisirent son tombeau, ils dispersèrent ses restes à tous les vents. Louis XIII se crut obligé de rétablir cette tombe, qu'il décora de la statue de Louis XI de marbre blanc. Mais les bandits de 1793 se signalèrent là par des pillages et des ruines aussi monstrueuses que celles des héros de la réforme; et, en

(1) M. l'abbé de l'Hermite, oblat de Marie, sur Notre-Dame de Cléry.

1848, la Restauration dut faire relever de nouveau ce mausolée, que l'impiété et le crime avaient détruit.

Le pieux écrivain que nous avons cité dans cette légende, et qui s'appuie sur la précieuse Histoire de Notre-Dame de Cléry due au savant abbé Torquat, termine son résumé par ces paroles :

« En parcourant la vaste église, jadis si éclatante de décors, et aujourd'hui si dépouillée; en admirant la richesse de son architecture, la grâce de ses ogives, la hauteur de sa voûte, la pensée se reporte vers ces époques où la foi bâtissait à Dieu d'impérissables résidences. Alors les pèlerinages étaient en honneur et entraient dans le détail de la piété populaire. Chacun apportait sa pierre et son aumône à des églises où la piété de tous devait venir se ranimer. Chacun entreprenait un de ces pieux voyages à des sanctuaires aimés, d'où l'on revenait meilleur et consolé. Partout où la foi a bâti, elle a créé des monuments et en a fait des témoins de la pensée chrétienne, qui, passant par des milliers de bras, se transfigurait dans les airs en ces chefs-d'œuvre d'art et d'inspiration. Cléry est un de ces témoins les plus éloquents, et sous ces voûtes muettes la mémoire de ses antiques visiteurs et de ses pieux et habiles architectes apparaît encore comme un perpétuel encouragement. La maison de Marie dresse toujours sa tête majestueuse au-dessus des habitations qu'elle protège, et qui forment, à son ombre, une ceinture de respect et d'honneur. A une époque où les vieux sanctuaires ressuscitent de leur oubli et se parent d'ornements nouveaux,

Cléry a droit, par son passé et la splendeur imposante de son vaisseau, à attendre et à trouver des protecteurs et de dévots pèlerins. Déjà Mgr l'Évêque d'Orléans a beaucoup fait pour sa restauration et y a placé pour gardiens des Oblats de Marie. Puissent ces heureuses prémices être un exemple pour ceux qui, en aimant la Mère de Dieu, aiment aussi les magnifiques et antiques demeures que nos pères lui bâtirent! »

LXIII. — NOTRE-DAME DE SALES.

Ave, Maris stella.

.....

Mala nostra pelle.

Hymne de l'Église.

Notre-Dame de Sales, à Bourges, est un des sanctuaires pour lesquels le roi Louis XI avait une grande dévotion. Les huguenots, qui ont fait chez nous tant de ruines qu'on ne saura jamais les compter, et qui en voulaient surtout à la sainte Vierge, ont brûlé la sainte image. Mais on a conservé deux lettres de Louis XI, que nous rapportons ici. Elles sont adressées à Pierre Cadouet, prieur de Notre-Dame de Sales. Voici la première :

« Maître Pierre, mon ami. Je vous prie comme je puis, que vous priiez incessamment Dieu et Notre-Dame de Sales, que leur plaisir soit de m'envoyer la fièvre quarte; car j'ai une maladie dont les physiiciens disent que je ne peux guérir sans l'avoir; et quand je l'aurai, je vous le ferai savoir incontinent.

» Fait à Tours, le 6 décembre. — *Signé : Louis.* »

Louis XI eut la fièvre quarte, et quatre mois après, il écrivit de nouveau au prieur :

« Monsieur le prieur. Je vous prie que veuillez encore prier de nouveau Notre-Dame de Sales pour moi, qu'elle me donne guérison parfaite. Au surplus, écrivez-moi combien il faut d'argent pour faire un beau treillis devant Notre-Dame.

» Écrit à Paris, le 6 avril. » La date de l'année est omise dans les deux lettres.

Mais Louis XI eut guérison complète; le treillis d'argent a été fait et on l'a admiré jusqu'en 1562. Alors les huguenots l'ont pris.

LXIV. — NOTRE-DAME DES ARDILLIERS.

Omnipotentia supplex Maria.

S. BERNARD.

Charlemagne avait fondé à Saumur l'abbaye de Saint-Florent; et de pieux moines répandaient dans la contrée la civilisation et la paix, quand le pays fut troublé par les premières invasions des Normands. Après avoir pillé Nantes, les bandits du Nord remontèrent la Loire, fondirent sur Saumur, détruisirent l'abbaye de Saint-Florent et massacrèrent les moines. Un seul put s'échapper; il se nommait Absalon. Il se cacha dans un bois et y vécut solitaire pendant de longues années, laissant un renom de sainteté dans le pays.

Or, au milieu du quinzième siècle, un Saumurois trouva, en creusant la terre à peu de distance de Saumur, un groupe de pierre sculpté représentant

la sainte Vierge avec Jésus mort sur ses genoux. Il transporta avec grande peine ce groupe dans sa maison, située à l'extrémité d'un faubourg. Il se réjouissait de son heureuse trouvaille, et il se coucha en regardant sa petite maison comme bénie désormais.

Sa stupéfaction fut grande, le lendemain matin, de ne plus retrouver sa sainte image. Il retourna au lieu où il l'avait déterrée; elle y était revenue.

Cette singularité s'ébruita vite. Les uns dirent que cette image était sans doute l'œuvre du moine Absalon; d'autres, qui lui trouvaient un aspect très-touchant, supposaient que le Ciel même l'avait envoyée au pieux solitaire. Les magistrats et le clergé firent aussitôt une enquête; et, de leurs informations minutieuses, ils conclurent que la sainte Vierge voulait être honorée au lieu qu'elle désignait évidemment. On y bâtit donc une chapelle. C'était en l'année 1454.

L'affluence des pèlerins embellit rapidement cette chapelle, qui devint avant la fin du siècle une église considérable. Aux pieds mêmes de la sainte image une source avait jailli, et on l'appelait la fontaine des Ardilliers. On reconnut bientôt que son eau avait des vertus miraculeuses, qu'elle guérissait d'une horrible maladie, la teigne, et que quelquefois même elle guérissait de l'aveuglement. Nous ne rapporterons des nombreux miracles qui ont illustré ce sanctuaire que deux faits, qu'on eût pu aisément démentir, s'ils eussent donné prise à quelque doute, puisqu'ils eurent lieu tout à la fin du seizième siècle, au milieu des huguenots, qui tenaient alors large place dans le

pays et qui étaient peu favorables à Celle qu'on a appelée le fléau des hérésies.

Duplessis-Mornay, calviniste, comme on sait, se trouvait alors gouverneur du Saumurois et habitait Saumur. On doit dire à sa louange que, presque seul de son parti, il tolérait les catholiques et ne les persécutait pas. Mais il était calviniste; et sa femme, calviniste aussi, moins modérée que lui, était hostile surtout à Notre-Dame des Ardilliers. Elle se moquait de la sainte image et des miracles qui ne s'appliquaient généralement qu'au populaire, vilains et marnants, et elle appelait Notre-Dame des Ardilliers *la teigneuse de Saumur*.....

Quelquefois les quolibets irrégieux ont leur châtiment ici-bas. La grande dame contracta tout à coup la teigne, cette maladie des pauvres gens; et elle l'eut si déterminée que tout l'art des médecins ne put l'en délivrer. — Si on s'étonne que la sainte Vierge n'ait pas daigné la soulager, c'est peut-être que la dame calviniste ne daigna pas l'en prier. — Dans tous les cas, elle mourut avec sa teigne.

L'autre fait n'est pas moins curieux. Un écuyer de Saumur avait un très-beau cheval, et ce cheval était aveugle. Voulant se jouer aussi de la foi des bonnes gens, il mena son cheval à la fontaine de Notre-Dame des Ardilliers, lui en fit boire l'eau et lui en frotta les yeux. Le cheval recouvra aussitôt la vue, et au même instant l'écuyer devint aveugle.

Après des faits de ce genre, dont on n'a jamais pu nier l'authenticité, demandez donc des miracles,

disciples de Voltaire ! Il s'en ferait devant vous, que vous ne les croiriez pas.

C'est que la foi ne se démontre pas. La foi est un don de Dieu.

LXV. — NOTRE-DAME DE DÉOLS.

Tout sacrilège renouvelle la passion de
Jésus-Christ. SAINT BERNARD.

Rigord, l'historien estimé de Philippe-Auguste et contemporain des événements qu'il raconte, rapporte, avec la véracité qui lui est reconnue, quelques faits extraordinaires dont il a été ou témoin ou rigoureusement informé. Nous lui empruntons le récit d'un des miracles qui ont rendu célèbre le pèlerinage de Notre-Dame de Déols (1), dont l'origine remonte à l'année 917.

Le 29 mai de l'année 1187, septième année du règne de Philippe-Auguste, quelques-uns de ces aventuriers qu'on appelait routiers, cotereaux, brabançons, jouaient aux dés devant le portail latéral de l'église de Notre-Dame de Déols. Le cintre de cette porte était couronné d'une statue révéérée de la sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. L'un de ces routiers, possédé du démon, dit Rigord, perdait à ce jeu un argent mal acquis, et dans sa colère il éclatait en blasphèmes contre Dieu et Marie.

Comme ses horribles imprécations ne lui faisaient rien regagner, il se leva furieux, ramassa un gros

(1) Déols, appelé aussi Bourg-Dieu, ancienne abbaye de bénédictins et petite ville tout auprès de Châteauroux (ancien Berry).

caillou, le jeta de toute sa force à la sainte image.... Le projectile cassa un bras de l'Enfant Jésus. En même temps que ce bras tomba à terre, à la vue d'une foule nombreuse, qui frémissait de ce scandale, le sang ruissela en abondance de la blessure faite à l'image sainte ; et le coupable, comme frappé de la foudre, tomba à la renverse tout écumant. Ses camarades le relevèrent : il était mort.

Jean Sans-terre survint en ce même moment, avec le vicomte de Limoges ; il ramassa le bras cassé et sanglant ; il l'emporta précieusement en Angleterre, où il le plaça dans une chapelle appelée Notre-Dame du Réduit. Philippe-Auguste, de son côté, au récit de ce miracle, chassa de son armée tous les routiers qu'il avait à sa solde.

Rigord ajoute qu'une foule de malades ayant recueilli quelques gouttes du sang miraculeux sorti de l'image de pierre, furent guéris à l'instant, et qu'une confrérie s'établit aussitôt en mémoire de ce prodige. Elle a fleuri jusqu'en 1793 et s'est réorganisée en 1830 (1). On compte parmi ses membres des rois, des princes et des sommités ecclésiastiques et laïques.

(1) *Le saint Pèlerinage de Notre-Dame de Déols*, par le père Possoz, de la Compagnie de Jésus. Ce volume contient beaucoup d'autres miracles insignes.

LXVI. — LES IMAGES DE MARIE A ROME

EN L'AN 1796.

Hors des mathématiques pures, c'est témérité
de dire qu'un fait est impossible. ARAGO.

Tout le monde a entendu parler de la série de faits miraculeux qui ont eu lieu à Rome en 1796, dans une multitude de sanctuaires, pendant plusieurs mois, devant des témoins qui ont pu se compter par centaines de mille. Les images vénérées de Marie, dans plus de cent églises ou chapelles, ont pleuré et donné d'autres signes de douleur et de deuil.

L'historique fidèle de cette masse de prodiges a été écrit et soutenu de preuves irréfutables par le savant docteur Jean Marchetti. Il a été traduit en français et publié à Paris en 1804 (1). Mais alors il était de mode de douter de tout, et aujourd'hui nous semblons oublier des merveilles si récentes.

Heureusement, un homme dont la science est grande et sérieuse, M. le chevalier des Mousseaux, dans son beau livre de la *Magie au dix-neuvième siècle*, a eu l'occasion, à la fin de son chapitre des Anges (2), de réveiller ce grand souvenir et de le faire palpiter devant nous. Sa bienveillance nous permettra de citer ce passage remarquable :

« Il nous est dit, et dans l'intérêt de notre gouverne en ce monde, que, pour le Très-Haut, les

(1) Volume in-12 de 350 pages.

(2) Le deuxième du livre de la *Magie*. Cet important ouvrage est un beau volume in-8°. Édité par Henri Plon.

Anges sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres (1). Il nous est dit « qu'il n'y a rien dans ce monde visible qui ne soit régi par la *créature invisible* (2) », et ces créatures supérieures ont pour mission de protéger nos personnes et de diriger, de ramener nos âmes dans les voies de Dieu. Eh bien donc, si la foi de saint Paul et de saint Grégoire est la nôtre, aurons-nous à nommer d'autres agents que les saints Anges, à la vue des miracles historiques dont il plaît à la miséricorde divine de couvrir l'Italie dans le cours de l'année 1796? Car je veux me borner aux exemples de cette période. Ils sont éclatants.

» Voyez : comme si Dieu voulait prémunir l'Église contre les fléaux de la révolution et de la guerre qui s'épanchent sur le monde, comme s'il voulait ramener à lui par la prière et l'expiation les cœurs insoucieux ou rebelles, il semble que tout à coup et simultanément les Anges de mille sanctuaires se réveillent; tout à coup a cessé, sous la voûte des lieux consacrés au culte, l'apparente immobilité de ces adorateurs invisibles; et s'ils agissent, c'est pour donner *l'aspect et le mouvement de la vie* aux images bénites, aux peintures et aux statues que vénère la piété des fidèles.

» Mais observons-le bien; ces prodiges ne s'accomplissent pas en tous lieux; ils ne se répètent pas

(1) Saint Paul aux Hébreux, ch. i, v. 14.

(2) Saint Grégoire, *Dial.* IV, ch. v : « O source éternelle d'amour! vous employez au service de l'homme le ministère des Anges. » *Imitation*, liv. III, ch. x.

à propos de chaque image ! Car alors l'incrédulité, dont la *manie*, dont la folie est de prétendre découvrir la clef de chaque miracle dans *des explications naturelles* plus merveilleuses que le miracle expliqué, l'incrédulité s'écrierait : Quoi de plus simple ? il n'y a là qu'une loi générale, mais encore inconnue ! Il n'y a là qu'une hallucination collective, qu'une perturbation fluide, qu'une influence astrale, météorique... ou que sais-je ?... dont le coup frappe, au milieu des flots de la multitude, jusqu'aux cerveaux les plus sains, etc., etc.

» Non ! non ! chaque image n'enfante point un prodige et ne remue point la foule. Celles qui s'animent, qui se colorent, qui respirent, qui élèvent ou abaissent leurs regards, qui répandent des larmes abondantes, ces images sont tout simplement nombreuses. Vous les voyez à Rome, à Ancône, dans les Marches et dans quelques autres lieux. Il serait même assez long de les compter. Les unes sont peintes sur toile, sur panneaux, sur papier, à fresque, en ronde-bosse ; les autres sont de bois, de cire ou de pierre ; et tantôt ce sont des œuvres récentes, tantôt leur date accuse une haute antiquité. Pour le voyageur mécréant, pour le libertin et les faux sages de toutes nations, celles-ci étaient un objet de risée ou de blaspème ; celles-là recevaient les hommages des fidèles dans les basiliques les plus fréquentées de la capitale du monde chrétien ou dans de très-simples oratoires ! Aujourd'hui, les *témoins* viennent par *centaines de milliers* admirer la puissance de Dieu ou se confondre d'étonnement en présence de ces objets

du culte *suant le miracle*. Ces témoins, ce sont des évêques et des docteurs; puis ce sont en même temps des gens du monde, des médecins; des artistes, des savants, des voyageurs, des incrédules, des négociants, des soldats, les hommes et les femmes du peuple; c'est le monde entier *représenté par toutes les classes*. Et ces spectateurs, avertis et défiants, ont huit longs mois de surnaturel incessant pour examiner, pour scruter ces saintes effigies d'où le merveilleux ruisselle. Leurs mains, leurs yeux sont admis à les mesurer, à les examiner, à les dessiner, à les manier, à les approcher en tout sens, à toute heure, armés des verres les plus grossissants et des instruments de vérification les plus précis. Enfin, ce que ces scrutateurs ne peuvent se défendre de voir et d'éprouver, en face de cette interminable série de prodiges, d'autres témoins le voient et l'éprouvent au même instant, car les cris et les *vivat* de la foule éclatent *avec la précision d'une décharge de mousqueterie*.

» Mais écoutons bien, écoutons mieux encore; les larmes inondent les yeux; la componction remue les cœurs, le repentir transforme les gens; d'éclatantes conversions étonnent les cités: et frappés de stupeur, de nombreux incrédules ont senti leur résistance défaillir, si grande, si vive et si profonde est l'émotion qui les ébranle aux pieds de ces simulacres vivants, sous l'influence de ces images qui s'animent.

» Voyez, voyez! lorsque toutes les précautions, lorsque toutes les inventions de la méfiance s'organisent et se multiplient contre l'erreur ou la fourbe-

rie, contre les illusions de l'esprit ou les jeux de la lumière, voici les yeux de ces toiles peintes, de ces papiers crayonnés, de ces statues de pierre ou de bois qui s'ouvrent et se referment lentement; les prunelles s'élèvent vers le ciel; elles s'abaissent avec une ineffable douceur sur la foule et la parcourent *de droite à gauche*, par exemple, dans toute l'étendue du globe de l'œil! Ces images ravivent leurs couleurs et revêtent l'éclat passager d'une beauté qui leur est étrangère. Ce sont des visages où la vie circule et palpite; le souffle de la respiration soulève leurs poitrines et leurs yeux brillent jusqu'à scintiller. Mais dans ces mouvements de la vie-rien n'est saccadé; nulle secousse, nulle oscillation ne trahit un effet de l'art; tout est grave, tout s'accomplit avec une grâce singulière, et l'on observe dans ces simulacres des phénomènes que, sur la matière immobile et morte, la main de l'artiste ne saurait produire.

» Quelques-unes, — tous les yeux sont là pour le voir, — quelques-unes de ces statues *changent de couleur* en s'animant; celle-ci se couvre d'une sueur prodigieuse; une autre verse des larmes dont l'abondance, après avoir trempé je ne sais quelle quantité de linges, baigne l'autel qu'elle surmonte. Mais il faut y insister et le redire : ces prodiges ne sont pas l'œuvre d'un jour unique. Ils durent et se prolongent pendant un mois, deux mois, six mois, huit mois! Chaque incrédule, chaque sceptique, a le temps de s'en rassasier à loisir. Et que nul respect humain, que nulle terreur ne mette obstacle à vos recher-

ches, quel que soit le motif qui vous inspire ; car les curés des paroisses et les hauts docteurs de la théologie vous donneront eux-mêmes l'exemple. Toute facilité vous est offerte de manier et de froisser ces tableaux, de palper et de sonder ces statues. Des échelles sont appliquées aux autels ; des savants, des anatomistes, des dessinateurs, des incrédules et des croyants, y mènent vie commune d'observation et s'y succèdent.

» Or, notons-le bien : ces hommes là-bas ce sont des philosophes qui s'en vont courant aux diverses églises ; leur regard s'arrête et se fixe tantôt sur cet œil de l'image et tantôt uniquement aussi sur l'autre. Craignant le mensonge et l'illusion de leurs sens, ils entassent épreuves sur épreuves ; et quoique voyant de leurs yeux, quoique touchant de leurs mains, ils épient silencieusement la foule ; ils cherchent à s'assurer si les mouvements et les transports de cette masse de spectateurs concordent avec chaque phase des phénomènes dont la répétition les bouleverse.

» Cependant, du sein de ces innombrables multitudes, nulle contradiction ne parvient à s'établir ; et sans qu'un souffle l'arrête et la ralentisse, la sévère inquisition romaine décide qu'il est impossible de ne point reconnaître dans ces phénomènes un prodige sans nom ! Le pape Pie VI a même formé, pour suivre et décrire le cours de cette veine intarissable de miracles, un tribunal que préside le pieux et savant cardinal della Somaglia. Ce tribunal fonctionne, et les dépositions et les *interrogations* juridiques de neuf cent soixante-deux témoins confirment authen-

tiquement les faits *contemplés par la multitude*, et les transportent dans la partie la plus sûre du domaine de l'histoire. L'Italie reconnaissante veut en conserver le souvenir, et le souverain pontife, fondant une solennité que chaque année ramène, en consacre la mémoire par la composition d'un office tout spécial (1). »

Nous voulions extraire ces récits du livre précieux du savant Marchetti. Mais nous n'aurions pu faire aussi bien que M. le chevalier des Mousseaux. Nous nous bornerons donc à donner ici, d'après l'historien spécial de ces miracles, la désignation des principales images qui se sont animées en 1796, et nous nous contenterons de la ville de Rome.

1° Notre-Dame de l'Arcade (*Archetto*), derrière le palais Casali. 2° Notre-Dame des Douleurs, à l'église de la Nativité. 3° Une image de Notre-Dame, dans la rue *dell' Muratte*. 4° Une autre image de la sainte Vierge, qui est aujourd'hui dans la chapelle de l'imprimerie pontificale. 5° Une image de la Vierge des Douleurs, peinte sur la façade d'une maison, vis-à-vis la porte de Saint-André de la Vallée. 6° Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, dite Mère de la Grâce divine, à Saint-Nicolas des Lorrains. 7° Une statue de Notre-Dame des Douleurs, posée dans une

(1) Cette fête a lieu le 9 juillet de chaque année. M. le chevalier des Mousseaux appuie son récit sur l'histoire de l'église de Berault-Bercastel. Il ajoute en note que ces merveilles n'ont trouvé, lorsqu'elles occupaient l'attention publique, que deux contradicteurs, un gazetier de Milan et un Joseph Berington, qui, à cinq cents lieues de distance, dans le *London Chronicle* du 5 janvier 1797, combat « *au nom du bon sens* » le témoignage de trois cent mille témoins ».

niche, vis-à-vis de la peinture de Jésus crucifié, sous l'arcade qui fait face à Sainte-Marie *in Vallicella*, dite l'Église-Neuve. 8° Une image de l'Immaculée Conception à l'église de Saint-Sylvestre *in Capite*. 9° Dans la même église, l'image de sainte Marie au cénacle avec les Apôtres. 10° Notre-Dame de l'Assomption, à Sainte-Marie *in Vallicella*. 11° L'image de sainte Marie, dite de la Lampe (1), dans l'église des religieux de Saint-Jean de Dieu. 12° L'image de Notre-Dame de Grâce, à l'hôpital de la Consolation. 13° Une image de la sainte Vierge au coin de la place *dell Tartarughe*, vis-à-vis de l'Orme. 14° Notre-Dame du Rosaire, dans la chapelle du signor Luigi Galli. 15° Une image de Notre-Dame tenant l'Enfant Jésus, sous la petite arcade de l'église de Sainte-Marie *in Grotta pinta*. 16° Notre-Dame du Carmel, dans l'église de Saint-Martin *ai Monti*. 17° Notre-Dame du Mont-Carmel, dans la chapelle du Noviciat de Saint-Martin. 18° Notre-Dame du Rosaire dans l'arcade de la *Ciambella*. 19° Une image de Marie, à la place des Apôtres, sous l'arcade du palais Bracciano. 20° Notre-Dame Mère de Grâce et de Miséricorde, sur le mur du palais *della Consulta*. 21° Une image de Notre-Dame, dans la chapelle du palais Bolognetti. 22° Une Notre-Dame des Douleurs, place Madame, près Saint-Jacques des Espagnols. 23° Une

(1) Appelée ainsi en souvenir de ce que, dans une inondation extraordinaire, cette image peinte ayant été entièrement couverte par les eaux ainsi que la lampe qui brûlait à ses pieds, la lampe continua à brûler sous les eaux; ce qu'on reconnut quand les eaux se retirèrent sans l'avoir éteinte.

autre Vierge des Douleurs, rue Papale, au coin de la place du Jésus. 24° Notre-Dame de Guadalupe, dans l'église de Saint-Nicolas, *in carcere Tulliano*.

Quelques saintes images de Jésus crucifié ont eu aussi leurs manifestations, entre autres un crucifix dessiné sur papier, dans l'église de Saint-Jean *in Aino*.

Le pieux et savant Marchetti, à la suite de son Histoire des miracles de 1796, rapporte quelques faits semblables qui ont eu lieu dans les temps antérieurs. Il extrait d'un livre curieux du sénateur Corner (1) une attestation de Paul Zara, évêque de Brescia, et de Matthieu Ugoni, évêque de Fama-gouste, son vicaire général, qui établit à Brescia des merveilles pareilles à celles de Rome, plus d'un siècle auparavant. On lit dans cette pièce que « les » changements prodigieux des saintes images conti-
» nuèrent pendant huit jours sans interruption, en
» même temps qu'il arrivait d'autres miracles. »

On ajoute d'autres exemples. En 1716, les Turcs ayant déclaré la guerre aux Vénitiens, les paroissiens de la paroisse de Saint-Vite furent saisis de crainte en voyant l'image de la sainte Vierge fermer les yeux, les rouvrir et les élever au ciel. Cette merveille dura si longtemps que l'autorité épiscopale en dressa procès-verbal et que le sénat de Venise vota une lampe d'argent, qui brûla bientôt devant l'auguste Vierge.

En 1626, dans la terre de Zendinara, « en pré-

(1) *Des apparitions et des images de la sainte Vierge*, imprimé à Venise en 1701.

sence d'un peuple nombreux, la sainte image de Notre-Dame, le jour de Pâques, ferma et rouvrit les yeux à plusieurs reprises et répandit des larmes.

Enfin, on a pu lire, ce qui n'est pas moins remarquable, le miracle de Notre-Dame de Verviers (1).

Nous ne pouvons passer sous silence un de ces prodiges qui a eu lieu assez récemment. Les journaux catholiques l'ont publié; et nous en empruntons les détails au journal *l'Univers* du 11 juin 1859.

Une image de la sainte Vierge, appelée à Rimini Notre-Dame de Miséricorde, et vénérée dans l'église des Missionnaires du précieux Sang, fut vue, dans la journée du 12 mai (1859), ouvrant et fermant les yeux. Le contours que ce fait attira fut tel que la force armée dut intervenir pour maintenir l'ordre, et, comme l'évêque se trouvait absent, le vicaire général, se rendant aux désirs du peuple, dut faire transporter l'image, qui est peinte à l'huile sur toile, de la chapelle où elle était sur le maître-autel. Plusieurs milliers d'hommes ont vu ce mouvement des yeux; une foule de correspondances l'affirment. L'évêque, qui était en cours de visites pastorales, se hâta de revenir à Rimini, où il publia un mandement qui confirme le fait. Alors on enleva la glace et le cadre de la sainte image, de sorte qu'il ne restait que la peinture parfaitement isolée sur la toile; néanmoins, on continuait à voir les yeux de l'image s'ouvrir et se fermer, s'élever et s'abaisser, et il n'y avait plus moyen d'avoir aucun doute. Le

(1) Ci-devant, XVIII^e légende.

soleil se cacha, le ciel se chargea de nuages, le prodige n'en eut pas moins lieu, à la confusion de ceux qui l'attribuaient aux rayons solaires ou à un effet d'optique. « Hier, dit le narrateur, nous avons reçu de Rimini un imprimé où est racontée, dans le plus grand détail, la translation de l'image faite solennellement de la petite église des Missionnaires à la grande église de Saint-Augustin, dans la journée du 18 mai. Aujourd'hui nous avons des lettres de Rimini du 20 : elles nous apprennent que les rues et les places de la ville sont combles; de toutes parts, de Pesaro, de Césène, de Forli, de Faënza, de Ravenne, etc., etc., accourent des troupes nombreuses pour voir la sainte image, qui, à chaque instant, à la vue de tous, ouvre, ferme, élève et baisse les yeux. Le général autrichien est venu exprès de Bologne à Rimini, et il est reparti convaincu de la réalité du prodige. Deux officiers ont demandé et obtenu de l'évêque, dans leur incrédulité, l'autorisation de prendre l'image dans leurs propres mains. Pendant qu'ils la tenaient et l'examinaient, la Madone les a regardés de telle sorte qu'ils sont tombés à genoux. Arrachant leurs décorations, ils les ont suspendues, en guise d'*ex-voto*, à l'image miraculeuse.

» Quelques démagogues ont, pendant la nuit, placardé des affiches où l'on dit que le prodige est un effet de l'art de la peinture; mais plus de cinquante mille témoins ont vérifié le fait par eux-mêmes, et la plupart s'en retournent convertis, autre effet sans doute de l'art de la peinture. Une lettre récente que nous avons sous les yeux porte : « Dans la soirée du

» 19, Mgr l'évêque de Rimini s'étant approché très-près de l'image, la Madone le regarda et il éprouva une telle émotion qu'il tomba évanoui. » De toutes les villes voisines arrivent les autorités locales, et le concours des étrangers est immense. Ce qui nous trouble, c'est cette parole de saint Augustin : *Signadantur infidelibus*. Mais c'est la Mère des Miséricordes qui nous rappelle à la religion.... »

LXVII.

DIVERS SANCTUAIRES DE NOTRE-DAME.

Omnipotentia supplex.

S. BERNARD.

Nous venons de rassembler la rapide histoire de quelques-unes des Madones les plus illustres. Mais si nous voulions donner des notices, même très-sommaires, de tous les lieux privilégiés où l'auguste Marie a prodigué les merveilles de sa bonté, il nous faudrait bien des volumes.

Le nombre immense des églises, des chapelles et des oratoires où la sainte Vierge est honorée, dans toutes les contrées de la terre, nous fournirait, avec les pieuses traditions qui s'y rattachent, une galerie de prodiges dont on n'atteindrait jamais la fin; car tous les jours la Mère de grâce et de miséricorde répond aux besoins qui lui sont exposés; et, en dépit de ceux qui ont des yeux et qui ne voient point, tous les jours des miracles viennent réjouir et soutenir la foi.

Nous en avons exposé de toutes les sortes, en choisissant surtout ce qui ne peut être contesté. Nous terminerons en indiquant, dans une sorte de nomenclature nécessairement très-incomplète, quelques-uns encore des sanctuaires où les pèlerins de Notre-Dame vont chercher remède à leurs peines, consolation à leurs douleurs, paix à leurs âmes.

Il y a des autels élevés à la Mère de Dieu sous des noms qui rappellent les circonstances connues de son passage sur la terre. A Rome, dans l'église Saint-Sylvestre, on révère, depuis des siècles, une image de Marie dans sa conception immaculée. Une autre image est célèbre aussi à Douai sous le nom de Notre-Dame de la Conception. L'apparition de la sainte Vierge, en 1830, à une humble servante de Dieu, qui reçut l'ordre de publier la chère image de Marie *conçue sans péché*, image répandue aujourd'hui par millions, et appelée à juste titre la Médaille miraculeuse, a dû hâter sans doute la promulgation de ce dogme qui, en 1854, a réjoui toute l'Église (1).

A Verdun, on vénère Notre-Dame de la Nativité. En 1562, elle a sauvé la ville du pillage des huguenots. Notre-Dame de Nazareth est honorée à Plancoët. Benoitte-Vaux (la Vallée-Bénie), en Lorraine, possède Notre-Dame de l'Annonciation. Plusieurs chapelles ont ce titre, entre autres celle de Notre-Dame de l'Annonciade, à Florence, dans l'église des Servites.

(1) L'histoire de cette apparition et de cette médaille devenue si populaire appartient à un autre volume, les *Légendes de la sainte Vierge*.

A l'exemple de Notre-Dame de la Visitation, près du village de Saint-Jean, dans la terre sainte, plusieurs églises et chapelles, en Europe, ont été consacrées sous cette invocation.

A Ferrières, entre Nemours et Montargis, est un pèlerinage de Notre-Dame de Bethléem, que les traditions font remonter à saint Savinien, l'apôtre du Sénonais. Une autre Notre-Dame de Bethléem est vénérée près d'Auray. C'est un souvenir des croisades. Notre-Dame de l'Enfantement est invoquée à Rome, dans l'église de Saint-Augustin.

L'église de Saint-Martin des Monts, dans la même ville, possède Notre-Dame du Carmel; et le même nom est donné à un sanctuaire entre Tyr et Césarée en Palestine. Notre-Dame de Matarieh, près du Caire, est une chapelle élevée en un lieu où s'est arrêtée la sainte Vierge dans la fuite en Égypte. Il en est de même de Notre-Dame d'Héliopolis.

Notre-Dame de l'Allaitement est une des Madones célèbres de Rome. Notre-Dame de Recouvrance, au port de Brest, rappelle le bonheur de la sainte Vierge lorsqu'elle recouvra son Fils adoré parmi les docteurs. Notre-Dame de l'Effroi, en Judée, conserve le souvenir des terreurs de Marie quand on voulut précipiter son Fils. Notre-Dame du Spasme, dans la Voie douloureuse à Jérusalem, est au lieu où les angoisses de la Vierge sainte la saisirent plus vivement. Notre-Dame des Douleurs est vénérée dans un très-grand nombre d'églises, notamment à Rome sur la place de Jésus, et dans d'autres sanctuaires, à Gênes dans l'Albergo, à Malines, etc., etc., etc.

Notre-Dame au Cénacle, avec les Apôtres, est invoquée à Rome dans l'église de Saint-Sylvestre. Notre-Dame d'Éphèse est encore dans la ville où le concile de l'an 421 proclama inattaquable le dogme de sa maternité divine. Notre-Dame de l'Assomption a des sanctuaires en plusieurs lieux, à Rome, à Paris, etc.

La sainte Vierge est honorée aussi sous des noms qui rappellent ses bienfaits; sous le nom de Notre-Dame de Miséricorde à Nantes, auprès de Sainte-Anne d'Auray, et dans plusieurs autres lieux; sous le nom de Notre-Dame de Grâce, à Honfleur; de Notre-Dame des Grâces, à Rome.

Notre-Dame de Grâce et de Miséricorde est dans la même ville, au palais de la Consulte. Là est aussi Notre-Dame Mère de la divine Grâce, à Saint-Nicolas des Lorrains.

Les pèlerins de Notre-Dame de Pitié la trouvent à la Chapelle Saint-Laurent, au diocèse de Poitiers; auprès de Bar-sur-Seine, diocèse de Troyes; à la Chèze, diocèse de Saint-Brieuc; près de Chaudes-Aigues, diocèse de Saint-Flour, et en beaucoup d'autres lieux.

Notre-Dame de Pitié à Tours, au couvent des Carmes, a toujours été un pèlerinage très-suivi. Il est célèbre par la résurrection de l'enfant d'une blanchisseuse qui s'était noyé dans une cuve de lessive. Sa mère désolée, après l'avoir retiré mort de la cuve, le porta dans la chapelle où l'on disait la messe; et à l'instant de l'élévation, il ouvrit les yeux et revint à la vie. Le grand concours que ce miracle attirait en-

gagea Louis XI à mettre ce sanctuaire au nombre de ceux où il avait recours.

Un petit trait d'histoire se rattache à Notre-Dame de Bonne-Espérance de Toulouse. Le roi Charles VI, avant sa funeste maladie, s'étant égaré à la chasse dans la forêt de Bouconne, près de Toulouse, fut obligé de passer la nuit dans un fourré obscur, sans savoir où il pouvait être. En cette détresse, il se recommanda à Notre-Dame de Bonne-Espérance; son vœu fut exaucé, sa suite le retrouva au point du jour; et il signala sa reconnaissance par des largesses à la sainte Madone.

Notre-Dame de Consolation ou Notre-Dame Conso-latrice est à Turin et ailleurs.

Notre-Dame de Bon-Secours a plusieurs sanctuaires aussi, spécialement à Péruwelz, dans la province de Hainaut; à Mézières; au voisinage de Rouen; à Bellefontaine, au diocèse d'Angers; à Passau en Bavière.

Le plus populaire en France des sanctuaires de ce nom si vrai est celui de Notre-Dame de Bon-Secours, à Guingamp, département des Côtes-du-Nord. Nous détachons sur cette Madone quelques détails publiés dans une notice du 16 septembre 1857, écrite à l'occasion de la fête solennelle où l'auguste *image* fut parée de la couronne donnée par Pie IX :

« La statue de Notre-Dame de Bon-Secours de Guingamp a mérité cette distinction par son antiquité, par le nombre des miracles qui lui sont attribués, et par le concours des pèlerins qui viennent se prosterner devant elle de toutes les parties de la

Bretagne. L'histoire ne dit rien sur l'époque où commença cette dévotion; mais au quatorzième siècle on la trouve déjà populaire parmi les masses. Au siècle suivant, on voit la *Frérie blanche* se glorifiant d'avoir pour patronne Notre-Dame de Bon-Secours. La Frérie blanche était une pieuse association des trois ordres de la Bretagne : la noblesse, le clergé et le peuple, dont l'union fraternelle protégeait le pays. La devise était : *Un triple câble n'est pas facile à rompre*, et le fondateur inconnu de cette société avait voulu que les membres de chacun des ordres vissent dans leurs coassociés non-seulement des compatriotes, mais des frères. Chaque année la confrérie se réunissait à Guingamp pour la fête de la Visitation. On procédait à l'apaisement des différends qui avaient pu surgir pendant l'année; puis tous les confrères faisaient en corps une procession et se mettaient sous l'appui de leur Madone vénérée.

» Lors des désastres religieux de 1793, la Frérie blanche fut abolie. La statue elle-même fut renversée du piédestal qu'elle occupait et brisée à coups de hache. Mais la tête fut mise de côté par l'un des révolutionnaires; et lorsque des temps plus propices luirent pour la religion, des remords l'engagèrent à restituer le chef vénérable qu'il avait sauvé de la destruction. Depuis cinquante ans la pieuse image est replacée sur son trône, ornée de riches vêtements, qui dissimulent ses mutilations; et le *pardon* de Guingamp attire encore à la fête de la Visitation un grand concours de fidèles. La procession, qui a lieu de nuit, revêt un caractère tout particulier. Les

pèlerins, au nombre de six à sept mille, marchent deux à deux, tenant chacun un cierge allumé. Ils sont venus des parties les plus reculées de la Bretagne, et la variété de leurs costumes fait reconnaître les paroisses qu'ils habitent. Toutes les fenêtres sont illuminées sur leur passage, et trois feux de joie, de leurs vives lueurs, éclairent au loin la foule des assistants. »

Reprenons le cours de notre revue :

Notre-Dame de la Paix est révéree à Tolède, et à Paris dans la chapelle des sœurs des sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, rue de Picpus. Notre-Dame de Foi, dans l'église des Augustins d'Amiens. Notre-Dame des Vertus à Ligny, diocèse de Verdun, et à la Flèche, diocèse du Mans. Notre-Dame des Vertus ou des Miracles est célèbre depuis des siècles à Aubervilliers, près Paris. Dès l'an 1240, c'était un très-grand pèlerinage. En l'année 1529, sous le règne de François I^{er}, toutes les paroisses de Paris se rendirent de nuit, en procession, à Notre-Dame des Vertus, pour obtenir la conversion des hérétiques. Tous les fidèles portaient des cierges allumés; ce cortège répandit une si grande clarté, que, des hauteurs de Montlhéry, on crut que Paris était en flammes.

Le nom de Notre-Dame des Miracles conviendrait à toutes les saintes Madones. Il est donné spécialement à la Vierge vénérée dans l'église de Saint-Pierre à Saintes, à la sainte image de Mauriac, dans le Cantal, à celle de la maison du Refuge de Tours, à celle de l'église de Saint-Maur, près Paris. Notre-Dame du Miracle est aussi à Madrid, dans l'église des carmes déchaussés.

Notre-Dame de la Merci ou Notre-Dame de Pucha est très-révérée dans la partie de l'Espagne qu'on appelait autrefois le royaume de Valence. Elle se rattache à l'établissement de l'ordre de la Rédemption des captifs, l'un des plus héroïques parmi les grands actes de la charité chrétienne.

Dans l'église de la Merci, à Madrid, on révere depuis longtemps, sous le nom mérité de Notre-Dame de Guérison, une image qui vient d'un don de saint Grégoire le Grand; elle a été enlevée dans les troubles religieux aux huguenots des Pays-Bas (1).

Notre-Dame de Bonne-Nouvelle : Paris, Abbeville, Orléans et beaucoup d'autres villes ont des images révérées qui portent ce nom. L'église de Notre-Dame Bonne-Nouvelle à Paris est bâtie au lieu même où la reine Blanche, arrêtée sur un monceau de décombres, attendait le retour de son fils saint Louis qui revenait de la croisade. Elle vota l'église sur le sol qui la portait, à l'instant où on lui annonçait que le saint roi arrivait sain et sauf.

Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Lyon était très-honorée dans l'église des Célestins, où elle répandait ses grâces. Un jour que les Français livraient une grande bataille aux huguenots, on vit la sainte image sourire d'un air de douce satisfaction. Aussitôt les témoins de cette merveilleuse circonstance s'écrièrent : « Bonne nouvelle ! Notre-Dame a ri. » Les Français, on l'apprit bientôt, avaient remporté une victoire complète; et c'est à ce mouve-

(1) Dans les Pays-Bas on ne les appelait que les *Gueux*.

ment patriotique que la sainte image des Célestins dut son nom.

Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rouen a été bâtie par la reine Mathilde. Alors seulement duchesse, épouse de Guillaume le Conquérant, elle était en prières devant une image de la sainte Vierge, que l'on appelait Notre-Dame des Prés, lorsqu'elle reçut la nouvelle du gain de la bataille d'Hastings, qui assurait à son époux le trône d'Angleterre.

Notre-Dame du Cordon à Valenciennes est célèbre depuis longtemps par des miracles insignes. En l'an 1007, la ville était ravagée par la peste. Un saint ermite vint conseiller au seigneur comte et aux habitants de la ville d'avoir recours à une sainte image de Notre-Dame déjà révérée dans la cité. Tous les habitants accueillirent cet avis. Pendant qu'ils priaient sur leurs remparts la nuit de la Nativité, ils virent un cordon lumineux qui entourait la ville. De ce moment la peste cessa complètement. C'est en mémoire de cet événement prodigieux que fut construite l'église de Notre-Dame du Cordon et qu'on établit une procession annuelle autour de la ville, à laquelle assistent le clergé, les magistrats et tous les habitants.

On a recueilli et conservé le cordon du miracle; la procession qui a toujours lieu le 8 septembre, en témoignage du secours accordé par la sainte Vierge, attire constamment un immense concours.

Nous devons citer encore Notre-Dame de la Vie à Vienne, en Dauphiné. Notre-Dame des Malades, à Noyon, doit son nom à un fait célèbre. A la fin du

onzième siècle, l'épidémie brûlante qu'on appelait le mal des ardents frappa les habitants de Noyon. L'évêque Radbode, qui siégeait alors, conseilla à ceux qui étaient atteints de ce mal d'avoir recours à une statue de la sainte Vierge placée sur le portail de la cathédrale. Cette démarche guérit la plupart des malades et soulagea sur-le-champ ceux qui avaient besoin de quelques jours encore de pénitence.

Notre-Dame des Malades est honorée aussi à Paris dans l'église Saint-Laurent.

On révere à Marseille, dans une chapelle de la crypte de Saint-Victor, une image miraculeuse de la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Confession. Pour une raison que nous ne connaissons pas bien, il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans cette chapelle. La cause de cette prohibition est, dit-on, l'obscurité de la crypte.

Notre-Dame du Grau (1), tout près d'Agde, est un pèlerinage fréquenté et riche de souvenirs miraculeux. Notre-Dame des Doms ou du Dôme, à Avignon, est une église qui a été fondée, dit-on, par sainte Marthe, et dédiée à la sainte Vierge, vers l'an 60 de notre ère; Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse, a été élevée par Ragnachilde, femme de Théodoric II, roi visigoth; Notre-Dame la Grasse, à Carcassonne, reconnaît Charlemagne pour son fondateur.

La petite ville de Montferrand s'augmenta si vite et si bien, qu'elle se réunit à la ville de Clermont,

(1) Grau, dans le Midi, désigne l'embouchure d'une rivière.

distante d'une demi-lieue, et n'a fait dès lors avec elle qu'une cité, de la réunion des deux noms appelée Clermont-Ferrand. Cette partie neuve de la ville attribue ses succès à une auguste image de Notre-Dame connue sous le nom de Notre-Dame de Prospérité.

Notre-Dame de Châtillon-sur-Seine est une statue noire, révéree depuis des siècles dans une crypte ou chapelle souterraine. On rapporte que saint Bernard, tandis qu'il étudiait à Châtillon, allait souvent faire sa prière devant cette sainte image, qu'il en reçut un jour un compliment flatteur, avec l'invitation de s'approcher; ce qu'il fit. Alors la sainte Vierge lui versa dans la bouche quelques gouttes de son précieux lait; ce qui lui donna sa douce et persuasive éloquence, à laquelle personne n'a pu résister. Cette tradition, quelque extraordinaire qu'elle paraisse, est consignée dans tous les écrits du temps et confirmée par les indulgences que les papes ont attachées à la vénération de Notre-Dame de Châtillon-sur-Seine. Le fait a été peint dans un tableau antique qui est un des trésors de la cathédrale d'Arras.

Notre-Dame de Folgoet, près Saint-Paul-de-Léon, était très-révéree de la reine Anne de Bretagne. Notre-Dame de Bilsen, en Limbourg, est un pèlerinage célèbre dont la miraculeuse Madone est due, dit-on, à sainte Landrade, nièce de Pépin de Landen, l'un des aïeux de Charlemagne. Notre-Dame de Laken, près de Bruxelles, était déjà célèbre au douzième siècle par ses miracles. L'infante Isabelle, dont la mémoire est si chère aux enfants de la Belgique, allait souvent prier à son autel.

Beaucoup de saintes images de Marie portent le nom de la ville qu'elles protègent. Notre-Dame de Damas a été illustrée par des prodiges et des secours si inouïs que les Juifs et les Sarasins venaient l'honorer aussi bien que les chrétiens. C'était une image de bois sculpté. Il découlait de son front un baume précieux, qui devint le remède de bien des maux. On l'appelait la sueur de la très-sainte Vierge de Damas; et dans le dernier siècle, on conservait encore au monastère de Cluny, en Bourgogne, une fiole de cette liqueur.

Notre-Dame de Moscou passe pour être un tableau de saint Luc, ou du moins une copie vénérable.

On doit à Notre-Dame de Louvain deux enfants noyés rendus à la vie, et d'autres miracles rapportés par le P. de Berlaymont (1). Nous ne ferons que citer Notre-Dame de Trèves, dont l'autel occupe le lieu où a souffert la B. Geneviève de Brabant, victime d'une odieuse calomnie; Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, qui remonte à Charlemagne, comme Notre-Dame de Reims à Clovis; Notre-Dame de Cracovie, qui remonte à saint Hyacinthe.

Notre-Dame de Tournay est la patronne de la cathédrale, et toute la population de cette noble ville honore cette sainte image d'un culte d'amour et de reconnaissance. En 1340, Tournay, assiégé par les Anglais, en fut délivré à la suite d'une procession où l'on porta autour de la ville la statue révéree. La ville entière vit dans cette délivrance un miracle si patent,

(1) *Paradisi puerorum* pars II, cap. v.

qu'elle offrit à sa généreuse patronne un cierge roulé assez long pour faire le tour de la ville, c'est-à-dire près d'une lieue.

Notre-Dame de Paderborn est pareillement la patronne de la ville. Son sanctuaire, qui est la cathédrale aussi, a été consacré en 799 par le pape Léon III en présence de Charlemagne. Cette cathédrale est une des plus belles de l'Allemagne, et le sanctuaire de Notre-Dame de Paderborn un pèlerinage toujours heureux.

Le nombre des Madones miraculeuses est si grand que nous devrions nous arrêter. Nous donnerons pourtant encore une petite notice sur Notre-Dame des Treize-Pierres.

Près de Villefranche, capitale autrefois de la Marche de Rouergue, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Aveyron, il se fit un grand mouvement au commencement du seizième siècle; treize statues de pierre apparurent ou parurent devant un saint moine, qui ne put dire d'où elles venaient. Ces treize statues représentaient les douze apôtres présidés par leur Reine, la sainte Vierge Marie. Au bruit de ce prodige une chapelle fut votée, comme on le voit dans les annales de Villefranche. Elle fut érigée en l'an 1510, sur le lieu même de l'apparition. Des grâces signalées y furent reçues, et Notre-Dame des Treize-Pierres devint le but d'un grand pèlerinage.

En 1638, la sainte Vierge ayant délivré Villefranche de la peste qui la dévorait, la bonne ville témoigna sa reconnaissance en agrandissant son sanctuaire

de deux autels, dédiés, l'un à saint Joseph, l'autre à saint Roch.

Ce pèlerinage, que la révolution avait suspendu, a repris, surtout depuis 1828, son antique splendeur.

Notre-Dame de Cambron est une autre image miraculeuse de la sainte Vierge, vénérée non loin de Valenciennes. En 1322, elle fut frappée de coups de poignard par un juif qui avait feint de se convertir pour avoir accès dans l'église. La sainte statue rendit beaucoup de sang; le juif, troublé, cacha si bien sa profanation, qu'on fut quatre ans sans le soupçonner. Un vieillard paralytique, qui avait eu connaissance du crime, ne se décida à le révéler qu'alors au comte de Hainaut. Comme il n'y avait pas d'autre témoignage, le comte, qui était Guillaume III, conseilla au vieillard paralytique d'appeler le juif en champ clos, lui disant que, si le fait était vrai, la sainte Vierge lui donnerait la victoire. Le vieillard le voulut bien, et aussitôt qu'il se présenta dans l'arène il se trouva entièrement guéri. Il combattit le juif, le força d'avouer publiquement son crime, en expiation duquel il fut pendu par les pieds à la potence, où des chiens affamés l'étranglèrent.

Notre-Dame de la Fontaine, appelée aussi Notre-Dame du Sureau, parce qu'elle fut trouvée appuyée à un sureau qui couvrait une fontaine de son ombre, est honorée à Chièvres, non loin de Cambron. Malgré ses miracles insignes, dont la liste remonte à l'an 1310, son sanctuaire fut saccagé par les gueux, qui inauguraient ainsi la réforme; mais il a été relevé en 1633.

Notre-Dame de Tongres, près d'Ath, en Hainaut,

a répandu tant de grâces dans la contrée qu'on la croit apportée là par les Anges; et les chroniques en fixent la date à l'an 1084, où la misère, qui était grande en la contrée, fut adoucie aussitôt que les bonnes gens purent exposer leurs vives peines à la douce Vierge.

Quelques Madones sont révérees avec grande affluence à Naples, entre autres une image de la sainte Vierge que l'on attribue à saint Luc, dans l'église *del Carmine*; Notre-Dame des Grâces dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, etc., etc., etc. Nous n'épuiserions jamais, nous le répétons, une mine si généreusement étendue, si nous voulions énumérer avec quelques détails tous les lieux où l'auguste Vierge sème ses inépuisables faveurs. Nous terminerons donc en faisant remarquer à ceux qui s'étonnent que Marie ait dans chaque pays des points privilégiés que c'est là encore un mystère. On reconnaît à présent qu'il y a pour les démons des lieux qu'on appelle fatidiques, et qu'il serait plus correct d'appeler maudits, lieux où les suggestions de Satan semblent avoir plus qu'ailleurs des éléments de succès. On ne connaît pas toujours la cause de cet effet, elle doit être souvent monstrueuse. Eh bien, pareillement, il y a des lieux bénis dont il serait vain de chercher le pourquoi, et la sainte Vierge probablement sait ce qu'elle fait.

LXVIII. — SAINTE ANNE.

Ave, mater matris Christi,
Per quam salvi fiunt rei....

Ant. ad S. Annam.

Nous nous occuperons ici d'abord de la plus célèbre des images de la plus heureuse des saintes, de la mère auguste de Marie : c'est nommer sainte Anne d'Auray. L'un des hommes éminents que vient de perdre la Compagnie de Jésus, le P. Arthur Martin, a consacré à cette grande histoire un beau volume qui nous guidera en toute sécurité.

Les premiers apôtres de la Bretagne avaient apporté avec eux une pieuse image de sainte Anne et lui avaient élevé, à trois lieues de Vannes, un sanctuaire qui, d'après les traditions, était devenu sur-le-champ un pèlerinage très-suivi. L'heureuse mère de Marie accordait là des grâces abondantes. Mais les Sarasins, vers la fin du septième siècle, côtoyaient les rivages de la mer voisine, et dans une de leurs invasions ils détruisirent en 699 la chapelle de sainte Anne.

La ruine fut complète, et l'image vénérée ensevelie dans les décombres.

Les temps qui suivirent furent si malheureux qu'on ne put relever ce sanctuaire ; mais on ne l'oublia pas. Le lieu qu'il avait béni s'est toujours appelé *Ker-Anna* (village d'Anne), et le nom de sainte Anne a toujours été en grand honneur chez les fidèles Bretons.

Or le temps est court pour les saints qui sont dans la gloire, et plus de neuf cents ans avaient passé ainsi.

En 1622, il ne restait rien de la vieille chapelle que des débris informes entièrement enfouis, et de vagues souvenirs. Ces débris se trouvaient au milieu d'un champ vaste appelé le Bocenno, et jamais de mémoire d'homme les bœufs attelés à la charrue n'avaient voulu passer sur la place où étaient ces décombres.

Le Bocenno, en 1622, était cultivé pour la famille de Kergoluen par un honnête paysan nommé Yves Nicolazic. C'était un homme simple, sans éducation, mais menant saintement sa vie de chrétien, estimé pour sa probité et pour la sagesse pratique que lui donnait sa fidélité à tous ses devoirs. C'est sur lui que sainte Anne jeta les yeux; il lui était dévoué et soupirait pour le rétablissement de sa chapelle.

Plusieurs signes prodigieux commencèrent à lui faire comprendre que Dieu ou ses Saints voulaient quelque chose de lui. Le premier fut une clarté extraordinaire qui parut tout à coup dans sa maison, et qui semblait provenir d'un cierge porté par une main isolée. Le phénomène dura le temps, ce fut son expression, de réciter deux *Pater* et deux *Ave* (1). La même merveille se renouvela ensuite pour lui dans le champ du Bocenno, dans sa grange et dans sa maison. Un jour qu'il était allé avec son frère rechercher ses bœufs, tous deux virent, auprès d'une source qui s'écoulait sur le gazon et qui est devenue la belle

(1) Le P. Arthur Martin, *Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, 1^{re} partie, ch. II.

fontaine de sainte Anne, une dame imposante vêtue d'une robe blanche qui traînait à terre et environnée d'une vive lumière. Leur premier mouvement fut de s'enfuir. Mais pendant quinze mois les apparitions se succédèrent vingt fois au moins. La dame se montrait surtout dans la grange, à côté des vieilles pierres que le père de Nicolazic avait retirées des décombres enfouis de la chapelle et qu'il avait employées à sa clôture, et il entendait là de délicieux accords. Un soir, le 25 juillet, veille de la fête de sainte Anne, comme il revenait d'Auray par une nuit obscure, il vit la sainte arrêtée auprès d'une croix, appelée depuis la Croix de Nicolazic; elle tenait à la main un flambeau dont la lumière l'éclaira jusqu'à sa maison. Étonné de ce nouveau prodige, il se retire dans sa grange pour se livrer à ses réflexions. Bientôt la grange s'éclaire, et une voix lui demande s'il n'a jamais ouï dire qu'il y avait eu autrefois une chapelle dans le Bocenno. Avant qu'il pût répondre, l'auguste dame apparaît, et lui dit dans la langue du pays :

« Yves Nicolazic, ne crains pas; c'est moi qui suis Anne, la mère de Marie. Va dire à ton pasteur qu'au milieu du champ qu'on appelle le Bocenno il y avait autrefois, avant même qu'il existât près de là un village, une chapelle célèbre, la première qu'on ait élevée en Bretagne en mon honneur; il y a aujourd'hui neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été détruite, et je désire qu'elle soit rebâtie par tes soins. Dieu veut que mon nom y soit vénéré encore. »

Elle dit et disparaît avec la lumière (1).

Après cette vision, Nicolazic s'endormit tout à coup au milieu des plus riantes images. Mais au réveil les difficultés se présentèrent à son esprit. Que pensera-t-on de lui s'il raconte les faveurs dont il vient d'être comblé? S'il n'est pas traité d'imposteur, ne verra-t-on pas en lui un visionnaire? Ces craintes le dominèrent tellement que pendant six semaines il ne put se résoudre à rompre le silence. Alors la sainte lui apparut de nouveau et lui donna, non plus une invitation, mais un ordre. Il alla donc trouver son pasteur, c'était le recteur de Pluncret. Aux récits de tout ce qui lui arrivait depuis deux ans, le recteur et son vicaire ne virent en lui qu'un cerveau dérangé, et le rejetèrent bien loin. Craignant donc de passer pour un insensé dans l'esprit de tous ses voisins, qui l'estimaient, il garda de nouveau le silence. La sainte lui apparut derechef et le consola avec bonté; ce qui l'enhardit. — Mais, mon Dieu! ma bonne maîtresse, s'écria-t-il, pourra-t-on me croire? Et qui suis-je pour trouver quelqu'un qui fasse les frais de la nouvelle chapelle? — Rassure-toi, répondit la sainte, tu auras ce qu'il faut et plus encore pour faire bien d'autres choses qui étonneront tout le monde.

Nicolazic, raffermi, retourna chez le recteur, qui le reçut encore plus mal que la première fois. Cependant les merveilles qui se produisaient commençaient à se répandre, et quelques cœurs droits se préparaient à seconder Nicolazic. Le moment arrivait donc,

(1) Arthur Martin, *Pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray*, 1^{re} partie, ch. III.

non encore d'un triomphe complet, car de nouvelles oppositions devaient se produire. Un soir que Nicolazic venait de se coucher, la sainte lui apparut pour l'engager à se lever, à se rendre au Bocenno et à déterrer là sa statue, dont la découverte serait une preuve de la vérité de ses révélations.

La sainte disparaît aussitôt, mais le flambeau reste. Nicolazic se lève aussitôt et le flambeau marche devant lui. Il songe en s'en allant qu'il doit prendre des témoins. Il appelle son beau-frère et quatre autres voisins. Tous le suivent, précédés par le flambeau qui rayonnait à trente pas devant eux et qui s'arrêta au milieu du Bocenno; puis s'élevant et s'abaissant trois fois, il sembla s'enfouir dans le sol, couvert d'une fraîche verdure. Les six hommes grattèrent quelques instants; ils sentirent bientôt une résistance. Nicolazic alors alluma par honneur un cierge bénit, ne doutant pas que ce ne fût la statue. C'était elle en effet; la sainte image, ensevelie là depuis tant de siècles, portait encore quelques traces de peinture. Après l'avoir dégagée de la terre qui y adhérait, ils reconnurent une très-antique statue de sainte Anne, et, tombant à genoux, ces hommes furent les premiers à lui rendre leurs hommages.

« Ici, dit le P. Arthur Martin, quelque esprit difficile demandera peut-être comment le Ciel a pu mettre tant d'importance à la découverte d'une statue grossièrement travaillée, et ce que cette image pouvait avoir de si précieux aux yeux de Dieu et des hommes.

» Nous répondrons que Dieu, maître absolu de

ses dons, peut les attacher aux signes aussi bien qu'aux contrées qu'il lui plaît de choisir. Les images des Saints ne sont, à la vérité, que des ouvrages de la main des hommes, mais elles reçoivent de leur destination un caractère sacré que Dieu lui-même imprime, que la foi vénère, et que la saine raison respecte. Il convient d'honorer en elles les élus qu'elles représentent, comme on honore dans les élus le Dieu qu'ils imitent. Ce caractère de sainteté devient encore plus vénérable pour le catholique quand l'antiquité le consacre. L'antiquité dans les monuments de la foi lui rappelle que la religion n'est pas comme ces vaines opinions humaines que chaque siècle voit naître et mourir, mais qu'elle remonte jusqu'au Dieu qui l'a fondée, toujours la même au milieu des ruines qui s'amoncellent à ses pieds; voilà pourquoi les images le plus en honneur dans le monde chrétien sont moins celles où respire le génie des arts que celles qui portent l'empreinte d'une plus haute antiquité. Encore une fois, c'est que le catholique, loin de rougir de ses pères et de répudier leur héritage, s'applaudit plutôt d'être leur enfant et de partager leur foi et leurs espérances. Les monuments de leur piété sont donc pour lui des monuments de famille qui lui font éprouver une sorte d'amour filial. Le catholique n'est pas l'homme du jour, mais l'homme des siècles. Est-ce que le passé qu'il retrouve dans le présent ne lui garantit pas l'avenir? En Jésus-Christ il était hier, il est aujourd'hui et il sera toujours. »

Mais de cette image antique de sainte Anne que nous avons vu découvrir, de cette statue défigurée

et couchée sur l'herbe, il y avait loin, comme dit son historien, au brillant sanctuaire que nous voyons aujourd'hui et aux vastes édifices qui l'entourent. Nous serions trop long, si nous voulions exposer toutes les difficultés, tous les obstacles, toutes les oppositions qu'il fallut subir avant un succès que Dieu seul pouvait donner, et il le donna. Après un sanctuaire en feuillage élevé par de pauvres mains, une chapelle s'éleva, qui devint une basilique; et bientôt, dans ce désert devenu animé, les fidèles eurent des messes sans interruption depuis la première heure du jour jusqu'à midi, et des milliers de pèlerins se succédèrent sans relâche. Sainte Anne n'avait pas promis en vain. Une confrérie où les princes et les grands se pressèrent fut bientôt formée, enrichie des indulgences du saint-siège et protégée par les souverains. C'est que des miracles nombreux, des miracles incontestables étaient accordés là tous les jours à l'humble foi. De ce recueil de prodiges, de tous ces prodiges où les sourds obtenaient l'ouïe, les muets la parole, les infirmes la santé, nous n'en citerons qu'un, et nous le choisirons parmi les morts rendus à la vie. Nous l'empruntons au précieux livre du P. Arthur Martin, qui l'a pris du procès-verbal authentique de 1629.

« Une petite fille, Françoise Marquer, âgée de huit ans, s'amusa toute seule sur la chaussée du moulin de Vauférier, à l'endroit où l'eau du canal se précipitait dans l'étang par l'ouverture de la bonde. Attirée sans doute par le bruit de la chute d'eau, elle s'avance avec l'étourderie de son âge, fait un faux

pas et tombe. L'impétuosité du courant l'a en un moment emportée sous les roues, dont les pales restent embarrassées en l'écrasant. Le père de Françoise, qui s'occupait tranquillement dans son moulin, sort pour découvrir ce qui arrêta sa roue. Au même instant il se souvient de sa fille; où est sa fille? Il l'appelle, il appelle sa femme, qui accourt, et l'un et l'autre n'entendent que le mugissement des eaux comprimées. Ils ont alors compris tout leur malheur. On s'élance vers la bonde pour arrêter les eaux, on s'enfonce sous la roue, la pauvre petite fille est là depuis un quart d'heure, aplatie et méconnaissable. En lui ôtant ses vêtements on la trouve tellement déformée qu'il n'y avait plus une lueur d'espérance. On l'enveloppe dans un linceul, puis on pleure. On se condamne; on pleure encore, et nul signe de vie. Le père de l'enfant se retire navré de douleur; la mère se dispose à l'imiter pour s'abandonner plus librement à son désespoir, lorsqu'une pieuse personne prononce le nom de sainte Anne. A ce doux nom les cœurs s'ouvrent à la confiance. Pourquoi n'obtiendrait-on pas ce que tant d'autres ont obtenu? A genoux près du cadavre, l'inconsolable mère fait vœu de porter son enfant à sainte Anne. Elle achevait à peine que la petite Françoise respire. A ses cris de joie, son mari accourt et renouvelle le même vœu. L'enfant pousse alors un nouveau soupir et reprend si rapidement la vie, que le lendemain matin il ne restait plus de l'affreux accident que des cicatrices qui devaient attester le miracle. »

LXIX. — SAINT JOSEPH.

O Joseph ! saint époux de la Mère de Dieu ,
Père et port assuré des enfants de l'Eglise ,
Saint en qui l'espérance est sûrement assise ,
Que votre doux appui nous soutienne en tout lieu !

Poème du P. Chifflet.

Le célèbre P. Cotton, de la Compagnie de Jésus, avait une tendre dévotion à saint Joseph, sachant bien que celui à qui l'Enfant-Dieu s'était soumis sur la terre ne pouvait lui rien refuser dans le Ciel. Il révérait ses images, en propageait le culte, et il eut le bonheur de faire élever en France la première église consacrée à ce grand saint chez nous. Parmi les grâces qu'il obtint du saint époux de Marie, la plus douce pour lui fut de mourir, comme il le demandait constamment, le jour de la fête de saint Joseph.

Le savant P. Isolani rapporte dans ses Mémoires sur les plus illustres serviteurs de Dieu, qu'un gentilhomme de Venise avait coutume de visiter tous les jours une image révéree de saint Joseph peinte sur la muraille d'une église, et il ne demandait au saint que la grâce d'une bonne mort. Or dans sa dernière maladie, le saint lui apparut et l'éclaira si bien qu'il rendit à Dieu son âme entièrement pure.

Une dame pieuse de Lyon avait le malheur d'être unie à un mari dont les débauches faisaient scandale. Tous les efforts qu'elle avait faits pour le retirer de ses égarements étaient restés sans succès. Elle recourut à saint Joseph, qui a une église à Lyon. Devant l'image vénérée du Saint, elle fit un vœu si sincère

qu'il fut accueilli. Et elle dut au saint protecteur des familles chrétiennes la conversion de son mari.

Saint Vincent-Ferrier rapporte un fait semblable.

Les pères Bari et Patrignani ont fait des volumes qui contiennent beaucoup de traits précieux du patronage et de la protection de saint Joseph. Nous en citerons un des plus remarquables. Un riche chrétien très-dévoué à saint Joseph avait chez lui son image, qu'il honorait assidûment. Le 49 mars, jour de sa fête, il le couronnait de fleurs et célébrait ce jour avec une certaine solennité. Il avait trois enfants déjà grands. L'un d'eux mourut le jour même de la fête de saint Joseph, et pendant qu'il se croyait le plus à l'abri de tout grand malheur. Ce coup le frappa douloureusement, mais il le reçut pourtant avec soumission.

L'année suivante, tout au milieu de la même fête, le second fils mourut pareillement. Cette seconde perte désola le pauvre père; elle ébranla tellement sa tête, que dans le trouble où il était il se proposa de ne plus célébrer la fête de saint Joseph, craignant follement d'y perdre encore son dernier fils.

Donc au mois de mars de l'année d'après, soit pour pallier sa peur, soit pour s'éloigner par l'agitation et l'absence des souvenirs de son chagrin, il entreprit un voyage.

Tandis qu'il allait tout pensif, un incident l'arrêta tout à coup; c'était une bande de corbeaux qui bruisaient à quelques pas; il leva les yeux et aperçut deux jeunes gens pendus à un arbre... Comme il

les considérait, un personnage qu'il crut être un Ange parut subitement devant lui.

— Vois-tu ces deux jeunes hommes, lui dit l'apparition : sache que les deux fils que tu pleures auraient péri comme eux s'ils avaient vécu ; mais parce que tu es dévoué à saint Joseph, il a obtenu de Dieu qu'ils sortissent de ce monde à un âge où ils étaient encore innocents, et ils sont sauvés. Retourne à ta maison, célèbre la fête du grand saint que tu révères et ne crains plus pour l'enfant qui te reste ; celui-là, avec l'aide de la grâce, saura étouffer dans son cœur le germe des mauvaises passions ; il marchera devant Dieu et vivra d'une longue vie.

Le pauvre père obéit, consolé, et lui-même vécut assez pour voir les choses s'accomplir comme elles venaient de lui être annoncées.

Nous ne prétendons ni garantir ni mettre en doute cette légende ; nous la donnons surtout comme un utile enseignement. De même que dans les peines matérielles les médecins ne peuvent pas accorder toujours aux malades tout ce que demande leur fantaisie dépravée, de même les Saints, nos médecins spirituels, quand nous méritons leurs secours, ne nous obtiennent pas les soulagements, les faveurs et les concessions qui pourraient nous être funestes ; ils font mieux ; et si nous ne les sentons pas d'abord, c'est l'effet des ténèbres où nos sens nous retiennent.

Aux réflexions que nous faisons ici on pourrait croire que nous reculons devant les critiques des deux derniers siècles, qui ont poussé si loin ce qu'on appelle aujourd'hui l'éclectisme. Dans les bonnes

croyances de nos pères il n'en est pas ainsi, et nous dirons encore, avec l'un de nos plus savants évêques, que les temps hostiles aux légendes sont ceux où la foi ne se tient pas bien debout.

LXX. — QUELQUES IMAGES DE SAINTS.

Laudate Dominum in Sanctis ejus.

Psaume 150.

Constantin, évêque de Citium (1) en l'île de Chypre, raconta aux Pères rassemblés pour le second concile de Constantinople que, dans la banlieue de sa ville épiscopale, un homme, enfonçant un clou dans une muraille, le posa si malheureusement qu'il perça le front d'une image de saint Pierre peinte sur ce mur, et qu'aussitôt il ressentit à son propre front la même douleur que si ce clou y fût entré, douleur qui ne cessa que lorsqu'il eut retiré le clou du mur.

Le vénérable évêque attestait ce fait comme étant à sa parfaite et personnelle connaissance.

On avait au deuxième siècle des images de saint Paul faites d'après le portrait tracé dans les Actes de saint Thècle, et ces images attiraient des faveurs et des grâces aux personnes pieuses qui les révéraient. Les Lyonnais, qui avaient reçu de saint Pothin, leur évêque, une de ces images, voulurent, en reconnaissance des miracles dont saint Paul les favorisait, ériger une église sous son invocation, et, selon

(1) Aujourd'hui Chiti. Cette ville a été la patrie du philosophe Zénon.

une tradition constante, Notre-Seigneur lui-même en fit la dédicace, comme il fit plus tard celles de Saint-Denis, près Paris, de Notre-Dame de Reims, de Notre-Dame des Ermites à Einsiedeln, et de quelques autres sanctuaires.

Thomas Fazelli (1), historien très-estimé en Sicile, raconte plusieurs des miracles opérés à Saint-Philippe d'Argyrone par une image de l'apôtre qui est le patron de cette ville. On sait que saint Philippe est fêté le 1^{er} mai; tous les ans ce jour-là les possédés, les malades, les estropiés, arrivaient en foule devant la sainte image et s'en retournaient délivrés ou guéris. Dans les épidémies, l'image révérée de saint Philippe, portée en procession dans la ville et dans la contrée, dissipait les pestes et ramenait la salubrité.

Nous ne faisons ici qu'un choix sans ordre et sans plan, ne pouvant nous laisser entraîner à produire un volume qui aurait peut-être quelque peu de monotonie. Disons un mot de saint Christophe. On sait que son histoire a pu être altérée, et sa légende populaire est mêlée de pieuses croyances qui ne sont pas imposées à notre foi, ce qui n'est pas dire que nous devons les rejeter; mais nous pouvons éviter d'en faire un objet de vaines discussions. Nous rapporterons toutefois le fait qui a donné au Saint le nom sous lequel il est connu (Christophe veut dire qui a porté le Christ); ce fait se rattache à l'Enfant Jésus.

Christophe était, dit-on, de la terre de Chanaan et

(1) *De rebus Siculis decades duæ*. Palerme, 1626.

de la race des géants, sans doute, car il était grand et fort outre mesure. Après une vie de bruit et de batailles, il connut Jésus-Christ, se fit chrétien, et reçut d'un pieux ermite, pour pénitence de ses péchés, l'injonction de demeurer au bord d'un fleuve où périssaient beaucoup de pèlerins, et de les passer d'une rive à l'autre sur ses larges épaules.

Consacré à cette mission, Christophe se bâtit une cabane au bord du fleuve. Pour se soutenir dans l'eau, il se fit un bâton d'un jeune arbre, et il se mit à passer les pèlerins sans relâche.

Bien des jours s'écoulèrent ainsi.

Une nuit qu'il faisait grand froid et grand vent, pendant que Christophe se reposait dans sa hutte des fatigues de la journée, il entendit de l'autre côté du fleuve une voix qui lui sembla celle d'un enfant, et qui lui criait : Serviteur de Dieu, venez et passez-moi !

Il y alla ; mais il ne trouva personne et s'en revint. Appelé une deuxième fois par la même voix, il sortit encore vainement. Il se rendormait quand l'enfant l'appela une troisième fois, et il y retourna, résigné à sa pénitence. Il trouva au bord de l'eau un enfant qui lui demanda de le passer à l'autre rive. Il mit l'enfant sur ses épaules, et s'étant muni de son bâton, il entra dans le fleuve.

Mais aussitôt l'eau s'éleva peu à peu et l'enfant pesa sur les épaules de Christophe d'un poids excessif, qui croissait à chaque pas. Le géant eut peur. Lorsqu'il eut à grand'peine passé le fleuve, il déposa son fardeau sur la rive, en disant : Vous m'avez mis

en grand péril, petit enfant, car vous pesiez d'un poids si énorme que, si j'avais eu le monde sur mes épaules, je crois que le fardeau n'eût pas été plus grand.

— Ne t'en étonnes pas, Christophe, répondit l'enfant, en lui donnant le nom sous lequel nous le connaissons, non-seulement tu portais le monde, mais aussi Celui qui a créé le monde, car je suis le Christ auquel tu t'es voué.

Après ces mots l'enfant radieux disparut.

Qu'il nous soit permis d'intercaler ici un mot pour les âmes tendres. Pussions-nous porter toujours dans nos cœurs, à travers le fleuve de cette vie, l'adorable Enfant Jésus, accepter les croix dont il nous charge et ne les déposer qu'au port!

Mais ce qui précède ferait disparate en ce chapitre s'il n'était le préambule aux images de saint Christophe.

Moralement, saint Christophe est considéré comme la figure du chrétien, qui traverse péniblement la mer orageuse de ce monde et qui en sort triomphant, s'il porte le Christ. Nos pères ont mis sa statue au parvis de toutes leurs églises; et c'était chez eux un usage d'aller chaque matin saluer le bon Saint et l'Enfant Jésus. Ils voyaient dans cette démarche une sauvegarde contre les accidents de la journée. Celui qui a vu saint Christophe, disaient-ils, chemine après cela en sûreté, ce qui est exprimé dans cet adage connu :

Christophorum videas, postea tutus eas.

La visite d'une autre pieuse image a aussi sa célébrité justifiée, c'est celle de saint Anastase.

Fils d'un mage de la Perse, Anastase fut frappé du bruit que faisait l'enlèvement de la vraie Croix par Kosroès. Il voulut examiner d'où pouvait venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme. Il se mit à étudier la religion chrétienne; comme il le faisait avec un cœur droit, il eut la grâce de la comprendre, l'embrassa, et la confessa par le martyre, le 22 janvier de l'an 628, dans la persécution suscitée par Kosroès. Avant de mourir pour la foi, il avait prédit la chute prochaine du tyran; ce qui eut lieu dix jours après son martyre, lorsque Héraclius entra en Perse. Son corps, qu'on avait jeté aux chiens, fut respecté par ces animaux, racheté par les fidèles, emporté en Palestine, d'où on le transporta plus tard à Constantinople et de là à Rome. On raconte qu'une dame nommée Aréta, qui faisait profession du christianisme, traversant la ville de Césarée, refusa de l'aller saluer, disant que rien de bon ne pouvait venir de la Perse. On ajoute que la nuit suivante le Saint lui apparut et lui reprocha ses préventions et sa malice. Elle s'excusa; mais, atteinte aussitôt de vives douleurs, elle reconnut sa faute au bout de quatre jours, se fit porter à la chaise du Saint, et retrouva la santé. Là elle vit avec surprise une image très-révérée du martyr, qui ressemblait si exactement à sa vision, qu'elle en fut effrayée. Cette image ancienne a toujours été l'objet d'un culte, que le second concile de Nicée a formellement autorisé en

permettant sa reproduction. On la garde à Rome avec grand respect dans l'église qui porte le nom de Saint-Vincent et de Saint-Anastase. Les nombreuses copies qui en ont été faites se trouvent dans plusieurs églises. On en voit une spécialement à Saint-Pantaléon de Troyes; et les personnes pieuses croient que son aspect est favorable ensemble à la santé du corps et à la paix de l'âme.

Un autre Saint très-illustre et plus populaire que saint Anastase a continué dans ses images les miracles que de son vivant il avait obtenus de la bonté de Dieu. Aussi est-il invoqué par les fermiers, les laboureurs et les messagers qui craignent des épizooties. Une de ses images, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Rome, protège, dit-on, les bêtes de somme. Le 47 janvier, jour de sa fête, on amène autour de l'église les chevaux et les mulets, sur lesquels on récite une prière, accompagnée d'aspersion d'eau bénite spécialement à cet effet. C'est ainsi qu'en Belgique on bénit, le jour de saint Hubert, de petits pains que l'on fait manger aux animaux domestiques. Si la foi est utile, si la prière est bonne, nous ne voyons pas ce qu'on peut reprendre dans ces usages.

Racontons maintenant, avec un moderne historien de saint Antoine, une anecdote qui concerne une de ses images. En 1575, dit le père Legrand, il y avait à Châtillon-sur-Seine beaucoup de soldats huguenots ou catholiques à moitié gâtés, que l'on appelait les « malcontents », et alors il s'y passa une horrible tragédie, qui fait voir au moins les dangers de l'impiété envers les saintes images.

« Leroi, Lapierre, Courcelles et quelques autres soldats gardaient la porte de Saint-Antoine, au-dessus de laquelle on avait mis une image de bois représentant ledit Saint. Un des soldats, ayant ébranlé l'image, la fit tomber avec sa pique. Aussitôt, par dérision, ses amis et lui l'habillèrent en soldat, lui mirent le mousquet sur l'épaule, et la posèrent en sentinelle sur le boulevard, obligeant les passants de se mettre à genoux devant cette image, et proférant des paroles blasphématoires.

» Après avoir fait bien des risées, ils fusillèrent la statue du bon Saint, la frappèrent de leurs piques, et s'écrièrent : « Par la mort ! le galant est à bas ; mais il mérite le feu. » Ils firent un bûcher avec une charretée de bois qu'ils volèrent, l'allumèrent, et y jetèrent l'image, se chauffant autour avec des propos détestables, et contraignant les passants à mettre quelque chose dans une écuelle pour le pauvre vieillard qu'on brûlait.

» On sait que, dans le moyen âge, une maladie épidémique qui dévorait les entrailles, et qu'on appelait le « feu ardent », fit de grands ravages, et qu'on invoquait en particulier saint Antoine contre ce fléau. Après cette orgie des soldats vint le châtement.

» L'image ne fut pas plutôt brûlée que les trois impies qui l'avaient jetée aux flammes se sentirent dévorés du feu ardent et se mirent à courir comme des furieux par les rues et les places, en criant : Je brûle !

» Lapierre, qui était un peu moins forcené, fut conduit en son logis, rentra en lui-même et abjura

les erreurs de la Réforme. Il demeura néanmoins quelque temps malade avec tous les symptômes de l'épidémie. Courcelles fut guéri pareillement, ayant fait une pénitence publique avec amende honorable à saint Antoine. Mais Leroi ne cessa de courir les rues que pour grimper à une échelle, où il se tua misérablement. Le caporal, effrayé, abandonna aussi les huguenots, et plusieurs autres rentrèrent avec lui dans l'Église catholique. »

On lit dans l'histoire des troubles des Pays-Bas qu'en l'année 1566, comme les gueux, sous la conduite de Guillaume de Berg, beau-frère de Guillaume de Nassau, démolissaient la chapelle des cordeliers d'Embrecken au pays d'Anvers, l'un de ces forcenés contemplant les images des Saints qui jonchaient la terre, abattues et mutilées, remarqua la statue de saint Antoine, à laquelle on ne s'était pas attaqué encore. Il la renversa, sauta dessus, et la meurtrit de ses armes. Une bonne femme qui voyait, le cœur serré, ces profanations, dit à ce gueux : — Pour quel mal que t'ait fait saint Antoine traites-tu si indignement son image ? — Si ton saint Antoine est si puissant que tu le crois, répondit-il, qu'il le fasse voir ! Un moment après il se tordait, dévoré par ce feu qui porte le nom du Saint, et quelques heures après il était mort.

On cite un fait pareil arrivé à Bois-le-Duc, et les mémoires du temps ont conservé les noms de ces profanateurs châtiés.

L'anecdote de Châtillon-sur-Seine, qui eut lieu le 24 juin 1575, le duc d'Anjou, frère du roi Henri III,

étant présent, a été attestée par trois mille témoins ; d'où nous concluons que les esprits forts qui en doutent sont des esprits incomparables.

On lit dans la CCVI^e lettre de saint Augustin un trait rapporté par saint Cyrille d'Alexandrie ; il concerne une image de saint Jérôme.

Un hérétique arien , furieux contre saint Jérôme , qui venait de mourir , vit son image dans une église et s'écria : Ah ! si je t'avais rencontré quand tu vivais encore , comme je t'aurais coupé la gorge ! En disant ces mots , le frénétique dégaina son épée et l'enfonça dans le cou de l'image ; mais quand il voulut la retirer , il ne put ni en venir à bout ni détacher sa main de la poignée. Ses cris attirèrent la foule , et en même temps que ces choses avaient lieu , saint Jérôme apparut lui-même au juge de la ville , qui siégeait à son tribunal. L'apparition avait un glaive à travers la gorge , et demandait le châtiment du coupable ; après quoi elle disparut. Le juge courut à l'église avec ses assesseurs. Dès qu'il fut entré , la main du forcené se détacha , et il voulut s'enfuir ; mais il fut assailli par la multitude , qui l'assomma : — ce qui était un autre tort.

Ces événements eurent lieu aux environs de Jérusalem.

Saint Jean Damascène rapporte , au livre III de sa Défense des images , que des Sarasins entrèrent un jour dans une église dédiée sous l'invocation de saint Théodore , à deux lieues de Damas. Après y avoir commis quelques indignités , l'un d'eux lança contre la statue du Saint une flèche qui la frappa à l'épaule.

Aussitôt il en jaillit du sang. Les Sarasins, n'en tenant pas compte, continuèrent à outrager le saint lieu. Mais la profanation fut divinement punie peu d'instant après, car vingt-quatre de ces malheureux tombèrent frappés de mort soudaine.

J'ai vu moi-même, ajoute le Saint que nous citons, et la plaie et les traces que le sang a laissées sur l'image révéree : d'où l'on peut conclure que l'injure faite à une image sainte arrive à celui qu'elle représente.

Matthieu Tympius raconte, page 199 de son livre intitulé *Præmia virtutum*, qu'un Irlandais, nommé William Tynsbi, ayant entrepris le pèlerinage de Jérusalem, tomba entre les mains des Sarasins, qui le condamnèrent à mort. La veille du jour destiné à son supplice, il se ressouvint d'une image de sainte Catherine qui était suspendue dans l'oratoire de son père. Il supplia la Sainte, en fondant en larmes, de venir à son secours; et après avoir quelque temps sangloté et prié avec ferveur, il s'endormit profondément. A son réveil, il se trouva dans l'oratoire de son père, devant l'image de sainte Catherine. Transporté de joie, il publia ce miracle et entra dans la maison des chartreux de Londres, où il mourut paisiblement sous l'habit religieux.

Si vous allez à Potenza, au royaume de Naples, vous y pourrez voir dans la cathédrale une image de saint François d'Assise qui est célèbre par un de ses miracles.

Un jour un notable personnage de la contrée (les récits le nomment Roger), se trouvant malade, entra

dans cette église pour y faire sa prière et demander à Dieu, par l'intercession de ses Saints, une santé meilleure. Il fut frappé de l'image de saint François d'Assise, représenté là avec les stigmates sacrés qui le distinguent. Or ce gentilhomme, quoiqu'il sût bien que tout est possible à Dieu, avait comme tant d'autres une foi raisonneuse, ce qui n'est pas du tout la même chose qu'une foi raisonnable. Comme tant d'autres il hésitait devant ce qui devait seulement l'étonner. Ce miracle-là n'est pas possible, se disait-il ; et il arrivait de là à se scandaliser.

Cependant, comme il était pieux, Dieu eut compassion de lui. Au moment où, après avoir considéré la plaie de la main gauche de la sainte image, il étendait la sienne et l'examinait pour raisonner sur son doute, il entendit subitement le bruit que fait une flèche et sentit en même temps dans sa main étendue la vive et subite douleur qu'eût causée un dard en la transperçant. Il s'évanouit quelques instants, et reprenant vie par la souffrance, il ne vit aucune rupture dans sa main, mais seulement les traces d'une cicatrice fermée. Il comprit alors, et comme la violente douleur qui l'avait frappé lui dura intense pendant deux jours, il eut le temps d'affermir sa foi. Il rendit grâce à Dieu de l'avoir éclairé, se dévoua à l'ordre de Saint-François et fut guéri.



NOTRE-DAME DE FRANCE.

Regnum Galliæ, regnum Mariæ.

C'est l'épigraphe heureuse d'un livre qui voit le jour au moment où nous allions nous arrêter dans ce recueil de merveilles saintes. Nous parlons du bel et savant ouvrage de M. le curé de Saint-Sulpice ; l'*Histoire du culte de la sainte Vierge* dans la province de Paris ; c'est la première pierre du monument conçu par M. Adolphe Baudon, comme nous l'annoncions dans la légende de Notre-Dame du Puy. M. le vicomte de Bussièrès et d'autres cœurs chrétiens préparent les autres parties de l'édifice, et bientôt Notre-Dame de France aura ses annales révérees. Mais nous ne pouvons avoir lu le livre de M. l'abbé Hamon, sans en citer quelques passages, quoique nous sentions que tous les cœurs chrétiens voudront posséder ce volume, riche de tant de charmes pour les enfants de Marie.

On y voit avec bonheur que le culte de la sainte Vierge remonte, à Paris (et dans toute la France) aux premiers jours du Christianisme, et que ses sanctuaires ont semé chez nous tant de grâces, tant de guérisons, tant de miracles, que, réunis, ils feraient des milliers de volumes. On y trouve la liste imposante des autels consacrés à Marie dans cette grande et noble capitale. Outre l'église mère : Notre-Dame de Paris, la sainte Vierge avait son autel et son image

à Saint-Denis de la Chartre, où elle était invoquée sous le nom de Notre-Dame des Voûtes. A la Sainte-Chapelle, c'est Notre-Dame de l'Étoile; c'est Notre-Dame de l'Île, à Saint-Louis, dans l'île qui porte son nom. Dans l'abbaye de Saint-Victor, on révérait Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Adam de Saint-Victor composa dans cette chapelle l'hymne *Salve, Mater Salvatoris*; et aussitôt après ce tendre élan d'un pieux serviteur, la Vierge sainte lui apparut avec éclat; elle le remercia d'une inclination de tête.

Ce miracle, attesté par toute la communauté, a été consacré par un monument (une statue de Notre-Dame à la tête inclinée).

Notre-Dame des Ardents, qui était au faubourg Saint-Marcel, doit son nom à une circonstance exposée par Flodoard, contemporain des faits. Lorsque Paris subissait le fléau appelé le mal des ardents, les secours n'étaient pas l'œuvre de sainte Geneviève seule. « Quelques-uns échappaient à la maladie en se réfugiant dans certains oratoires consacrés à d'autres saints; mais le plus grand nombre trouva sa guérison dans l'église de Marie, la sainte Mère de Dieu; et tous ceux, sans exception, qui furent assez heureux pour parvenir à se réfugier à Notre-Dame de Paris furent guéris du fléau.

» De ces pauvres malades, on en a vu qui, ayant voulu retourner trop tôt chez eux, sentirent se rallumer dans leurs membres l'incendie qui s'était éteint, et ils ne purent être délivrés tout à fait qu'en retournant se renfermer à Notre-Dame, où le duc de France, Hugues le Grand, père de Hugues Capet,

avait la charité de les nourrir et de pourvoir à tous leurs besoins. »

M. l'abbé Hamon cite ce passage, et ce sont les faits qu'il mentionne, qui ont donné lieu à la chapelle de Notre-Dame des Ardents, que nous venons de rappeler.

Il y avait à la rue Censier Notre-Dame de Miséricorde ; Notre-Dame de l'Immaculée Conception, appelée aussi Notre-Dame de la Sainte-Espérance, à Saint-Séverin ; Notre-Dame de la Charité chez les Eudistes, rue des Postes ; Notre-Dame de Pitié, rue Copeau.

Notre-Dame des Champs, en haut du faubourg Saint-Jacques, avait été fondée, dit-on, par saint Denys lui-même. La rue Notre-Dame des Champs, qui doit son nom au voisinage de ce sanctuaire, avait diverses chapelles de Notre-Dame : Notre-Dame de Sion, Notre-Dame des Bonnes-Œuvres, Notre-Dame de la Convalescence, Notre-Dame des Enfants-Délaissés, Notre-Dame de Bon-Secours ; quelques-unes sont encore debout ou ont été relevées.

Notre-Dame de Valvert ou Vauvert, chez les chartreux, était aux lieux occupés par la pépinière du Luxembourg. Notre-Dame du Val-de-Grâce s'appelait aussi Notre-Dame de la Crèche. Notre-Dame de Lorette et Notre-Dame de la Visitation étaient les protectrices de la rue de Vaugirard. La rue de Sèvres avait Notre-Dame de Liesse, aujourd'hui à l'hospice Necker, Notre-Dame de Toute-Aide, aujourd'hui à l'Abbaye-aux-Bois.

Notre-Dame de Panthemont, rue de Grenelle, est

devenue un temple protestant, comme Notre-Dame des Anges dans la rue Saint-Antoine, et Notre-Dame de la Charité, rue des Billettes.

Notre-Dame du Cloître de l'Abbaye-Saint-Germain, qu'on a démolie, était un chef-d'œuvre de l'architecte de la Sainte-Chapelle. Notre-Dame de la Victoire de Lépante et Notre-Dame de la Paix (qui est conservée) protégeaient la rue de Picpus.

Paris plus que toute autre cité a sauvé ses saintes images, et peu à peu les sanctuaires supprimés se relèvent. Plusieurs paroisses, outre Notre-Dame, sont sous le patronage de Marie : l'Assomption, Bonne-Nouvelle, Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame des Blancs-Manteaux, Notre-Dame de Bercy, Notre-Dame des Batignolles, Notre-Dame d'Auteuil, Notre-Dame de Passy; et dans la banlieue Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine, Notre-Dame de Vincennes, Notre-Dame de Saint-Mandé. N'oublions pas le sanctuaire le plus célèbre, Notre-Dame des Victoires, siège de l'illustre archiconfrérie du saint et immaculé Cœur de Marie, révééré pour une multitude de grâces et de miracles incontestés. Notre-Dame des Malades à Saint-Laurent, et Notre-Dame d'Espérance à Saint-Séverin, patronnent aussi des confréries insignes. Notre-Dame des Martyrs, l'église souterraine de Montmartre, a été, le jour de l'Assomption de l'an 1534; le berceau de la Compagnie de Jésus. Cette église fut consacrée en 1147 par le pape Eugène III, ayant pour diacre dans cette cérémonie saint Bernard, et Pierre le Vénérable pour sous-diacre.

La plupart de ces sanctuaires ont leurs saintes



chroniques. Joinville raconte, dans son histoire de saint Louis, qu'un passager du vaisseau qui le précédait, étant tombé à la mer, s'écria au moment de sa chute : « Notre-Dame de Vauvert, sauvez-moi ! et aussitôt la Reine du ciel vint à son secours, le soutenant sur l'eau jusqu'à l'arrivée du navire suivant, qui le recueillit à son bord. »

Nous trouvons d'autres grâces accordées par Marie dans le livre qui nous arrête quelques instants. Voici deux faits qui peuvent appuyer les miracles de Rome en 1796.

A l'endroit où brille aujourd'hui l'église de Notre-Dame des Vertus, honorée à Aubervilliers près Paris, il n'y avait autrefois qu'une humble chapelle avec un autel et une statue de la sainte Vierge. Mais en 1338, le second mardi de mai, une jeune fille, voulant parer l'autel et entourer la statue de flambeaux et de fleurs, pria un jeune chrétien de venir l'aider dans ce pieux office. « Pendant qu'ils s'occupaient de ce soin, voilà que tout à coup la statue se couvre de sueur et l'eau coule sur sa face : phénomène d'autant plus extraordinaire que le temps était très-sec et la chaleur excessive pour la saison. Dans leur surprise, ils appellent d'abord un voisin, puis un cavalier qui passait : l'un et l'autre s'assurent du prodige par un examen attentif, montent même sur l'autel pour contempler la merveille de plus près, et enfin ils convoquent tous les habitants au son de la cloche.

« Le peuple accourt et admire. Bientôt, le bruit du prodige se répand dans Paris et aux environs ; et de toutes parts on vient en foule à l'église d'Auber-

villiers. Le roi Philippe VI et la reine s'y rendent eux-mêmes et y laissent des témoignages de leur munificence. A leur exemple, le duc d'Alençon, le comte d'Étampes et plusieurs autres seigneurs de la cour non-seulement viennent avec leurs femmes, leurs enfants et toute leur maison, mais font présent de riches ornements à l'humble église. Le maréchal de Toulouse seul ose railler ce qu'il appelait la superstitieuse crédulité des visiteurs; et à l'instant il est affligé d'une enflure. Effrayé d'un châtement si subit, il fait vœu d'être désormais plus respectueux envers la Vierge d'Aubervilliers, si elle daigne le guérir; à l'instant il se sent guéri; et sans tarder il va rendre ses actions de grâces à Dieu et à la sainte Vierge dans l'église d'Aubervilliers. De là l'ex-voto de son portrait en cire, qu'il fit, quelque temps après, suspendre à la muraille.

» Ce miracle fut suivi d'un grand nombre d'autres qui firent appeler la statue Notre-Dame des Vertus, c'est-à-dire des Miracles. On cite, entre autres, la résurrection de deux enfants obtenue subitement devant la statue, et avec un concours de circonstances qui ne permet pas de révoquer les faits en doute. L'un de ces enfants, fils d'un mercier, s'était noyé dans la Seine; le père, qui était absent au moment de l'accident, voyant à son retour le cadavre de son fils, le fait porter à Notre-Dame des Vertus; bientôt l'enfant revient à la vie; et pour perpétuer le souvenir du prodige, les merciers du pays forment une confrérie sous l'invocation de la sainte Vierge. Un autre enfant était né mort; on le porte à Notre-Dame

des Vertus, et il est ressuscité; l'historien du fait précise le jour où il eut lieu : c'était le 21 février 1582; il nomme le père et la mère, le prêtre qui baptisa l'enfant, le parrain et la marraine qui le tinrent sur les fonts; il ajoute les noms de cinq ou six autres témoins. Quelque temps après, un enfant d'Argenteuil, âgé de sept ans, sourd-muet de naissance, est amené à la même église, et immédiatement il peut non-seulement émettre des sons articulés, mais parler très-parfaitement. Un autre, venu au monde par un douloureux accouchement, après trois jours entiers passés sans aucun signe de vie, ressuscite, est baptisé et grandit heureusement.

» Un ex-voto suspendu au mur contenait le récit de ce miracle, et portait la date de l'année 1598. L'historien qui raconte ces faits ajoute que, lorsqu'il s'opérait ainsi un miracle, le son des cloches avertissait les populations voisines à venir en prendre connaissance et en rendre grâces à Dieu (1). »

L'autre prodige d'une sainte image qui semble s'animer eut lieu à Nanteuil, où la sainte Vierge accordait tous les jours des faveurs signalées. « Depuis le 30 mai jusqu'au 8 septembre 1790, il vint là en procession vingt-six paroisses, dont les noms se lisent encore aujourd'hui dans les archives de Montrichard. Le pèlerinage de Saint-Aignan fut un des plus remarquables; cette paroisse était venue demander la cessation d'une longue sécheresse qui désolait le pays; elle s'en retourna, pleine de recon-

(1) Ouvrage cité, p. 100.

naissance, sous une pluie abondante, qui accompagna les pèlerins jusqu'au retour et qui rendit la fertilité à leurs campagnes. Mais ce fut là aussi le dernier pèlerinage avant la fermeture des églises par la Révolution.

» Cette époque désastreuse fut annoncée par les traits attristés de la figure de Notre-Dame de Nanteuil, et par les larmes qui coulèrent de ses paupières. Plusieurs, qui refusèrent d'y croire, vinrent examiner le fait de leurs propres yeux, et furent obligés d'en convenir. Les révolutionnaires n'en tirèrent d'autres conséquences qu'une haine plus passionnée pour la Vierge miraculeuse; ils dévastèrent entièrement son église; ils passèrent une corde au cou de la statue vénérée et la firent tomber à leurs pieds, où elle se brisa.

» La tête, séparée du tronc, roula dans la poussière, et une femme l'ayant outrageusement repoussée du pied, en fut bientôt punie par une mort accompagnée des plus cruelles souffrances. Une autre femme, plus digne de son sexe, recueillit religieusement ce pieux débris; et à la réouverture des églises, un artiste y ayant adapté un corps, en place de celui qui avait été brisé, on remit la nouvelle statue au lieu où était l'ancienne (4). »

Nous pourrions faire d'autres emprunts à ce précieux volume. Mais, nous le répétons, tout chrétien

(1) Même ouvrage, p. 152-153. *Notre-Dame de France ou histoire du culte de la sainte Vierge en France*, depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours; province ecclésiastique de Paris, par M. le curé de Saint-Sulpice. Beau volume in-8°. Éditeur, Henri Plon, imprimeur de l'Empereur.

voudra le lire. Bornons-nous à citer encore des faits remarquables à l'appui de notre espoir que la France est la contrée chérie de Notre-Dame. C'est que Chartres n'est pas le seul sanctuaire où la sainte Vierge ait été honorée avant l'ère chrétienne. Ces faits se trouvent à la page 189 du grand travail de M. l'abbé Hamon : « Guibert, abbé de Nogent, un des hommes les plus graves de son siècle, rapporte que l'église de son monastère avait été bâtie sur l'emplacement d'un bocage sacré, où les druides sacrifiaient à la Mère future du Dieu qui devait naître, *Matri futuræ Dei nascituri*, paroles qui sont synonymes de l'inscription de Chartres, puisque les païens croyaient que les personnages d'origine céleste avaient des vierges pour mères. Selon Chasseneux, dans son *Histoire des Coutumes de la Bourgogne*, la même inscription se lisait dans trois autres églises, l'une près d'Autun, l'autre près de Dijon, et la troisième à Fontaine, près du château où naquit saint Bernard.

» Enfin un savant du dix-septième siècle, qui s'est particulièrement attaché à l'étude des antiquités et des traditions druidiques, Schédius (*De diis germanis*, cap. XIII), affirme qu'en général les druides érigeaient, dans leurs sombres sanctuaires, des statues à la Vierge qui devait enfanter. » Ils connaissaient la prophétie d'Isaïe.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

- Abdalla d'Asbonne, guéri par Notre-Dame de Myans, 193.
- Adam de Saint-Victor, favorisé par la sainte Vierge, 379.
- Agnus Dei* (les). Cérémonies de leur bénédiction, 8.
- Aix-la-Chapelle (Notre-Dame d'), 352.
- Alexandra, jeune bergère dévouée à Notre-Dame de Lorette, 171.
- Allaitement (Notre-Dame de l'), 343.
- Almudéna (Notre-Dame d'), 100.
- Amadour ou Amateur, saint personnage des premiers temps chrétiens, 199.
- Anastase (saint). Son image, 371.
- Anges (Notre-Dame des), 174, 381.
- Anne (sainte). Histoire de son sanctuaire à Auray, 356.
- Annonciation (Notre-Dame de l'), 342.
- Antoine (saint). Ses images, 372.
- Arcachon (Notre-Dame d'), 255.
- Arcade (Notre-Dame de l') à Rome, 336.
- Ardents (Notre-Dame des) à Paris, 379.
- Ardilliers (Notre-Dame des), 325.
- Assomption (Notre-Dame de l') à Rome, 337; à Paris, 381.
- Atocha (Notre-Dame d'), 100.
- Augustin (saint) rapporte un trait d'une image de saint Jérôme, 375.
- Augustins de Rome. Leur Madone miraculeuse, 141.
- Auxiliatrice (Notre-Dame) à Munich, 278; à Tongres, 279.
- Bambino (le). Image de Jésus enfant, 33.
- Baudon (M. Adolphe) crée le monument historique de Notre-Dame de France, 217, 378.
- Becerra (Gaspar). Ses images de la sainte Vierge, 48.
- Belle-Dame. Nom d'une Madone révérée à Nogent-sur-Seine, 203.
- Benno (saint), ermite illustre d'Einsiedeln, 156.
- Bergère favorisée par Notre-Dame de Lorette, 170; autre, accueillie par Notre-Dame de Myans, 195.
- Bernard (saint). Faveur qu'il obtient de la sainte Vierge, 351.
- Bernard de Thuringe. Sa prophétie fausse, 207.
- Bétharram (le rocher de), 203.
- Bethléem (Notre-Dame de), 343.
- Bidaud (Jean) retrouve son fils par une faveur de Notre-Dame de Hal, 121.
- Bilsen (Notre-Dame de), 351.
- Bologne (Notre-Dame de), 267.
- Bon-Conseil (Notre-Dame de), 73.
- Bon-Espoir (Notre-Dame de), 224; un tournoi en son honneur, 228.
- Bon-Secours (Notre-Dame de) à Plancy, 245; à Paris, 380.
- Bonne-Délivrance (Notre-Dame de), 179.
- Bonne-Espérance (Notre-Dame de), 345.
- Bonne-Nouvelle (Notre-Dame de), 348; à Paris, 379, 381.
- Bonnes-Œuvres (Notre-Dame des), 380.
- Botta (Antonio), paysan italien honoré d'une apparition de la sainte Vierge, 240.
- Boucher (le) de Lublin, 222.
- Boulets de Notre-Dame de Hal, 119.
- Boullan (M. l'abbé), historien de Notre-Dame des Trois-Épis, 128.
- Boulogne (Notre-Dame de) à Boulogne-sur-Mer, 307; à Boulogne-sur-Seine, 310.
- Brasseur de Bourbourg (M. l'abbé), cité, 311.
- Brebières (Notre-Dame de), 131.
- Brèche (Notre-Dame de la) à Chartres, 56.
- Briec (la fontaine de Saint-), 275.
- Brugeois captif, délivré par Notre-Dame de Hal, 120.

- Buglose (Notre-Dame de), 245.
 Buisson (le) lumineux, 295.
 Cahusac (Notre-Dame de), 268.
 Cambron (Notre-Dame de), 354.
 Canon (Augustin), historien de Notre-Dame de Grâce de Rochefort, 272.
 Captif sauvé par un miracle de Notre-Dame de la Délivrande, 236.
 Carmel (Notre-Dame du) à Gueldre, 150; à Rome, 337, 343.
 Carole (Notre-Dame de la), 304.
 Catane (Notre-Dame de), 281.
 Catherine (sainte). Miracle d'une de ses images, 376.
 Champs (Notre-Dame des), 380.
 Chandelier (le) de bois, 187.
 Charité (Notre-Dame de), à Paris, 380, 381.
 Charles le Chauve, donateur d'objets vénérables, 17, 55.
 Chartres (Notre-Dame de), 52; souveraine de cette cité, 55.
 Châtillon-sur-Seine (Notre-Dame de), 351.
 Châtiments aux sacrilèges, 24, 25.
 Chatrousse (Mgr Pierre), évêque de Valence. Son historique de Notre-Dame de Fresneau, 242.
 Chêne (Notre-Dame du), 142; chêne d'Hildesheim, 78.
 Chevaliers (les quinze) de la sainte Vierge, 228.
 Chevaliers (les) de Saint-Jean, 84.
 Christophe (saint). Sa légende et ses images, 368.
 Clarendberg (Notre-Dame de), 222.
 Clefs (les) de Poitiers, 146; de Gueldre, 152.
 Clément d'Elbhe, cité, 312.
 Cléry (Notre-Dame de), 320.
 Cloche miraculeuse de Notre-Dame de Roc-Amadour, 202.
 Cloître (Notre-Dame du) à Paris, 381.
 Conception (Notre-Dame de la) à Douai, 342.
 Confession (Notre-Dame de), 350.
 Confrérie de Notre-Dame supprimée par le parlement, 180.
 Conrad (saint) vient à Einsiedeln pour la consécration de l'église, 157.
 Consécration miraculeuse de l'église de Notre-Dame des Ermites, 157.
 Conseil (Notre-Dame de Bon-) Lyon, 73.
 Consolation (Notre-Dame de), 345.
 Convalescence (Notre-Dame de), 380.
 Corbeaux de saint Meinrad, 156.
 Cordon (Notre-Dame du), 349.
 Cracovie (Notre-Dame de), 352.
 Crèche (Notre-Dame de la), 380.
 Croix du puits saint, 292.
 Croix (Notre-Dame de la) à Astorga, 291; à Séville, 292.
 Crucifix miraculeux à Lorette, à Lucques, 18; à Rue, 19, 20; à Saint-Pierre-sur-Dives, 20; à Beyrouth, 21; à Burgos, 22; à Rome, dans l'église de Sainte-Marie-Transpontine, dans Saint-Jean de Latran, 22; dans l'église de Saint-Paul au chemin d'Ostie, 23; à Naples, 23; à Saint-Goar, 24; à Constantinople, 24; à Villissaw, 24; à Amiens, 25; à Toulouse, 26; à Lisbonne, 28.
 Crucifix qui apparut à saint Pierre et à saint Paul, 22.
 Crucifix qui parlèrent à sainte Brigitte, 23; à saint Thomas d'Aquin, 23.
 Crucifix de saint Dominique, 26.
 Crucifix articulés; ce que c'est, 30.
 Dadizeel (Notre-Dame de), 162; consécration miraculeuse de sa chapelle, 164.
 Damas (Notre-Dame de), 352.
 Daurade (Notre-Dame de la), 350.
 Délivrance (Notre-Dame de Bonne-), 179.
 Délivrande (Notre-Dame de la), 229.
 Démolisseurs (les). Leurs châtiments, 245.
 Déols (Notre-Dame de), 328.
 Doms (Notre-Dame des), 350.
 Donnet (Mgr le cardinal). Son historique de Notre-Dame de Verdels, 251.
 Douleurs (Notre-Dame des) à Rome, 336, 337.
 Druides. Leur culte à la Vierge qui devait enfanter, 53, 386.
 Dubus (Catherine). Sa possession,

- 145; sa délivrance miraculeuse, 146.
- Dugas (Marie-Julie). Sa guérison miraculeuse, 265.
- Dulaure. Son histoire de Paris, pasquinade, 204.
- Duns Scot. Une légende de lui, 237.
- Eberhard (saint) bâtit l'église d'Einsiedeln, 157.
- Effroi (Notre-Dame de l'), 343.
- Einsiedeln, pèlerinage célèbre, 153.
- Énergumène (l') de Montaigu, 142.
- Enfants baptisés par un miracle de Notre-Dame à Hal, 121; à Aubervilliers, 384.
- Enfant (l') de chœur de Notre-Dame de Chartres, 52.
- Enfant (l') de chœur de Notre-Dame du Puy, 218; privilèges des enfants de chœur de ce sanctuaire, 221.
- Enfantement (Notre-Dame de l'), 343.
- Enfants chéris de l'Enfant Jésus, 35, 39.
- Enfants délaissés (Notre-Dame des), 380.
- Ephèse (Notre-Dame d'), 344.
- Epine (Notre-Dame de l') au diocèse de Châlons, 142, 295; au diocèse de Rouen, 297; à Pise, 298.
- Epis (Notre-Dame des Trois), 128.
- Eppe, famille des chevaliers à qui on doit Notre-Dame de Liesse, 85.
- Ermîtes (Notre-Dame des), 153.
- Espérance (Notre-Dame d'), 381.
- Espoir (Notre-Dame de Bon-), 224.
- Estelle (Notre-Dame de l') en Béarn, 203.
- Estienne (Louis). Historique de Notre-Dame d'Arcachon, 256.
- Étoile (Notre-Dame de l') en Portugal, 206; à Paris, 379.
- Evoûde (saint) élève le sanctuaire de Notre-Dame du Puy, 209.
- Face (la sainte) de Notre-Seigneur, 11.
- Fauconnier (le) de Hal. Son histoire, 110.
- Féret (les trois frères) convertis du calvinisme par un miracle de Notre-Dame de la Délivrande; 234.
- Feu Saint-Antoine, 373.
- Foi (Notre-Dame de), 347.
- Folgoët (Notre-Dame de), 351.
- Fontaine (Notre-Dame de la) à Saint-Brieuc, 276; à Chièvres, 354.
- Fourvière (Notre-Dame de), 72.
- France (Notre-Dame de), 218, 378.
- François d'Assise (saint). Son indulgence de la Portioncule, 176; miracle d'une de ses images, 376.
- François de Sales favorisé par Notre-Dame de Bonne-Délivrance, 181.
- Frérie blanche de Guingamp, 346.
- Fresneau (Notre-Dame de), 242; couronnée par Pie IX, 244.
- Garde (Notre-Dame de la), près de Marseille, 259; arrête en 1832 le choléra, 264; près de Boulogne, 267.
- Géry (saint) donne à Cambrai l'image de Notre-Dame de Grâce, 274.
- Grâce (Notre-Dame de), près Rochefort, 272, à Honfleur, 274; à Cambrai, *ibid.*; à Rome, 337.
- Grâces (Notre-Dame des) à Naples, 355.
- Grande (Notre-Dame la) à Poitiers, 146.
- Grasse (Notre-Dame la), 350.
- Grau (Notre-Dame du), 350.
- Guadalupé (Notre-Dame de) au Mexique, 282; en Estramadure, 290; à Rome, *ibid.* et 338.
- Gueldre, délivrée par Notre-Dame, 150.
- Guérison contemporaine (une), 137.
- Guérison (Notre-Dame de), 348.
- Guingamp (Notre-Dame de), 345.
- Haffreingue (M. l'abbé) relève l'église de Notre-Dame de Boulogne, 316.
- Hal (Notre-Dame de), 108.
- Hamon (M. l'abbé), curé de Saint-Sulpice à Paris. Son livre de Notre-Dame de France, 378.
- Hanswyck (Notre-Dame d'), citée, 183.
- Harlem (Notre-Dame de), 108.
- Héliopolis (Notre-Dame d'), 343.
- Hémorroïsse (l'). Sa statue de Notre-Seigneur, 5.
- Henri Estienne, impudent menteur, 302.

- Herman-Joseph, cher à Jésus et à Marie, 38.
- Hildesheim (Notre-Dame d'), 78; origine de la ville, 80.
- Huissier (un) puni de son impertinence, 119.
- Hyacinthe (saint) chéri de la sainte Vierge, 45.
- Iconoclastes, 1.
- Ildefonse (le père), propagateur de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, 279.
- Ile (Notre-Dame de l') à Paris, 379.
- Images saintes autrefois répandues dans les cités, 300.
- Image qui se meut à Verviers, 124.
- Images. Leur culte, 1; leurs adversaires, *ibid.*; ceux-là honorent les images profanes, 2; le culte des saintes images remonte aux premiers siècles, *ibid.*
- Images habillées. Usage de tous les temps, 3.
- Images de Marie, 42 et suiv.; images de Notre-Seigneur, 5 et suiv.
- Images des Saints, 367.
- Images (les) de Marie pleurent à Rome en 1796, 330; en d'autres lieux, 338, 385.
- Immaculée Conception de la sainte Vierge, dogme appuyé d'un miracle de Notre-Dame à la Sainte-Chapelle de Paris, 239.
- Immaculée Conception (Notre-Dame de l') à Rome, 336, 337; à Paris, 380.
- Indulgence de la Portioncule, 178.
- Isabelle de Foix découvre la sainte image de Notre-Dame de Verdelaïs, 253.
- Ismérie, fille du soudan d'Égypte, convertie par Notre-Dame de Liesse, 89.
- Jacqueline de Frohart et Notre-Dame de Boulogne, 312.
- Jean Damascène (saint) rapporte un trait d'une image de saint Théodore, 375.
- Jean Diègue, Mexicain favorisé de Notre-Dame, 284.
- Jérôme (saint). Son image, 375.
- Jessé (Notre-Dame de), 188.
- Jessé (la Vierge de), 190.
- Jésus enfant, ses images, 33, 34, 38.
- Joseph (saint). Ses images, 364.
- Jubilé de Notre-Dame de Roc-Ama-dour, 200; de Notre-Dame du Puy, 208; de Notre-Dame d'Hanswyck, cité, 183.
- Juif délivré par Notre-Dame de Lorette, 175.
- Juste-Lipse, historien de Notre-Dame de Hal, 110; de Notre-Dame de Montaignu, 144.
- Lâken (Notre-Dame de), 351.
- Lampe (Notre-Dame de la) à Rome, 337.
- Légende du condamné, 281.
- Lépante (la bataille de), 278.
- Liesse (Notre-Dame de), 84; à Paris, 380.
- Lorette (Notre-Dame de). Un de ses miracles, 170; à Paris, 380.
- Louis le Débonnaire. Sa piété pour Notre-Dame, 78.
- Louvain (Notre-Dame de), 352.
- Malades (Notre-Dame des), 349, 381.
- Mannequin de la rue aux Ours. Son origine, 302.
- Mannequins géants dans les fêtes. Leur origine, 305.
- Manteau (le) du sauvage, 282.
- Marchetti (le docteur), cité, 336, 338.
- Maria-Zell, sanctuaire de Notre-Dame en Carinthie, 269.
- Marie (image de) au cenacle avec les apôtres, 337.
- Marinier de Lyon sauvé par Notre-Dame de Fourvière, 75.
- Martyrs (Notre-Dame des) à Montmartre, 381.
- Matarieh (Notre-Dame de), 343.
- Mater dolorosa à Tolède et à Valladolid. Calomnie, 51.
- Médaille de saint Benoît, 31.
- Médailles de Notre-Dame de Roc-Amadour, 200.
- Médaille miraculeuse de Marie conçue sans péché, 342.
- Meinrad (saint), fondateur d'Einsiedeln, 154.
- Merci (Notre-Dame de la), 117, 348.
- Mère de grâce et de miséricorde (Marie) à Rome, 337.
- Miracles (Notre-Dame des), 347.
- Miséricorde (Notre-Dame de) à Ri-

- mini, 339; à Nantes, 344; à Paris, 380.
- Monier (Antoine), historien de Notre-Dame de Vassivière, 257.
- Montaigu (Notre-Dame de), 142.
- Moreau de Tours (le docteur), cité, 144.
- Morel père, protégé par Notre-Dame de Hal, 121.
- Moscou (Notre-Dame de), 352.
- Mousseaux (M. le chevalier Gougenot des), cité, 330.
- Muet idiot guéri par Notre-Dame des Ermites, 161.
- Myans (Notre-Dame de), 191; une légende de cette Madone, 194.
- Nanteuil (Notre-Dame de), 384.
- Nativité (Notre-Dame de la) à Verdun, 342.
- Nazareth (Notre-Dame de) à Plancoet, 342.
- Nicodème. Crucifix qui sont son ouvrage, 19, 21.
- Nicolazic. Faveurs qu'il obtient de sainte Anne, 357.
- Notre-Dame de France, 218, 378.
- Notre-Dame (le tournoi de), 224.
- Nouvelle (Notre-Dame de Bonne-), 348.
- Novian. Image de Marie à ce châteaueu, 44.
- Nu (le) dans les arts inconvenant, 4.
- Onraet (Jean), paysan honoré d'un miracle de Notre-Dame, 166.
- Osma (Notre-Dame d'), 49.
- Cœuvres (Notre-Dame des Bonnes-) 380.
- Pacha guéri par Notre-Dame de Lorette, 174.
- Paderborn (Notre-Dame de), 353.
- Paix (Notre-Dame de la), 49, 347, 381.
- Panthemont (Notre-Dame de), 380.
- Paris (Notre-Dame de), 317.
- Paul (saint). Une de ses images, 367.
- Pèlerin (le) de Notre-Dame de Hal, 108.
- Pellicer (Michel), favorisé d'un grand miracle par Notre-Dame del Pilar, 67.
- Petit-Lac (Notre-Dame du), 167.
- Peyragude (Notre-Dame de), 101.
- Philippe Pot, chevalier protégé par Notre-Dame de Bon-Espoir, 225.
- Pie (Mgr), évêque de Poitiers, cité à propos de Notre-Dame de Chartres, 61.
- Pie VII consacre la nouvelle église de Notre-Dame de Fourvière, 74.
- Pierre (saint). Une de ses images, 367.
- Pierre Armengol (saint). Comment il échappe à la mort, 115.
- Pilar (Notre-Dame del), ou Notre-Dame du Pilier, à Saragosse, 66.
- Pitié (Notre-Dame de), 344, 380.
- Placide, malade présenté à Notre-Dame des Ermites et guéri, 161.
- Poitiers, délivré par Notre-Dame, 149.
- Portioncule (la), lieu vénéré, 176.
- Portrait de Notre-Seigneur donné au roi Abgare, 6.
- Prés (Notre-Dame des), 117.
- Prisonnier délivré par Notre-Dame, 169.
- Prisonnier (la mère du), 167.
- Procession de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, 183.
- Prospérité (Notre-Dame de), 351.
- Pucha (Notre-Dame de), 348.
- Puits du Mouchoir près d'Edesse, 7.
- Puy (Notre-Dame du), 207; origine de cette sainte image, 210; sculptée par les Arabes, 213; couronnée par Pie IX, 216; sa statue sur le rocher de Corneille, *ibid.*
- Quelques images de Saints, 367.
- Recouvrance (Notre-Dame de), 343.
- Reims (Notre-Dame de), 352.
- Risselman. Sa mort à l'assaut de Hal, 118.
- Rocamadour (Notre-Dame de), 199.
- Rosaire (Notre-Dame du) à Rome, 337.
- Roussel (Madeleine). Sa guérison miraculeuse, 132.
- Saint-Augustin (Notre-Dame de), 137.
- Sainte-Marie-de-la-Victoire. Nom donné à Notre-Dame de Grâce de Rochefort, 272.
- Sales (Notre-Dame de) à Bourges, 324.
- Sampenois (Jean), pèlerin de Notre-Dame de Hal. Ses aventures, 111.
- Sang sorti de saintes images, 22, 25, 29, 30.

- Savone (Notre-Dame de), 240 ; couronnée par Pie VII, 241.
- Schroter (Ulrich), profanateur châtié, 25.
- Selles (Jean de), envoyé mystérieux qui sauve Jean Sampenoy, 115.
- Serrée (Notre-Dame de la), 197.
- Servites. Leur image de Marie, 47.
- S'Gravesande (Notre-Dame de), 108.
- Signe (le saint), à Compiègne, 17.
- Silveira (le P. Gonzalvi). Son image de Marie au Monomotapa, 46.
- Sion (Notre-Dame de), 380.
- Sophie de Thuringe. Hal lui doit sa Madone miraculeuse, 108.
- Soubs-terre (Notre-Dame de) à Chartres, 65.
- Spasme (Notre-Dame du), 343.
- Suaire (le saint), 13 ; est à Turin, 14 ; saint-suaire de Besançon, 16 ; saint-suaire de Compiègne, 16 ; à Cadouin, à Rome et ailleurs, 17.
- Suisse (le) de la rue aux Ours, 299.
- Sureau (Notre-Dame du), 354.
- Tempête (la). Légendes de Notre-Dame de la Délivrande, 229.
- Thérèse (sainte) et l'Enfant Jésus, 33.
- Théodore (saint). Son image à Damas, 375.
- Thomas (saint) de Cantorbéry. Une anecdote, 73.
- Tondini (Constance). Sa guérison miraculeuse, 137.
- Tongres (Notre-Dame de), 280, 354.
- Toulouse (le comte de) puni de son irrévérence à l'égard de Notre-Dame des Vertus, 383.
- Tournay (Notre-Dame de), 352.
- Tournoi (le) de Notre-Dame, 224.
- Toute-Aide (Notre-Dame de) à Paris, 298, 380.
- Toutes-Aides (Notre-Dame de) près de Mayenne, 299.
- Treille (Notre-Dame de la) à Lille 80.
- Treize-Pierres (Notre-Dame des), 353.
- Trèves (Notre-Dame de), 352.
- Trois-Épis (Notre-Dame des), 128.
- Tunique de la sainte Vierge à Chartres, 55.
- Tympel (Olivier Vander). Sa déconvenue à Hal, 119.
- Ubeda (Notre-Dame d'), 50.
- Val de Grâce (Notre-Dame du), 380.
- Valvert ou Vauvert (Notre-Dame de), 380.
- Vassivière (Notre-Dame de), 257.
- Verdelais (Notre-Dame de), 251 ; couronnée par Pie IX, 254.
- Véronique (la), effigie de Notre-Seigneur, 11 ; est à Rome, 12 ; copies à Paris, à Laon, à Jaen, 13.
- Vertus (Notre-Dame des), 347, 382.
- Verviers (Notre-Dame de), 124.
- Victoire (Notre-Dame de la) à Prague, 293 ; à Rome et près Senlis, 294.
- Victoire de Lépante (Notre-Dame de la), 381.
- Victoires (Notre-Dame des), siège de l'archiconfrérie du saint et immaculé cœur de Marie, 295, 381.
- Vie (Notre-Dame de la), 349.
- Vieille (la) malade, 131.
- Vierge noire d'Orléans, 246.
- Villers (Guy de), sauvé par Notre-Dame de la Serrée, 197.
- Vilvorde (Notre-Dame de), 108.
- Visitation (Notre-Dame de la), 342, 380.
- Vœu (le) de Louis XIII, 317.
- Volto Santo (la sainte effigie) à Lucques, 18, 20.
- Voûtes (Notre-Dame des), 379.
- Vranck-Ryck, entre Herck et Haelen, berceau de la monarchie française, 191.
- Zuick. Comment il perdit son nez, 118.

TABLE DES MATIÈRES.

I. PRÉAMBULE. — Des saintes images et de leur culte . . .	1
II. Les images de Notre-Seigneur.	5
III. La Véronique et le saint suaire.	11
IV. Les crucifix miraculeux.	18
V. Le Bambino.	33
VI. Une image de l'Enfant Jésus	34
VII. Herman-Joseph.	38
VIII. Les images de Marie	42
IX. L'enfant de cœur de Notre-Dame de Chartres	52
X. Notre-Dame del Pilar	66
XI. Notre-Dame de Fourvière	72
XII. Le chêne d'Hildesheim.	78
XIII. Notre-Dame de la Treille	80
XIV. Les trois chevaliers de Saint-Jean. — Notre-Dame de Liesse	84
XV. Notre-Dame d'Almudena	100
XVI. Notre-Dame de Peyragude.	101
XVII. Le pèlerin de Notre-Dame de Hal.	108
XVIII. Une image qui se meut. — Notre-Dame de Verviers .	124
XIX. Notre-Dame des Trois-Épis	128
XX. La vieille malade. — Notre-Dame de Brébières. . . .	131
XXI. Une guérison contemporaine. — Notre-Dame de Saint- Augustin	137
XXII. L'énergumène. — Notre-Dame de Montaigu.	142
XXIII. Les clefs de Poitiers. — Notre-Dame la Grande	146
XXIV. Le siège de Gueldre. — Notre-Dame du Carmel. . . .	150
XXV. Notre-Dame des Ermites. — Einsiedeln.	153

XXVI. Notre-Dame de Dadizeel.	162
XXVII. La mère du prisonnier. — Notre-Dame du Petit-Lac. .	167
XXVIII. Notre-Dame de Lorette. — La petite bergère	170
XXIX. Notre-Dame des Anges. — La Portioncule.	176
XXX. Notre-Dame de Bonne-Délivrance et sa confrérie . . .	179
XXXI. Le chandelier de bois. — Notre-Dame de Jessé. . . .	187
XXXII. Notre-Dame de Myans.	191
XXXIII. Notre-Dame de la Serrée, près de Nuits.	197
XXXIV. Le précipice. — Notre-Dame de Roc-Amadour	199
XXXV. Le rocher de Bétharram. — Notre-Dame de l'Estelle. .	203
XXXVI. L'enfant de chœur de Notre-Dame du Puy	207
XXXVII. Le boucher de Lublin. — Notre-Dame de Clarenberg.	222
XXXVIII. Le tournoi de Notre-Dame. — Notre-Dame de Bon- Espoir	224
XXXIX. La tempête. — Notre-Dame de la Délivrande	229
XL. Une légende de Duns Scot.	237
XLI. Notre-Dame de Savone	240
XLII. Notre-Dame de Fresneau	242
XLIII. Les démolisseurs. — Notre-Dame de Buglose.	245
XLIV. Notre-Dame de Verdélais	251
XLV. Notre-Dame d'Arcachon.	255
XLVI. Notre-Dame de Vassivière.	257
XLVII. Notre-Dame de la Garde.	259
XLVIII. Notre-Dame de Cahusac.	268
XLIX. Maria-Zell en Carinthie	269
L. Notre-Dame de Grâce	272
LI. La fontaine de Saint-Brieuc	275
LII. Notre-Dame Auxiliatrice	278
LIII. Légende du condamné. — Notre-Dame de Catane . . .	281
LIV. Le manteau du sauvage. — Notre-Dame de Guadalupe.	282
LV. Notre-Dame de la Croix	291
LVI. Notre-Dame de la Victoire	293
LVII. Le buisson lumineux. — Notre-Dame de l'Épine . . .	295
LVIII. Notre-Dame de Toute-Aide	298
LIX. Le Suisse de la rue aux Ours	299
LX. Notre-Dame de Boulogne	307
LXI. Le vœu de Louis XIII. — Notre-Dame de Paris. . . .	317
LXII. Notre-Dame de Cléry	320
LXIII. Notre-Dame de Sales.	324

TABLE DES MATIÈRES.

395

LXIV. Notre-Dame des Ardilliers.	325
LXV. Notre-Dame de Déols	328
LXVI. Les images de Marie à Rome en 1796	330
LXVII. Divers sanctuaires de Notre-Dame.	341
LXVIII. Sainte Anne.	356
LXIX. Saint Joseph.	364
LXX. Quelques images de Saints	367
Notre-Dame de France. . :	378

BIBLIOTHEQUE
DES
LÉGENDES

LÉGENDES DU NOUVEAU TESTAMENT

Un volume in-8.

LÉGENDES DE LA SAINTE VIERGE

Un volume in-8.

LÉGENDES DES COMMANDEMENTS DE DIEU

Un volume in-8.

LÉGENDES DES VERTUS THÉOLOGALES ET CARDINALES

Un volume in-8.

LÉGENDES DES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Un volume in-8.

LÉGENDES DES 12 CONVIVS DU CHANOINE DE TOURS.

Un volume in-8.



PARIS
H. PLON, ÉDITEUR,
rue Garancière, 8.

